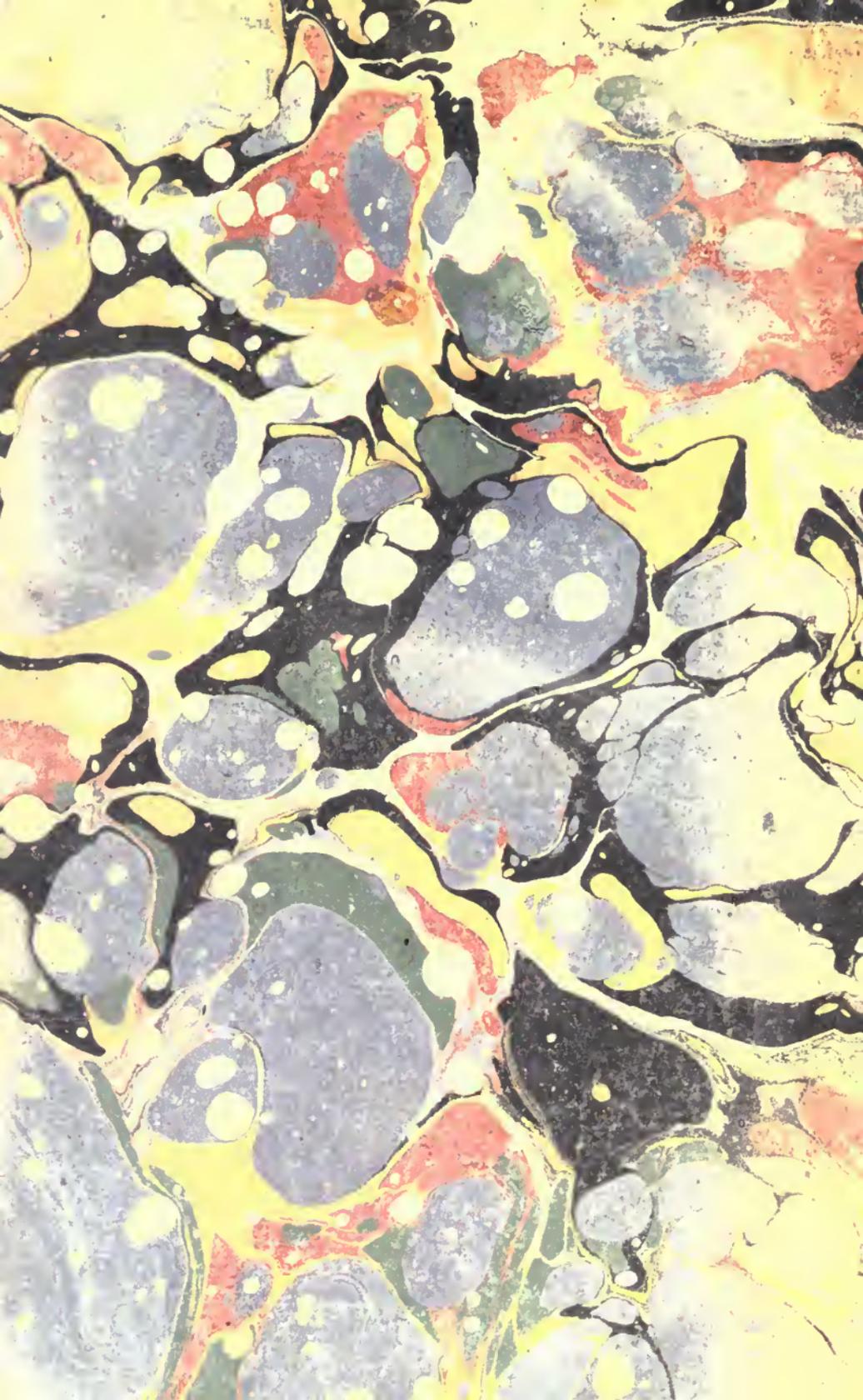




UNIVERSITY OF CALIFORNIA
AT LOS ANGELES



EX LIBRIS





Digitized by the Internet Archive
in 2007 with funding from
Microsoft Corporation

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

TOME NEUVIÈME.

ŒUVRES BADINES,

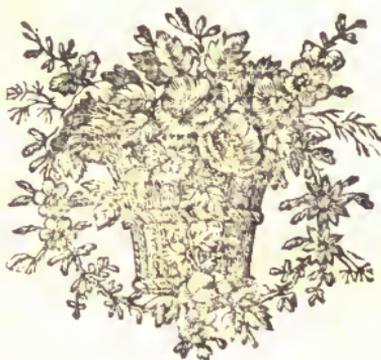
COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

PREMIERE PARTIE.

TOME NEUVIEME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez VISSÉ, Libraire, rue de la Harpe, près
de la rue Serpente.



M. DCC. LXXXVII.

70
1427
24
1787
07

FÉERIES
NOUVELLES.

SECONDE PARTIE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 354



F É E R I E S

NOUVELLES.

NONCHALANTE

E T

P A P I L L O N .

C O N T E .

IL y avoit une fois un roi & une reine qui vé-
curent dans la plus grande union, & cette tendre
union succéda à la passion la plus vive & la plus
traversée dont on ait jamais entendu parler. La
reine qui se nommoit Santorée, méritoit, par les
graces de sa personne, par celles de son esprit,

& sur-tout par la tendresse de son cœur, tout le sentiment que Gris-de-Lin, son mari, avoit pour elle. Ce prince étoit d'autant plus aimable, qu'il avoit conservé sur le trône toutes les vertus & tous les agrémens d'un particulier ; aussi l'on ne peut douter qu'une fée n'eût présidé à sa naissance. En effet, cette fée, sans avoir été contredite par aucune de ses compagnes, après avoir évoqué tous les parens morts de Gris-de-Lin, avoit pris de chacun d'eux une vertu, aussi bien qu'un agrément, pour former le caractère d'un prince qu'elle vouloit obliger ; mais malheureusement elle donna la dose de tendresse un peu trop forte : les malheurs des honnêtes-gens n'ont presque point d'autre principe. Quoi qu'il en soit, jamais prince ne fut plus heureux que Gris-de-Lin. Il aimoit, autant que l'on peut aimer, un objet digne de son amour : cet aimable objet répondoit parfaitement à sa tendresse, & de plus, il étoit roi d'un fort beau royaume ; mais tant de faveurs de la fortune ne peuvent être d'une longue durée. La belle Santorée, en mettant au jour une fille charmante que l'on nomma Nonchalante, fut extrêmement malade. Le roi, par amour pour sa mère, ne voulut point qu'on douât ce gage de leur union. Il ne douta pas que, pour peu qu'elle ressembliât à Santorée, elle ne fût préférable à toutes les princesses de la terre. Mais les fées ne rendent pas toujours aux sentimens la justice qui

leur est due. Il leur parut que ce procédé entreprenoit sur leurs droits ; & pour en punir le roi , elles augmentèrent la maladie de la reine. Elles annoncèrent à l'infortuné Gris-de-Lin les suites funestes de cette maladie , & la reine mourut. Il est constant que , sans la petite Nonchalante , rien au monde n'auroit pu déterminer le roi à survivre à une épouse si tendrement aimée. Il consentit donc à vivre pour cette seule raison ; mais ce fut avec une si grande tristesse , qu'il devint incapable de toute affaire. La fée Lolotte , malgré ce qui s'étoit passé , se chargea de l'éducation de la petite princesse , & de celle du prince Papillon , neveu de Gris-de-Lin , que l'on avoit envoyé , presque au berceau , à la cour de Gris-de-Lin son oncle , parce qu'il s'étoit trouvé orphelin. Quoique l'on ne négligeât rien pour l'éducation de ces deux enfans , ils prouvèrent l'un & l'autre que les soins que l'on prend ne peuvent qu'adoucir les défauts de la nature , sans les détruire absolument. Nonchalante , belle & jolie tout ensemble , parfaitement bien faite , avec un esprit capable de tout , avoit pour tous les événemens un fond d'indifférence qu'il seroit difficile d'exprimer. Papillon , au contraire , charmant par sa figure , abusoit de sa vivacité ; il faisoit jusqu'aux plus grandes bagatelles avec une rapidité surprenante , & les abandonnoit avec une pareille promptitude. Comme ces enfans étoient à-

peu-près du même âge, ils parvinrent en même-tems à celui auquel les peuples pouvoient s'intéresser à eux, & former des projets convenables à leurs caractères. Alors les sentimens se trouvèrent partagés; les gens tranquilles & amateurs de la paix voyoient dans Nonchalante toutes les vertus qu'ils desiroient à leur reine; & ceux que le mouvement animoit, & les partisans de la gloire du royaume, espéroient tout d'un prince tel que Papillon. Ces différentes façons de penser annonçoient infailliblement une guerre civile & la division dans l'état: on devoit d'autant plus l'appréhender, que l'intérieur du palais n'étoit pas tranquille. Ces deux aimables enfans, en se rendant justice sur leurs agrémens, avoient cependant l'un pour l'autre un éloignement extrême causé par l'opposition de leurs caractères; & cette contrariété devenoit un obstacle invincible au mariage que tout le monde desiroit, & qui pouvoit seul calmer tous les esprits. Papillon, qui avoit beaucoup d'esprit, sentit, quoique dans un âge très-peu avancé, les avantages qu'il pouvoit tirer du parti qui se déclaroit hautement en sa faveur; mais soit qu'il fût déterminé par un sentiment d'honneur, à ne point faire tort à sa belle cousine, soit qu'il voulût satisfaire sa vivacité & sa légèreté naturelle, il forma le dessein de chercher les aventures, & de voyager *incognito*. Aussi-tôt que cette idée se présenta à son esprit, il la mit en exécution: heureusement pour

lui, elle lui vint étant à cheval ; car s'il eût été pied à terre, peut-être ne se feroit-il pas donné le tems d'en demander un à son écuyer : il partit donc sans avoir d'autre projet que celui de s'éloigner ; il ne fut d'abord occupé que du soin de fortir du royaume. Ce départ inopiné mit tout l'état en trouble , & l'on regretta généralement un prince d'une aussi grande espérance, & dont on ignoroit absolument la destinée. Tout insensible qu'étoit Gris-de-Lin à tous les événemens de la vie, il fut touché de cette perte ; & quoiqu'il ne pût voir la princesse sa fille sans verser des torrens de larmes, il voulut juger par lui-même de ses talens & de sa capacité ; mais indépendamment de la paresse d'esprit avec laquelle elle étoit née, elle avoit auprès d'elle une fée qui la gâtoit tout autant que si elle eût été sa grand-mère. Cette fée avoit conçu pour Nonchalante, depuis le moment de sa naissance, une amitié mal entendue, souvent plus dangereuse que la haine. Gris-de-Lin s'en aperçut, & ne put s'empêcher d'en faire des reproches à la bonne Lolotte. Il la fit convenir de ses torts, & elle lui promit de ne plus nourrir l'indifférence de la princesse. En effet, elle tint parole, & depuis cet instant, la pauvre Nonchalante eut beaucoup à souffrir : on l'obligea de s'occuper du soin de sa parure, du choix de ses étoffes, & de la variété de ses plaisirs ; mais plutôt que d'entrer dans le moindre détail, elle portoit ses

vieux habits, demouroit dans le plus grand négligé, & ne pensoit jamais à se montrer en public. On n'en demeura pas là, Gris-de-Lin voulut qu'on lui parlât des affaires de son royaume, & qu'elle parût au conseil pour y donner son avis, & se mettre par ce moyen au fait du gouvernement. Alors son palais, ses états lui devinrent à tel point importuns, qu'elle conjura Lolotte de l'emmener hors d'un pays où tout lui étoit devenu insupportable. La fée refusa d'abord avec beaucoup de fermeté de satisfaire cette fantaisie; mais que ne peuvent point les larmes de la plus jolie enfant du monde, quand elle est aimée! Lolotte lui accorda enfin sa demande; & sans lui faire quitter un canapé qu'elle préféroit à toutes les commodités de son appartement, elle l'enleva, & la conduisit dans sa grotte. Ce second départ mit tous les sujets au désespoir, & Gris-de-Lin en fut aussi touché qu'il le pouvoit être. Mais revenons à Papillon, & voyons ce que sa vivacité lui fit rencontrer.

Quoique les états de Nonchalante fussent d'une grande étendue, le cheval de ce jeune prince eut assez de force pour le lui faire traverser: ce fut aussi tout ce qu'il put faire; car à-peine étoit-il hors de la frontière, qu'il se rendit. Papillon fut donc obligé de marcher à pied; & quoique cette façon de voyager ne répondît point à sa vivacité, il fallut cependant s'y déterminer. Il se trouvoit alors

dans une forêt dont l'antiquité respectable inspiroit une secrète horreur : il suivit un chemin qui lui parut assez fréquenté ; & malgré toute la diligence dont il étoit capable, il fut surpris par la nuit : une petite lumière qu'il apperçut suspendit sa lassitude : il voulut s'en approcher ; mais plus il faisoit d'efforts pour y parvenir , & plus il lui paroïssoit qu'elle s'éloignoit ; les inégalités du terrain & l'épaisseur du bois la déroboient souvent à ses yeux : quelle situation pour un prince extrêmement vif qui n'étoit jamais sorti d'une cour , & dont par conséquent on avoit toujours prévenu les desirs ! Aussi l'on peut dire qu'il soutint cette traversé avec une impatience extrême. Enfin n'en pouvant plus de faim & de lassitude , il arriva tout auprès de cette lumière , vers laquelle il dressoit depuis si long-tems ses pas : elle le conduisit à une méchante chaumière , il y frappa rudement , une vieille femme lui répondit ; mais comme elle ne venoit point assez promptement , il redoubla ses coups , & parla d'un ton d'autorité (car c'est avec peine que l'on en perd l'habitude) : la vieille cependant n'en alloit pas plus vite , elle répondoit toujours simplement & avec douceur à tout ce qu'il disoit en dehors , *patience* : elle paroïssoit déterminée à lui ouvrir ; mais elle fut encore long-tems avant que de lui faire ce plaisir ; il l'entendoit qui chassoit son chat , dans la crainte qu'il ne sortît en ouvrant la porte :

il d'ſtinguoit clairement , par la converſation qu'elle avoit avec elle-même , qu'elle retournoit ſur ſes pas pour moucher ſa lampe , afin de mieux diſtinguer celui qui frappoit à ſa porte ; & s'apercevant alors qu'il ne ſe trouvoit pas aſſez d'huile dans la lampe , elle ſe crut obligée d'en remettre ; en un mot , elle fit mille autres choſes ſemblables en répondant toujours , *patience* ; quelquefois elle ajoutoit ſeulement , eh ! mon dieu , patience ; & ce ne fut enfin qu'après bien du tems que cette porte s'ouvrit. Le prince ne trouva dans cette cabanne que l'image de la pauvreté , & pas la moindre apparence de nourriture. Cet aſpect le mit preſqu'au deſeſpoir ; il témoigna à la bonne vieille ſon extrême fatigue & l'excès de ſon appétit , mais elle ne lui répondit point autre choſe que ce triſte mot de patience ; cependant , venant à l'examen des ſecours qu'elle pouvoit lui donner : Vous aurez , lui dit-elle , d'un ton doux , une botte de paille pour vous coucher : la voilà , continua-t-elle , derrière la porte (qu'elle avoit eu grand ſoin de refermer) , & de quoi manger , répondit brufquement Papillon ? Attendez , lui répliqua-t-elle , patience , je vais cueillir des pois dans le jardin ; nous les écoſſerons paſſiblement , enſuite nous allumerons du feu , & puis quand nous les aurons bien fait cuire , nous les mangerons ſans nous preſſer ; & puis je ſerai mort , ajouta le prince : dame , je

ne vais pas plus vite , moi , reprit doucement la vieille , non sans ajouter encore selon sa louable coutume , donnez - vous patience , qui pour cette fois fut suivi du proverbe : *tout vient à point qui peut attendre* ; toutes ces choses étoient bien dures à souffrir , aussi Papillon étoit-il dans un état violent ; mais que faire , il falloit bien en passer par - là ; allons cueillir les pois , dit alors la bonne femme , prenez la lampe pour m'éclairer ; le prince lui obéit , mais sa promptitude éteignit plusieurs fois la lumière , il fallut la rallumer à deux petits charbons presque éteints & couverts d'un peu de cendre proprement ramassée dans le milieu de la cheminée ; & enfin après bien des peines , les pois furent cueillis ; on revint à la maison , on parvint à les écosser , & quand le feu fut allumé , ce qui fut encore très-long , il fallut les compter , car la vieille ne voulut absolument en faire cuire que cinquante-quatre ; le prince eut beau représenter la médiocrité de ce nombre , & combien un pois de plus ou de moins étoit de peu d'importance. Il fallut encore en passer par - là ; les pois tombèrent plusieurs fois par la vivacité du prince , par conséquent il fallut non-seulement les ramasser , mais encore en vérifier le compte ; enfin on les mit sur le feu , & quand ils furent presque cuits , la bonne femme tira des balances d'une vieille armoire , prit un petit morceau de pain , & se mit en devoir de le partager & de

le pefer , mais Papillon ne lui en donna pas le tems ; il se jetta dessus , le mangea , & lui dit à son tour , patience. » Vous croyez plaisanter , lui dit - elle » toujours doucement , mais non ; vous me nommez véritablement , & vous apprendrez bientôt » à me connoître ». Ils soupèrent cependant , & les vingt-sept pois qu'il eut pour sa part , & qu'elle lui donna bien exactement , joints à quelques verres d'une eau très-claire , le nourrirent à merveille , & il dormit du sommeil le plus tranquille sur la paille qu'elle lui avoit promise ; le lendemain matin , elle lui donna pour déjeuner du pain bis & du lait qu'il mangea de tout son cœur , enchanté qu'il ne se trouvât à ce repas ni rien à cueillir , ni rien à compter ; ensuite il la pria de lui apprendre qui elle étoit. J'y consens , lui répondit-elle , mais cela fera bien long. Eh bien , reprit le prince , si cela est , je vous en quitte ; mais , continua la vieille , il faut à votre âge écouter les vieillards , & vous accoutumer à la patience ; mais , mais , dit-il , d'un ton d'impatience , il ne faut pas non plus que les vieillards nous excèdent ; dites-moi seulement , continua - t - il , quel est le pays où je me trouve ? Volontiers , lui répondit la vieille ; vous êtes dans la forêt de l'Oiseau noir , & c'est-là qu'il rend ses oracles. Un oracle , dit le prince , je vais le consulter ; il voulut donner quelque argent à la vieille , mais elle le refusa ; il le jeta sur la table , & partit
comme

éclair, fans avoir demandé le chemin de ce qu'il avoit envie de voir ; il prit à tout hazard le premier sentier qui se présenta devant lui, & toujours courant, & se perdant souvent, il s'éloigna fans regret d'une maison qui lui avoit encore moins déplu que le caractère de celle qui l'habitoit. Il marcha quelque tems au hazard, mais enfin il apperçut dans l'éloignement un grand bâtiment qui dominoit sur toute la forêt, & dont la couleur étoit noire : cet objet, aussi lugubre que singulier, lui parut le temple où se rendoit l'oracle qui le faisoit courir ; il marcha cependant encore long-tems, & fort peu avant le coucher du soleil, il arriva aux premières grilles du palais noir. Il étoit environné de plusieurs enceintes de bâtimens & de fossés, dont les eaux & les pierres qui les revêtoient étoient de couleur affortissante au temple. Quand il fut à la première porte, il lut sans peine une inscription écrite en gros caractères de fer rouge, qui contenoit ces paroles : *Mortel curieux de savoir ta destinée, frappe sur le timbre noir, & sois soumis à mon culte.*

Le prince, pour exécuter cet ordre, ramassa une grosse pierre, & la lança contre le timbre qui rendit un son terrible & caverneux. A ce bruit, la porte s'ouvrit, & dès qu'il fut entré elle se referma avec une rapidité prodigieuse ; dans le même instant il partit des bâtimens voisins plusieurs millions de chauve-fouris, dont les cris & l'obscurité qu'elles

répandirent dans l'air, augmentèrent infiniment l'horreur de ce lieu. Tout autre que Papillon en eût été effrayé ; mais il marcha d'un pas fermé & déterminé jusqu'à la seconde grille, que soixante negres couverts de grands voiles noirs lui vinrent ouvrir ; il voulut leur parler, mais il reconnut que son langage leur étoit tout-à-fait étranger. Ce tourment, qu'il ne connoissoit pas encore, de penser vivement & de ne pouvoir se faire entendre, lui rappela tristement le souvenir de la bonne femme *patience*. Mais ce ne fut pas tout, car il fut encore obligé de se soumettre à ces soixante negres qui le désarmèrent ; après cette affligeante cérémonie, il fut conduit très civilement par les ministres noirs dans un appartement magnifique, où l'ébène, le jais & les teintures noires brilloient à l'envi. Réduit à parler par signes, il exprima le besoin qu'il avoit de manger, & par signes aussi on lui fit entendre que dans quelques heures il seroit satisfait : en effet, on vint le prendre (toujours avec autant de respect que de lenteur) pour le conduire dans une espece de réfectoire ; il s'y plaça, aussi bien que tous les negres, à l'endroit qui lui étoit destiné. Il vit quelques plats posés devant lui, ils étoient de différentes couleurs, mais toutes tirant sur le noir ; il en voulut prendre un pour satisfaire au plutôt sa faim, mais il s'aperçut qu'il étoit, comme tous les autres, attaché à la table ; & il remarqua que sa nouvelle, mais

lugubre compagnie , se servoit d'un chalumeau , & que le plus doucement du monde chacun suçoit sa portion : il fallut donc employer le chalumeau qu'il trouva devant lui , & manger d'une façon aussi peu conforme à sa vivacité. Après le soupé , on passa dans une salle , où les negres , deux à deux , s'établirent à un jeu d'échecs , dont il fut obligé d'être le témoin ; quand on eut fini la dernière partie , qui fut très-disputée , & par-conséquent infiniment longue , on le conduisit dans son appartement , toujours avec la même lenteur & toujours avec le même respect. L'espérance de consulter l'oracle , & celle de sortir de ce triste séjour , l'éveillèrent de grand matin , il témoigna l'envie qu'il avoit d'aller au temple ; mais sans lui rien répondre on le conduisit aux bains , en lui faisant entendre qu'il falloit se purifier ; il se déshabilla promptement , & voulut se précipiter dans l'eau , mais tous les negres l'arrêtèrent , & ne lui permirent d'y entrer qu'à la hauteur d'un pouce , & ce fut avec bien de la peine & beaucoup de chagrin pour lui , qu'on lui fit entendre que son bain augmenteroit tous les jours d'une pareille mesure. Quand il fut convaincu de cette triste nécessité , il perdit absolument patience , il conjura , pressa par signes , & parla même , quoiqu'il fût bien assuré que l'on n'entend'oit rien de ce qu'il disoit ; mais tout fut inutile , il fallut se soumettre , & soixante jours se passèrent à rendre son bain complet. Toujours.

mangeant avec un chalumeau , toujours observant le silence , toujours conduit & complimenté lentement , & toujours voyant jouer aux échecs , le jeu qui de tous lui étoit le plus antipathique , enfin il il parvint au bonheur d'avoir de l'eau jusqu'au menton , & le lendemain de cet heureux jour , les negres revêtus de leurs voiles noirs , ayant chacun une chauve-souris sur la tête , marchèrent à petit pas , en chantant du nez un cantique des plus lugubres ; ils arrivèrent avec le prince à la grille qui les séparoit de l'intérieur du temple. A leurs chants , une autre troupe de negres , mais qui marchoit beaucoup plus lentement encore , vint recevoir le malheureux Papillon ; toute la différence qu'il put remarquer entre ce dernier cortège & le premier , c'est que ceux qui composoient celui-ci , avoient chacun un corbeau sur le poing , dont le croassement étoit insupportable. On prit alors le prince sous les bras , moins pour lui faire honneur que pour le contenir ; après une très-longue marche , on arriva aux premiers degrés du temple ; le prince crut être à la fin de ses peines , mais on fut encore plus de deux heures à lui donner le voile noir ; après quoi il parvint enfin dans le temple , où il fut encore au moins autant de tems spectateur des différentes prières que l'on y fit : l'impatience du prince s'étoit convertie , il y avoit déjà long-tems , en des bâillemens continuels & vraisemblablement scandaleux ; mais rien

n'étoit capable d'interrompre l'ordre des cérémonies ; & quoiqu'il en fût le principal objet , on ne s'étoit point du-tout occupé de l'ennui qu'il témoignoit avec si peu de modération. L'intérieur du temple étoit , comme l'extérieur , revêtu du marbre le plus noir ; un grand rideau tout aussi noir que le reste le séparoit en deux parties. Après les fumigations les plus épaisses , ce rideau fut tiré , & l'oiseau noir parut dans toute sa majesté. C'étoit une espèce d'aigle , mais beaucoup plus gros qu'un rock ; il étoit perché sur une barre de fer qui traversoit le temple. A son aspect , tous les negres se prosternèrent , n'osant soutenir ses regards. Quand il eut trois fois battu des ailes , & que trois fois le tems se fut éclairci , il prononça distinctement ces mots dans la langue de Papillon : *Prince , tu ne peux être heureux que par ce qui t'est opposé.* Aussi-tôt que ces paroles eurent été prononcées , le rideau se referma , & tous les negres , tant de l'intérieur que de l'extérieur du temple , vinrent respectueusement le baiser des deux côtés. Après cette longue cérémonie , on lui donna un corbeau noir sur le poing , & on le reconduisit tout aussi lentement à la grille , qui s'ouvrit comme la première fois. Là , il rendit son corbeau , & fut remis entre les mains des premiers negres ; une chauve-souris se plaça d'elle-même sur sa tête , & cette escorte le ramena à son premier gîte , pour prendre autant de bains en rétrogradant , qu'il en avoit déjà

pris. Pour-lors il fut embrassé par les derniers negres, qui le conduiront civilement à la grille du timbre noir, & lui rendirent ses armes avec tous les signes & toutes les démonstrations d'amitié possibles. Il répondit très-mal à leurs politesses, car la porte ne fut pas plutôt ouverte, qu'il se mit à courir de toutes ses forces, sans autre dessein que celui de s'éloigner d'un lieu dans lequel il ne concevoit pas qu'il eût pu vivre; il se repentit mille fois de la curiosité qui l'avoit engagé à venir consulter un aussi triste oracle qui ne lui avoit rien appris; il fit quelques réflexions, (fort courtes à la vérité) sur l'inutilité & les inconvéniens de la curiosité. Après plusieurs jours d'une vie très-dure & très-pénible, il sortit de la forêt, & se trouva sur les bords d'un grand fleuve, dont il suivit le cours, dans l'espérance de rencontrer quelque moyen de le traverser. Il étoit dans cet embarras, lorsqu'un jour, au lever du soleil, il aperçut un objet d'une blancheur éblouissante; son empressement redoubla à cet aspect, il reconnut que c'étoit un vaisseau, le plus blanc, le mieux fait & le plus joli du monde; il étoit mouillé dans le grand fleuve, & sa chaloupe étoit à terre. Le prince ne put résister long-tems à l'envie d'en faire usage, non-plus qu'à celle de visiter le bâtiment; il crut inutilement pour en faire sortir quelqu'un, & impatienté du silence qu'on y gardoit, il sauta légèrement dans la chaloupe, & se conduisit

avec une extrême facilité ; car cette chaloupe ne pesoit rien , puisqu'elle étoit de papier blanc , aussi bien que le vaisseau. Le prince y monta sans aucune difficulté , & n'y trouvant personne , il examina sans obstacles tout ce qu'il eut envie de voir , & remarquant qu'il y avoit non-seulement un bon lit , mais encore toutes les choses nécessaires à la vie , il résolut d'en profiter jusqu'à nouvel ordre. Comme il avoit été fort bien élevé à la cour de Gris-de-lin , il favoit un peu de tout , & la nécessité jointe aux connoissances qu'il avoit acquises lui firent trouver une partie des manœuvres les plus nécessaires. Le vaisseau , le fleuve , les campagnes , tout ce qui se présenta à ses yeux lui parut inhabité. La légèreté dont étoit son bâtiment , répondant à sa vivacité , le dédommagea de l'ennui qu'auroit pu lui causer une aussi grande solitude ; enfin , après quelques jours de navigation , le courant du fleuve l'entraînant toujours vers son embouchure , il se trouva , presque sans s'en être aperçu , dans la grande mer. Il ne l'avoit jamais vue , l'aspect de cette immensité d'eau l'étonna ; tout courageux qu'il étoit , il fut effrayé & voulut rentrer dans la rivière ; mais les courans plus forts que lui l'emportèrent au large , & le vent le prenant alors en poupe , lui fit perdre la terre en fort peu de tems. Il se souvint alors de la défense qu'on lui avoit faite dans son enfance , de badiner avec l'eau , mais il n'étoit

plus tems. Il sentit toute l'horreur de sa situation ; & ne savoit comment se garantir du péril où son peu de réflexion l'avoit exposé ; tout ce qu'il put faire fut de s'impatienter & de s'ennuyer, deux choses dont il s'acquittoit merveilleusement bien. Pour comble de maux, il fut pris par des calmes, & l'on n'a jamais pu comprendre comment il avoit résisté à un état qui déplaît même aux plus patiens ; aussi regretta-t-il alors le temple de l'oiseau noir, car il y voyoit au moins des hommes, il leur faisoit des signes, & l'espérance d'en sortir le soutenoit dans ses chagrins ; au lieu que dans son navire de papier blanc, il n'avoit aucune espece de société, & ne pouvoit prévoir comment il seroit délivré de cette ennuyeuse prison. Sa navigation fut extrêmement longue, & il ne découvroit aucune terre ; la première qu'il reconnut & dont son navire approcha, lui causa une si grande joie, & son empressement pour débarquer fut si fort, qu'il se jeta à la mer, résolu de gagner la côte à la nage ; mais son projet fut inutile, car son vaisseau se trouva toujours sous ses pieds, toutes les fois qu'après s'être précipité dans la mer il revenoit au-dessus de l'eau. Il fut donc obligé, malgré lui, de se soumettre aux vents, de se tenir enfermé dans sa chambre, & de sécher ses habits au feu d'un réchaud à l'esprit-de-vin, qui lui servoit pour accommoder les vivres qu'il trouvoit en abondance, & dont il ne manqua

jamais. Cette dernière impatience ne fut pas de longue durée, le vaisseau arriva de lui même dans un port formé par la nature, & bordé des plus grands arbres. Cette vue enchanta le prince, & quand il fut près de terre il y fut légèrement, & contre son espérance il se vit enfin délivré de la persécution de son vaisseau; il marcha pour ne le plus voir, traversa promptement la plus belle forêt du monde, & s'arrêta au bord d'une fontaine délicieuse par la pureté de son eau & par la beauté des cèdres dont elle étoit ombragée. A-peine y fut-il arrivé, qu'il vit une gazelle presque aux abois qui vint tomber à ses pieds en prononçant ces paroles : Ah Papillon ! secourez-moi. Le prince étonné & touché de la beauté & de la délicatesse de ce petit animal, ramassa ses armes, & fut au-devant d'un lion vert qui poursuivoit la gazelle avec ardeur. L'intrépide Papillon l'attaqua; le combat fut vif, mais enfin Papillon demeura vainqueur. Le lion en tombant siffla trois fois avec tant de force, que la forêt en retentit, & que le bruit s'en fit entendre à plus de deux lieues à la ronde, après quoi ce lion expira, n'ayant apparemment plus rien à faire dans ce monde. Papillon s'embarassant aussi peu de lui que de son sifflet, se tourna du côté de la belle gazelle, & lui dit : Eh bien, êtes-vous contente à-présent ? Puis-que vous savez parler, dites-moi promptement ce que c'est que tout ceci, & pourquoi vous me con-

noissez ? Il faut que je me repose long-tems , lui répliqua-t-elle , & de plus vous n'avez pas le loisir de m'écouter , car cette affaire n'est pas finie , vous êtes trop pressé ; regardez , continua-t-elle sans s'échauffer davantage , regardez derrière vous. Papillon se retourna promptement , & vit en effet un géant qui marchoit droit à lui à grands pas. Qui diable , s'écria le géant d'une voix formidable , a donc fait siffler mon lion ? C'est moi , répondit fièrement le prince ; mais regarde , il ne sifflera plus , sur ma parole. Ah ! mon pauvre Bibi , répliqua le géant , quel malheur ! mon cher petit ami ! mais au moins je vengerai ta mort. A ces mots , il présente à Papillon le grand serpent qu'il tenoit à sa main , & la seule arme qu'il eût apportée ; le prince , sans s'étonner , porte au serpent un coup mortel , & dans le moment il devint géant , & le géant devint serpent. Les coups de Papillon firent jusqu'à six fois une semblable métamorphose ; mais enfin le prince donna un si grand coup de fabre , qu'il coupa le serpent en deux , en ramassa un morceau & le jeta au nez du géant , qui tomba sans connoissance dans les pattes du lion ; dans ce moment , un nuage épais les déroba à la vue du jeune prince , & les enleva avec une extrême rapidité. Papillon , sans se donner le tems de remettre son épée , s'adressant à la gazelle , lui dit : Vous avez à-présent repris vos sens , vous ne craignez plus rien ; expliquez-moi donc ce

que vous êtes & ce que veulent dire ce lion , ce vilain géant & son camarade le serpent , mais sur-tout dépêchez-vous. Vous ferez fatigait , lui répondit-elle , mais rien ne presse : je voudrois vous mener au château vert , & je voudrois bien aussi ne pas aller à pied , c'est une chose si fatigante ! de plus , le château ne laisse pas d'être fort éloigné. Mettons-nous donc tout-à-l'heure en chemin pour nous y rendre , reprit le prince avec impatience , ou bien je vous laisserai là , vous & votre histoire ; n'est-ce pas une chose honteuse qu'une jeune & jolie gazelle comme vous ne puisse marcher à pied ? Partons donc promptement , car plus le château est éloigné , & plus nous devons faire diligence : allons , allons , continua-t-il , nous irons doucement , c'est tout ce que je puis vous accorder ; d'ailleurs , nous causerons en chemin. Faisons mieux , reprit-elle ; portez-moi sur vos épaules ; mais comme je n'aime point que les autres se donnent de la peine (& vous moins qu'un autre) , vous me porterez , il est vrai , mais vous monterez sur ce limaçon. En effet , elle lui en montra un (en étendant à-peine la plus jolie patte du monde) qu'il prit pour un gros quartier de pierre , tant il étoit d'une taille énorme. Moi ! que je monte sur un limaçon ! reprit Papillon ; vous moquez-vous ? c'est donc pour n'arriver que dans un an ? Eh bien , ne le faites pas , répondit la gazelle , nous demeurerons ici , pour moi je m'y trouve fort bien ,

la fontaine est fraîche & l'herbe est tendre ; mais croyez-moi , suivez le conseil que je vous donne , & montez. Toute opposée que la chose étoit au caractère de Papillon , elle lui parut si ridicule qu'il obéit , & après avoir mis la joie gazelle sur ses épaules ; le limacon , à ses ordres & aux coups de talon qu'il lui donnoit sans cesse , glissoit assez passablement. La gazelle lui disoit inutilement que cette voiture étoit la plus douce qu'elle eût encore trouvée , il n'en sentoît que la lenteur. Enfin , après une très-longue marche , ils arrivèrent au château vert. Tous ceux qui l'habitoient furent attirés par la singularité de la marche & de la voiture. La gazelle ayant bien voulu qu'on la mit à terre , reprit sur les degrés du péristyle une forme aussi douce qu'aimable , & fit connoître à Papillon sa belle cousine. La joie & la reconnaissance que la princesse lui témoigna fut tranquille & douce ; celle du prince , au contraire , fut aussi vive qu'animée. Toutes les femmes avec lesquelles Nonchalante vivoit depuis quelque tems , accoutumés à deviner , apprirent par deux ou trois paroles que l'emportement de sa joie lui fit prononcer , la descente du géant , & les prodiges de valeur de son cousin. Nonchalante marcha lentement pour se reposer dans le grand appartement du château. Papillon la suivit pour obtenir promptement le récit qu'il avoit déjà demandé ; la vue de sa cousine le lui faisoit infiniment désirer ; mais il se but encore

avant que de satisfaire sa curiosité, qu'il reçût les complimens des habitans des terres vertes, qui, par la mort du géant, venoient le reconnoître pour leur souverain. Il coupa court à la moitié des harangues, qui étoient toujours trop longues; les complimenteurs furent congédiés tout aussi-tôt que la chose fut possible, & Papillon obtint enfin de Nonchalante le récit de ses aventures, qu'elle commença ainsi:

Après votre départ, ennuyée des fatigues du gouvernement dont on voulut absolument m'instruire, je conjurai la bonne Lolotte que vous avez connue, de m'emmener chez elle; ce fut avec bien de la peine qu'elle m'accorda cette faveur, mais enfin elle y consentit: elle m'enleva sur mon canapé, & je passai quelques jours délicieux dans sa grotte, où tout étoit aussi commode que tranquille. Elle fut obligée d'aller à l'assemblée des fées, mais elle m'apprit à son retour, en fondant en larmes, que les complaisances qu'elle avoit eues pour moi lui avoient coûté bien cher, qu'on l'en avoit grondée avec beaucoup de vivacité, & que le conseil lui avoit ordonné de me mettre entre les mains de Mirilliche, déjà chargée du soin de votre personne. & dont la conduite étoit très-bonne à votre égard. Oh oui, fort bonne, interrompit Papillon, si c'est elle qui m'a causé tous les ennuis que j'ai éprouvés; vous en jugerez tout-à-l'heure. Continuez, continuez, ma belle cousine, car je fais ce qui m'est

arrivé à moi, mais j'ignore tout ce qui vous regarde. Je fus d'abord très-affligée, reprit Nonchalante, des pleurs de la bonne Lolotte, mais je m'en consolai ensuite par l'idée des ressources que fournit la tranquillité. Je ne tardai pas à voir arriver la fée Mirlifiche, montée sur si grande licorne. Elle s'arrêta devant la grotte que nous habitons, & me demanda à la bonne Lolotte, dont les pleurs redoublèrent dans cet instant; mais ne pouvant me refaîer, elle me prit dans ses bras, me donna plusieurs baisers de nourrice, & me mit elle-même en croupe derrière la fée. Tenez-vous bien, petite fille, me dit Mirlifiche, si vous ne voulez pas vous casser le cou. Effectivement, j'eus besoin de toutes mes forces pour ne pas tomber; car sa vilaine monture alloit un trot si rude, que souvent je perdois haleine. Nous trotâmes cependant un très-long tems, & quand nous fûmes arrivées à une grosse ferme, le fermier & la fermière accoururent au-devant de la fée, d'aussi loin qu'ils la virent, & l'aiderent à descendre de sa licorne. J'ai su depuis qu'ils étoient roi & reine, & que les fées les avoient réduits à cet état, autant pour les punir de leur ignorance & de leur paresse, que pour tâcher de les en corriger. Quand Mirlifiche fut descendue, & que l'on m'eut portée à terre, presque morte de fatigue, elle voulut absolument que je donnasse les soins nécessaires à sa licorne. Pour cet

effet, elle m'ordonna de monter au grenier au foin, où l'on n'alloit que par une échelle, & de lui apporter l'une après l'autre quatre-vingt poignées de foin pour la nuit de sa monture. Je n'ai jamais ressenti une aussi grande lassitude, & je frémis encore quand j'y pense. Cependant j'obéis; j'apportai devant elle les quatre-vingt poignées de foin; je les reportai ensuite par son ordre, de la même façon, dans l'écurie. Ce ne fut pas tout; on me fit travailler au foupé, & quand il fut achevé, je crus en être quitte & pouvoir jouir paisiblement d'un petit lit que la fée avoit fait apporter auprès du sien; point du tout: je fus non-seulement obligée de le préparer (car il n'étoit pas fait), mais encore celui qu'on avoit apporté pour Mirlifiche. J'aurois cent fois préféré le sommeil que j'aurois pris sur une chaise, plutôt que dans un lit qui me coûtoit tant de peine; mais il fallut obéir, fermer les rideaux de la fée, & lui rendre mille services qui ne finissoient point, & auxquels je n'étois point du tout accoutumée. Enfin, n'en pouvant plus, & ne sachant pas encore me déshabiller toute seule, je me jettai sur mon lit dans l'état où j'étois; la fée qui s'en aperçut me tira des charmes d'un premier sommeil, pour me faire déshabiller; mais malgré ses menaces, je ne laissai pas d'en garder une partie, & je fus assez heureuse pour qu'elle ne s'en aperçût pas: & je vous dirai confidentiellement que je me suis toujours assez bien trouvée

de la défobéissance ; *on est , il est vrai , souvent grondé , mais on gagne toujours quelque chose du côté de la peine.* Dès le point du jour , Mirliche me réveilla , & m'obligea de me lever pour aller savoir comment se portoit sa licorne , & pour lui rendre compte du foin qu'il lui restoit à manger ; elle réitéra ses ordres , & me contraignit de faire plusieurs voyages , tantôt pour l'instruire du tems qu'il faisoit , tantôt pour l'informer de l'heure. Je m'acquittai si mal , & j'exécutai si lentement ses ordres , qu'avant de partir elle appella le roi & la reine qui l'avoient reçue avec le plus profond respect : Princes , leur dit-elle en montant sur sa licorne , continuez à faire bien valoir votre ferme , si vous voulez remonter sur le trône ; je suis plus contente de vous cette année ; mais je vous laisse cette petite princesse , en me montrant à eux , faites-la-moi travailler d'importance , & que je la trouve corrigée ; autrement Elle n'en dit pas davantage , piqua sa monture , & dans un instant disparut à nos yeux. Le roi & la reine se tournant alors de mon côté , me demandèrent ce que je savois faire : *rien du tout* , répondis-je d'un air qui devoit assurément les persuader. Malgré cette réponse , ils entrèrent dans le détail & le choix des occupations , pour favoir laquelle seroit plus de mon goût ; mais je les assurai toujours que je n'en avois point d'autre que celui de ne rien faire , & je finis par les conjurer

de me laisser dormir. Ils eurent non-seulement la bonté d'y consentir, mais encore celle de m'apporter à manger dans mon lit, dont je ne voulus pas sortir de tout le jour. Le lendemain au matin, la bonne reine vint me trouver, & me dit d'un air embarrassé: Ma belle enfant, il faut nécessairement vous résoudre à vous lever, je fais bien que c'est une jolie chose que de ne rien faire; telle que vous me voyez, je le fais par moi-même; car enfin, quand nous étions roi & reine, nous ne faisons rien, mon mari & moi; mais je dis rien du-tout, & j'espère bien qu'un jour viendra que nous en ferons tout autant: mais nous n'en sommes pas là, ni vous ni nous. Vous avez entendu ce que la fée nous a dit en partant, vous nous feriez gronder, & peut-être vous nous exposeriez à pis encore, si nous ne vous faisons pas travailler; ainsi, levez-vous, mon enfant, car mon mari l'a résolu comme cela: nous n'avons parlé que de vous hier au soir, & même toute la nuit: allons, venez déjeuner, j'ai de la bonne crème qui vous attend. Ce ne fut pas encore sans peine que je suivis son conseil, & tout alla bien jusqu'au déjeuner. Quand il fut achevé, on agita de nouveau ce que l'on me donneroit à faire; mais je disois toujours: Croyez-moi, ne me chargez de rien. Enfin, la reine accommoda plus de quatre livres de chanvre autour d'une grosse quenouille qu'elle accompagna d'un fu-

seau , en m'envoyant garder les moutons , & en m'affurant que cet ouvrage étoit d'autant plus agréable , que je me reposerois tant que je le voudrois. Quelque séduisante que pût être sa promesse , je fis encore de nouvelles représentations , mais elles furent inutiles , & je fus obligée de partir. Je ne marchai pas long-tems sans trouver une ombre charmante ; l'endroit me parut délicieux , je m'assis sur l'herbe tendre , & me faisant un chevet de ma quenouille , comme j'aurois fait s'il n'y avoit point eu de moutons dans le monde ; pour eux , ils se conduisirent comme s'il n'y avoit eu personne pour les garder , ils se répandirent à leur volonté dans la campagne , en fourrageant tous les grains. Les payfans du canton étoient trop intéressés au dégât pour le passer sous silence ; au bruit qu'ils firent , le roi & la reine sortirent de leur ferme , & voyant ce qui se passoit , ils se mirent à courir après leurs moutons , avec d'autant plus de raison , qu'on vouloit leur faire payer le désordre. Pour moi j'étois tranquille , je les regardois courir , & j'y ferois encore (car j'étois fort à mon aise) si le roi & la reine , tout essoufflés de leur course , ne m'eussent apperçue dans cette situation. Ils m'obligèrent à me lever , & m'ordonnèrent de les suivre , ce qui ne se passa pas sans essayer beaucoup de reproches de leur part ; on me chargea par la fuite , comme vous pouvez penser , de toute autre chose que du soin

de garder les moutons; mais je m'en acquittai toujours de la même façon. Enfin, je fis si bien mettre au désespoir les gens du monde les plus patiens, que craignant un jour que la reine ne me battît, je sortis de la ferme pour éviter sa colère, & je trouvai devant moi le bateau qui servoit à pêcher dans la petite rivière qui traversoit la ferme. A-peine y fus-je assise, que le courant de l'eau m'emmena tout doucement; je ne m'y opposai point, & je m'embarraissai fort peu de la reine, qui me suivoit en criant comme une aigle: Eh! mon bateau, mon bateau; venez donc, mon mari, la petite fille l'emmene. Elle se laissa à la fin de le suivre & de crier, & moi je me laissai aller au gré du courant de la rivière; je trouvai la chose si douce & si jolie, que je passai la nuit dans cette situation. J'y aurois passé ma vie, si, au lever du soleil, mon bateau ne se fût arrêté sur les bords d'une prairie charmante; le besoin, plus que la curiosité, me contraignit de m'approcher de quelques maisons d'une forme très-singulière. Quand j'eus marché quelques pas, j'aperçus en l'air un nombre infini de choses brillantes qui n'étoient attachées à rien, & qui cependant demouroient fixes; je marchai de ce côté, & je me trouvai tout auprès d'un cordon de soie qui pendoit jusqu'à terre; je le pris parce qu'il se trouva sous ma main, & dans un instant toutes les sonnettes d'argent (car c'étoit ce que j'avois ap-

perçu de brillant) formèrent le plus joli & le plus agréable de tous les carillons ; je m'assis pour l'écouter, & quand il eut cessé, il vint autant d'oiseaux qu'il y avoit de sonnettes, se poser sur chacune d'elles. Ils chantèrent d'une façon ravissante, & quand cet agréable concert fut fini, je vis venir à moi une grande & majestueuse femme d'un âge assez avancé & d'un embonpoint considérable ; elle étoit suivie de tous les oiseaux de l'univers, les uns grossissoient sa cour, les autres étoient occupés auprès d'elle à toutes les fonctions dont la vanité a fait un service ordinaire. Dès qu'elle fut auprès de moi, elle me dit : Qui vous a donné la hardiesse, petite fille que vous êtes, de venir ici où je ne souffre pas un habitant à plus de cent lieues à la ronde, dans la crainte d'effaroucher mes oiseaux ? Encore si vous étiez bonne à quelque chose, continua-t-elle en me regardant, je verrois à quoi je pourrois vous employer. Madame, lui dis-je en me relevant, vous pouvez me laisser ici en toute sûreté, certainement je n'irai pas dénicher vos oiseaux ; mais par pitié, daignez me faire donner à manger. J'y consens, me répondit-elle, avant que de vous traiter comme vous le méritez ; pour-lors une demi-douzaine de geais, que je jugeai être ses potes, volèrent à la grande volière qu'elle habitoit, & revinrent chargés de toutes sortes de biscuits, que je trouvai parfaitement bons ; en un mot, je

fus servie à merveille, mais avec trop de promptitude & de vivacité, car je n'aime point à me presser; je trouvai sur toutes choses le fruit charmant & délicieux, car les oiseaux s'y connoissent à merveille. Je me sentis une si grande envie de demeurer dans ce pays, que je ne pus m'empêcher de la témoigner encore une fois à la dame qui me traitoit si bien. Vous! me répondit-elle avec un air de mépris & d'ironie; vous, demeurer ici, dans un pays où tout est aussi vif! Vraiment non, vous n'y pensez pas, continua-t-elle, & ce n'est pas là non-plus ce que je veux faire de vous; j'ai rempli les devoirs de l'hospitalité, & c'est tout ce que vous aurez de moi. Alors elle tira avec beaucoup de vivacité le cordon de soie dont j'ai déjà parlé, & bien loin de produire ces sons enchanteurs qui m'avoient fait un si grand plaisir, elle mit en branle une cloche dont le son terrible m'épouvanta; un instant après, je vis paroître un oiseau noir d'une taille monstrueuse, qui abattit son vol aux pieds de la fée, & qui lui dit avec une voix proportionnée à sa taille: Que voulez-vous, ma sœur? Je veux, lui dit-elle, que vous emportiez tout-à-l'heure cette belle Nonchalante à mon cousin le géant du château vert; vous lui direz de ma part de la faire travailler jour & nuit aux belles tapisséries qu'il fait faire. A ces mots, malgré mes cris, l'oiseau noir m'enleva & partit d'un vol rapide. Bon! dit Papillon, vous vous moquez

quez, ma cousine, dites donc des plus lents; je le connois ce vilain oiseau noir, & jamais lenteur n'égalait celle dont il est environné. Il en fera tout ce que vous voudrez, répliqua Nonchalante, je n'aime pas à disputer, ce n'est peut-être pas le même que vous connoissez; mais enfin celui-là m'emporta prodigieusement vite, & me posa fort doucement dans ce château dont vous êtes à présent le maître: nous entrâmes par une des fenêtres qu'il trouva ouverte, & quand il m'eut présentée de la part de la fée des oiseaux, au géant dont vous avez eu la bonté de me défaire, il partit en criant: Adieu, cousin, jusqu'au revoir. A-peine avois-je eu le tems de considérer le lieu dans lequel je me trouvois, que le géant me dit: Vous êtes donc un paresseux, puisque l'on vous envoie ici? nous en avons fait travailler d'autres. Voyez, ajouta-t-il, comme tout cela est occupé! Je levai les yeux pour lors, & je vis dans une galerie immense, des métiers, des dévidoirs, des laines, des dessins, &c.; il y avoit tel métier sur lequel plus de douze personnes étoient occupées: cet aspect me fit évanouir. Quand j'eus repris mes sens, on me demanda ce que je savois faire; ce fut en vain que j'eus avec une extrême bonne-foi & la plus grande envie de persuader, je répondis comme j'avois fait dans la ferme, non; le géant me dit à cela que l'on m'instruira, & qu'il y avoit de l'ouvrage pour

tout le monde. On travailloit dans le château à faire des tentures de tapissèries de tous les contes nouveaux que les fées approuvoient le plus. Le roi Guillemot, Nabottine, Silencieux, Babillarde & Violette paroissoient dans tout leur éclat. On voulut me faire travailler, mais des premières classées où l'on m'avoit misè en arrivant, on me fit toujours descendre jus'qu'aux ouvrages les plus simples. On me donna vainement les pénitences qui réussissoient le plus ordinairement sur les autres, & ce fut aussi vainement que le géant me fit voir sa ménagerie; elle étoit prodigieusement grande, & composée de tous les enfans qui n'avoient pas voulu travailler. Tout cela ne me fit aucune impression, & je fus enfin réduite à tirer de l'eau pour la teinture des laines; comme je ne m'en suis pas mieux acquittée que des autres choses, le géant s'est emporté ce matin contre moi, & m'a fait prendre la forme d'une gazelle; tout de suite il m'a conduite à sa ménagerie, & la timidité naturelle de cet animal l'a emporté en moi sur le goût que j'ai pour le repos; la vue d'un chien m'a fait prendre la fuite, & je suis sortie de la cour du château. Le géant a lâché son lion vert après moi, avec ordre de me ramener, à quelque prix que ce fût; mais cependant je me serois peut-être laissée prendre ou dévorer, plutôt que de courir si long-tems, si mon bonheur ne m'eût fait vous rencontrer à la fontaine.

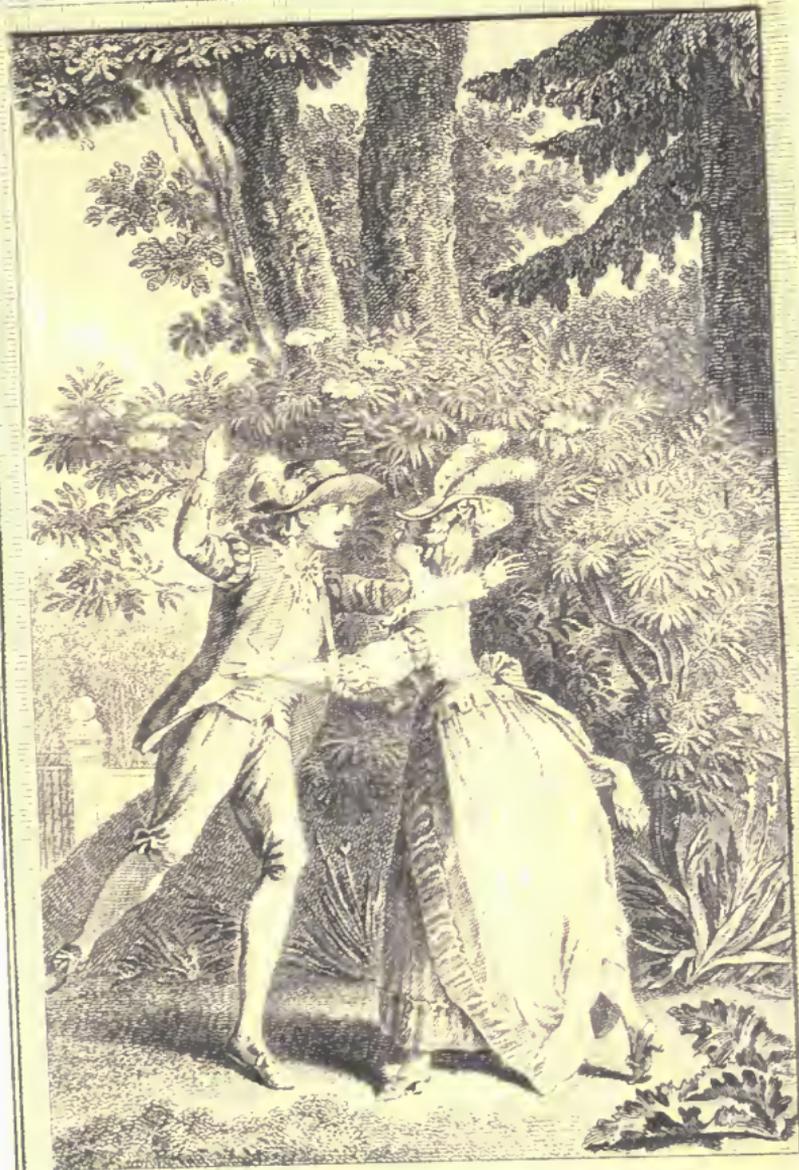
La princesse termina le récit de ses aventures par l'éloge du repos & d'une vie douce & tranquille ; mais Papillon l'assura qu'il n'étoit que trop demeuré en place , & que depuis qu'il ne l'avoit vue , il avoit éprouvé des situations qui ne l'avoient point du-tout amolli ; & tout de suite il lui conta fort vite l'histoire de la bonne femme , celle de l'oiseau noir , & lui fit le récit de son voyage dans le vaisseau de papier blanc. Ensuite ils donnèrent l'un & l'autre la liberté à tout ce qui se trouva dans le château & dans la ménagerie , dont les animaux avoient repris leurs premières formes de princes & de princesses , au moment du combat du géant. Ils partirent en leur donnant mille bénédictions ; Nonchalante les conjura de ne plus travailler , & fit brûler tous les métiers ; elle accompagna la liberté qu'elle leur accorda de présens magnifiques qu'une de ses femmes leur distribua. Cependant Nonchalante & Papillon n'étoient pas d'accord sur l'exécution de leurs projets ; & quoique tout leur fût formé dans le château vert , on obéissoit lentement à tout ce que Papillon ordonnoit , & l'on alloit très-vite au-devant de ce que Nonchalante ne desiroit souvent pas. Mais enfin ils s'accoutumèrent à se confier leurs peines , & condamnoient , sans s'en appercevoir , tout ce qui déplaisoit à l'un & à l'autre ; ensuite ils en vinrent à s'en consoler , & ils ne furent pas long-temps sans se prêtera réciproquement au caractè-

tère l'un de l'autre : ils parvinrent aisément à l'applaudissement, & de l'applaudissement au sentiment ils n'eurent qu'un pas à faire ; car c'est ainsi que le cœur séduit toujours l'esprit, on croit aimer, & l'on aime en effet ce qui nous étoit naturellement opposé. Les progrès de leurs sentimens furent si prompts, que Papillon, demeuré vif pour la seule Nonchalante, étoit indifférent pour tout le reste de la nature, & que Nonchalante ne l'étoit plus pour aucun objet. Papillon fit construire une feuillée dans un des bosquets du parc, & comme il avoit long-tems parcouru les forêts, il avoit remarqué l'antipathie que tous les oiseaux ont pour le hibou ; car les gens vifs retrouvent tôt ou tard les idées dont ils ont été frappés, sans y faire aucune attention. Il imagina donc le premier le plaisir d'une pipée, qui, sans donner aucune peine, pouvoit plaire à sa belle cousine, & lui procurer en même tems la satisfaction de donner la liberté aux malheureux oiseaux qui viendroient à la perdre. Nonchalante de son côté, proposa le prix des courses de chevaux, dont elle varia infiniment les especes. Papillon ne pensant plus qu'aux plaisirs tranquilles, faisoit planter des bosquets, donnoit des fêtes sur l'eau, qu'il faisoit terminer par des pêches magnifiques & galantes, & la princesse imaginoit des chasses, des danses, & tout ce que le mouvement pouvoit inspirer d'agréable, non sans y trouver des

plaisirs infinis, & sans partager les peines & les fatigues dont ils sont toujours accompagnés; on peut croire aisément que leurs sentimens, joints à la solitude du château vert & à l'autorité dont ils jouissoient dans un âge aussi peu avancé, auroient peut-être conduit leurs affaires avec une diligence assez peu convenable, si les fées, toujours attentives à leurs démarches & à leurs intérêts particuliers, ne fussent arrivées pour en ralentir les progrès. Elles furent piquées que l'amour eût fait en un instant ce que tout leur art & leurs réflexions n'avoient pu produire; elles résolurent donc, d'un commun accord, de mettre leurs sentimens à de dures épreuves, & de tourmenter ces jeunes amans. C'est ainsi que les fées, ne pouvant plus éprouver les douceurs de l'amour, & faisant leur possible pour le détruire, malgré l'expérience du contraire, travaillent toujours à l'animer. Pour réussir dans leur nouveau projet, elles donnèrent à Nonchalante l'apparence de la fièvre la plus ardente, & à Papillon celle de la langueur la plus excessive; elles leur persuadèrent aisément la grandeur du danger auquel ils étoient exposés, & leur causèrent la plus vive des inquiétudes. Pour lors Mirlèche attentive au moment de les trouver séparés, leur apparut, & s'adressant d'abord à Nonchalante: Papillon, lui dit-elle, me paroît bien malade: Hélas! oui, madame, lui répondit la princesse fondante en larmes, il se

meurt , envoyez-moi chez le roi fermier , faites revivre le géant , & vous verrez comment je saurai leur obéir , me voilà soumise à tout ; mais guérissez-le , je vous en conjure. Si vous voulez , lui répliqua gravement la fée , sauver la vie à Papillon , il ne tient qu'à vous ; partez dans le moment , & ne négligez rien pour trouver la souris qui trotte & le pinçon qui vole ; apportez-les-moi , & songez que le tems presse. A-peine eut-elle achevé de parler , que Nonchalante étoit déjà sortie du château vert. Peu de tems après , la fée eut une semblable conversation avec le prince , qui la conjura le plus tendrement du monde de lui faire tout souffrir , pourvu qu'elle secourût sa belle cousine ; il l'assura que les oracles noirs , les navires de papier blanc , ne feroient plus des obstacles , si par ce moyen il obtenoit d'elle la grace qu'il lui demandoit avec tant d'ardeur. Mirliche convint de l'état dangereux auquel la princesse étoit réduite : mais en même tems elle l'assura que s'il lui pouvoit donner la taupe couleur de rose , elle se flattoit de la guérir. Papillon ne voyant que le danger de Nonchalante , sortit aussi du château , & prit par hazard une route opposée à celle que suivoit sa belle cousine. Voilà donc nos amans différemment occupés : la princesse ne cherchant que les bois , toujours courant & toujours écoutant , se donnoit un mouvement continuel pour trouver , & qui plus est , pour attraper deux animaux

qui lui paroïssent bien difficiles à surprendre ; mais elle cherchoit cependant avec empressement & sans relâche. Le prince , au contraire , avoit les yeux continuellement fixés sur les prairies , & toujours attentif au mouvement de toutes les taupes ; il marchoit lentement sur la pointe des pieds , en retenant son haleine , très-souvent immobile , au point qu'on l'auroit pris pour une belle statue. Si le desir de réussir n'a pas toujours donné les talens , on peut assurer qu'au moins c'est à lui que l'on en doit la perfection. Aussi , dans un espace de tems fort médiocre , aucune taupe n'échappoit au prince ; mais quelle étoit sa douleur , & combien son inquiétude se trouvoit-elle augmentée , en voyant celles qu'il prenoit avec tant de peine , noires comme elles le sont ordinairement ! Bien loin de s'impatienter , il sembloit à chaque instant prendre de nouvelles forces pour continuer une chasse aussi triste. Mais ces traits de patience & de vivacité , qu'ils pouvoient l'un & l'autre à l'excès , sont les miracles ordinaires de l'amour. La recherche qu'ils faisoient , d'une façon si fort opposée à leur caractère , ne fut interrompue par aucun événement , ils ne reconnurent pas même le pays où ils étoient parvenus. Quand on est occupé pour ce que l'on aime , & sur-tout pour se sauver d'un danger que l'on croit éminent , que voit-on , ou qu'arrive-t-il qui puisse causer la moindre distraction ? Aussi le prince & la princesse



*A la fin je vous tiens, tout ce que j'aime
ne sera plus en danger.*

n'en éprouvèrent-ils aucune ; ils s'écrièrent tous deux au même instant : *A la fin je vous tiens , tout ce que j'aime ne sera plus en danger.* Au son de leurs voix dont ils furent frappés , ils tournèrent la tête & se reconnurent. Pour lors , ne pensant plus qu'au plaisir de se voir , ils abandonnèrent l'idée de ce qu'ils cherchoient avec tant de peines & tant de soins , ils oublièrent toutes les choses qu'ils avoient à se dire , & la surprise qu'ils éprouvèrent les empêcha de prononcer une seule parole ; mais pendant le délicieux silence qu'ils observoient , le bon roi Gris-de-lin , qui se promenoit tristement seul , & comme à son ordinaire (car c'étoit auprès de son parc que nos amans étoient arrivés sans qu'ils s'en fussent aperçus) , le bon roi , dis-je , les reconnut , & courant à eux , il suspendit pour quelques momens le charme avec lequel ils se voyoient. Quelque grande que fût leur joie en retrouvant un si bon père , (en effet Papillon n'en connoissoit point d'autre) elle ne les empêcha pas de sentir dans le moment la perte qu'ils venoient de faire ; car au lieu de retrouver auprès d'eux le pinçon , la fouris & la belle taupe , ils n'aperçurent qu'une belle femme qu'ils ne connoissoient pas , l'oiseau noir & le géant. A la vue de cette beauté , Gris-de-lin tomba évanoui dans ses bras ; c'étoit la belle Santorée qui n'avoit été qu'enlevée , & dont l'enlèvement fait peut-être partie de quelque autre conte. Enfin , ne pouvant résister au bonheur

qu'elle éprouvoit, elle perdit aussi connoissance. Dans le tems que leurs enfans se donnoient auprès d'eux des soins dignes de la bonté de leur cœur, l'oiseau noir & le géant reprirent leur ancienne figure de génies, & ce même instant, marqué par les destinées pour d'aussi grands événemens, vit accourir dans leurs chars *Mirlifiche* & *Lolotte*; elles firent revenir les princes de leur évanouissement; & cette compagnie, contente de retrouver ce qu'ils aimoient (car les génies étoient fort attachés à leur figure naturelle), se rendit au palais, où l'on célébra les noces de *Nonchalante* & de *Papillon*. Les fées & les génies n'épargnèrent rien pour les rendre magnifiques & brillantes; ils employèrent, pour y réussir, tous leurs secrets & leur esprit; mais ce qui fut préférable à ce prodigieux éclat dont le cœur ne peut être que faiblement touché, c'est que l'amour les rendit charmantes par les plaisirs. Après une aussi belle union, la belle *Santorée* & *Gris-de-lin* ne voulurent plus se mêler d'aucune affaire, & se retirèrent dans un lieu tranquille, suffisamment occupés pendant le cours de leur vie, de tous les sentimens de l'estime la mieux fondée, & de la plus vive tendresse; leurs enfans les imitèrent dans leur façon d'aimer, c'est-à-dire, qu'ils rendirent leurs peuples heureux, & par-conséquent le furent eux-mêmes.





LE PALAIS

DES IDÉES.



C O N T E.

IL y avoit autrefois un roi & une reine, qui laissèrent un fils & un royaume sous la tutelle de la fée Minatine. Elle étoit bonne & bienfaisante, le royaume fut donc très-bien gouverné, & le prince, nommé Constant, très-bien élevé.

Quand il eut atteint un certain âge, la fée consentit au desir qu'il eut de voyager. Cette école, où tout le monde se dévoile en action, est peut-être la plus utile de toutes : les Princes sont ceux qui en auroient le plus besoin, & qui en font le moins d'usage.

Quand le jour fixé pour le départ du prince fut arrivé, Minatine se sépara de lui avec une douleur infinie; elle ne lui recommanda autre chose que d'éviter les charmes de Rosanie. Constant le promit

sa bonne amie, & partit bien persuadé que rien au monde ne pourroit le faire manquer à sa parole. Le nom de Conflant, mais plus encore les agrémens de sa figure, lui firent éprouver les bontés d'un grand nombre de folles femmes dans les pays qu'il parcourut. Il avoit cru connoître l'amour, mais il ne connoissoit que l'abus que l'on en fait, & que la vanité dont on est susceptible à un certain âge. Content des conquêtes qu'il avoit faites, enflé de ses succès, il oublia insensiblement la parole qu'il avoit donnée à Mintine; tout ce qu'il apprenoit de merveilleux & de charmant de Rosanie, le détermina à juger par lui-même de la vérité des récits qu'il en avoit entendu faire & qu'il croyoit au-dessus de la nature humaine.

Il laissa la nombreuse suite qui l'accompagnoit, à quelques journées de la ville capitale où Rosanie faisoit son séjour; il s'y rendit *incognito*. Il arriva précisément le jour que l'on célébroit la fête des fleurs. L'usage du pays ordonnoit à l'héritière de l'empire, ou bien à la première princesse du sang, de présider à la fête du printemps, & de paroître à la tête de toute les seules personnes que l'on rassembloit avec elle dans le royaume; car dans ce pays (la seule famille royale exceptée), l'adresse & la valeur étoient la noblesse des hommes, les graces & la beauté des femmes étoient leurs titres & leur dot. Celles qui composoient la suite de la princesse ne pouvoient

pouvoient avoir ni plus de seize ans , ni moins de douze. Il y avoit une semaine fixée pour cette fête , & dans cette semaine on choisissoit le plus beau jour pour la célébrer. On jugeoit au lever de l'aurore de la sérénité de l'air ; les haut-bois , les musettes avertissoient toute la ville , par des airs tendres & gais , que la cérémonie devoit se faire. Constant arriva donc au moment que toute la ville sortoit pour voir un spectacle préférable à tous ceux de l'univers , puisque celui-ci avoit tous les printems de la nature pour objet. Le prince suivit la foule , & s'arrêta , comme tout le monde , quand il fut arrivé dans une prairie qui s'élevoit par une pente douce ; le plus élevé de ce terrain étoit orné d'une décoration de fleurs , au milieu de laquelle paroissoit un trône de pareille structure , sur lequel Constant apprit que Rosanie étoit assise

A proportion de leur beauté , les filles étoient assises plus ou moins près de la princesse ; toutes les autres qui composoient cette aimable fête , au nombre de plus de deux mille , formoient sur des gradins semés de fleurs un amphithéâtre dont le milieu étoit suffisamment espacé. Toutes ces beautés , parées de leurs cheveux , vêtues de gazes & de toutes les choses simples qui pouvoient les rendre agréables , étoient coëffées de fleurs ; en sorte que tout à la fois l'odeur de ces parfums naturels , & la vue de tant d'agréables objets , enchantoient les regards

& répandoient dans le cœur cette volupté si bien connue sous le nom de fille du ciel, & que les hommes doivent rechercher avec un si grand soin. Constant parcourut des yeux une assemblée plus brillante que l'olympé ne put jamais l'être. Il fit le tour intérieur de l'enceinte; & quand il fut en face de Rosanie, il en fut ébloui. Elle joignoit à toutes les graces de la figure ce contentement que donne la certitude de ne pouvoir être effacée par aucune autre beauté, & cette tranquillité de l'ame qui sied si bien au visage; elle s'apperçut aisément de l'impression qu'elle faisoit sur le jeune étranger. La moins coquette des femmes n'ignora jamais les effets de sa beauté. Les appels d'un héraut retirèrent le prince de l'admiration où la vue de tant de charmes le tenoit comme enlevé. Le héraut proclama les exercices de la jeunesse, & cria que la beauté à laquelle on étoit attaché, ou celle qui paroîtroit la plus agréable, seroit le prix de la force ou de l'adresse que l'on auroit montrer aux yeux de l'assemblée, en se soutenant cependant aux usages du pays, & à la décision de la princesse, qui seule pouvoit en ordonner. Par un mouvement dont il ne se donna pas le tems de se rendre compte à lui-même, Constant se présenta le premier sur les rangs, avec cette vivacité que l'amour & la jeunesse peuvent seuls inspirer. Il gagna tous les prix, mais avec une supériorité & une distinction dont tous les spectateurs

furent aussi surpris que les vaincus en furent contournés.

Il vint aux genoux de Rosanie recevoir les prix qu'il avoit gagnés d'une façon si distinguée ; pour lors, la voyant de plus près, son admiration ne lui laissa que l'usage de la vue. Quand il fut au pied du trône, Rosanie lui dit qu'il pouvoit choisir, de toutes les beautés qui l'environnoient, celle que son amour lui feroit préférer. Constant lui répondit avec empressement : Je ne suis flatté d'être vainqueur, que parce que je vais être couronné de votre main, & je ne suis sensible à la victoire qu'autant que l'avantage que je viens de remporter peut me mettre à portée de m'avouer votre esclave. Vous ignorez les usages de ce pays, lui répondit la charmante Rosanie ; les princesses ne choisissent pas plus dans ce pays que dans les autres ; il ne leur convient d'être préférées qu'à leurs semblables ; vous oubliez votre rang & le mien. Elle prononça ces dernières paroles avec autant de fierté que d'aigreur.

Cette aigreur qui commençoit leur première entrevue, à souvent été le commencement des plus grands attachemens. Le prince rougit de l'état de simplicité dans lequel il paroissoit aux yeux de celle qu'il adoroit déjà. L'amour-propre l'engagea presque à se déclarer.

Rosanie, surprise à son tour de la rapidité de ses triomphes, lui dit en le couronnant de sa propre

couronne de fleurs, (parce que le maître des cérémonies n'avoit point trouvé sur ses registres ni l'exemple d'un vainqueur aussi défintéressé, ou plutôt aussi téméraire, ni celui de toutes les victoires remportées par le même homme, & qu'une demi-douzaine de couronnes auroient un peu trop chargé la tête du vainqueur ;) Rosanie donc en accordant une telle faveur au prince, lui dit : Choisissez dans toutes ces beautés, il n'en est point qui ne puisse être à vous dans ce moment même.

Cette offre est insultante, s'écria le prince. Que vous savez mêler d'amertume aux bontés que vous avez pour moi ! Je n'aurois pas disputé le prix, si je n'avois cru que ce prix étoit un moyen de vous acquérir ; & sans le secours de cette idée, il est certain que je n'aurois pas triomphé. Disputez entre vous l'honneur de posséder ces beautés, dit-il à l'assemblée, je n'ai combattu que pour l'honneur. Il dit ces mots en se retirant, & les prononça avec cette aigreur de l'amour mécontent & révolté.

Les exercices ayant recommencé par son desistement, il ne put s'empêcher de se mêler dans la foule, ni résister au desir de venir s'enivrer de nouveau du plaisir de regarder Rosanie.

Quand la cérémonie fut finie, & que les mariages eurent été célébrés selon l'usage ordinaire, le prince se retira, & vint chercher une retraite dans le fauxbourg le moins fréquenté de la ville. Il envoya sur

le champ l'écuyer qui seul l'avoit suivi , chercher son équipage & ses gens.

Il est aisé de croire que l'on parla du bel étranger dans toute la ville; son adresse & sa force furent le sujet des conversations. Les beautés qu'il avoit méprisées trouvoient toutes des raisons pour blâmer la froideur de son procédé; on étoit piqué contre lui. C'étoit, il est vrai, le louer plus qu'on n'en avoit la volonté; on disoit à chaque moment que l'on ne vouloit plus en parler, & cependant la conversation tomboit toujours sur son chapitre. On se demandoit sans cesse : Mais d'où est-il venu? Quand est-il arrivé? Et vous, ne le connoissez-vous point? On recommençoit ces questions, ou de semblables, quoiqu'à l'instant on se fût répondu. Enfin l'on faisoit toutes les questions possibles; elles étoient accompagnées de toutes les répétitions imaginables, tantôt ayant l'aigreur, tantôt l'admiration pour motifs. Tous ces propos, comme je l'ai déjà dit, tels qu'ils fussent, étoient un éloge bien réel; enfin, toutes les perquisitions furent inutiles.

Dans les grandes villes les propos sont vifs, mais ils ne sont pas de durée. On commençoit à ne plus parler du prince, lorsque trois jours après on le vit paroître à la promenade publique, dans un équipage digne de lui & de la fée qui en avoit ordonné. Son amour lui avoit fait ajouter tout ce que la galanterie peut avoir de plus agréable, à tout ce que la

rée Minarine lui avoit donné de superbe & de magnifique. Il fut reconnu dans le char le plus galant pour le vainqueur de toute la jeunesse, & pour l'objet des regrets de toutes les belles du pays.

La posture ajoute à la plus belle figure : comment paraît-il donc aux yeux de toute la cour ! Il vint à descendre au palais de Rosanie, se fit nommer en demandant audience au roi, à la reine & à la princesse. Elle lui fut accordée sur-le-champ, & ce fut là que, soit par la modestie avec laquelle il répondoit aux éloges que méritoient & sa force & son adresse, soit par les graces que l'envie de plaire fait répandre dans la conversation, il charma toute la cour, & ce fut avec un plaisir général que l'on apprit de lui-même qu'il espéroit être quelque séjour dans le pays. Il s'y établit en effet ; mais s'il touchoit quelque fois l'esprit de Rosanie, il ne fit aucun progrès sur son cœur.

Constance servit Rosanie avec toute l'habileté possible contre les rois & étrangers qui lui faisoient des plaintes ; il ne lui fut pas d'un moindre secours dans les révoltes de son empire, puisqu'il calma mille troubles & réprima des séditions & mal-intentionnés, dont le sang de même que trop rempli.

Constance ne se souvient pendant plusieurs années de rien d'autre que de son royaume, & sur toutes choses, se souvenant d'avoir passé sa vie à servir son roi, il ne se souvient de rien d'autre que de son royaume. Les événemens de l'empire ont

redouté de tout tems les conseils de l'amitié éclairée. Que n'auroit-il point oublié, puisqu'il s'oublioit lui-même ? Un jour que , plus outré de ses malheurs, & qu'il étoit aussi vivement affligé qu'on peut l'être quand l'amour est sans espérance, il desira de voir la fée sa véritable amie : la desirer & la voir ne furent qu'une même chose, elle parut donc à ses yeux. Vous êtes assez puni de n'avoir pas suivi mes conseils, cher prince, lui dit-elle avec douceur, sans que je vous accable encore des reproches que vous méritez. Si la nature entière & mon art pouvoient vous rendre Rosanie indifférente, il est bien certain que le bouleversement de l'une seroit l'effet de l'autre ; mais quand on aime une fois Rosanie, la mort peut seule délivrer de l'attachement que l'on a pour elle. Je vous ai prédit ce que vous souffrez ; l'amour seul, vous le savez, peut récompenser l'amour, & tous les prodiges ne peuvent donner aucune satisfaction au sentiment : je ne puis donc que vous plaindre ; la seule chose qu'il me soit possible de faire pour vous prouver ma sincère amitié, c'est de vous donner une consolation que votre amour ne défavouera pas. Pour-lors elle le toucha de sa baguette, & lui accorda la faculté d'entrer dans le Palais des idées. Elle y joignit celle de le pouvoir construire dans tous les lieux où il se trouveroit, & dans tous les instans qu'il le pourroit désirer.

Ce palais entretient & nourrit la confiance ; mais,

il est impossible à décrire avec précision. Tantôt il représente tout ce que l'art & le goût peuvent composer de plus parfait ; dans l'instant même il devient une cabane aussi pauvre que solitaire ; il est également situé ou dans un vallon délicieux , ou sur un rocher escarpé. La mer , les rivières , les forêts & les prairies se trouvent dans son enceinte , la solitude & l'obscurité des cavernes succèdent en un moment à la cohue & à l'illumination d'un bal ; les objets lugubres prennent en un instant la place des plus agréables. Le prince Constant faisoit un usage continuel de ce Palais , puisqu'il y voyoit sans cesse Rosalie , & qu'elle s'y présentoit accompagnée de tous ses charmes. Mille tableaux , tous animés & tous parfaitement ressemblans , la retraçoient sans cesse sous toutes les formes possibles. Il s'entretenoit avec elle ; pour-lors il lui disoit ce qu'il avoit toujours oublié de lui dire ; mais quand , après l'avoir vue douce , tendre & complaisante , il sortoit de son palais , la cruelle réalité devenoit alors le tourment de son cœur.

Rosalie reconnut cependant quelque différence dans la conduite générale du prince. Souvent il est arrivé que l'on ne veut point répondre à la tendresse d'un amant , mais que cependant on n'est point déterminé à le perdre. Soit que la princesse fût dans le cas de cette vanité , soit qu'elle fût frappée d'une autre idée , car il est bien difficile de savoir précisé-

ment tout ce que pense une jeune personne. Cette réflexion la piqua de curiosité, cet auteur de tant d'inconvéniens. Elle fit sentir à Constant qu'elle le soupçonnoit d'avoir quelque dissipation, & d'être moins à plaindre qu'il ne vouloit le faire croire. La seule apparence de soupçon, le rapport que l'amour-propre fait lui trouver avec un reproche, alarmèrent le malheureux Constant. Jamais il ne fut de secret pour ce qu'on aime véritablement. Il fit l'aveu du présent de la fée, mais il fut décrit à Rosanie avec la vivacité de l'amour satisfait.

Je vous y vois sans cesse, lui dit-il : quand le malheur me sépare de vous, ma vive imagination vous y peint à tous les momens telle que vous êtes, & mon cœur vous dicte vos réponses ; jugez de mon bonheur dans ces heureux instans. Je vous donne des fêtes ; & tout ce qui peut servir à ma délicatesse & à vous prouver mes sentimens, se trouve soumis à mes ordres. Je donne une tendre interprétation aux paroles les plus indifférentes que votre froideur me fait recevoir en réponse de tout ce que je puis vous dire de tendre & de passionné. Enfin, dans cette heureuse retraite toute la nature est soumise à mon amour. Vous êtes amoureux, lui dit Rosanie, par-conséquent votre palais ne vous représente que l'amour ; mais pour moi qui ne connois point la tendresse, si j'en possédois un semblable, il me semble que j'en ferois un usage charmant,

par les images agréables & séduisantes qu'il me tracerait sans cesse. Je crois, lui répondit Constant, que ces palais doivent non-seulement leurs agréments, mais encore leur existence à l'amour ; mais quoi qu'il en soit, vous en desirez un, & quoique tout m'alarme de votre part, & que je craigne avec raison que vous ne fassiez usage d'un tel présent pour vous passer plus aisément de moi que vous ne le faites encore, tout ce que vous desirez est mon unique loi ; je vais donc conjurer la fée de vous satisfaire. A ces mots, Minatine parut au milieu d'eux ; elle toucha Rosanie d'un coup de sa baguette comme elle avoit touché le prince, & pour-lors elle disparut.

Dès le premier moment de solitude dont la princesse put disposer, elle voulut employer le nouveau don qu'on venoit de lui faire ; mais quoiqu'elle eût beaucoup d'esprit, à-peine les objets se retraçoient-ils à elle ; rien de ce qu'elle vouloit se représenter n'avoit de consistance, & tout s'évanouif soit : tant il est vrai que le cœur seul peut fixer les idées !

C'est, à mon sens, un préjugé favorable pour l'amour, que celui de voir une personne indifférente tomber dans la rêverie : un amant, s'il n'en est point jaloux, doit en être charmé.

Les objets qui se peignirent à Rosanie étoient froids ; ils étoient dépourvus de cette grace & de

cette chaleur si nécessaires à toute peinture. Après quelque tems d'un usage aussi peu important que celui auquel la princesse employoit son palais, elle apperçut un jour Constant; mais elle ne fit au commencement que l'entrevoir, & ce ne fut même qu'à l'extrémité d'une galcrie infiniment longue, & très-éloignée d'elle. Ses attentions, sa fidélité, son parfait dévouement, donnèrent insensiblement des couleurs plus vives à son portrait, & par-conséquent plus de confiance à son palais. Toutes ces réflexions frappèrent enfin le cœur de Rosanie, il en fut attendri. Cette tendre pitié précède ordinairement le triomphe de l'amour.

La seule vertu ne peut prévenir ni hanir l'attention d'une première idée; elle frappe avec tant de simplicité, qu'il n'est pas possible de se la reprocher, non-plus que d'être en garde contre elle. Elle s'insinue pour l'ordinaire par des degrés très-peu sensibles. & quand elle a produit une assez forte impression pour que l'indifférence en soit alarmée.

Le détail des sentimens de Rosanie & leur progrès furent donc à-peu-près tels que je viens de les décrire.

Elle étoit intérieurement convaincue de sa défaite, cependant elle faisoit encore souvent des questions à Constant, sur la manière dont il la voyoit dans son palais. Le rapport qu'elle trouvoit avec son récit & celui de ses propres sentimens, lui donnoit

quelquefois du chagrin, & très-souvent de l'humeur. Quoique seule, elle rougissoit des impressions que l'amour faisoit sur son cœur, & les combats de sa fierté faisoient payer cher à Constant les commencemens de son triomphe. Si l'amour laissoit à un amant la liberté de son esprit, il seroit enchanté de reconnoître une humeur qui précède toujours l'aveu des sentimens & la soumission du cœur d'une jeune personne. Rosanie, souvent après les questions dont je viens de parler, quittoit brusquement un prince qui ressentoit trop d'amour pour ne pas éprouver tout l'aveuglement, & même toute la sottise que cette passion donne à l'homme du monde doué du plus grand esprit. Il s'affligeoit donc de ce qui le conduisoit au but de tous ses vœux. Aussi-tôt après avoir quitté constant, Rosanie le trouvoit dans son palais, & le voyoit affligé de son dernier procédé; elle vouloit quelquefois s'en applaudir, mais elle finissoit toujours par se le reprocher, & même par en être alarmée.

Tant de troubles cessèrent à la fin. Un jour que sortant chacun de leur palais, ils se rencontrèrent, leur conversation commença par cet heureux silence où tout parle en nous hors la voix. Cette douce situation où l'ame est alors attentive, fut enfin interrompue; le récit de ce dont ils étoient occupés & le transport de leurs cœurs devinrent une déclaration réciproque.

Rien ne s'étoit jamais opposé au bonheur de Constant que l'indifférence de Rosanie ; l'aveu du don de son cœur précéda de quelque tems celui de sa main , & leur mariage fut bientôt conclu à leur grande satisfaction.

Nos amans , quoiqu'époux , voulurent à leur ordinaire mettre leurs palais en usage , mais ils n'existoient plus. Minatine n'étoit pas une fée du commun ; elle s'étoit sérieusement appliquée à l'étude du cœur humain. Elle leur avoit donc retiré ce don qui leur avoit été à l'un & à l'autre d'un si grand secours ; mais elle n'avoit pas usé de cette précaution à la légère ; elle craignit que les idées ne fussent contraires au bonheur de leur situation présente : car enfin les idées conduisent aisément à la jalousie. C'est en-vain qu'on lui donnera le beau nom de délicatesse ; la délicatesse d'un mari est presque toujours une jalousie terrible , & certainement elle est toujours au moins une fadeur. Minatine prit donc le sage parti de soustraire les idées à l'un & à l'autre ; & mon avis est qu'elle fit bien.

Ils reçurent en échange de ce qu'ils perdoient , le don du palais de la plus aimable réalité. C'est un palais plein de délices , qui s'écroule , il est vrai , quelquefois de lui-même , mais jamais ce malheur ne lui arrive que par la faute de ses fondemens ; & quand le rapport de l'humeur , celui des goûts , & les douceurs de l'amitié , joints à l'amour par-

fait, ont élevé ce charmant édifice, il surpasse en solidité tout ce que nous connoissons dans le monde; d'autant plus que les breches que le tems ou diverses circonstances peuvent y occasionner, sont réparées chaque jour par les plaisirs infinis que produisent & le cœur & l'esprit.

Ce fut sur des principes aussi délicieux que solides que vécurent Constant & Rosanie, plus heureux mille fois par leurs sentimens que par la possession de deux grands royaumes, & par tout ce que les hommes regardent comme la fortune. La véritable est, en tout sens, dans notre cœur.





LA PRINCESSE LUMINEUSE.



CONT E.

IL étoit une fois un roi & une reine ; la reine s'appelloit Marjolaine , & le roi se nommoit Biribi. Ils vécutent toujours dans une fort grande union , quoiqu'ils se fassent mariés par amour.

La passion qui les dominoit l'un & l'autre étoit celle du jeu : elle les occupoit les jours & les nuits.

Il passe pour constant que le roi Biribi fut l'inventeur d'un jeu qui porte aujourd'hui son nom. Le roi passoit la journée dans son cabinet , à imaginer des tableaux pour son jeu , & à faire peindre des cases plus singulières les unes que les autres. Ces tableaux étoient tous applaudis , non-seulement parce qu'ils étoient de la composition du roi , mais encore parce que les habitans de ce grand état aimoient naturellement le jeu.

Le roi Biribi employa très-utilement le goût que

ses fujets avoient pour le jeu : il tailloit lui-même ; pour donner l'exemple , & il étoit de toutes les banques qu'il établit dans toutes les villes de son royaume. Il eut foin , pour la commodité & l'amusement des différens états , d'en avoir à tout prix.

Il fit un réglemeut très-raisonnable pour favoriser ses banquiers généraux ; c'étoit un édit par lequel il étoit expreffément ordonné qu'une personne de chaque famille tireroit ou feroit tirer une boule par jour , & cela fans qu'aucune raifon pût difpenfer de cette obéiffance. Les femmes étoient ordinairement chargées par la famille d'exécuter une ordonnance auffi avantageufe pour les banques ; car on ne s'en tient pas fi aifément à une feule boule.

Le roi Biribi , dans le fonds , n'étoit pas joueur , jamais banquier ne le fut ; il n'aimoit que l'argent , & fentoit tout l'avantage de fon jeu. Il foulagea fon peuple de tous les impôts & de toutes les entrées , & ne voulut pour le revenu de fa couronne que le profit des banques. Jamais droits ne furent payés par les femmes avec plus de bonne volonté & plus d'exaétitude , & jamais prince ne fe trouva des fommes plus confidérables dans fes coffres.

Cette cour , fuivant l'ufage , étoit gouvernée par deux fées d'un caractère bien différent : l'une fe nommoit Balfamine ; elle étoit bonne naturellement , & la juffeffe de fon efprit étoit infinie. Elle blâmoit beaucoup le goût déclaré du roi & de la reine
pour

pour le jeu, & cette façon de tirer l'argent de ses sujets, & vouloit souvent faire honte au roi, non-seulement de ce qu'il tenoit la banque, mais ençore de ce qu'il étoit de part avec les banquiers; mais ses remontrances furent inutiles.

L'autre fée, qui possédoit bien plus la faveur & la confiance de Biribi, parce que la conformité des goûts les rapprochoit, se nommoit la fée Sandent. C'étoit une vieille joueuse, qui, dans de certains cas de perte, auroit été capable de jouer jusqu'à sa baguette. Elle étoit hâve & sèche; les veilles & l'altération du jeu lui avoient brûlé le sang, & le sang brûlé lui donnoit une humeur épouvantable & lui faisoit très-souvent tenir des propos que tout autre qu'un banquier de Biribi n'auroit pas soutenu. Elle joignoit à cette altération le malheur de n'aimer pas trop le plaisir des autres, & d'être un tant soit peu envieuse : voilà son caractère. Quant à sa façon de se mettre, jamais elle n'étoit achevée de coëffer, & l'on ne pouvoit être plus mal vêtue; car tout ce qu'elle tiroit de ses appointemens de fée, au lieu d'aller à son entretien, se fondoit dans la banque. L'on ignore peut-être que, malgré le grand pouvoir des fées, elles sont soumises à un conseil qui leur demande un compte exact de l'emploi qu'elles ont fait de l'argent du trésor. Sans ce réglament, il n'est pas douteux que Sandent n'eût joué, & par conséquent perdu tout l'argent que les fées pouvoient

avoir, quelque considérables que leurs richesses eussent été.

La reine étoit une bonne femme assez simple, qui passoit toute la journée avec un zele & une patience sans exemple. Le roi, qui connoissoit parfaitement la force de son jeu, donnoit des sommes immenses à la reine pour ses menus plaisirs & pour son entretien, sachant très-bien ce que deviendroit cet argent. En effet, elle perdoit tout ce qu'on lui donnoit, & n'étoit pas mieux parée que Sansdent. Elles se servoient d'excuse l'une à l'autre. Biribi, toujours attentif à donner de bons exemples, avoit expressément défendu que l'on marquât la reine elle-même, c'étoit tout dire pour les autres. Quand le roi tenoit la banque, c'étoit la bonne Ministre qui lui servoit de croupier, & qui donnoit les jettons, à la vérité, dans une cuillère d'or garnie de diamans; & le valet de chambre, qui étoit d'année, présentoit le sac; car il fut convenu qu'on ne pouvoit tenir Biribi avec plus de dignité que ce grand prince le tenoit. Il ne quitoit le jeu que pour recevoir l'argent de tous les banquiers généraux, vérifier leurs comptes, renvoyer le farant à ceux qui, par hasard, avoient été débarqués; enfin il étoit occupé à tenir en ordre un autre grand nombre de banques; il ne négligeoit pas non-plus de faire punir les familles qui n'avoient pas tiré de boules suivant l'ordonnance. Il faisoit mettre dans les gazettes tous les

pleins qui avoient été gagnés dans la semaine , avec les noms des prédestinés ; & sur toutes choses , il faisoit citer , avec un peu d'augmentation , les pertes que les banques avoient faites.

Voilà quel étoit au juste l'état de la cour de ce roi , lorsque la reine Majolaine se trouva grosse. Les veilles non-plus que le jeu ne l'empêchèrent point de se bien porter pendant le cours de sa grossesse , & d'accoucher fort heureusement d'une princesse qui parut aux yeux de tout le monde belle comme le plus beau jour.

Balsimine se chargea du soin de son éducation ; & la nomma Lumineuse. Pour Sauriant , qui s'aperçut de tous les charmes qui paroissent déjà dans cet admirable enfant , elle ressentit une envie qui comme je l'ai déjà dit , lui étoit naturelle , & qui fut encore redoublée , parce qu'elle prévint qu'une petite princesse dont elle s'étoit chargée depuis deux ans , qu'elle aimoit autant qu'elle pouvoit aimer , & qui se nommoit Pivoine , seroit d'une figure bien différente de celle de Lumineuse , & que son esprit seroit très-inférieur au sien. Toutes ces raisons l'engagèrent à soumettre Lumineuse à tous les inconvéniens qui ne sont que trop ordinaires dans le monde , de façon même qu'aucun pouvoir de tée ne pourroit les lui faire éviter. Balsimine n'avoit encore eu que le tems d'exempter des malheurs de la vie de Lumineuse que la petite vérole ; mais hélas ! il

en est beaucoup d'autres encore , & la princesse , malgré l'amitié de la fée , ne s'y trouva que trop familiarisée. Balsamine s'aperçut de la méchanceté de sa compagne ; mais comme il n'étoit plus possible d'y remédier , elle prit , sur cette affaire , le sage parti du silence. La taille & la figure de Lumineuse , qui ne pouvoient être plus parfaites , étoient encore surpassées par la vivacité & la justesse d'un esprit également porté à la douceur & à la paresse.

Balsamine ne lui donna pas le moindre conseil sur le jeu , dont elle désapprouvoit les excès ; elle savoit très-bien que les enfans n'ont presque jamais de goût pour les choses que leurs parens ont trop aimées ; et si eut-elle toute sa vie un éloignement inné pour cette passion.

Quand Lumineuse eut atteint l'âge de quinze ans , elle enchantoit par ses regards , & charmoit par son esprit ; elle eût effacé bien d'autres beautés que celle de la princesse Pivoine , que Sansdent avoit auprès d'elle à la cour du roi Biribi. Sa taille étoit courte & grosse , & jamais aucune fille à son âge n'avoit eu une si prodigieuse gorge. Elle n'avoit point d'autre esprit que celui du jeu , & répétoit de mémoire les plaisanteries qu'elle avoit entendu faire sur les cotes du tableau. Jamais Sansdent ne l'avoit grondée que parce qu'elle ne filoit pas bien son argent , ou parce qu'elle ne demandoit pas à la fin du repas , pour payer la table & retenir plus long-tems les

joueurs. Lumineuse & elle ne s'aimoient pas beaucoup, quoiqu'elles eussent passé leur jeunesse ensemble.

Le roi ni la reine n'aimoient pas beaucoup leur fille ; la raison en étoit bien simple, leurs goûts étoient différens. Marjolaine ayant plusieurs fois fait venir la princesse sa fille à son jeu, pour la dissiper & l'amuser, elle avoit toujours fait des baillemens excessifs, pour lesquels on l'avoit renvoyée, en la traitant de petite sotte, &c. Ces réprimandes engageoient toujours Pivoine à se rengorger, parce qu'elle les regardoit comme une louange indirecte que l'on donnoit à son caractère.

Bulfamine étant fort considérée dans tout le corps de la féerie, fut mandée pour traiter d'affaires importantes; ce fut le tems de son absence que Sansdent choisit pour proposer au roi & à la reine de marier Lumineuse. Sansdent leur proposa donc le roi des Brouillards pour être leur gendre. Elle leur fit valoir non-seulement la grandeur de son alliance, en leur disant qu'il étoit un peu parent de la Nuit, & fort aimé des médecins; mais encore elle leur représenta que la beauté de Lumineuse leur attireroit infailliblement des guerres pendant lesquelles il leur seroit très-difficile de pouvoir jouer, & dont les dépenses diminueroient considérablement le fonds des banques.

Le roi des Brouillards est un bon-homme, qui

n'a pas, à la vérité, un grand commerce dans le monde, il n'est pas reçu dans beaucoup de maisons; mais il emmènera votre fille, & vous ferez au moins certains de la voir pendant les hivers.

D'aussi bonnes raisons déterminèrent le roi & la reine. La demande de Lumineuse fut faite dès le même jour avec toutes les cérémonies ordinaires; le contrat fut signé sur le champ, & dès le soir même les noces furent célébrées. Lumineuse étoit douce, B. Blamine étoit absente; que peut faire une princesse qui n'a que quinze ans, & qui n'ose s'opposer à la volonté de ses parens? Elle se soumit, & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire. Les noces furent obscures, malgré la quantité de bougies qui remplissoient les appartemens. Le roi des Brouillards & la suite, qu'il avoit fort diminuée par considération, faisoient tort aux lumières. Toute la cour fut enrhumée, parce que tous ces brouillards répandoient une fort grande humidité. Le trop heureux époux de la belle Lumineuse étoit un grand & gros homme âgé pour le moins de soixante ans; il avoit la voix rauque, il parloit peu, mais ce qu'il disoit étoit intimement diffus. Il parut vêtu comme les pensentans venés en blanc; toute sa cour portoit le même vêtement, aussi bien que celui des chevaux plus, qui ne relevoient ni leur figure ni leur honneur. Le lendemain des noces, le marie parut, & comme il arriva ordinairement, fort anonyme,

& Lumineuse toute aussi froide qu'elle étoit la veille de son mariage, & ne fut point animée par toutes les mauvaises plaisanteries que l'on fait dans les noces.

Le roi son mari, après avoir fait ses grosses plaisanteries, vint conduire la nouvelle reine dans une portion de ses états qu'il avoit établis dans une petite voisine de la capitale du roi son beau-père, & pour donner une idée de sa magnificence, il la vint toute la cour du roi Biribi à un grand soupé. Les esclaves forment son palais, mais le goût de l'architecture étoit un peu gothique, & la porte d'entrée étoit véritablement si basse, qu'il fallut que tout le monde haïssât la tête pour entrer dans le palais. Quand toute la compagnie fut assemblée, l'on ferma une espèce de trappe, de façon que l'on ne s'avoit plus, ni par où l'on étoit entré, ni par où l'on ressortiroit.

Le roi, provincial par nature & par habitude, en inféra que l'on devoit boire bien long-tems. Le mets qui dominoit le plus dans ce festin, & dont la profusion fut extrême, fut celui des hécaffes.

Quoique toute la cour du roi Biribi fût venue à ce souper, en redingottes & en capotes, quoique le roi en sesrouillards eût eu l'attention de faire donner, comme à l'audience du grand Seigneur, des chaises de rose écarlate, l'humidité de son palais incommoda tout le monde; & malheureusement qu'il

eut de prolonger le repas, & les mauvais propos qu'il tint pour en venir à bout, le foupé fut court; & tout le monde s'étant retiré, Lumineuse fut laissée dans les états du roi son mari, abandonnée à ses pleurs.

Le roi Piribi & la reine Marjolaise ayant fini la seule affaire qui pouvoit les distraire du jeu, retournerent chez eux avec leur bonne amie Sansdent. Elle avoit toujours eu le projet de couronner les soins qu'elle avoit pris de la princesse Pivoine, par un mariage avantageux; pour cet effet, elle avoit jetté les yeux sur le prince Grenadin, dont les états étoient voisins de ceux du roi Piribi, & dont la figure & le mérite faisoient grand bruit dans le monde. Ce prince étoit un si bon parti, que Balsamine, toute sage & toute éclairée qu'elle étoit, n'en avoit jamais désiré d'autre pour la princesse Lumineuse.

Quand cette bonne fée revint, quelle fut sa douleur de ne plus trouver sa chère Lumineuse ! La conversation fut vive entre les fées; le roi & la reine répondirent aux reproches qu'elle leur fit, qu'ils avoient déferé aux conseils de leur amie Sansdent. Balsamine fut piquée du peu de considération que l'on avoit eue pour elle : elle partit, & fut de ce pas chez la belle Lumineuse, qu'elle trouva seule dans son boudoir. Leur entrevue auroit attendri les cœurs, dont le cœur auroit été le plus dur.

Lumineuse l'embrassa mille fois en lui disant :

Pourquoi m'avez-vous quittée , ma bonne amie ? vous savez que je n'ai de ressources qu'en vous ; ne me quittez donc jamais. Balsamine lui répondit avec tendresse : N'ayez point d'inquiétude , tôt ou tard je vous vengerai de Sansdent : Hélas , lui répondit la princesse , je passerai toute ma vie dans une obscurité insupportable , je ne pourrai jamais accoutumer mon tempérament à l'humidité qui regne dans ces sombres lieux. Je consens volontiers à vivre sans aucune société , pourvu que vous ne m'abandonniez pas , ma chère Balsamine. Le roi mon mari , pour mon malheur , ressent de l'amour pour moi , & je n'ai pour lui qu'une indifférence bien digne de lui & de ses tristes états. Espérez , lui dit Balsamine , une situation plus heureuse , ne vous laissez point aller au désespoir ; comptez que je ne vous abandonnerai point , & qu'au moins je vous tiendrai fidelle compagnie , puisque Sansdent m'a mise hors d'état de vous donner d'autres preuves de mon amitié. Lumineuse ressentit ce soulagement que donnent les secours de l'amitié. Le roi des Brouillards qui s'aperçut de quel secours la compagnie de Balsamine étoit à la reine sa femme , la combla de toutes les amitiés possibles. Quoiqu'il fût naturellement froid , il renfermoit vivement l'indifférence que Lumineuse avoit pour lui.

Aussi-tôt que l'opéra de Lumineuse eut été terminée , & que la nouvelle reine eut été remise entre

les mains du vieux roi son mari , j'ai dit , s'il m'en souvient , que Sansdent, Marjolaine & le roi Biribi retournèrent promptement se mettre à une table de jeu ; les jours suivans , la même chose se répéta , & l'on reprit le même train de vie que celui qui avoit précédé les noces. Sansdent , qui ne perdoit point son projet de mariage , pour sa grosse favorite Fivine , s'occupa sérieusement du mariage de Grenadin avec sa protégée.

Ce prince charmant étoit demeuré jeune sous la tutelle de la reine Brillante , sa mère ; le roi son père , avoit gagné une pleurésie à la chasse du papillon , dont il mourut fort regretté de ses sujets. Brillante fut donc déclarée régente ; elle éleva Grenadin avec tous les soins imaginables. Ce prince avoit un éloignement marqué pour le mariage ; mais il avoit une galanterie réelle dans l'esprit , avec laquelle il faisoit les délices de la cour de la reine sa mère. Telle étoit la disposition de cette cour , lorsque Sansdent envoya plusieurs fois le même message à la reine brillante , qui l'entretenoit de l'éloignement que Grenadin avoit pour le mariage , & l'assuroit que cette aversion ne finiroit que dans les états du roi Biribi , dans lesquels il trouvoit la fée Sansdent , à laquelle il pouvoit s'adresser en toute sûreté. Ce message fut envoyé si souvent à la reine , & toujours si fort accompagné de mêmes circonstances , qu'enfin elle se détermina à suivre l'avis émis par elle au conseil.

Le prince partit donc avec un équipage digne de sa naissance & de son goût naturel. Il fut reçu par le roi Biribi avec tous les honneurs dus à son rang ; & comme l'on croit assez ordinairement à tout le monde le même goût que celui que l'on a, l'on redoubla les parties de jeu, dans le deſſein de lui faire plus d'honneur. Sansdent s'apperçut avec chagrin du dégoût de Grenadin pour le jeu. Elle ne vouloit cependant pas avoir le démenti de ſon projet, elle réſolut donc de donner au prince ce que l'on appelle une fête dans toutes les formes. Elle conſtruifit avec ſa laguette, dans les jardins du palais, qui n'étoient pas trop bien entretenus, une ſalle d'un goût d'architecture admirable, & elle réſolut d'y donner un bal où toute la cour fut invitée. Mais hélas ! perſonne dans le pays ne ſavoit plus danſer. Pivoine ſe trouva la ſeule qui fût à-peu-près faire le pas de mener ; encore comme le faiſoit-elle ! Mais elle n'étoit point du-tout d'oreille ; & ſans les attentions de Grenadin, & ſon exceſſive politéſſe, elle ſeroit devenue ridicule, que plus de dix fois elle ſeroit tombée à terre par terre, & que ſe mettant à ſe lever elle ſeroit tombée, ou bien ſe ſourcilant ſe ſeroit ſourcilé, & ſe ſourcilant ſe ſeroit ſourcilé, &c. où il y avoit auffi quelque fois de la comédie, mais ſans néceſſairement à court. Ce ſeront deſſeins qui ne ſont pas. Il ſe faut donc en aller ſonner à l'oreille donc la partie ſubſtile, & Chacotte à l'oreille de la groſſe Pivoine, obligé

par politesse de jouer. On fit une fois l'éloge de la noblesse avec laquelle il perdoit son argent; l'écuyer lui dit mille gentilleses de celles qu'elle avoit entendu faire au jeu; elle lui contoit bien sérieusement de prendre tantôt l'arlecquin, tantôt une autre figure. Il y a sept ou huit jours qu'il est venu, lui disoit-elle, je lui ai marqué sur mon nez. Elle lui demandoit en gage de prendre les chiffres de 25, de 7 ou de 52, & lui rendoit en compte très-exact de la cabale, à laquelle le prince ne put comprendre un mot, malgré l'explication de la princesse; & comme il plaisantoit avec grâce sur ces propos, dont il ne pouvoit être la dupe avec l'esprit qu'il avoit, Fivonne lui dit: Cependant, ce sont des choses qu'il faut savoir, non-seulement parce qu'elles réussissent au jeu, mais encore parce qu'elles en donnent l'air. Croiriez-vous bien même, ajoutoit-elle, que je leur ai obligation de m'avoir fait obtenir la préférence sur une princesse avec laquelle j'ai été élevée dans cette cour, & qui n'a jamais pu en retenir un mot, tant elle avoit l'esprit bouché. Le soupé fut servi long-tems avant que l'on se mit à table; les jurens étoient piqués, on l'avoit retardé plusieurs fois, & quand il fut servi, on le laissa long-tems refroidir encore. Pendant le soupé, on voulut mettre quelques conversations agréables sur le tapis, mais elles retombèrent toujours sur le jeu, sur un corps piquant, sur la noblesse du jeu d'un tel, sur

son exactitude à payer; enfin, ces agréables propos occupèrent tout le tems du soupé. A-peine le fruit fut-il servi, que l'on courut se remettre au jeu; la politesse du prince le fit souffrir beaucoup intérieurement, & l'engagea à s'entretenir avec la grosse Pivoine, assez pour s'en dégoûter pour toujours, & suffisamment pour qu'elle se prît pour lui d'un goût très-vif.

La conversation tomba sur Lumineuse, & Pivoine dit tout ce qu'elle en imagina de plus mal, ce qui fit un effet opposé dans l'esprit du prince. Pivoine voulut tourner en ridicule l'averfion de Lumineuse pour le jeu, & la façon dont elle faisoit s'occuper dans son appartement, & demeurer seule. Ces détails, contre son intention, firent une impression favorable sur l'esprit de Grenadin, & il fut touché de la façon dont on avoit sacrifié une aussi belle princesse à un roi tel que celui que Pivoine lui avoit dépeint. Le prince ressentit une espece de chagrin de ce que Lumineuse avoit épousé un semblable mari; ce chagrin fut suivi du déplaisir d'imaginer qu'elle fût mariée; ensuite il forma des regrets de ce qu'il n'avoit pas été instruit plus tôt de toutes les perfidies de la princesse; il s'affligea de n'avoir pas voyagé l'aan de l'a paravant, & se repentit de ne s'être pas proposé lui-même de l'épouser. Un portrait de Lumineuse, que la reine lui montra par hazard, fortifia toutes ses idées, & lui en donna

de nouvelles. Occupé de toutes ces choses, sans presque croire y penser que comme on est frappé des événemens singuliers, d'abord qu'il appercevoit du brouillard, il sortoit du palais, en se servant du prétexte d'aller à la chasse. Il espéroit qu'à force de chercher, un jour peut-être il la verroit elle-même. Il en vint, pour satisfaire sa curiosité jusqu'au point de courir les brouillards, comme au printems l'on cherche les premiers rayons du soleil, ou comme en été l'on recherche la fraîcheur de l'ombre. Il passa quelque tems dans une aussi triste occupation. Enfin, il aperçut un jour dans une prairie fort étendue, un grand brouillard des plus épais, avec le mouvement que l'on remarque quelquefois dans les fortes d'exhalaisons. Le soleil venoit de se lever, & devoit tout le reste de la campagne. Le prince accourut à ce brouillard. (On ne pourra jamais rendre un compte bien précis de cette espèce d'opacité qui conduit & qui frappe les amans.) En effet, ses espérances ne furent point déçues. Ce brouillard étoit un des petits palais de la reine, & le plus léger de ceux qu'elle habitoit. Le roi des Brouillards le faisoit marcher dans des lieux plus marécageux, dans le dessein de faire des recrues pour un prince qu'il méritoit vers le nord. La reine étoit sur un trône superbe et traînée, ou pour mieux dire, à l'extrémité d'un char de bois, pour voir le soleil & respirer un air plus pur & plus serein. Elle étoit de bois et couvrit

aifément, & ne put s'empêcher de s'écrier : Enfin donc, belle Lumineufe, j'ai pu vous voir ! La reine, frappée de ce compliment, le regarda avec l'attention que fa figure pouvoit mériter, & fans rien répondre qui pût la commettre, elle témoigna par un regard que le compliment lui étoit agréable. Qu'un amant entend aifément ce langage ! Le palais pourfuivant fon chemin, laiffa le prince enchanté de ce qu'il avoit vu, & la reine courut promptement inftruire Balfamine de cette petite aventure. La fée consulta fon livre d'heures, & lui dit en foupirant : Hélas ! ma chère princeffe, vous avez vu le prince Grenadin, celui que j'efpérois de vous faire époufer.

La reine apprenant que celui qu'elle venoit de voir étoit un prince, fa figure lui parut encore plus agréable, par le rapport des conditions. Elle fit la comparifon de Grenadin & du roi fon mari. L'efprit fait tout ce chemin en un moment, & la vertu la plus arde ne peut empêcher les premières impreffions. Ena, la folarde, l'amitié, & plus encore la pitié de ce cœur, engagèrent la princeffe à faire l'éloge de tous les fentimens à Balfamine. Ce ne fut d'abord que pour avoir le fimple plaisir d'en parler. Ena, ne pouvant fe refufer à une converfation naturelle, s'y livra avec toute la patience qu'il faut à un confident apporte pour elle, & toutes les répétitions des redites d'un cœur

amoureux. Elle lui devoit d'autant plus cette complaisance, que, suivant la loi que Sansdent avoit imposée au moment de la naissance de Lumineuse, Balsamine ne pouvoit lui prédire l'avenir, ce qui, dans le fond, n'étoit point un aussi grand mal : car l'espérance de l'amour prédit suffisamment de choses aux amans. Il ne lui étoit donc possible que de lui représenter le passé & le présent. Après avoir fait une conjuration simple, elle lut tout haut dans son petit livre d'heures, parce que tout ce que l'on desiroit savoir du passé & du présent s'y trouvoit écrit. Elle lut donc tout ce que j'ai rapporté de l'indifférence & de la galanterie de Grenadin, lorsqu'il étoit à la cour de la reine sa mère. Ensuite elle lut le songe que Sansdent avoit envoyé, le départ & l'arrivée du prince à la cour du roi Biribi, son ennui pour le jeu, le détail de la danse & celui des grosses gentilleffes de Pivoine. Balsamine entra dans le détail le plus exact de tout ce qui s'étoit passé.

La reine ne cessoit de lire dans les heures de la fée. Elles étoient ornées de miniatures sur vélin, & ces charmantes peintures exprimoient au naturel tous les événemens qui pouvoient intéresser ou amuser. Lumineuse y vit avec plaisir le prince retourner chez le roi Biribi, après la rencontre qu'elle en avoit faite. Elle s'apperçut du redoublement de son ennui, & de la recherche exacte qu'il faisoit de tous les

les brouillards les plus épais ; elle craignit mille fois pour sa poitrine. Elle fut témoin de tous les soins qu'il se donna pour avoir une copie de son portrait. Ce fut avec contentement qu'elle remarqua tout ce que la princesse Pivoine souffroit de son indifférence pour elle. Enfin elle lut que, comme il y avoit des brouillards dans ses états, & qu'il avoit autant d'espérance de la trouver dans ce pays que par-tout ailleurs, il prenoit le parti d'y retourner, après avoir constamment refusé toutes les offres avantageuses que Sansdent lui avoit faites pour le mariage de Pivoine, & après avoir perdu, le plus noblement du monde, des sommes très-considérables à la banque du roi. Lumineuse s'aperçut que Sansdent vouloit punir le prince, & venger Pivoine du peu de cas qu'il avoit fait de sa personne. Elle courut à Balsamine, en lui disant : Sauvez-le, ma chère amie, elle va peut-être le métamorphoser ; qu'au moins il ne perde pas sa figure. Soyez tranquille, lui répondit la bonne fée, j'en ai eu bon soin. En effet, il ne lui arriva pas le moindre accident, & la reine le vit partir sans obstacle.

Grenadin s'abandonnoit aveuglément à sa passion ; il déclamoit quelquefois contre sa destinée, & surtout contre le songe de la reine Brillante. Pour la reine Lumineuse, elle avoit du moins son petit livre ; mais elle n'en étoit pas plus heureuse pour cela. Quand on aime bien, on ne pense que médiocrement

aux fecours que l'on a , & l'on n'est jamais occupé que du regret de ce dont on est privé.

Le roi des Brouillards , agité & tourmenté de l'indifférence de Lumineuse , & dont l'âge étoit en effet assez avancé , tomba dans une espece de langueur. Les médecins conseillèrent au roi de prendre quelquefois un air plus vif que celui qu'il respiroit ordinairement. Il obéit à cette ordonnance , & malheureusement (pour lui s'entend) il reçut un coup de soleil dont il mourut quelques jours après. La reine lui avoit donné tous les soins imaginables ; en un mot , ses procédés furent admirables en cette triste occasion , & tous les brouillards en furent enchantés.

Quand on eut rendu les derniers devoirs au roi , & qu'on l'eut porté dans un grand lac , le tombeau des rois ses prédécesseurs , Lumineuse forma la résolution de quitter cette triste demeure , & de retourner dans les états du roi son père , à qui elle l'écrivit. Le roi Biribi répondit à sa fille qu'elle n'avoit qu'à se démettre hardiment de toute l'autorité qu'elle avoit sur ses peuples , & qu'elle trouveroit toujours un asyle dans ses états. Après cette réponse , Lumineuse fit tous ses paquets avec une diligence incroyable ; les brouillards ne vouloient point abandonner leur reine ; ils ressentoient tous pour elle un véritable attachement. Toutes les instances qu'ils firent pour engager la reine à ne les

point abandonner , furent inutiles. Elle les dégagca du ferment de fidélité , & les quitta ; & c'est la raison pour laquelle ils errent de différens côtés , personne , depuis ce tems , ne s'étant voulu donner la peine de les réunir , non-plus que celle de les gouverner. Tout ce que j'ai su de particulier sur la division de ce grand état , c'est que la plus grande partie se retira en Angleterre.

Lumineuse parut à la cour du roi son père , plus belle encore qu'elle n'en étoit partie. La fraîcheur & la beauté de son teint étoient encore augmentées ; elle n'étoit nullement hâlée en venant d'un semblable pays. Le grand deuil avec lequel elle arriva lui servit de prétexte pour ne point faire la partie du roi , & pour s'éloigner peu-à-peu d'un genre de vie qui ne lui convenoit point. Ce grand deuil se portoit tout en blanc , suivant l'usage des veuves des Brouillards , & ce qui peut-être eût déparé beaucoup d'autres beautés , ne la rendoit que plus belle encore. Quelque tems après son arrivée , de l'avis de la bonne Balsamine , elle demanda un terrain au roi Biribi , dans lequel , avec le secours de la fée , elle bâtit un palais magnifique , dont la simplicité extérieure , & dont l'intérieur réunissoient le goût & la magnificence. Ce fut-là qu'elle rassembloit une cour de personnes choisies , de l'un & de l'autre sexe. Les jardins répondoient à la magnificence du palais ; mais le bosquet de la vérité dont Balsamine lui avoit fait

un présent particulier, étoit la chose la plus utile à une personne qui ne vouloit être environnée que de gens sincères. Ce bosquet renfermoit les plus admirables statues de marbre blanc; la vérité, toute nue, domioit sur toutes les autres, & c'étoit aussi sur elle, que, par la disposition du plan, les regards étoient d'abord attachés. La candeur étoit exprimée sur son visage, & l'on y voyoit en même tems les impressions que les vices favent lui faire ressentir. Ce grand bosquet, dans lequel la vérité paroïtoit toute seule, se divisoit en plusieurs espèces qui se fermoient les différentes vertus que les hommes doivent suivre. Ces espèces formoient des temples de verdure consacrés à chacune de ces divinités. L'honneur se voyoit dans l'un avec la délicatesse & la subtilité. La valeur paroïtoit dans un autre, accompagnée de la douceur & du sang-froid.

La reconnaissance des Dieux étoit pour accompagner la mémoire & la fidélité. L'honneur des femmes étoit placé entre la pudeur & la modestie. Le temple de la religion étoit orné de la bonne-foi & de la persévérance.

Ce superbe bosquet étoit ouvert à tout le monde; un valet seul accompagnoit ceux que la curiosité y conduisoit.

Plusieurs des gens se présentèrent à ce bosquet avec la curiosité & la suffisance qui ne font que trop communs à la cour! Combien de courtisans virent

la vérité, qui, tout d'un coup à leur aspect, paroissant couverte de lambeaux dorés, se déroboit à leurs yeux, sans leur laisser voir que le masque du mensonge, & l'horreur de sa figure ! Que d'amans de l'un & de l'autre sexe obligèrent la figure de l'amour à prendre celle de la fausseté ; & cette même fidélité, tant de fois attestée, devenir à l'instant l'inconstance au pied léger, ou la coquetterie aux yeux pervers ! Combien d'autres, au lieu de voir paroître à leurs yeux, l'amour tel qu'ils espéroient de le trouver, ne furent frappés que du faux air ! Que de fausses valeurs parurent, tantôt avec le visage de la peur & les gestes de l'épouvante, & tantôt dépourvues du sang-froid, ayant besoin de l'action pour se soutenir ; d'autres, enfin, que l'on n'appercevoit point sans la férocité ! L'ingratitude, à tous les momens, paroissoit à la place de la reconnaissance. L'oubli prenoit celle de la mémoire, & la sensibilité s'évanouissoit avec la mémoire. Que de femmes dont le maintien de prude chassa la modestie pour y substituer la débauche, & dont l'appareil fit évanouir la pudeur ! Que d'hypocrisie & de projets humains ne voyoit-on point dans le temple de la statue de la religion !

Ce bosquet servit à Lumineuse, au si bien que les lumières naturelles, pour ne rassembler autrui que des gens sincères : la cour n'étoit pas nombreuse, mais elle étoit charmante.

La princesse n'étoit intérieurement occupée que de Grenadin. Elle avoit vu , dans le petit livre de Balamine , que le prince , ennuyé de tout ce qui se présentoit à lui , n'avoit pu faire un plus long séjour à la cour de la reine Brillante ; que toujours occupé du desir de la voir , il étoit parti pour faire la recherche des plus épais brouillards , & que , pour cet effet , il avoit marché tout seul vers les pays les plus affreux du nord. Il ne lui fut plus possible alors de résister au plaisir de le tirer d'inquiétude , de lui faire savoir la mort du roi son mari , l'état de liberté dont elle jouissoit , & le lieu de son séjour ; mais elle ne pouvoit espérer aucun des secours que les fées donnent aux jeunes princesses qu'elles protègent. Ce fut à l'amour à lui faciliter ce qu'elle desiroit. Elle ouvrit une des fenêtres de son palais , & fit venir à elle un brouillard léger qu'elle apperçut dans ses jardins. Elle le reconnut pour être rempli de vivacité & du desir d'obliger ; & pour l'avoir servi avec beaucoup d'attachement ; il étoit naturellement grand voyageur. Elle lui dit le lieu dans lequel il trouveroit Grenadin , & lui donna ses ordres. Dès l'instant que Grenadin eut appris le lieu du séjour de Lumineuse , il évita les brouillards avec autant de soin qu'il les avoit recherchés , il reprit avec empressement le chemin des états de Biribi.

On peut se souvenir des procédés de Sansdent ; ils avoient , par toutes sortes de raisons , déplu à

Balsamine. Cette bonne fée, sage jusques dans sa colère, ne voulut point éclater qu'elle n'eût établi Lumineuse d'une façon aussi agréable que solide. Quelque temps après, les deux fées eurent une conversation des plus vives. La dispute s'échauffa si fort qu'elle ne pouvoit plus se terminer que par un combat singulier, & dont la fin eût été peut-être le bouleversement de l'état; mais le conseil des fées en ayant été averti dans le même moment, elles furent mandées l'une & l'autre. Les fées étant arrivées devant ce sage tribunal, racontèrent tout ce qui leur étoit arrivé.

Sansdent fut condamnée sur tous les chefs, & fut envoyée chez les sauvages Iroquois, sous prétexte de les civiliser, mais, dans le fond, pour la punir par un honnête exil, qui lui fut d'autant plus sensible, qu'il n'y avoit pas dans ce pays la plus foible ressource du côté du jeu. On envoya chercher Pivoine, sans vouloir donner à Sansdent la permission de faire ses adieux au roi Biribi & à la reine Marjolaine. On lui donna en partant celle de marier la princesse Pivoine à quelque roi des Sauvages, & pour-lors le conseil les congédia l'une & l'autre, sans qu'il fût attendri par leurs larmes.

Balsamine, à son retour, trouva le roi Biribi & la reine Marjolaine, qui, tout tristes qu'ils étoient de l'absence de Sansdent & de l'inquiétude de ne la plus revoir, jouoient en attendant la décision des

événemens. Il vinrent au-devant de la fée avec la démarche embarrassée que donnent les torts. Ils furent fort étonnés de voir qu'elle les pria de ne se point dérangcr, & de continuer leur partie; mais elle vouloit les punir d'une façon qui, sans faire d'oulat, ne leur fût pas moins sensible. Toutes les bagues & tout détruites par la fortune des pontes, & cette fortune se trouva si sagement départie, que tous les joueurs du royaume regagnèrent précisément ce qu'ils avoient perdu, & se trouvèrent au même degré d'opulence ou les réglemens du jeu les avoient trouvés. Il étoit tems que cette répartition fût faite, car presque toutes les familles de ce grand état étoient absolument ruinées. Balsamine voulut consoler le roi des pertes considérables qu'il venoit de faire, en lui faisant envisager quels étoient les inconvéniens & la honte de la vie qu'il avoit menée jusqu'alors; elle lui conseilla, de la façon dont on ordonne, de se rapporter, pour le gouvernement de son état, aux conseils de Lamineulé; & son incapacité se joignant avec les trois raisons, le déterminèrent à suivre l'ordre ou le conseil de la fée.

Lamineulé, indépendamment de l'esprit infini qu'elle avoit, & des connoissances dont elle étoit pourvue, fut des sages conseils de Balsamine, rétablit le peuple, l'ordre, & fit enfin fleurir le commerce dans un royaume dont les affaires étoient depuis long tems bien dérangées; & ces changemens

avantageux se firent en très-peu de tems. Le choix des hommes étant la partie la plus essentielle d'un gouvernement , le bosquet de la vérité lui servit utilement pour connoître le fond des cœurs, le degré des vertus de ceux qu'elle employoit. Balsamine inventa , pour l'amusement du roi Biribi, de la reine Marjolaine , & pour celui de leur petite cour, tous les jeux de commerce , comme l'oie , le trou-madame , & mille autres , dont une partie est passée jusqu'à nous , sans compter le jeu du roman, & ceux qui mettent au fait de l'orthographe & de la géographie ; jeux qui , pour - lors, étoient absolument nécessaires pour l'oubli que l'on avoit fait de ces connoissances.

Balsamine , au nom de Lumineuse , défendit expressément , & sous les peines les plus rigoureuses, tous les jeux de reste , & sur-tout le Biribi , elle fit brûler dans la grande place tous les tableaux , les sacs & les boîtes qu'elle avoit fait revenir de tous les coins du royaume ; & je ne comprends pas comment , avec toutes ces précautions , ce jeu a pu passer jusqu'à nous , sur-tout après un si long espace de tems.

Grenadin averti , comme nous l'avons rapporté , par le brouillard , partit aussi - tôt qu'il eut appris toutes ces heureuses nouvelles ; mais il étoit si loin , si loin , que Lumineuse & Balsamine avoient eu le tems de faire tout ce qui vient d'être rapporté

avant qu'il eût eu celui d'arriver. Le prince, qui croyoit trouver encore les états du roi Biribi tels qu'il les avoit laissés, craignoit non-seulement de revoir Sansdent, parce qu'il l'avoit laissée furieuse contre lui, & qu'il étoit naturel qu'il en redoutât les menaces; mais il craignoit encore plus de revoir Pivoine, parce qu'elle l'aimoit, & que rien ne déplaît autant à un homme bien amoureux que l'amour d'un objet désagréable. Le prince prit le parti d'arriver déguisé dans la capitale.

Quelle joie pour un amant de recevoir en réponse de chaque question un éloge de ce qu'il aime! Le récit d'une vertu, un exemple de douceur, un trait d'esprit & de sagesse; enfin, de voir l'amour de tout un peuple qui ne se laisse point de répondre aux questions réitérées de la curiosité que donne l'amour! Le prince Grenadin, enchanté de tant de récits flatteurs, ne garda plus *l'incognito*; & déclarant sa naissance & son nom, il se fit conduire chez la fée qui se faisoit les fonctions de premier ministre. Leur entrevue fut courte, parce que la fée le conduisit aussitôt chez la princesse, qui, par son livre, avoit été témoin de toutes les impressions qu'avoit reçues son amant, & qui jugeoit de tous les instans qui le conduisoient à elle. Si Balsamine ne se fût pas heureusement trouvée en tiers, la conversation n'eût pas été vive du côté des paroles, pour avoir trop de choses à se dire: pour en penser trop, ils

ne pouvoient se parler. Et qui ne voudroit se taire à ce prix , & faire l'épreuve d'un pareil silence ! Grenadin demanda la permission d'être son premier courtisan , en l'assurant que puisqu'elle étoit libre , & que sa délicatesse n'avoit plus à souffrir , il s'estimoit trop heureux de la voir & de l'admirer. Cette permission lui fut aisément accordée.

Crenadin avoua à Lumineuse un amour dont elle ne doutoit pas. Elle convint elle-même du goût qu'elle avoit pour lui. Grenadin se jeta à ses genoux , la conjurant de couronner son amour , & de lui permettre d'aspirer à l'honneur de sa main.

Cette princesse adorable se rendit & consentit aux desirs de son amant ; mais afin de n'avoir rien à se reprocher , & de pouvoir pleinement satisfaire sa raison , elle voulut exiger du prince de faire l'épreuve du bosquet de la vérité. Grenadin fut très-offensé de sa proposition. Tout ce que vous m'ordonnez , lui dit-il , pour vous prouver l'attachement le plus tendre & le plus sincère , il est certain que je le ferai. Mais se peut-il que vous doutiez de moi , de la sincérité de mes sentimens ? Se peut-il que je vous doive à toute autre chose qu'à votre consentement , qu'à mon amour ? Enfin , Grenadin prononça ces paroles avec la vivacité de la délicatesse offensée , & d'une façon si touchante , que Lumineuse , frappée de son amour , lui demanda pardon de lui avoir fait une telle proposition , & la défavoua

pleinement, en le faisant maître de sa personne & de ses états. C'est à-présent que l'épreuve me convient, lui dit le prince en lui baisant la main avec transport, & c'est à-présent que j'y cours sans la redouter. En effet, Grenadin s'éloignant de la princesse avec ardeur, courut au bosquet. Lumineuse le suivit, agitée de tous les troubles, de toutes les inquiétudes, & de toutes les espérances de l'amour. Mais quelle fut la joie de cette tendre amante, quand elle apperçut la vérité qui s'embellissoit à la vue de son amant, l'amour qui accouroit à lui suivi d'un nombre infini d'attributs presque inconnus dans le monde, de voir l'honneur & la valeur, enfin toutes les vertus se mettre à sa suite & le présenter à l'amour ! Quel transport pour Grenadin, de voir ce qu'il avoit été suivi par Lumineuse, à laquelle la pudeur & la modestie étoient accourues, & quelle satisfaction de distinguer l'embarras de l'amour & de son amable fuite, qui ne savoient auquel des deux, de la princesse ou de lui, il étoit plus juste de s'adresser !

L'amour enfin & la vérité formèrent eux-mêmes dans les bosquets l'union éternelle des deux plus parfaits amans, & ces deux divinités ne les quittèrent jamais pendant le cours d'une vie qui fut aussi longue que fortunée.





BLEUETTE

ET

COQUELICOT.

CONTÉ.



IL y avoit une fois une fée nommée Bonnebonne ; qui se dégoûta des grands emplois de la féerie , auxquels son caractère & ses talens l'avoient élevée. Elle choisit pour sa retraite une île placée au milieu d'un très-beau lac dont les côtes étoient formées par le pays le plus riche , le plus riant & le plus fertile. Cette heureuse retraite fut nommée l'île du Bonheur ; l'on fait qu'elle a existé , l'on se persuade même qu'elle est toujours dans le pays dont on est voisin ; mais les géographes ne l'ont encore placée sur aucune carte , & je n'ai point lu qu'aucun voyageur y soit jamais abordé : il nous suffit que les annales des fées nous en aient donné connoissance.

Bonnebonne , dégoûtée du monde , & n'aimant

point à faite sa cour , demanda, à la reine des fées la permission de se retirer : elle se rendit dans l'île du Bonheur ; & ce fut là qu'avec la plus belle bibliothèque , & toutes les connoissances qu'elle avoit acquises dans le monde , elle devint la plus habile de toutes les fées. Elle faisoit le bonheur de tous ses voisins , & la reconnoissance étoit le fondement de son autorité. Indépendamment de ce que son goût la portoit à obliger , & que l'éloignement du grand monde ne diminue point le sentiment , c'est une grande satisfaction que celle de voir tout ce qui nous environne heureux.

Pour satisfaire à ce véritable plaisir , & n'être pas en même-tems accablée de toutes les ridicules demandes , elle avoit placé à fort peu de distance l'une de l'autre , sur les bords du lac , des colonnes de marbre blanc , auxquelles s'adreffoient ceux qui avoient des demandes ou des plaintes à lui faire. Ces colonnes étoient construites de façon qu'en parlant fort bas , elles rapportoient distinctement le son de la voix dans un cabinet du château. Bonneborne y faisoit demeurer ordinairement une niece qu'elle élevoit pour être fée , & qui lui rendoit compte le soir de tout ce que les colonnes avoient rapporté ; la fée pour-lors en décidoit. La principale occupation de Bonneborne étoit d'élever & de rendre heureux des enfans ; elle donnoit à déjeuner , comme à collation , tout ce que l'on pouvoit desirer

en sucre & en pâtisserie; mais quand on avoit habité quinze jours cette heureuse demeure, on ne se foucioit plus de dragées, on passoit la journée à se promener sur l'herbe, à cueillir des noisettes dans les bois, ou des fleurs dans les parterres; on alloit sur le lac dans de jolis bateaux, on les menoit soi-même; enfin, l'on faisoit tout le jour ce que l'on avoit envie de faire, & le bonheur consiste principalement dans la liberté; il est vrai qu'il y avoit des mies & des précepteurs, mais ils étoient invisibles; ils avertissoient Bonnebonne de ce que l'on avoit fait de mal; et pour-lors elle faisoit une réprimande, mais toujours avec douceur, parce qu'elle étoit la meilleure femme du monde. Quelquefois les mies & les précepteurs cessoient d'être invisibles, & pour-lors on les voyoit souper ensemble sur l'herbe, ou bien danser aux chansons, ou s'amuser à faire des jouets & des poupées; enfin, rien n'avoit l'air de la sévérité dans cette heureuse habitation; aussi tout le monde souhaitoit de l'habiter, & l'on n'en sortoit jamais sans éprouver la plus grande des afflictions. Mais comme tout est soumis à la destinée, & que les tées elles-mêmes lui doivent obéir, quand on leur parvenoit à un certain âge, c'est-à-dire, depuis douze jusqu'à quinze ans, & lorsque les leçons de la tée avoient fait une forte d'impression sur l'esprit de ses élèves, & qu'elle les trouvoit assez formés pour entrer dans le monde, elle étoit obligée

de les renvoyer, ce qu'elle faisoit en les comblant de careffes & de présens, & les assurant d'une amitié dont elle leur donnoit souvent des preuves dans le cours de leur vie.

Dans le nombre des enfans qu'elle avoit obtenus de la confiance de leurs parens, il se trouvoit une petite fille nommée Bleuette, si jolie & si sage, que Bonnebonne la préféroit à toutes les autres, & qu'elle l'aimoit à la folie; elle étoit careffante sans être incommode, & vive sans être importune; sa figure annonçoit la douceur de son caractère; sa beauté s'accrut avec l'âge; Bleuette possédoit encore cet éclat qui produit l'éblouissement, & c'est à sa rare beauté que nous devons cette façon de parler, encore usitée dans le langage familier, où, pour parler de ce qui nous a ébloui, l'on dit, j'ai vu des Bleuettes.

Un jeune enfant, plus âgé qu'elle de deux ans ou environ, habitoit aussi l'île du bonheur, il se nommoit Coquelicot; sa figure étoit charmante, elle étoit aussi vive que son esprit, & ses gentillesse naturelles plaisoient également à Bonnebonne. Ce qui les rendoit bien plus charmans l'un & l'autre, c'est que dès leur enfance ils devinrent inséparables, & que la vivacité de l'un, se soumettant à la douceur & à la tendresse de l'autre, rendoit leurs caractères plus modérés & plus aimables. Bonnebonne jouissoit sans cesse de l'impression & du progrès que le

véritable

véritable amour faisoit sur l'innocence & sur l'ingénuité, elle en étoit continuellement occupée; & tous les autres bonheurs qu'elle savoit si parfaitement procurer, ne pouvoient être comparés à celui-ci; en effet, quelle félicité peut être mise en balance avec celle que produit l'union de deux cœurs que l'amour unit par la convenance & le rapport des humeurs? Coquelicot, vif comme il étoit, peut-être même un peu emporté, n'étoit modéré & n'avoit de douceur que pour ce qui regardoit Bleuette, qui de son côté n'étoit animée & n'avoit de vivacité que par rapport à Coquelicot. La naiffance & le progrès de leurs sentimens avoient fait leurs délices; la douce situation qu'ils éprouvoient faisoit les charmes de la vie de Bonnebonne, car elle disoit cent fois : Mon dieu qu'ils sont jolis, ces pauvres enfans, qu'ils s'aiment bien, qu'ils sont heureux! ils ne pensent point à sortir de mon île, jamais plus heureux sujets n'ont habité mon empire.

Un jour que sur le soir d'un des plus beaux jours de l'été, tous les aimables enfans jouoient & s'amusoient dans les différens lieux de ce séjour enchanté; il parut tout-à-coup dans les airs un char traîné par six griffons couleur de feu; le char étoit de la même couleur, relevée par des ornemens noirs; il portoit la fée Arganto coëffée en brune, avec un ou deux pieds de rouge, sa parure étoit assortiffante à son char. Ses griffons abattirent leur

vol au perron du château, où Bonnebonne & sa niece se trouvèrent pour faire les honneurs de la fête, & lui donner la main pour descendre. Après les premiers complimens, Arganto témoigna à Bonnebonne, que ne pouvant comprendre les plaisirs de la retraite, & dégoûtée par quelques mécontentemens de la cour, elle avoit voulu juger par elle-même des agrémens d'une semblable vie, & que pour en être parfaitement éclaircie, elle venoit dans la résolution de passer quelques jours avec elle. Bonnebonne lui répondit avec douceur, qu'elle la satisferoit volontiers, & qu'elle n'auroit rien de caché pour elle. Les beautés de la nature, s'outa-t-elle, sont des tableaux dont je suis occupée, ses fruits sont mes trésors; ses secrets, l'objet de mes recherches, & ma dissipation n'est attachée qu'au bonheur des autres; l'enfance est l'état de l'humanité qui peut être rendu le plus heureux; vous ne me trouverez donc environnée que des plus jolis enfans que la nature ait produits: En disant cela, elles s'avancèrent dans l'île, en trouvant à chaque pas des troupes de petits enfans de tout sexe & de tout âge, dont les traits naturels inspiroient une véritable gaieté; les uns dansoient, les autres jouoient à colin-maillard; ceux-là s'amusoient à la madame; enfin, ils passaient subitement d'une riantise à l'autre; leurs caractères se développoient, & l'on pouvoit aisément imaginer celui qu'ils devoient avoir dans

un âge plus avancé. Arganto trouva que ce déshabillé de Bonnebonne étoit assez médiocre , elle en jugea en personne du monde , c'est-à-dire , avec mépris : elle dit à sa compagne qu'elle ne concevoit ces sortes de plaisirs qu'autant que l'on employoit son esprit à les faire valoir ; ce fut en-vain que Bonnebonne en voulut faire l'éloge , elle ne la persuada point ; enfin , en continuant leur promenade , elles apperçurent Bleuette & Coquelicot qui s'entretenoient , qui ne voyoient qu'eux seuls dans la nature , qui n'atendoient leurs plaisirs , leurs desirs , leurs occupations & leur volonté , que d'eux seuls. Bonnebonne les appella , ils accoururent à elle avec cette confiance & cette amitié que les bontés & la reconnoissance savent inspirer. Arganto fut frappée de l'agrément de leur figure , elle le leur témoigna , ils en rougirent & remercièrent la fée l'un pour l'autre ; Je conçois , dit-elle à Bonnebonne , que la nature ne peut pas présenter un plus agréable tableau que celui de ces aimables enfans ; mais , continua-t-elle , ont-ils autant d'esprit que leur physionomie en promet ? Ils en ont assurément , répondit Bonnebonne , il ne vous plaira peut-être pas , car il n'est que naturel ; de plus , ils s'aimeut trop pour en montrer , sur-tout à quelqu'un qu'ils ne connoissent point ; les fées leur firent mille caresses , & les laissèrent ensemble.

Bonnebonne convint avec Arganto qu'elle n'étoit

contraindrait point pendant leur séjour, & qu'elle pourroit se livrer à ses études ordinaires; mais comme cette dernière ne pouvoit se taire de l'impression que Bleuette & Coquelicot avoient faite sur elle, elle voulut qu'ils lui tinssent compagnie.

Arganto étoit née méchante, & la méchanceté ne souffre qu'avec impatience le bonheur des autres, & n'est occupée que du soin de le détruire, sans autre motif que celui de nuire. Sur ces funestes principes, elle employa le tems de son séjour à leur dépeindre la froideur & l'insipidité du lieu qu'ils habitoient, eux que la nature avoit formés pour les délices & l'ornement des cours les plus brillantes: pour-lors elle leur faisoit une description avantageuse du séjour des rois. Vous êtes enchantés, leur disoit-elle sans cesse, de la vie que vous menez, mais en connoissez-vous quelque autre? Le brillant du monde, les fêtes qui sont données à la seule beauté, les préférences qui lui sont à tous les momens accordées, sont les véritables triomphes d'une jolie personne; c'est ainsi qu'elle parloit à Bleuette. Et vous, s'adressant à Coquelicot, avec de l'esprit comme vous en avez, que ne ferez-vous point dans une cour? Vous devez certainement avoir de la valeur; de quoi votre mérite ne sera-t-il pas capable? Ces discours pervers firent peu-à-peu l'impression qu'Arganto desiroit sur l'esprit de ces aimables enfans.

Ils se cherchoient à leur ordinaire, mais ils se

surprennent, occupés d'autre chose que d'eux-mêmes; ils commencèrent par s'en faire quelques reproches, ensuite ils se firent des aveux réciproques, car ils ne pouvoient presque plus se parler d'autre chose que des idées de la fée; l'amour & l'espérance de ne se point quitter, étoient encore, il est vrai, le fondement de leurs projets, mais enfin, la curiosité, la nouveauté de tout ce que leur avoit dit Arganto, & plus que toutes ces choses, l'amour-propre, le poison de la vie, séduisit à la fin leur innocence; ils s'abandonnèrent à la méchante fée, qui, pour les faire tomber plus aisément dans le piège qu'elle leur tendoit, n'oublia pas de détruire le respect, l'amitié & la reconnoissance qu'ils avoient pour Bonnebonne, en leur disant: C'est une fée de province dont les goûts sont peu élevés; son caractère ne convenant pas à la cour, elle est trop heureuse de pouvoir vous garder auprès d'elle; elle sacrifie votre fortune à l'agrément & à l'utilité dont vous lui êtes. Ce fut par de semblables discours qu'elle préparoit l'ingratitude de ces enfans; elle leur promit encore de ne les point abandonner, & les assura qu'étant fée plus puissante que Bonnebonne, ils ne devoient s'inquiéter de rien; elle fit plus, elle prévint dans leur esprit tous les discours que cette sage fée pourroit leur tenir quand elle seroit instruite de la résolution qu'ils prenoient; enfin, ils lui promirent de la suivre après qu'elle leur eut encore

de nouveau donné la parole de ne les point séparer.

Quand Arganto fut bien assurée du parti qu'ils avoient pris, elle dit à Bon-bonne qu'il étoit tems qu'elle cessât de l'incommoder dans sa retraite, elle la pria en même-tems de trouver bon qu'elle emmenât avec elle Bleuette & Coquelicot; la bonne fée, qui ne s'étoit nullement apperçue, & qui n'avoit aucun soupçon des desseins d'Arganto, parce qu'elle leur avoit elle-même ordonné de faire leur cour & d'obéir à la fée pendant qu'elle étoit retirée dans son cabinet, & sur-tout parce que le bon cœur ne prévoit point l'ingratitude; Bon-bonne, dis-je, consentit à la demande qu'elle lui fit, au cas cependant que la proposition leur conviendroit, bien persuadée qu'ils ne voudroient jamais la quitter. Ce les et avorter sur le champ. Quel fut l'étonnement de l'opinelonne quand ils acceptèrent la proposition de fuir la fée, & de l'abandonner! Elle leur tint hardiment tous les propos les plus remplis d'amitié & de bon conseil; ils étoient prévenus: Bon-bonne leur dit alors avec douceur: C'est la persuasion qui fait le bonheur; vous cesserez d'être heureux, si vous ne cessez de fuir, puisque vous imitez une plus grande malice dans un autre pays; partez, que nous nous redonne, leur dit-elle les larmes aux yeux, adieu-voilà des comens. Bleuette & Coquelicot se retournèrent en partant, par ces terribles discours, un poëte a dit que le cœur de cette belle fée, &

de la conjurer de vouloir bien oublier qu'ils eussent eu seulement l'idée de se séparer d'elle; le faillissement qu'ils éprouvèrent en ce moment, les fit tomber l'un & l'autre en faiblesse; ainsi, les méchancetés d'Arganto devenoient inutiles par ce retour de leur cœur; elle-même fut touchée d'un spectacle aussi tendre, & se vit presque au moment de se repentir du chagrin qu'elle causoit à trois personnes, qui n'étoient à plaindre que pour avoir eu trop de confiance en elle; ne sachant quel parti prendre, elle se préparoit à partir toute seule, quand Bonnebonne lui dit : Je pourrois me plaindre de la façon dont vous avez abusé de l'accueil que je vous ai fait; mais le plus grand fruit de l'étude & de la solitude, est celui de pardonner. Je ne suis donc nullement touchée pour moi, je le suis du malheur de ces jeunes enfans : je les aimois pour eux. Je ne veux plus les emmener, lui répondit Arganto, vous voyez qu'ils m'ont refusée, & vous ne pouvez douter de l'attachement qu'ils ont pour vous. Non, lui répliqua Bonnebonne, je me trouve forcée à vous prier d'emmener ce que j'aimois le mieux dans ma retraite; vous les avez pervertis, leur cœur n'est plus tel qu'il étoit, ils ne demeureroient plus avec moi que par complaisance. Quand ils auroient assez d'art pour me le déguiser, pourrois-je ignorer leurs pensées? Emmenez-les donc, je vous en conjure, & ménagez-les au moins dans les malheurs

auxquels vous avez voulu les livrer. Puisque vous le voulez absolument, reprit Arganto, je vais vous satisfaire; pour-lors on les porta l'un & l'autre dans son char, tout évanouis qu'ils étoient. Les griffons d'Arganto volèrent avec rapidité, & arrivèrent promptement dans le royaume des erreurs.

Le roi qui le gouvernoit alors se croyoit le plus grand de tous les princes. La flatterie lui avoit persuadé qu'il étoit du sang des dieux. En conséquence de cette idée, il se faisoit adorer par ses sujets. Son trône d'or & de pierres, sur lequel il ne paroissoit qu'une fois par mois, étoit environné de tigres, de lions & d'éléphans enchainés du même métal, & couverts des broderies les plus superbes.

Sans entrer dans un plus grand détail de l'étiquette de cette cour, le roi pratiquoit à chaque instant tout ce que l'orgueil du diadème peut inspirer. Arganto étoit sa bonne amie, elle partageoit ses plaisirs, & ce fut dans le superbe palais qu'elle avoit à sa cour, qu'elle conduisit Bleuette & Coquelicot.

Dans l'instant qu'ils revinrent à la vie, ils eurent le plaisir de se revoir. La richesse du lieu dans lequel ils se trouvèrent, les étonna. Leur incertitude ne fut pas longue; Arganto vint pour les en tirer. Ils lui demandèrent en s'abordant des nouvelles de Bonnebonne. La fée leur apprit qu'elle avoit consacré à leur sort, & qu'elle l'avoit conjurée elle-même de les enlever. Bleuette & Coquelicot se

trouvèrent foulagés par ce récit, car ils avoient craint de lui déplaire. Arganto leur dit ensuite : Pour vous, belle Bleuette, voici l'appartement que je vous destine, votre maison sera faite ce soir, en attendant, voici vos femmes que je vous présente. A ces mots, il en parut une douzaine, toutes bien faites, & chargées des choses frivoles devenues si nécessaires au luxe & à la parure. Elles furent suivies par un pareil nombre de valets-de-chambre qui portoient des coffres & des caissettes, & qui dressèrent en un moment la plus superbe toilette. Les habits de la saison parurent ensuite avec une si grande profusion, qu'ils occupoient les chaises, les lits & les canapés de ce grand appartement. Quand tout fut arrangé au gré de la fée, elle dit à Bleuette : Ceci vous appartient, vous n'avez point d'autre étude à faire que celle d'apprendre à vous en servir. Ensuite elle lui montra une corbeille remplie de bijoux, & un carré tout rempli de pierreries, aussi parfaites en elle-mêmes qu'agréablement montées. Elle lui dit : Belle Bleuette, ce petit écrin vous amusera. Passons à-présent dans l'appartement que je destine à Coquelicot. Bleuette suivit la fée sans être en état de pouvoir répondre ; sa surprise & son étonnement lui paroissoient un beau songe. Ils passèrent tous les trois dans un autre appartement. Il étoit simple, mais propre. Quatre valets-de-chambre, qui se trouvèrent dans la seconde pièce, vinrent lui présenter

des habits auffi galans que fuperbes, afin qu'il choiſît celui dont il vouloit être paré ce jour-là. L'on ouvrit enfuite la porte d'un fort grand cabinet, dans lequel l'on vit toutes fortes d'inſtrumens de musique. Ce même cabinet étoit orné d'une bibliothèque remplie de livres d'hiſtoires, & ſur-tout de romans & de contes de fées. Voilà, lui dit Arganto, de quoi vous délaſſer quand vous aurez envie de donner quelque relâche à vos plaiſirs ou de vous repoſer de vos exercices. Enſuite elle ordonna à celui qu'elle avoit choiſi pour être ſon écuyer de paroître. Vous pouvez, dit-elle à Coquelicot, prendre ſes conſeils; c'eſt un homme sûr & de fort bonne compagnie : faites voir, continua-t-elle, à monſieur les choſes dont vous êtes chargé. Il parut alors des gens de livrée qui portoient les armes les plus magnifiques & les plus parfaites pour la guerre & pour la chaffe. Ce n'eſt pas tout encore; mettons, dit Arganto, la tête à la fenêtre. Ils lui obéirent, & ils apperçurent cinquante chevaux de main, tenus par vingt-cinq palefreniers ſuperbement vêtus & très-bien montés. Voilà, dit-elle, vos chevaux de chaffe & de manège. Enſuite elle ordonna aux carroſſes de paroître; berlines, berlingots, vis-à-vis, caleches de toutes les eſpeces, défiloient ſous les fenêtres, attelés des plus jolis chevaux du monde, & les mieux nautés. Coquelicot éprouvant la même ſatiſfaction que Bleuette, obſervoit auffi le même ſilence. Ap-

prenez l'un & l'autre à faire usage de ce que je viens de vous donner, leur dit Arganto, vous êtes charmans l'un & l'autre; mais, croyez-moi, la parure est nécessaire à la beauté. Pour-lors, elle les laissa chacun dans leur appartement, questionnant leurs nouveaux domestiques sur l'utilité de tout ce dont ils étoient environnés, car ils n'osoient encore donner des ordres. Ils s'habillèrent enfin, & Coquelicot ayant passé chez Bleuette, ils furent étonnés de l'effet agréable de la parure, & se récriant cent fois sur le bon goût d'Arganto, ils se persuadèrent d'autant plus aisément tout ce qu'elle leur avoit dit de Bonne-bonne, dont la simplicité commençoit à les faire rougir.

Toute la cour instruite de l'arrivée de Bleuette & de Coquelicot, soit par curiosité, soit par envie de plaire à la fée, vint chez elle avec empressement. Le roi lui-même lui fit cet honneur. Les dîners des hommes pour Bleuette, & ceux des femmes pour Coquelicot, les satisfirent également. Ils trouvèrent que le langage dont on se servoit dans ce pays avoit un tour agréable qui leur étoit inconnu; ils en furent frappés, & ne songerent plus qu'à l'imiter. Bleuette, dès le premier jour, s'apperçut que Coquelicot n'étoit pas fait pour les habits, & qu'il avoit un air emprunté que n'avoient point les autres jeunes-geus dont elle étoit environnée; enfin l'un & l'autre se trouvèrent occupés de mille idées nouvelles. Ils se voyoient tous

les jours, il est vrai, mais ils se cherchoient moins; & les tendres conversations, où la naïveté, l'ingénuité, la candeur & la vérité avoient autrefois tant de part, n'étoient plus en usage parmi eux; ils cherchoient seulement à placer les mots & les tours de phrase qui les avoient frappés dans ce nouveau séjour.

La parure, la magnificence & l'éclat avec lequel ils éblouirent toute la cour, engagèrent tout le monde à leur donner les titres de prince & de princesse. Ils savoient bien qu'ils ne les méritoient pas, par la bassesse de leur naissance; mais l'erreur des autres satisfaisant leur vanité, ils convinrent entre eux de tenir le cas secret, & chacun espéra, dans son particulier, que la beauté & le mérite les conduiroient en effet à parvenir à cet état.

Coquelicot étoit parfaitement joli, & sa taille étoit charmante. Il fit ses exercices avec un merveilleux succès; presque toutes les dames se l'arrachèrent. Bleuette n'étoit en aucune façon jalouse de ses conquêtes; & quoique dans ces sortes de situations l'on ne soit pas toujours équitable, elle avoit du moins la justice de ne lui pas faire le moindre reproche; elle en auroit elle-même cependant mérité, car la cour & les grands airs leur avoient également dérangé le cœur & l'esprit. Bleuette, de son côté, ne cherchant qu'à plaire & qu'à l'emporter sur toutes les autres beautés de la cour, suivit le penchant

flatteur de la coquetterie. L'on peut juger si, pensant comme je viens de le dire, elle fut long-tems à faire usage de tous les présens de la fée. Bientôt elle inventa des modes que toutes les autres, belles ou laides, étoient, malgré elles, obligées de suivre. Pendant quelque tems, cette coquetterie satisfaisant sa vanité, ne présentoit à ses yeux que des rivales jalouses, que des hommes enivrés & séduits, flattés ou désespérés par des regards & des discours trompeurs & pervers; mais Bleuette étoit belle, elle avoit tant d'esprit & de graces, qu'en faisant leur malheur, elle étoit l'objet de tous les éloges, & celui de tous les empressemens des gens les mieux faits de la cour; elle s'étoit même si bien gouvernée, qu'il étoit impossible de faire le moindre reproche à sa vertu.

Coquelicot, de son côté, volage adorateur de mille objets divers, flatta sa vanité, sans jamais satisfaire son cœur.

Telle étoit la véritable & malheureuse situation qu'éprouvoient les deux personnes autrefois les plus tendres & les plus aimables, lorsque cette vanité, l'écueil de bien des fortunes, fat elle-même vivement offensée.

L'on peut se souvenir qu'éblouis l'un & l'autre de l'éclat dont ils étoient environnés, ils avoient reçu avec plaisir les titres de princes: rien n'est ignoré dans le monde, & cette vanité devoit seule inspirer du dégoût pour le mensonge, si la vertu n'étoit pas

fuffifante. Un enfant, élevé comme ils l'avoient été dans l'île du Bonheur, s'en étant écarté comme tant d'autres avoient fait, en parcourant divers pays, fut attiré à la cour qu'habitoient Bleuette & Coquelicot. Il fut étonné de trouver les grands titres de princes ajoutés à leur véritable nom. Il courut cependant au palais de la fée pour les aller embrasser; mais loin de le bien recevoir, ils ne daignèrent seulement pas le reconnoître. Il en fit fes plaintes à qui voulut les entendre, & toute la cour fut promptement instruite que les princes Bleuette & Coquelicot étoient fils de deux honnêtes gens à la vérité, mais qui étoient de pauvres bergers. La cour est un pays où l'on ne pardonne rien, & où les ridicules font recherchés avec un soin extrême; ainsi, l'on profita de ceux-ci. Les chansons & les épigrammes coururent en un moment, il ne leur fut pas possible même d'en ignorer; car, selon la louable coutume des auteurs de ces fortes d'ouvrages, la première copie est adressée à la personne intéressée. Coquelicot fut plaisanté par quelques-uns des agréables de la cour; mais il en tira une prompte satisfaction, & le combat dans lequel il tua son adversaire, lui fit honneur dans un pays où la vérité est si rare, mais dans lequel on ne pardonne cependant point au mensonge. L'on rendit justice à sa valeur, mais on ne lui fit plus le même accueil; car enfin, quoique les richesses fassent tout obtenir, le ridicule d'une

basse naissance qui s'est montrée avec vanité, s'oublie rarement à la cour. Pour Bleuette, que son orgueil blessé rendoit plus fière encore, & qui comptoit réparer par sa beauté & par ses agrémens les bruits désagréables qui se répandoient de sa bergerie passée, Bleuette, dis-je, eut en surplus la douleur de voir sacrifier quelques lettres qu'elle avoit eu l'imprudence d'écrire. Ses attraits humiliés, & sa réputation commise (quoiqu'injustement) lui causèrent un véritable chagrin, & l'engagèrent à faire des réflexions. Se rappelant alors le souvenir de son bonheur passé, les discours de Bonnebonne se présentèrent à son esprit.

Bleuette étant donc agitée de toutes ces idées qui la conduisoient à ses premiers sentimens pour Coquelicot, ne vit plus qu'avec regret tout ce qu'elle avoit fait depuis qu'elle étoit à la cour. Elle en fut honteuse; mais il ne lui fut pas possible de se déterminer à lui parler à cœur ouvert. Il prendra, disoit-elle, pour coquetterie ou dépit, le retour le plus sincère, & je ne pourrai m'en plaindre. Il croira que ma naissance connue, & devenue publique dans ce pays, a dérangé mes projets de fortune, & qu'elle me ramène à lui par honte & par nécessité. Non, continua-t-elle, je ne le rendrai pas le témoin de toute la foiblesse de mon cœur, & de toutes les peines que me font éprouver les fausses bontés d'Arganto.

De semblables idées agitoient Coquelicot de son côté. Il croyoit que tous ceux qui le traitoient en prince, comme ils avoient fait auparavant, le faisoient par dérision & pour se moquer de lui. Il ne doutoit pas que ceux sur qui le bruit s'étoit répandu, ayant changé de conduite à son égard, ne lui donnaient des démentis continuel : cette situation, toute affligeante qu'elle puisse être, n'étoit pas le seul des maux dont il étoit accablé. Le souvenir de Bleuette, tendre, fidelle, simple & naïve, les idées du séjour de Bonnebonne, & celles des graces & de la douceur de son commerce, répandirent dans son ame un si grand dégoût sur tout ce qu'on appelle dans le monde des plaisirs, & qu'il avoit pris lui-même pour la félicité, qu'il prit le parti de fuir la cour. Ils n'avoient qu'à se parler l'un & l'autre, ils se feroient persuadés & consolés ; mais jeunes-encore, ils se déterminèrent à la chose du monde que l'on doit le plus éviter en amour comme en amitié, c'est le silence. Car enfin, il augmente, il empoisonne le tort que l'on a, aussi-bien que celui que l'on donne aux autres : ainsi donc, n'osant se regarder, (tant la honte de leurs procédés avoit fait d'impression sur leurs cœurs) ils prirent séparément, & sans se rien communiquer, le parti de la retraite. La solitude leur paroissant la situation la plus capable de les consoler, ils partirent le même matin, comme ils auroient pu faire s'ils avoient agi de

de concert. Ils choisirent l'habit le plus simple, non sans regretter celui qu'ils avoient apporté à la cour. Il les auroit rapprochés de leur première innocence, en leur rappelant toutes les idées de leur félicité passée. Ils n'emportèrent que leurs portraits qu'Arganto avoit fait peindre en miniature, tels qu'ils étoient au sortir de l'île du Bonheur.

Ils prirent des chemins fort opposés; mais à mesure qu'ils s'éloignoient de la cour, la nature parloit à leur cœur. Le chant des oiseaux, la sérénité de l'air, la vue de la campagne, cette douce liberté qu'elle inspire; tout leur rappelloit leur bonheur passé, tout les attendrissoit & les ramenoit l'un à l'autre. Mais comment nous retrouverons-nous, se disoient-ils sans cesse à eux-mêmes? Je l'aurois convaincu, il m'auroit pardonné; retournons à la cour. Mais comment y pourrois-je reparoître? (car chacun d'eux croyoit que l'autre n'en avoit point abandonné le séjour.) Dans un état aussi triste que celui qu'ils éprouvoient, le souvenir de Bonnebonne se présenta à leur esprit: c'est l'amitié que l'on implore dans les adversités. Ils résolurent donc de recourir à ses bontés. Quand ils n'auroient pas connu par eux-mêmes les délices de l'île du Bonheur; quand ils n'auroient pas été flattés de revoir les lieux témoins de leur bonheur passé, il est si naturel de rechercher une semblable habitation, que l'on se met souvent en marche sur la parole des autres;

ils partirent donc. Il leur fut bien aisé d'en retrouver le chemin, eux qui l'avoient si dignement habité. Leur dessein étoit de s'adresser à une des colonnes dont j'ai parlé, & qui portoient les demandes que l'on vouloit faire à la fée. Quelle fut leur surprise, ou plutôt quel fut leur ravissement de se retrouver, de se voir dans un lieu, dans un habillement qui leur disoit tout ! Après les premiers transports où les yeux suffisoient à-peine à l'ame pour se satisfaire, la première parole qu'ils prononcèrent, fut : Pardonnez-moi, je ne puis vivre sans vous. Une chose qui se trouve à-la-fois demandée & désirée, est ordinairement bientôt accordée ; il ne leur fut pas nécessaire d'implorer plus long-tems le secours de la fée. L'union de leurs desirs les avoit déjà transportés dans les plus beaux endroits de l'île. Ils voulurent se justifier & demander pardon à Bonnebonne, mais elle les en empêcha. Je fais tout ce qui vous est arrivé, leur dit-elle, j'ai partagé vos peines, quoiqu'elles fussent méritées ; jouissez du bonheur de mon empire, vous êtes à-présent plus en état d'en connoître les délices.

Ils vécurent heureux puisqu'ils ne cessèrent point de s'aimer, & qu'ils moururent au même instant. Bonnebonne donna leurs noms à des fleurs champêtres, dans le dessein de rendre leurs noms immortels.





MIGNONNETTE.

CONTE.



IL y avoit une fois un roi & une reine qui régnoient bonnement & simplement sur des sujets aussi bonnes gens qu'eux, de façon qu'ils étoient également heureux; mais comme il n'y a point d'état dans le monde qui n'ait ses peines, le bonheur du roi & de la reine étoit troublé par l'humeur d'une fée qui les protégeoit depuis leur enfance. Madame Grognon, c'est ainsi qu'elle se nommoit, marmottoit toujours quelque chose entre ses dents, & répétoit cent fois la même chose, trouvant à redire à tout ce que l'on faisoit, ou pour mieux dire, à tout ce qui s'étoit jamais fait. Il est vrai qu'elle n'avoit que ce seul petit défaut, & que du reste elle étoit la meilleure femme du monde; car, à dire les choses comme elles étoient, elle obligeoit souvent. Le roi & la reine la prioient très-souvent de leur accorder des enfans, & madame Grognon leur répondoit toujours: Vraiment oui, des enfans; & pourquoi faire? pour les entendre crier, pour vous faire enrager &

moi aussi ? A quoi cela sert-il , des enfans ? on ne fait qu'en faire. Les filles sont difficiles à garder aussi-bien qu'à marier , & les garçons deviennent des libertins. Ce discours , & mille autres semblables , étoient les seules réponses qu'elle faisoit aux instantes prières de leurs majestés. Le ton d'humeur avec lequel elles étoient faites , & la façon de parler du nez , les rendoit insupportables. Cependant le roi & la reine les écoutoient avec une patience admirable. Enfin , soit par un effet du hasard , soit par la permission de la fée , car elle avoit quelquefois de bons momens , la reine devint grosse ; & comme de raison , on fit part à madame Grognon d'un événement aussi heureux pour le roi & pour l'état. Elle arriva donc aussi-tôt , non pour en faire son compliment , ni pour prendre part à la joie de toute la cour , mais pour demander à la reine pourquoi elle étoit grosse , & lui reprocher en même-tems de ne l'avoir pas été plutôt ; elle dit enfin ce jour-là tant de choses désagréables à la reine , que cette pauvre princesse ne put retenir ses larmes ; elles coulèrent en si grande abondance , que le roi qui l'aimoit beaucoup , & dont la tendresse étoit augmentée par la situation où elle se trouvoit , ne put s'empêcher de se mettre en colère , & de lui répondre des choses un peu fortes , & malheureusement il lui reprocha son humeur. Dieu fait combien madame Grognon tira parti de cette conversation , & combien , voyant que l'on avoit

tort avec elle , car effectivement le roi en avoit un peu trop dit , elle en profita pour rappeler tous les torts qu'elle prétendoit avoir reçus en sa vie. Elle témoigna par une grande abondance de paroles la joie d'avoir raison pour la première fois , & jura par sa baguette & son clavier , de se venger du peu de déférence que l'on avoit pour elle. . . . Le roi lui répondit encore , tant il étoit avenglé par sa colère , qu'il ne craignoit rien , & que les rois étoient indépendans. Oui , vous êtes roi , dit madame Grognon , mais vraiment vous êtes un beau grand roi , bien docile , & vous avez bien profité de l'éducation que je vous ai donnée : vous êtes roi , continua-t-elle , nous favons bien graces à qui vous l'êtes devenu ; mais vous allez être père , puisque vous en avez tant d'envie : vous le ferez , j'en jure , plus que vous ne le voudrez. Je suis bien aisé de voir de quelle façon vous me répondrez , & nous verrons comment vous vous en trouverez. Ensuite elle le quitta brusquement pour aller gronder tous ceux qu'elle rencontra. La reine fut alarmée de cette aventure & des menaces de la fée ; elle fit sentir au roi , quand sa colère fut passée , les suites fâcheuses qu'elle pouvoit avoir ; mais ne sachant quel remède y apporter , ils demeurèrent l'un & l'autre dans une grande inquiétude. Ceux qui ont des humeurs , ne sont pas toujours dans les mêmes accès , souvent même ils se repentent d'en avoir fait souffrir les autres. Soit

que madame Grognon fût dans ce cas, ou qu'elle fût plus à son aise dans cette cour pour y gronder, elle y reparut, sans parler de ce qui s'étoit passé, mais de plus mauvaise humeur que jamais, non-seulement parce qu'elle avoit eu tort, mais parce que le roi & la reine furent plus fournis qu'ils ne l'avoient encore été. Cependant, la reine étant devenue grosse à l'excès, mit au monde sept beaux enfans; & quand elle dit à la fée avec une douleur extrême : Madame, voilà bien des enfans, madame Grognon lui répondit : Dame aussi, vous en avez voulu des enfans, en voilà : à vous entendre, je croyois que vous n'en auriez jamais assez; c'est votre affaire, accommodez-vous; mais vous n'y êtes pas encore, je vous en avertis, & vous verrez bien autre chose. Si vous aviez été fournie à ma prudence, & si vous m'aviez laissé faire, vous auriez eu des enfans comme tout le monde; mais vous en avez voulu, oh! vous en aurez, sur ma parole. Mais, madame, lui répondit la reine : J'en ai déjà, ce me semble, un nombre suffisant. Bon, bon! c'est une bagatelle que sept, lui dit madame Grognon. En effet, la reine s'étant absolument rétablie, devint grosse en très-peu de tems, & accoucha, comme la première fois, de sept princes ou princesses qu'il fallut recevoir sans se plaindre, dans la crainte d'en avoir encore davantage. Madame Grognon, après l'avoir grondée de ce nombre prodigieux d'enfans,

tout autant qu'elle si la chose eût dépendu d'elle, lui promit, touchée par ses larmes & par sa docilité, qu'elle n'en auroit plus. Mais quatorze princes du sang sont très-embarrassans dans un état, & quelque riche que l'on soit, un si grand nombre d'enfans coûtent à nourrir, à élever, & puis après à établir. Madame Grognon oublia, comme tous ceux qui ont de l'humeur, qu'elle s'étoit mise elle-même dans l'embarras d'une si nombreuse famille; & jusqu'à ce que les petits-enfans fussent en âge d'être grands, elle ne fut point fâchée d'avoir à reprendre toutes les mères & les nourrices qu'il fallut avoir en grand nombre pour les élever. C'étoit un train quand elle étoit dans la chambre des enfans, si grand que l'on ne savoit où se fourrer. La simplicité des cours d'autrefois étoit extrême, & les enfans des rois jouoient tous les jours avec ceux des particuliers, ce qui n'étoit pas étonnant, puisqu'ils alloient ensemble à la même école; la politique trouvoit alors des raisons pour autoriser cet usage, qu'elle ne trouve plus aujourd'hui. Il y avoit tout auprès du palais un bon charbonnier qui vivoit tranquillement dans sa petite maison, du charbon qu'il vendoit; tous ses voisins le considéroient, parce qu'il étoit le plus honnête homme du monde; le roi lui-même avoit une grande confiance en sa capacité, & le consultoit sur les affaires de l'état; on le nommoit le charbonnier tout court, & l'on ne vouloit point, à plus de deux lieues à

la ronde , avoir d'autre charbon que le sien. Il en portoit dans toutes les maisons des plus grands seigneurs & des fées , & par-tout on le recevoit à merveille ; si bien même que les petits-enfans n'en avoient aucune peur , & que l'on ne leur disoit point de lui : Soyez sages , voilà le charbonnier qui va vous emporter. Quand il avoit travaillé tout le jour , il revenoit dans sa petite maison goûter le repos & le liberté , car il étoit le maître chez lui. Il étoit veuf depuis long-tems , & sa femme , avec laquelle il avoit vécu , ne lui avoit laissé qu'une petite fille nommée Mignonnette , qu'il aimoit à la folie ; la régularité de ses traits perceoit à travers la vapeur du charbon dont la maison de son père étoit remplie ; & malgré les mauvais habits dont elle étoit vêtue , on étoit frappé de toutes les graces dont la nature l'avoit comblée. Le petit Pirçon , le dernier des enfans du roi , étoit aussi vif que joli , & par son instinct naturel , il cherchoit toujours Mignonnette , la préférant à tous les autres petits enfans pour jouer avec elle , si bien même qu'on ne voyoit presque jamais l'un sans l'autre. Le charbonnier cependant sentoit qu'il avançoit en âge , & il étoit inquiet sur le sort de Mignonnette quand il ne seroit plus. La bonté que le roi avoit pour lui ne lui paroïssoit pas une ressource pour elle. Bon ! disoit-il tout haut en rêvant à cette affaire , il est accablé de famille , ce roi-là ; il a tant de choses à demander

à madame Grognon , pour lui-même , qu'il n'oseroit jamais lui dire un mot pour ma fille ; & quand il me prometteroit de le faire , je ne m'y fierois pas , continuoit-il ; & il finissoit toujours ses réflexions par trouver le roi plus malheureux que lui. Mais enfin , après y avoir bien pensé , il ne savoit quel parti prendre , & rien ne soulageoit son inquiétude. Il alloit donc dans toutes les maisons du voisinage ; mais il étoit encore mieux reçu dans celle d'une fée bienfaisante , qui se nommoit la bonne Prâline , & c'est elle en effet qui a donné son nom aux dragées que nous connoissons , parce qu'elle les avoit inventées. Cette bonne fée apperçut un jour le charbonnier dans la cour de son château , elle lui fit plusieurs questions auxquelles il répondit d'une façon qui la contenta ; l'inquiétude qu'il lui témoigna sur le sort de Mignonnette , l'attendrit au point qu'elle résolut d'en prendre soin. Elle lui ordonna donc de la lui amener le dimanche suivant ; le bon-homme , tout-à-la-fois charmé de l'établissement de sa fille , & fâché de s'en séparer , exécuta l'ordre qu'il en avoit reçu : il lui fit mettre du linge blanc & porter ses sabots neufs qu'il lui avoit achetés la veille , avec de beaux dessins dessus. Mignonnette fautoit autour de lui , couroit devant , revenoit lui prendre la main , en disant toujours : Nous allons au château : c'étoit en effet tout ce que le charbonnier lui avoit dit de leur voyage. Prâline les reçut à merveille , &

malgré les beautés du château , & tout le sucre & les dragées qu'on lui donna, Mignonnette ne vouloit point quitter son cher papa ; & quand elle ne le vit plus , elle pleura pour la première fois de sa vie. Ce bon serment toucha la fée , qui ne l'en aima que davantage. Tous ceux qui furent témoins de cette séparation , disoient : Ma petite fille n'en feroit pas tant pour moi ; mais enfin , petit-à-petit , Mignonnette cessa de pleurer , & la fée qui en faisoit tout ce qu'elle vouloit , sans être à la peine ni de la gronder , ni de lui dire deux fois la même chose , la rendit en très-peu de tems la plus jolie enfant du monde , & qui couroit toujours les bras ouverts pour embrasser son papa , & cela du plus loin qu'elle le voyoit , au risque même de gâter & de noircir ses beaux habits que la fée lui donnoit sans cesse. Après avoir fait des caresses à son papa , elle lui demandoit toujours des nouvelles de Pignon , & lui donnoit ses plus beaux jouets & ses meilleures dragées pour lui porter. Le charbonnier s'acquittoit de sa commission , & le petit prince de son côté , demandoit toujours des nouvelles de Mignonnette , & disoit qu'il voudroit bien la revoir. Mignonnette , toujours plus aimée de la fée , parvint à l'âge de douze ans , & ce fut dans ce tems que Prâline fit un jour monter le charbonnier dans son cabinet ; elle étoit si bonne qu'elle ne voulut jamais l'entretenir debout ; & ce ne fut pas sans peine qu'elle le fit asseoir : il est vrai

qu'il étoit affez fingulier de voir le charbonnier , dans un fauteuil de fatin blanc brodé , qui ne favoit quelle contenance tenir. Quand il fut affis , la fée lui dit : Bon-homme , j'aime votre fille ; madame , c'est votre grace , lui répondit le charbonnier ; mais vous avez bien raifon , elle eft fi gentille ! & je veux , reprit la bonne Prâline , vous confulter fur ce que j'en ferai ; vous favez , ou vous ne favez pas , continua-t-elle , que je ferai bientôt obligée d'aller habiter un autre pays : eh bien , madame , dit le charbonnier , vous l'emmenerez avec vous , fi vous avez tant de bonté ; c'est ce que je ne puis faire , répliqua la fée , mais je la puis bien établir , voyez ce que vous defirez pour elle. Eh bien , madame , lui répondit le charbonnier , faites-la reine d'un auffi petit royaume qu'il vous plaira. La fée , furprife de cette propofition , lui repréfenta que plus on étoit élevé , plus on avoit de peine : le charbonnier l'affura toujours qu'il avoit entendu dire qu'il y avoit des peines par-tout , & que celles de la royauté avoient au moins plus de confolation ; ce n'est pas , ajouta-t-il , que je vous prie de me faire roi , moi ; non , je veux demeurer charbonnier , c'est un métier que je fais , & je ne fais peut-être pas l'autre ; mais Mignonnette eft jeune , il ne lui fera pas difficile d'apprendre celui que je vous propofe ; je fais bien à-peu-près comme il fe fait , car je le vois faire tous les jours. Nous verrons , lui dit Prâline , en le ren-

voyant, ce qui me fera possible; mais je vous avertis d'avance qu'elle aura beaucoup à souffrir. Bon! madame, lui répondit-il, j'ai souffert pour n'attraper pas grand chose; ayez seulement la bonté de la faire reine, voilà tout ce que je vous demande, continuait-il en s'en allant.

Pendant ce tems, madame Grognon avoit établi presque tous les enfans du roi & de la reine; elle avoit envoyé les uns chercher fortune, & ils avoient trouvé des royaumes; les princesses avoient été bien mariées, sans que l'on ait jamais su précisément le détail de leurs aventures. Le cadet des quatorze, le petit Pinçon, étoit le seul pour lequel elle n'avoit rien fait. Un jour elle arriva à la cour du roi & de la reine dans ses dispositions ordinaires; & trouvant le petit prince que son père & sa mère careffoient, elle leur dit: Voilà bien un enfant gâté, c'est vraiment là le moyen d'en faire quelque chose! je parie toutes choses au monde que cela ne fait rien du tout: Voyons, continua-t-elle en s'adressant au jeune prince, dites-moi vos leçons tout-à-l'heure, & si vous y manquez d'un mot, je vous donnerai le fouet. Pinçon dit ses leçons à merveille, parce qu'il les favoit toujours sur le bout du doigt: il ajouta même beaucoup de choses très-surprenantes pour son âge. Le roi & la reine n'osoient témoigner leur joie, dans la crainte de redoubler l'humeur de madame Grognon, qui répétoit toujours que les leçons qu'on lui

donnoit ne valaient rien , & qu'elles étoient trop savantes & trop fortes pour un enfant ; & se retournant vers le roi & la reine , elle leur dit : Mais pourquoi ne m'avez-vous encore rien demandé pour celui-ci ? Voilà comme vous êtes toujours vous autres ; vous m'avez fait placer tous vos benêts d'enfans , qui feront les plus fots rois du monde ; & parce que celui-ci peut valoir quelque chose , vous le voulez gâter tout à votre aise ; car je le vois clairement , c'est-là votre bien-aimé ; oh bien ! je vous déclare qu'il n'en fera pas ainsi , & que je veux , moi , le faire partir tout-à-l'heure : Il est bien fait , cet enfant , continua-t-elle , ce seroit un meurtre que de vous le laisser plus long-tems , & je ne veux pas avoir cela à me reprocher ; on ne fait que trop dans le monde que je suis de vos amis , & je ne souffrirai pas que l'on me jette la pierre pour une fantaisie musquée comme la vôtre. Ah çà , point tant de façons , voyons ensemble ce que nous en ferons , car je prends volontiers conseil. Le roi & la reine lui répondirent avec douceur , que c'étoit à elle à en décider , & qu'ils n'avoient point de volonté. Eh bien , dit madame Grognon , il faut le faire voyager ; c'est bien dit , madame , reprirent à-la-fois le roi & la reine ; mais daignez penser , continua cette dernière , que nos autres enfans ont épuisé nos trésors ; & que ne pouvant le faire voyager d'une façon convenable à son rang , voyez quel désagrè-

ment ce feroit pour nous , pourfuivirent-ils, s'il alloit dire tout le long du chemin, étant en mauvais équipage : Je suis fils du roi & de la reine. Ah ! vous avez de la vanité , s'écria madame Grognon , elle est vraiment bien placée ! c'est un beau meuble que la vanité , quand on a quatorze enfans ! mais après tout, il ne vous en a guère coûté que la peine de les faire ; ah ! je suis bien aise de vous entendre parler comme vous faites , & d'apprendre à vous connoître. Vous dites que vos enfans vous ont ruinés , & c'est ainsi que vous êtes méconnoiffans de tout ce que j'ai fait pour eux ; je vous l'ai toujours bien dit que vous aviez un mauvais cœur. Madame , lui répondit la reine , nous avons toutes nos dépenses écrites dans un livre de la main de mon mari ; c'est une chose fort convenable que celle-là , interrompit madame Grognon , a-t-on jamais parlé d'un roi qui ait fait des choses semblables ? J'en ai vu par centaine , des rois ; mais aucun n'a seulement imaginé rien d'aussi misérable : assurément je n'ai pas à me reprocher de ne vous rien dire , & de ne vous pas avertir de tout ce que vous faites de mal ; mais puisque vous ne tirez aucun parti de mes conseils , je vois que je suis trop bonne , & je me corrigerai de vous en donner. Allons , finissons cette affaire , car tout ceci commence à m'échauffer la bile ; ce petit garçon est vif comme un papillon , vous l'avez toujours applaudi , & certainement il ira dire tout le

long du chemin : Je suis fils du roi & de la reine ; & lui adressant la parole , elle lui dit : Pourquoi irez-vous dire une chose comme celle-là ? Madame , lui répondit Pinçon , je ne dirai que ce que vous m'ordonnerez. Ce n'est pas cela dont il s'agit , répliqua madame Grognon , répondez à ce que je vous demande : Pourquoi direz-vous une chose que vous savez qui n'est pas bien ? car vous n'y manquerez pas , puisque votre père & votre mère , qui vous connoissent bien , & qui vous excusent encore davantage , m'en ont fait leurs plaintes ? Madame , lui répondit le petit Pinçon , ils vous ont dit qu'ils le craignoient ; mais je vous promets de n'en rien faire. Ah , ah ! comme cela raisonne déjà ! mais je n'en suis pas surpris , il a de qui tenir pour répondre & pour être indocile ; on se ressemble de plus loin , & bon chien chasse de race ; mais je vous jure que vous ne le direz pas le long du chemin , j'y mettrai bon ordre. Dans ce moment , elle le toucha de sa baguette , & il devint le petit oiseau qui porte encore aujourd'hui son nom. Le roi & la reine , qui voulurent l'embrasser , ne touchèrent plus qu'un pinçon , car le changement se fit en un clin d'œil : ils le prirent l'un après l'autre sur leur doigt ; mais à-peine eurent-ils le tems de le baiser , car il prit son vol , obéissant aux ordres de la fée , qui prononça ces dernières paroles : Vas où tu peux , fais ce que tu veux. Les rois & les reines du roi & de la reine attendrirent

un petit madame Grognon; cependant elle les quitta en leur disant : Aussi c'est votre faute, voilà comme vous êtes, & vous voyez ce que vous me faites faire. En rognant dans sa vinaigrette, tirée par six pies, & par autant de geais, qui faisoient un bruit épouvantable en traînant la voiture, madame Grognon, fort échauffée de tout ce qui venoit de lui arriver, se rendit au conseil des fées qui se tenoit ce jour-là. Elle se trouva par hasard aux côtés de la bonne Prâline; & comme il est naturel de parler de ce dont on est occupé, elle l'entretint de toutes les affaires du roi & de la reine, & des peines qu'elle avoit eues pour établir quatorze enfans; mais toujours en accusant le roi & la reine qu'elle grondoit, & auxquels elle parloit comme s'ils avoient été présens : elle finit par demander à Prâline si elle n'auroit point à sa disposition quelque royaume ou quelque princesse qui pût convenir au petit Pinçon. Prâline, qui étoit la meilleure femme du monde, & qui condamnoit en elle-même l'humeur de madame Grognon, l'assura qu'elle s'en chargeroit volontiers, pourvu qu'elle ne s'en mêlât plus, & qu'elle lui permit d'éprouver son caractère & ses sentimens. Faites-en tout ce qu'il vous plaira, lui répondit-elle en parlant du nez plus que jamais, faites-en tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je n'en entende plus parler; & pour-lors elle céda avec joie à madame Prâline tous ses droits de féerie sur
le

le petit Pinçon : elles en passèrent même un acte des plus authentiques.

Prâline, frappée des rapports que la nature avoit mis entre Mignonnette & Pinçon , résolut de les examiner avec plus d'attention , dans le dessein de faire la fortune & le bonheur de cette petite fille ; mais elle étoit pressée par le tems , car le jour de son départ approchoit : il falloit cependant trouver le moyen de les laisser sans inconvénient sur leur bonne-foi , travailler eux-mêmes à leur établissement. Son premier soin fut de courir après Pinçon , qui , charmé de voler , & naturellement vif , paroïssoit difficile à prendre ; mais un jeune oiseau peut-il résister au pouvoir d'une fée ? Prâline le prit aisément dans un trébuchet : elle le mit aussi-tôt dans une belle cage , & le porta dans son château ; d'abord que le prince apperçut Mignonnette , il reprit sa première gaieté ; il battit des aïles , il se mit aux barreaux de sa cage , faisant tous ses efforts pour les rompre & pour s'approcher d'elle , quel plaisir pour lui de s'entendre dire par Mignonnette : Bonjour mon fils ; bonjour mon petit ami ! mon dieu qu'il est joli ! & quel chagrin de ne pouvoir lui répondre que par son ramage ! Mais il l'adoucissoit , il le rendoit charmant , & lui donnoit toutes les marques de tendresse que peut donner un oiseau. Mignonnette en fut touchée , sans avoir aucune idée de la vérité , & dit si naturellement à Prâline qu'elle avoit toujours

aimé les pinçons, en demandant celui-ci avec empressement, que la fée le lui donna en fouriant. Touchée des impressions de la nature, elle lui recommanda seulement d'en avoir un grand soin; Mignonnette le promit sans peine, & l'exécuta avec plaisir. Le jour du départ de la fée étant arrivé, elle dit adieu à Mignonnette: Ayez soin du pinçon lui dit-elle, & sur-tout qu'il ne sorte point de sa cage; car s'il venoit à s'envoler, je me brouillerois avec vous, & vous seriez bien malheureuse. Pour-lors Praline monta dans son char de papier gris; son château, ses domestiques, ses chevaux & ses jardins prirent avec elle le chemin des airs, & Mignonnette se trouva seule & bien triste dans une petite maison de porcelaine, charmante à la vérité; mais quand on a du chagrin, à quoi sert une belle habitation? Le jardin présentoit à tous les momens des cerises, des groseilles & des oranges, enfin tous les fruits imaginables, toujours mûrs & délicieux à manger. Le four, des petits gâteaux, des biscuits & des macarons; & l'office étoit garni de toutes les confitures que nous connoissons: tant de bonnes choses étoient capables de consoler & d'amuser; mais elle s'aperçut que le pinçon qui lui étoit si cher étoit toujours endormi dans sa cage. Elle alloit le voir à tous momens, sans qu'il donnât la moindre marque de réveil. Elle faisoit en elle-même de secrets reproches à la fée, de la priver d'une aussi douce consolation. Enfin

après avoir tenté tous les moyens de le réveiller, elle prit son parti, & voulut regarder l'oiseau de plus près, pour voir si elle ne pourroit découvrir le mystère que devoit renfermer la conduite de la fée. Ce ne fut pas sans peine qu'elle forma cette résolution, & sans éprouver les remords & les craintes que l'on a toujours quand on fait quelque chose qui nous est expressément défendu. Elle ouvrit plus d'une fois la cage, mais elle la refermoit aussi-tôt; ensuite elle se reprocha sa timidité, & devenant plus hardie, elle prit l'oiseau dans sa jolie petite main; mais à-peine fut-il sorti de sa cage qu'il s'envola, & se posa sur le bord d'une fenêtre que, pour comble de maux, elle avoit laissée ouverte, tant elle étoit éloignée de prévoir cet accident. Saisie de trouble & de douleur, elle courut pour le reprendre; mais le pinçon volant à quelques pas dans le jardin, elle le suivit en sautant par la fenêtre, qui n'étoit à la vérité qu'au rez-de-chaussée; mais elle étoit si troublée qu'elle en auroit fait autant d'un quatrième étage. Les discours qu'elle lui tenoit pour le reprendre étoient aussi tendres que naïfs. Cependant le pinçon voloit toujours, d'abord qu'elle se croyoit au moment de l'attraper. Non-seulement il sortit de l'enceinte de la maison; mais après avoir parcouru la campagne, il arriva sur le bord d'une grande forêt, que Mignonnette n'aperçut qu'avec une douleur extrême, persuadée qu'il étoit impossible de retrouver

un pinçon dans une forêt. Cette inquiétude ne l'agita pas long-tems, car l'oiseau, sur lequel elle avoit toujours les yeux, devint en un moment le prince qu'elle avoit vu dans son enfance : Quoi ! c'est vous, s'écria-t-elle, & vous me fuyez ! Oui, c'est moi, charmante Mignonnette, lui répondit-il ; mais un pouvoir surnaturel m'obligeoit à vous éviter ; je veux m'approcher de vous, & je sens qu'il m'en empêche ; en effet, ils reconnurent qu'ils étoient obligés d'être au moins éloignés de quatre pas. Mignonnette, charmée, oublia promptement qu'elle avoit défobéi à la fée, & ses craintes se calmèrent à mesure que l'amour s'empara de son cœur.

N'osant l'un & l'autre retourner à la maison dont ils venoient de partir, & de plus, n'en sachant pas trop le chemin, ils entrèrent dans la forêt, où cueillirent des noisettes, & se faisant mille questions sur ce qui leur étoit arrivé depuis qu'ils ne s'étoient vus, sur la joie de se revoir & sur l'espérance de ne se point quitter, l'innocence de leur cœur auroit pu rendre leur entrevue dangereuse, sans la distance qui leur étoit imposée. Ils apperçurent une maison de pyram, & marchèrent de ce côté pour y demander retraite pendant la nuit, en attendant le parti qu'ils prendroient pour le lendemain. Ils ne furent pas long-tems sans y arriver, mais le prince qui ne vouloit pas exposer Mignonnette, lui dit : Attendez-moi à un certain grand arbre, je vais examiner la maison,

& voir qui font les gens qui l'habitent. Il quitta donc Mignonnette pour approcher d'une bonne femme qui balayoît le devant de sa porte ; il lui demanda si elle voudroit le recevoir pendant la nuit, lui & Mignonnette ; la vieille lui répondit : Vous m'avez bien l'air d'être l'un & l'autre des enfans dérobés qui fuyez vos parens , & qui ne méritez pas que l'on ait aucune pitié de vous. Pe çon rougit d'abord, mais il lui dit ensuite les choses du monde les plus séduisantes ; il lui offrit de travailler pour la soulager , il parla enfin comme un homme touché pour ce qu'il aime , & qui craignoit que Mignonnette ne passât la nuit dans le bois , exposée aux loups & aux ogres dont il avoit souvent entendu parler. Pendant qu'il faisoit son possible pour fléchir la vieille, le géant Chicotin qui chassoit l'ours dans la forêt, passa tout auprès de Mignonnette ; il étoit le roi, ou plutôt le tyran du pays. Mignonnette lui parut charmante ; mais il fut surpris de ne la pas trouver charmée de le voir ; & sans lui dire autre chose, il donna ordre à ceux qui le suivoient de prendre cette petite fille , & de la lui donner sous son bras ; il fut obéi, & piquant des deux, il gagna promptement le chemin de sa capitale ; les cris de Mignonnette ne le purent attendrir, & ce fut alors qu'elle se repentit d'avoir été désobéissante, mais il n'étoit plus tems ; ces mêmes cris interrompirent la conversation de l'enfant & de la vieille ; il

La quitta brusquement ; & courant au lieu où il avoit laissé Mignonnette , quelle fut sa douleur quand il la vit sous le bras du géant ! Il est très-sûr que s'il avoit été avec elle au moment de cette violence , il auroit péri mille fois plutôt que de le souffrir , mais il perdit promptement de vue Chicotin & sa suite ; & sans regarder autre chose que la trace des chevaux , il marcha sur leurs pas. Le jour qui finit ne lui permit pas d'aller plus loin , & l'obscurité de la nuit le plongea dans un état de douleur qui ne se peut comprendre ; il est à croire même qu'il n'auroit pas eu la force d'y résister ; mais s'étant assis , il apperçut à ses côtés une petite lumière , qu'il prit d'abord pour un ver luisant auquel il ne fit pas d'attention. Cette lumière augmenta si considérablement dans la suite , qu'elle devint assez grande pour renfermer une femme vêtue de brun , qui lui dit : Consoléz-vous, Pinçon , ne vous abandonnez point au désespoir ; prenez cette gourde & cette pannetière , vous les trouverez toujours remplies de ce que vous aurez envie de boire & de manger : gardez encore cette petite bague de noisetier , & mettez-la sous votre pied gauche ; nommez-moi toutes les fois que vous aurez besoin de moi , & je viendrai à votre secours ; ce chien qui m'accompagne a ordre de ne vous point quitter , vous pourrez en avoir besoin ; bien , Pinçon , continua-t-elle , je suis la bonne Fée. Tant de bontés & de présens n'avoient que

foiblement touché le prince ; mais à ce nom, dont Mignonnette l'avoit entretenu, il embrassa les genoux de la fée, en lui disant : Ah ! madame, on enleve Mignonnette, se peut-il que vous soyez occupée d'autre chose que du secours que vous lui devez ! je fais ce qui vient de lui arriver, poursuivit la fée ; mais elle m'a défobéi, je n'en veux plus entendre parler, vous seul pouvez la secourir. A ces mots la lumière s'éteignit, & Pinçon ne vit plus rien. Au milieu de sa douleur, il se trouva flatté d'être le seul qui pût être à Mignonnette ; cependant mille idées de jalousie & d'inquiétude le tourmentèrent, & les caresses de son nouveau chien ne furent pas capables de dissiper un seul moment sa douleur. Le jour qu'il attendoit avec tant d'impatience arriva ; il continua son chemin avec une si grande ardeur, qu'il arriva le soir même à la capitale du géant, où tout le monde ne parloit que de la beauté de Mignonnette & de l'amour que Chicotin avoit pour elle. On disoit que le roi l'épouserait incessamment ; on ajoutoit que l'on faisoit déjà la maison de la nouvelle reine ; car le peuple entasse les faits, & les augmente avec autant de facilité qu'un amant inquiet se les persuade. Ces nouvelles perçoient le cœur de Pinçon ; & ceux avec lesquels il s'étoit entretenu, le voyant avec une pannetière, disoient tous : Voilà un joli berger ; que ne va-t-il garder les moutons du roi ? aussi-bien en a-t-il besoin d'un, & entame-

ment on lui donneroit cette charge si l'on favoit seulement qu'il fût à louer. Ces discours, joints à l'envie qu'il avoit de s'approcher de Mignonnette, l'engagèrent à s'aller présenter au roi pour garder ses moutons; en effet, Chicotin l'ayant examiné, l'en trouva très-capable; & comme il ne fit aucune difficulté sur ce qu'on lui donneroit pour ses peines, il fut reçu berger du roi; mais cette charge ne l'approchant pas beaucoup des appartemens, il n'en fut pas beaucoup plus avancé; il entendoit seulement dire dans la maison que Chicotin étoit fort triste, parce que Mignonnette ne l'aimoit point. Ces nouvelles le consoloiént un peu; mais quelques jours après, en conduisant son troupeau, il vit sortir du palais un char à toute bride, dans lequel il reconnut Mignonnette environnée de douze negres à cheval, qui tous avoient de grands sabres à la main: Où allez-vous? leur cria Pinçon, le plus inutilement du monde, en leur présentant le fer de sa houlette. Mignonnette, apperevant Pinçon dans un si grand péril, perdit connoissance, & Pinçon demeura sans aucun sentiment. Quand il eut repris ses sens, il eut recours à sa baguette, & Prâline arriva tout aussi-tôt. Ah! madame, lui dit-il, Mignonnette est perdue, peut-être ne vit-elle plus. Non, lui répondit la fée; Chicotin, mécontent de la façon dont elle lui répondoit, & de la fidélité qu'elle vous garde, la fait conduire dans la tour

sombre, c'est à vous à trouver les moyens d'y entrer; imaginez, & je vous seconderai; songez seulement qu'ayant déjà été oiseau, je ne puis vous donner cette forme; au reste, je vous avertis que Mignonnette aura beaucoup à souffrir, car cette tour est une terrible prison; mais elle est traitée comme elle le mérite, pourquoi m'a-t-elle déobéi? dit-elle; & elle disparut. Le prince, ou plutôt son chien, conduisit tristement les moutons du roi sur le chemin qu'avoit pris le char de Mignonnette; il ne fat pas long-tems sans appercevoir cette funeste tour; elle étoit au milieu d'une plaine, & n'avoit ni porte ni fenêtré; on n'y pouvoit entrer que par un chemin pratiqué sous terre, dont l'ouverture étoit cachée dans la montagne voisine, & dont il falloit savoir le secret. Pinçon fat bien heureux d'avoir un chien aussi habile que celui que la fée lui avoit donné, car il faisoit toute la besogne, & pour lui ses yeux étoient continuellement attachés sur la tour sombre. Plus il l'examinait, & plus il étoit convaincu de l'impossibilité de pouvoir s'y introduire; mais l'amour, qui vient à bout de tout, lui en fournit enfin les moyens. Après avoir mille fois regretté son ancien état de Pinçon, dont il n'avoit jamais fait d'autre usage que celui de voler indifféremment, il conjura la bonne fée Praline de le changer en cerf-volant; elle y consentit, & donna le pouvoir à son chien de l'exécuter. Après avoir aboyé trois fois, il prenoit

la baguette dans sa gueule, & touchant le prince, il devenoit cerf-volant, ou cessoit de l'être, suivant l'occasion; ensuite, par le secours de ce même chien, dont l'adresse & la fidélité étoient extrêmes, il se fit enlever, & parvint aisément sur la tour. Quelle joie pour lui que celle de se voir auprès de Mignonnette, d'entendre les assurances de son amour! & quel plaisir il ressentoit (car il avoit conservé l'usage de la parole) à lui témoigner sa reconnoissance des sentimens qu'elle avoit pour lui, & de la couronne qu'elle avoit refusée pour l'amour de lui! Il auroit aisément oublié qu'il ne pouvoit pas toujours demeurer sur la tour, & qu'il étoit obligé de mener son troupeau, si le chien, plus attentif à son devoir qu'il ne l'étoit lui-même, n'avoit eu le soin de retirer la corde quand il en étoit tems. Pour lors Pinçon étant arrivé à terre, reprenoit sa jolie figure, & conduisoit ses moutons au palais du roi, n'étant occupé que de l'heureux instant qui l'amenoit auprès de Mignonnette; aussi les jours qu'il n'y avoit point de vent pour l'enlever, sa douleur étoit-elle extrême, mais il avoit da moins la consolation de penser que Mignonnette partageoit son chagrin. Ils se virent, & se parlèrent quelque tems de cette sorte; mais enfin, comme il y a toujours des gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, d'autres qui veulent être instruits, & qu'il s'en trouve encore en plus grand nombre de ceux qui veulent s'être lant

cour, le cerf-volant fut remarqué ; on le vit s'arrêter sur la tour sombre , & l'on en rendit compte à Chicotin, qui vint au plutôt dans la plaine, résolu de punir les téméraires qui osoient par cette voie faire tenir des lettres à Mignonnette ; car il n'imaginoit pas que le cerf-volant pût être utile à aucune autre chose. Mignonnette & Pinçon s'entrenoient alors le plus tendrement du monde, & cette conversation si douce fut interrompue par la vivacité avec laquelle le chien fidele enleva promptement le prince ; il en agissoit ainsi, parce que Chicotin courroit à lui après avoir crié plusieurs fois : Où est le berger ? où est le berger ? Il faut que je le tue, puisqu'il ne m'a pas averti de tout ce qui se passe ici ; & le chien craignant avec raison que le géant en lui prenant la corde qu'il tenoit dans sa gueule, ne disposât à son gré du prince, auquel il étoit fort attaché, prit le parti de la lâcher, & d'abandonner le cerf-volant au vent, qui ce jour-là étoit d'une grande force. Le cerf-volant alla tomber à plus d'une lieue sur la montagne, & le chien eut encore le tems de se charger de la gourde, de la pannetière & de la bague de son maître, avant que Chicotin l'eût approché. Il lui fut aisé d'éviter sa poursuite, & remarquant le lieu où le prince étoit tombé, il le joignit en un instant, & il lui fit aussi-tôt reprendre sa première forme. Ils se cachèrent l'un & l'autre sans peine dans la montagne, à la faveur de la nuit

qui survint , tandis que Chicotin , écumant de colère , fut obligé de ramener lui-même ses moutons à son palais : & pour empêcher que personne n'approchât de Mignonnette , il fit voir toutes ses armées dans la plaine , en leur ordonnant de faire sentinelle jour & nuit , & d'empêcher qu'il ne pût être d'approcher de la tour sombre. Piquin voyoit tout cela de la montagne où il étoit demeuré ; & ne pensant qu'aux moyens de délivrer Mignonnette , il invoqua de nouveau le secours de Prêtive : mais quand le prince lui eut demandé des armées pour combattre celles de roi Chicotin , elle disparut sans lui rien dire , en lui laissant seulement une poignée de verges & un grand sac de dragées. Il est bien difficile d'entendre raillerie quand on se croit plaisanté sur la chose qui touche le plus : cependant le prince ne témoigna aucune haineur du ridicule de ce présent ; mais avec la confiance que l'on doit avoir pour les fées , & rempli de celle que l'amour fait donner , il prit le sac sous son bras gauche , mit à sa main droite la poignée de verges , & suivi de son chien , il marcha fièrement aux ennemis. A mesure qu'il en approchoit , il voyoit que leur taille diminuoit , & que leurs rangs s'ébranloient ; surpris de cet événement , quand il fut à portée de se faire entendre , & qu'il reconnut clairement que tous ces grands soldats & tous ces grenadiers à moustache étoient devenus des enfans de quatre ans , il leur cria en faisant la grosse voix :

rendez-vous tout-à-l'heure, ou le fouet; pour-lors presque toute l'armée plia devant lui, & s'enfuit en pleurant. Le chien qui courut après, acheva de les mettre en désordre, & de les épouvanter. Il donna des dragées à tous ceux qu'il put joindre; & , par ce moyen, ils devinrent soumis à ses ordres, & déterminés à le suivre par-tout. L'exemple de ceux-ci en ramena plusieurs de ceux qui avoient pris la fuite; de façon que Chicotin n'eut plus d'armée pour se défendre, mais que Pinçon en commandoit une formidable, car tous ceux qui s'étoient donnés à lui de bonne-foi, reprenoient leur taille & leur force. Chicotin arriva sur la fin de l'affaire, pour être témoin de la perte de son armée; & malgré sa force & sa grande taille, à la vue de Pinçon, il devint non-seulement tout aussi enfant que les autres, mais encore un très-petit nain, avec les jambes crochues: le prince lui fit faire un bonnet à la dragone, & un habit de livrée avec des manches pendantes, pour le mettre en état de porter la queue de Mignonnette dans les appartemens. Le premier soin de Pinçon, après cette grande victoire, fut celui de courir promptement à l'entrée de la tour sombre, & de délivrer Mignonnette. Alors l'éloignement auquel ils étoient condamnés ne subsistoit plus; les inquiétudes qu'elle avoit eues en dernier lieu pour le cerf-volant l'avoient si prodigieusement abattue qu'elle n'étoit pas reconnoissable; mais le plaisir de recouvrer la

liberté, & celui de la devoir à un amant aimé, la rendirent en un moment plus jolie qu'elle ne l'avoit jamais été. Mignonnette & Pinçon commençoient à s'entretenir, quand ils furent arrivés dans la ville, avec cette joie que l'on éprouve après les heureux événemens, lorsque Praline & madame Grognon arrivèrent de différens côtés, & chacune dans sa voiture. Ces heureux amans marquèrent aux fées leur reconnoissance, & les prièrent de décider de leur fort. Madame Grognon leur répondit : Pour moi, je vous déclare que je ne me suis point mêlée de vous ; il fauchoit être folle pour se charger de pareille marchandise, aussi je n'en prendrai pas le moindre soin ; est-ce que je n'en ai pas assez de toute votre famille, ajouta-t-elle ? Qui jamais a eu tant de parens que vous en avez ? en prenant Pinçon à parti ; encore quels parens ! Ma sœur, lui dit Praline avec douceur, vous savez nos conventions, ayez seulement la bonté d'envoyer chercher le roi & la reine, & commandez-leur d'amener le charbonnier, je me charge de tout le reste ; c'est-à-dire, lui répondit madame Grognon, que je suis ici le fiacre de la noce. Eh non, ma sœur, lui répliqua Praline ; mais si vous ne voulez pas vous charger de ce soin, ayez seulement la bonté de le dire, & j'irai s'il le faut. Madame Grognon en disant toujours : Voilà une belle commission ! voilà une belle chienne de commission ! ordonna à sa vinaigrette (qui s'élargissoit

suivant le besoin) d'aller chercher le roi , la reine & le charbonnier ; & pendant que Prâline embrassoit & caressoit ces aimables enfans, elle rencontra Chicotin, devenu petit laquais ; car pour gronder, tout lui étoit bon , & dieu fait tout ce qu'elle lui dit, combien elle lui reprocha d'avoir eu de l'humeur & de la vanité : Vous en voilà puni, lui dit-elle, & c'est bien fait, car personne ne vous plaint, & tous vos sujets se moquent à présent de vous ; ils s'en sont toujours bien moqués, mais c'étoit tout bas , à-présent vous n'avez qu'à les écouter. Elle profita de cette dissipation que le hasard lui avoit donnée jusqu'à l'arrivée du roi & de la reine , auxquels elle dit en débarquant : Ce n'est pas moi toujours qui vous fais venir ici, & je suis bien fâchée de vous y voir , car vous allez devenir plus difficiles à vivre que vous n'avez jamais été ; on ne pourra plus vous parler ; oh bien, ce ne fera pas moi qui vous donnerai des conseils, ils seroient joliment écoutés ; vous en donnera qui voudra ; mais peu m'importe, voilà ce que j'y trouve de meilleur. Allons, passez là-dedans, vous en mourrez d'envie, & je vois clairement que je vous suis insupportable, mais tout cela se retrouvera, sur ma parole. En regardant le charbonnier : Ne voilà-t-il pas , dit-elle, un bel objet, pour être à la noce d'un prince ? Il n'étoit pas homme à demeurer sans réplique, non plus qu'à te contraindre sur la vérité ; mais heureu-

fement la bonne Prâline interrompit la conversation , en priant la compagnie d'entrer dans le palais. Elle ne put jamais obtenir de madame Grognon de demeurer dans un lieu où la joie éclatoit de toutes parts ; en effet, en nazillant , en marmottant à voix basse plusieurs choses à-la-fois, elle remonta dans sa voiture, & quitta la compagnie. Mignonnette embrassa mille fois son cher papa, à qui rien n'avoit manqué ; car Prâline lui avoit donné la maison de porcelaine, dans laquelle il avoit souvent reçu & régélé le roi & la reine. Ils embrassèrent leur cher petit Pinçon, & consentirent au mariage de Mignonnette que Prâline leur propofa. Après avoir dispensé les fujets de Chicotin du ferment qu'ils lui avoient prêté, elle fit reconnoître Pinçon, qui se trouva par ce moyen roi d'un beau & grand royaume, & mari de la jolie Mignonnette, dont il eut de beaux enfans, bien sages, qui furent auffi rois & reines ; tant il est vrai qu'une fille bien sage & bien jolie fait sa fortune & celle de fes parens.





L'ENCHANTEMENT

IMPOSSIBLE.

CONTÉ.



IL étoit une fois un roi fort aimé de ses sujets, & qui de son côté les aimoit beaucoup. Ce prince avoit une répugnance infinie pour le mariage, & ce qui est encore de plus étonnant, l'amour n'avoit jamais fait la plus foible impression sur son cœur. Ses sujets lui repréentèrent avec tant d'instance la nécessité de se donner un successeur, que le bon roi consentit à leur demande. Mais comme toutes les femmes qu'il avoit vues jusqu'alors ne lui avoient pas inspiré le plus foible desir, il résolut d'aller chercher dans les pays étrangers ce que le sien n'avoit pu présenter; & malgré les plaisanteries aigres & piquantes des belles & des laides femmes de son pays, il entreprit ses voyages, après avoir donné une forme aussi tranquille que solide au gouvernement de ses états. Il ne voulut être accompagné que d'un seul écuyer, homme de très-bon sens, mais qui n'avoit

pas beaucoup de brillant dans l'esprit. Ces fortes de compagnies ne sont pas les plus mauvaises en voyage.

Le roi parcourut inutilement plusieurs royaumes, en faisant tous ses efforts pour devenir amoureux; mais son heure n'étoit pas encore venue, il reprenoit le chemin de ses états, après deux ans d'absence & de fatigues, & revenoit avec la même indifférence qu'il avoit emportée de son pays. Quoiqu'il en soit, en traversant une forêt, il entendit un miaulement de chats épouvantable. Le bon écuyer ne savoit que penser du commencement d'une telle aventure. Toutes les histoires de forciers qu'il avoit entendu raconter lui revinrent alors dans l'esprit. Pour le roi, il fut assez ferme : le courage & la curiosité l'engagèrent à attendre quelle seroit la fin d'un bruit aussi étrange que désagréable. Enfin, le bruit s'approchant du lieu où ils étoient, ils virent passer cent chats d'Espagne qui traversèrent la forêt sous leurs yeux. On les avoit couverts d'un manteau, tant ils étoient bien ameutés, & tant ils étoient bien sur la voie. Ils étoient appuyés par deux des plus grands singes que l'on ait jamais vus. Ils portoient des sur-touts de couleur amarante, leurs bottes étoient les plus jolies du monde & les mieux fûtées. Ils étoient enjonnés sur deux tuperbes épaules d'Anglais, & s'envoient à toute bride en soufflant dans de petites toupelles de la soie. Le roi, surpris d'un

tel spectacle, les regardoit avec attention, quand il vit paroître une vingtaine de petits nains, les uns montés sur des lups cerviers, & menant des relais; d'autres à pied, qui conduisoient différens couples de chats. Ils étoient vêtus d'amaranthes comme les piqueurs; cette couleur étoit la livrée de l'équipage. Un moment après il apperçut une jeune personne, charmante par sa beauté & par l'air fin avec lequel elle montoit un grand tigre, dont les allures étoient admirables. Elle passa devant le roi, courant à toute bride, sans s'arrêter & sans même le saluer; mais quoiqu'elle eût à-peine-jetté les yeux sur lui, il fut enchanté d'elle, & sa liberté disparut comme un éclair.

Dans le trouble qui le saisit alors, il apperçut un nain écarté de l'équipage, & demeuré derrière les autres; ce fut à lui qu'il s'adressa, avec cette prévenance que donne la curiosité de l'amour, pour s'instruire de ce qui le touche. Le nain lui apprit que la personne qu'il venoit de voir, étoit la princesse Mutine, fille du roi Prudent, dans les états duquel il se trouvoit. Il lui apprit encore que cette princesse aimoit beaucoup la chasse, & qu'il venoit de voir passer son équipage du lapin. Le roi ne s'informa plus que du chemin qu'il devoit prendre pour se rendre à la cour. Le nain le lui montra, & piqua des deux pour rejoindre la chasse; & le roi, par une impatience qui accompagne toujours un amour

naissant, piqua de ce côté, & se trouva en moins de deux heures dans la capitale des états du roi Prudent. Il se fit présenter au roi & à la reine, qui le reçurent à bras ouverts, d'autant mieux qu'il déclara son nom & celui de ses états. La belle Mutine revint de la chasse quelque tems après cette présentation. Ayant appris que ce jour-là elle avoit forcé deux lapins, il voulut la complimenter sur une chasse aussi heureuse; mais la princesse ne lui répondit pas un mot. Il fut un peu surpris de ce silence; cependant il le fut encore plus, quand il vit que pendant le souper elle n'en dit pas davantage. Il s'aperçut seulement qu'il y avoit des momens où il sembloit qu'elle vouloit dire quelque chose; mais il remarqua que le roi Prudent ou la reine sa femme (ne ayant jamais en même-tems) prenoient aussitôt la parole. Ce silence n'empêcha pas son amour d'augmenter pour Mutine. Le roi se retira dans le bel appartement qu'on lui avoit destiné, & ce fut là que le bon écuyer ne fut point emporté par la joie de voir son maître amoureux. Il ne cacha pas au roi qu'il en étoit fâché. Et pourquoi ce chagrin? lui répondit le roi: la princesse est si belle! c'est précisément tout ce que je pouvois desirer. Elle est belle, dit le bon écuyer; mais pour être heureux, il faut avant tout être en amour que de la beauté. Tenez, sire, si vous voulez, elle a quelque chose de dur dans le phylémarie. C'est de la flûte, dit le roi, &

rien ne sied mieux à une belle personne. Fierté, dureté, continua l'écuyer, tout comme vous voudrez ; mais le choix qu'elle a fait pour ses plaisirs, de tout d'animaux malfaisans, est à mon sens une preuve convaincante de sa férocité naturelle. De plus, l'attention avec laquelle on l'empêche de parler m'est fort suspecte : le roi son père n'est pas nommé Prudent pour rien : je me défie même de ce nom de Mutine, il ne peut être qu'un adoucissement ou qu'un diminutif des impressions qu'elle a données : car, vous le savez mieux que moi, il n'est que trop d'usage de flatter les défauts des personnes de son rang.

Les réflexions du bon écuyer étoient sentées ; mais comme les difficultés ne font qu'augmenter l'amour dans le cœur de tous les hommes, & sur-tout dans celui des rois, qui n'aiment point être contredits ; celui-ci, dès le lendemain, demanda la princesse en mariage. Comme l'on avoit été instruit de l'indifférence du roi, le triomphe étoit complet pour les charmes de Mutine. La princesse lui fut accordée, mais à deux conditions : la première, que le mariage se feroit dès le lendemain ; la seconde, qu'il ne parleroit point à la princesse qu'elle ne fût sa femme. L'on donna pour cette fois à ce silence, le prétexte du premier vœu qui vint en pensée, & ce vœu fut trouvé par le roi la preuve d'un cœur véritablement religieux. Ces grandes précautions furent

encore l'occasion de fort grands discours que tint l'écuyer, mais ils ne firent pas une plus grande impression que ceux qui les avoient précédés. Le roi finit, après les avoir écoutés, en lui disant : J'ai eu tant de peine à devenir amoureux ! je le suis, que diable veux-tu ? je m'y tiendrai. Le reste du jour se passa comme le lendemain, en bals & en festins. La princesse assista à tout, sans proférer une seule parole, & le premier mot qu'il lui entendit prononcer, ce fut ce qui fatal qui l'attachoit à lui pour toute sa vie. Dès qu'elle fut mariée, elle ne se contraindit plus, & la première journée ne se passa pas sans qu'elle eût fait une distribution d'injures & de sottises très-étoffées à ses dames d'honneur. Enfin, les paroles les plus douces dont elle accompagnoit le service du monde le plus difficile, n'avoient point d'autre caractère que celui de l'humeur & de la brusquerie. Le roi son mari ne fut pas plus exempt que les autres de ces façons de parler ; mais comme il étoit amoureux, & que d'ailleurs il étoit bon-homme, il souffrit tout patiemment.

Peu de jours après leur mariage, les nouveaux mariés prirent le chemin de leur royaume, & Murtine ne fut regrettée de personne dans les états du roi son père. L'accueil que Prudent avoit toujours fait aux étrangers, n'avoit eu pour motif que l'espérance d'un amour pareil à celui que sa fille venoit d'inspirer, & celle d'une passion qui fût assez forte

pour faire passer par-dessus la connoissance de l'esprit & du caractère.

Le bon écuyer n'avoit eu que trop raison dans ses remontrances, & le roi s'en apperçut trop tard. Toat le tems que la nouvelle reine fut en chemin, elle fit éprouver à toute sa suite le désespoir, la douleur & l'impatience; mais quand une fois elle fut arrivée dans son royaume, son humeur & sa méchanceté redoublèrent encore.

Au bout d'un mois de séjour dans ses états, sa réputation fut parfaite; il n'y eut plus qu'une voix pour la regarder comme la plus méchante reine du monde.

Un jour qu'elle monta à cheval, & qu'elle se promenoit dans un bois voisin de son palais, elle apperçut une vieille femme qui marchoit à pied, & qui faivoit le grand chemin; elle étoit vêtue simplement. Cette bonne femme, après lui avoir fait la révérence de son mieux, continua sa route; mais la reine, qui ne cherchoit qu'une occasion pour exhaler son humeur, envoya un de ses pages courir après elle, & se la fit amener. Quand elle fut en sa présence, elle lui dit : Je te trouve bien impertinente de ne m'avoir pas fait une révérence plus profonde. Sais-tu que je suis la reine? Peux-tu en dire que je ne te fasse donner cent coups d'arbitraire. Madame, lui dit la vieille, je n'ai jamais trop remarqué qu'il étoit la mesure des révérences; il est allés apparemment

que je n'ai pas voulu vous manquer. Comment ! reprit la reine, elle ote répondre ! qu'on l'attache tout à l'heure à la queue de mon cheval, je vais la mener bon train chez le meilleur maître à danser de la ville, pour lui montrer à me faire la révérence. On exécuta l'ordre de la reine. La vieille étoit miséricorde parlant qu'on l'attachoit ; ce fut en-vain qu'elle se vanta de la protection des fées, la reine ne tint pas plus de compte de ce dernier propos que des autres : J'en fais autant de cas que de toi, lui dit-elle, & que si toi-même tu serois une fée, j'en agirois comme je fais. La vieille se laissa pacifiquement attacher à la queue du cheval, mais quand la reine voulut donner un coup d'éperon, il devint immobile ; ce fut inutilement qu'elle redoubla les coups de talon, il étoit devenu cheval de bronze. Les cordes qui attachoient la vieille se changèrent en un moment en guirlandes de fleurs, & la vieille elle-même parut tout d'un coup haute de huit pieds. Pour-lors, regardant Murne avec des yeux fiers & dédaigneux, elle lui dit : Méchante femme, indigne du nom de reine que tu portes, j'ai voulu juger par moi-même si tu méritois la mauvaise réputation que l'on t'a donnée dans le monde. J'en suis convaincue, tu vas juger si les fées ont été si peu redoutables que tu viens de le dire. Elle tira la fée Pafile (car c'étoit elle-même) d'un tour de deux doigts de sa main, & l'on vit arriver en chariot tiré par six attruches, les plus

belles du monde , & dans ce charriot l'on reconnut la fée Grave , plus grave encore que son nom. Elle étoit alors la doyenne des fées , & présidoit aux affaires qui regardoient le corps de la féerie. Son escorte étoit composée d'une douzaine d'autres fées montées sur des dragons à courte queue. Malgré l'étonnement que lui causa l'arrivée des fées , la reine Mutine ne perdit rien de l'air orgueilleux & méchant qui lui étoit si naturel. Quand cette brillante compagnie eut mis pied à terre , la fée Paissible leur raconta toute son aventure. La fée Grave qui faisoit sa charge avec beaucoup de sévérité , approuva la conduite de Paissible ; ensuite elle espéra pour que la reine fût transformée dans le même métal que son cheval ; mais la fée Paissible ne fut point de cet avis. Par une bonté sans exemple , elle adoucit toutes les voies rigoureuses qui tendoient à la punition de la reine. Enfin , graces à cette bonne fée , elle fut seulement condamnée à devenir son esclave jusqu'à ce qu'elle fût accouchée , car j'avois oublié de dire qu'elle étoit au commencement d'une grossesse. Ce même arrêt , qui fut rendu en plein champ , ordonnoit que l'enfant qu'elle mettroit au monde , demeureroit esclave de la fée , en sa place , & qu'après ses couches , la reine auroit la liberté de retourner auprès du roi son mari. On eut la politesse de faire signifier au roi l'arrêt qui venoit d'être rendu. Il fut obligé d'y consentir ; mais quand il

s'y feroit opposé , qu'eût pu faire le bon prince ?

Après cette justice , les fées retournèrent chacune à leurs affaires , & Paissible attendit un instant son équipage qu'elle avoit envoyé chercher. C'étoit un petit char de jais , de plusieurs couleurs , tiré par six biches blanches comme la neige , parées de houffes de satin verd brodé d'or. D'un coup de sa baguette , les habits de la reine furent changés en vêtemens d'esclave. Dans cet équipage , on la fit monter sur une mule quinteuse , & ce fut au grand trot qu'elle suivit le char de la fée. Au bout d'une heure de trot , la reine arriva dans la maison de Paissible. Elle étoit , comme on le peut croire , dans une grande affliction , mais son orgueil l'empêcha de verser une seule larme. La fée l'envoya à la cuisine pour travailler , après lui avoir donné le nom de Furieuse , celui de Martine étant trop délicat pour les méchancetés auxquelles elle étoit portée. Furieuse , lui dit la fée Paissible , je vous ai sauvé la vie , & peut-être ma conscience en sera-t-elle chargée ; je ne veux pas vous accabler de travail , à cause de l'effort dont vous êtes grosse , & qui , comme vous le savez , doit être mon esclave ; je vous retire de la cuisine , & je vous charge du soin de balayer mon appartement , & de celui de ne pas laisser une puce à ma petite chienne chassine. Furieuse comprit aisément qu'il n'y avoit point à appeller d'une telle ordonnance ; elle prit donc le sage parti de s'acquiescer exactement de

ce dont on l'avoit chargée pendant le tems de sa grossesse. Quand ce tems fut fini, elle accoucha fort heureusement d'une princesse belle comme le jour, & lorsque sa santé fut rétablie, la fée lui fit un grand sermon sur sa vie passée, lui fit promettre d'être plus sage à l'avenir, & la renvoya au roi son mari.

L'on peut juger par les bontés que la fée Paisible avoit eues pour une si méchante reine, de toutes les attentions qu'elle eut pour la jeune princesse qui lui étoit demeurée entre les mains. Elle en vint jusqu'à l'aimer à la folie, c'est ce qui l'engagea à la faire douer par deux autres fées. Elle fut long-tems en balance sur le choix des deux marraines auxquelles elle prendroit confiance, car elle craignoit que le ressentiment qu'elles avoient toutes contre la mère, ne s'étendit jusques sur la fille. Enfin, elle pensa que les fées Divertissante & Eveillée n'avoient pas naturellement autant d'humeur que les autres. D'abord qu'elle les eut fait avertir, elles arrivèrent dans une berline de fleurs d'Italie, tirée par six bidets gris, dont les crins étoient du plus beau couleur de feu. L'Eveillée étoit habillée de plumes de perroquet, & coiffée en chien fou. Pour la fée Divertissante, elle avoit une robe de peau de caméléon qui la faisoit paroître de toutes les couleurs imaginables. Paisible les reçut l'une & l'autre à merveille, & pour les engager à faire ce qu'elle attendoit d'elles, l'on

m'a fort assuré qu'elle les mit (dans le bon foupé qu'elle leur donna) un peu en pointe de vin. Après de si sages précautions, elle leur fit apporter ce bel enfant. Il étoit dans un berceau de cristal de roche ; mais sa beauté brilloit cent fois plus que son ajustement. La petite princesse se rit devant les fées, & leur fit de petites carettes qui la rendoient si agréable, qu'elles résolurent de la mettre à l'abri, autant qu'elles le pourroient, de la colère de leurs aïeux en. Elles commencèrent par lui donner le nom de *Graciane*. La fée Faible leur dit ensuite : Vous savez que les châtimens que nous mettons le plus ordinairement parmi nous & qui sont le plus en vogue, consistent à changer la beauté en laidier, l'esprit en insensibilité, & le plus souvent, d'un de nous à la métamorphose; comme l'un ne nous est pas assés à chacune de donner de plus d'un don, celle que nous voulons obliger, mon avis est qu'un de nous donne à ce bel enfant, la beauté; que l'autre lui donne l'esprit; & quant à moi, que je la doze de ne pouvoir jamais changer de forme. Cet avis fut trouvé bon, & s'exécuta sur le champ. Lorsque *Galatée* eut été donée, les deux fées s'en retournèrent, & *Périsse* employa tous ses soins à l'éducation de la petite princesse. Jamais soins ne furent employés plus heureusement; car à quatre ans, sa grace & sa beauté fisoient déjà grand bruit dans le monde. Elle n'en fit que trop; car cette affaire ayant été rapportée au con-

feil des fées, Paifible vit un jour arriver dans la cour de fon palais la fée Grave montée fur un lion. Elle portoit une longue robe fort ample, & par-conféquent fort pliffée, dont la couleur étoit bleue célefte. Elle étoit coëffée d'un bonnet carré de brocard d'or. Paifible la reconnut avec autant d'inquiétude que de chagrin, car fon habillement & fa monture lui prouvoient qu'elle vouloit rendre quelqu'arrêt; mais quand elle apperçut que la fée Rêveufe la fuivoit montée fur une licorne, & qu'elle étoit habillée de maroquin noir doublé de taffetas changeant, & pareillement coëffée d'un bonnet carré, elle ne douta plus que cette vifite n'eût quelque motif bien férieux. En effet, la fée Grave prenant la parole, lui dit : Je fuis furprife de la conduite que vous avez tenue à l'égard de Mutine; c'eft au nom de tout le corps des fées qu'elle a offenfé que je viens vous en faire des reproches. Vous pouvez pardonner vos offenfes particulières, mais vous n'avez pas le même droit fur celles qui regardent tout le corps; cependant vous l'avez traitée avec douceur & avec bonté pendant tout le tems qu'elle a été chez vous; ainfi, je viens pour exécuter un ordre équitable, & punir une fille innocente des torts d'une mère coupable. Vous avez voulu qu'elle fût belle & fpirituelle, & d'un autre côté vous avez mis obftacle aux métamorphofes, je faurai bien l'empêcher de jouir pendant toute fa vie; de ces avantages dont vous l'avez ornée, &

que je ne puis lui ôter. Elle ne pourra fortir d'une maison enchantée que je vais lui construire, qu'elle ne soit rendue aux desirs d'un amant aimé. C'est pour cette raison d'empêcher que la chose ne puisse arriver. L'enchantement consistoit dans une tour fort haute & fort large, bâtie des coquillages de toutes les couleurs, au milieu de la mer. Au rez-de-chauffée il y avoit une grande salle pour les bains, où l'on faisoit entrer l'eau quand on le vouloit. Cette salle étoit entourée de gradins & de tablettes sur lesquels on pouvoit se promener à pied sec. Le premier étage composoit l'appartement de la princesse, & c'étoit véritablement une chose magnifique. Le second se distribuoit en plusieurs pieces; dans l'une, on voyoit une belle bibliothèque; dans une autre, une garde-robe pleine de linge superbe & d'habits pour tous les âges, plus magnifiques les uns que les autres; une autre piece étoit destinée à la musique; une autre n'étoit remplie que de liqueurs & de vins les plus agréables; une autre enfin (& c'étoit la plus grande de toutes) ne présentoit à la vue que toutes sortes de confitures sèches & liquides, que des dragées, & toutes les pâtisseries imaginables; par la force de l'enchantement, devoient toujours demeurer chaudes comme à la sortie du four. L'ornement de la tour étoit terminée par une terrasse sur laquelle il y avoit un parterre où les fleurs les plus agréables se renouvelloient & se

succédoient sans cesse. L'on trouvoit dans ce même jardin un arbre fruitier de chaque espèce ; où toutes les fois que l'on cueilloit un fruit , un autre venoit aussi-tôt prendre la place. Ce beau lieu étoit orné de cabinets de verdure , que l'ombre & les arbusies odoriférans rendoient délicieux , & ces agrémens étoient encore redoublés par le chant de mille oiseaux enchantés. Quand les fées eurent conduit Galantine dans la tour , avec une gouvernante nommée Bonnette , elles remontèrent sur leur baleine , & s'éloignant à une certaine distance de ce grand édifice , la fée Grave , d'un coup de sa baguette , fit venir deux mille requins des plus méchans de la mer , & leur ordonna de faire une garde des plus exactes , afin de ne laisser approcher aucun homme de la tour , & de mettre en pièces tous ceux qui seroient assez hardis pour en approcher ; mais comme les bâtimens ne craignent pas beaucoup les requins , elle fit venir aussi quantité de remora , auxquels elle ordonna de se tenir à l'avancé , & d'arrêter indifféremment tous les bâtimens que le hasard ou leur volonté conduiroient vers la tour. La fée Grave se trouva si fatiguée d'avoir fait autant de choses en aussi peu de tems , qu'elle pria Réveuse de voler au haut de la tour , & de l'enchanter du côté de l'air avec tant d'exaëtitude , qu'un oiseau même ne pût en approcher. La fée obéit , mais comme elle étoit infiniment distraite , elle se brouilla dans ses cérémonies , &

ne laissa pas de faire quelques fautes. Si l'enchantement de l'eau n'avoit pas été plus régulier que celui-ci, l'honneur de Galantine, dont on étoit si fort occupé, eût été mal assuré par mer.

La bonne gouvernante ne fut occupée que du soin de bien élever Galantine; & quoiqu'elle regardât tous les talens qu'auroit la princesse comme devant toujours être ignorés, elle ne négligea rien pour lui donner une bonne éducation, & pour l'orner de tous les talens imaginables. Quand la princesse eut atteint sa douzième année, il parut à sa gouvernante qu'elle étoit un prodige. Toutes les belles qualités qu'elle découvroit dans la princesse, l'affligeoient par les réflexions qu'elle faisoit sur la triste destinée d'une personne aussi aimable. Galantine, qui ne savoit pas un mot de ce qui la regardoit, la voyant un jour plus triste qu'à l'ordinaire, lui en demanda la raison avec tant d'empressement, que Bonnette lui raconta toute son histoire, & celle de la reine sa mère.

Galantine fut frappée de ce récit comme d'un coup de foudre. Je n'avois point encore, dit-elle, fait de réflexions sur mon état, & je croyois que lorsque je serois grande, je n'habiterois plus la solitude où je me trouve; mais puisque je suis condamnée à passer toute ma vie dans ce désert, ne vaudroit-il pas autant que je fusse morte? La princesse garda quelques momens le silence après ces tristes plaintes; puis elle ajouta: Vous dites, ma chère Bonnette,
que

que l'enchantement auquel je suis formé ne peut finir que lorsque j'aimerai , & que j'en aurai des preuves ; ces deux choses sont-elles donc possibles ? Je ne sais ce que c'est, mais je ne vois rien à quoi je ne puisse me résoudre pour sortir d'ici. Bonnette ne put s'empêcher de rire de la simplicité de Galantine ; ensuite elle lui répondit : Pour aimer , pour en donner des preuves, il faudroit que quelque jeune prince pût entrer ici , qu'il vous aimât , & que vous l'aimassiez dans le dessein d'en faire votre mari , autrement ces choses dont vous me parlez ne doivent point vous arriver ; de plus , vous voyez bien vous-même qu'aucun homme ne peut entrer ici ; ne vous ai-je pas raconté toutes les précautions que l'on a prises , soit du côté de la mer , soit de celui de l'air ? Il faut donc , ma chère Galantine , vous résoudre à passer ici toute votre vie.

Cette conversation fit un grand changement sur l'esprit de la princesse ; tout ce qui l'amusoit auparavant n'eut plus de charmes pour elle ; son ennui devint excessif , elle passoit ses jours à pleurer & à penser aux moyens de sortir de la tour.

Un jour que la princesse étoit sur son balcon , elle vit sortir de l'eau une figure extraordinaire ; elle appella promptement Bonnette pour la lui faire remarquer ; c'étoit une espèce d'homme dont le visage étoit bleuâtre , & dont les cheveux , mal frisés , étoient vert de mer ; il avançoit du côté de la tour ,

& les requins ne mettoient aucun obstacle à son dessein. Je crois, dit la gouvernante, que c'est un homme marin ; un homme, dites-vous ! s'écria Galantine ; descendons à la porte de la tour, nous le verrons de plus près : d'abord qu'elles y furent arrivées, cet homme s'arrêta pour regarder la princesse, & fit en la voyant plusieurs signes d'admiration. Il dit plusieurs choses d'une voix fort enrouée, mais comme il vit qu'on n'entendoit point son langage, il eut recours aux signes. Il tenoit dans sa main un petit panier de jonc rempli des coquillages les plus rares, qu'il présenta à la princesse ; elle le prit en lui faisant des signes de remerciement ; mais comme la nuit approchoit, elle se retira, & l'homme marin se plongea dans la mer.

D'abord que Galantine fut arrivée dans son appartement, elle dit à sa gouvernante avec chagrin : Je trouve cet homme effroyable ; pourquoi ces vilains requins qui nous gardent, laissent-ils approcher de préférence un homme aussi laid ? car apparemment ils ne ressembleront pas tous à celui-là ? Il s'en faut bien qu'ils lui ressemblent, lui répondit Bonnette. A l'égard de la façon dont les requins ont laissé approcher celui-ci, comme ils sont habitans du même élément, ils ne se font apparemment point de mal les uns aux autres ; il se peut faire même qu'ils soient ou parents ou amis.

Quelques jours après cette première aventure.

Bonnette & Galantine furent attirées à une des fenêtres de la tour, par une espece d'harmonie qui leur parut extraordinaire, & qui l'étoit en effet; c'étoit le même homme marin qu'elles avoient déjà vu, qui toujours dans l'eau jusqu'à la ceinture, & la tête couverte de roseaux, souffloit de toutes ses forces dans une espece de conque marine, dont le son approchoit beaucoup de celui de nos anciens cornets à bouquin. La princesse vint encore à la porte de la tour, & reçut avec politesse le corail & les autres curiosités marines qu'il lui présenta. Depuis cette seconde visite, il venoit tous les jours sous les fenêtres de la princesse, faire des plongeurs, des grimaces, ou bien jouer de ce bel instrument dont j'ai parlé. Galantine se contentoit de lui faire quelques révérences de son balcon; mais elle ne descendoit plus, malgré les prières que l'homme marin lui faisoit par ses signes. Quelques jours après, la princesse le vit arriver avec une autre personne de son espece, mais d'un sexe différent; elle étoit coëffée avec beaucoup de goût, & faisoit entendre une voix charmante. Cette augmentation de compagnie engagea Galantine & Bonnette à descendre à la porte de la tour. Elles furent bien surprises de voir que la dame, qu'elles voyoient pour la première fois, après avoir essayé plusieurs langages, leur parla celui qui leur étoit naturel, & qu'elle fit un compliment à Galantine sur sa beauté. Elle apperçut que le rez-de-chaussée. ou

la salle des bains, dont j'ai parlé, étoit ouverte, & qu'elle étoit remplie d'eau : Voilà, lui dit-elle, un lieu fait exprès pour nous recevoir, car il ne nous est pas possible de vivre absolument hors de notre élément. Elle se plaça comme on se place dans une baignoire, & son frère se mit à côté d'elle dans la même attitude, car elle étoit sœur de l'homme dont nous avons déjà parlé. La princesse & sa gouvernante se reposèrent sur les marches qui faisoient le tour de la salle. Je crois, madame, dit la sœur, que vous avez abandonné le séjour de la terre, parce que vous étiez obsédée par une trop grande foule d'amans. Si c'est-là le sujet de votre retraite, vos intentions ne seroient pas remplies, car mon frère ment déjà d'amour pour vous ; & quand les habitans de notre grande ville vous auront apperçue, il est bien sûr qu'il les aura tous pour rivaux. Le frère, dans ce moment, se douta que l'on parloit de lui, il approuva donc de la main & du geste ; on ne parloit plus de lui, qu'il approuvoit encore. La sœur lui dit à la fin : que son frère avoit de ne pouvoir se faire entendre ; je lui fers d'interprete par le moyen des langues que j'ai apprises d'une fée. Vous avez donc tant de fées parmi vous ? dit Galantine. Elle accompagna cette question d'un grand soupir ; oui, madame, nous en avons, lui répondit la sœur. Mais, si je ne me trompe, vous avez reçu quelques chagrins de celles qui habitent la terre ? du moins,

ce soupir qui vient de vous échapper me donne lieu de le croire. La princesse, à laquelle on n'avoit recommandé aucun secret sur ses avantages, ne perdit en ce cas que le plaisir de l'indiscrétion. Elle raconta donc tout ce que Bonnette lui avoit conté à elle-même. Vous êtes à plaindre, lui dit la sirène, quand elle eût achevé de l'instruire; cependant vos maux ne sont peut-être pas sans remède : mais il est temps de finir une première visite. La princesse charmée de l'espérance dont elle la flattoit, lui fit mille amitiés, & elles se séparèrent en se promettant de se voir très-souvent.

La princesse parut charmée de cette aventure; indépendamment de l'espérance que la sirène lui avoit donnée, c'étoit beaucoup que d'avoir trouvé quelqu'un avec qui il lui fût possible de s'entretenir. Nous allons, disoit-elle à sa gouvernante, faire connoissance avec plusieurs de ces marins, ils ne seront peut-être pas tous aussi vilains que le premier que nous avons vu. Enfin, nous ne serons pas éternellement dans la plus profonde solitude. Mon dieu! lui répondit Bonnette, que les jeunes personnes se flattent aisément! Je vous dis, moi, que j'ai peur de ces gens-là. Mais que dites-vous, ajoute-t-elle, du bel amant dont vous avez fait la conquête? Que je ne l'aimerai jamais, répondit la princesse, & qu'il me déplaît infiniment; mais enfin, pourrâit-elle, je veux voir si, par le moyen de sa parenté, la ter-

Marine, il ne pourra pas me rendre quelque service. Je vous le répète encore, disoit toujours Bonnette; ces visages dont les couleurs sont bizarres, & ces grandes queues doivent vous faire peur; mais Galantine plus jeune, étoit par conséquent plus hardie & moins sage. La sœur vint la revoir plusieurs fois, & lui parla toujours de l'amour de son frère; & la princesse, toujours occupée de sa prison, en parloit toujours aussi à la sœur, qui lui promit à la fin de lui amener au premier jour la fée Marine, & l'assura qu'elle l'instrueroit de ce qu'elle auroit à faire. Cette fée vint dès le lendemain avec la sœur: la princesse la reçut comme sa libératrice. Quelques momens après son arrivée, elle proposa à Galantine de lui faire voir les dedans de la tour, & d'aller faire ensemble un tour dans le parterre; car (avec le secours de deux béquilles) elle pouvoit se promener & marcher; il lui étoit aisé, attendu son état de fée, de demeurer hors de l'eau tant qu'elle en avoit envie; cependant elle étoit obligée de se mouiller le front de tems en tems. Pour satisfaire à cette nécessité, elle portoit toujours une petite fontaine d'argent pendue à sa ceinture. Galantine accepta la proposition de la fée, & Bonnette demeura dans la salle pour entretenir le reste de la compagnie. Quand elles furent arrivées dans le jardin, ne perdons point de tems, dit-elle à la princesse, voyons un peu si je puis vous rendre service. Galantine lui conta très-

exactement toute son histoire ; & la fée pour-lors prenant la parole, lui dit : Je ne puis rien pour vous, ma chère princesse, du côté de la terre, & mon pouvoir ne va point au-delà de mon élément ; mais vous avez une ressource pour laquelle je puis vous offrir tous les secours qui dépendent de moi. Si vous voulez faire l'honneur à Gluanin de l'épouser, honneur qu'il desire avec une ardeur infinie, vous pourrez habiter avec nous. Je vous apprendrai en un moment à plonger & à nager tout aussi-bien que nous le pouvons faire ; j'endurcirai votre peau sans en altérer la blancheur, & je la préparerai de façon que la fraîcheur de l'eau, bien loin de vous incommoder, vous fera même un grand plaisir ; mon cousin, ajouta-t-elle, est naturellement un des bons partis qu'il y ait dans la mer ; & je lui ferai de si grands avantages en faveur de votre alliance, que rien n'égalera votre bonheur. La fée parla avec tant de force, que la princesse fut en balance, & qu'elle demanda quelques jours pour faire ses réflexions. Comme elles se préparoient à retourner joindre la compagnie, elles apperçurent un vaisseau. La princesse n'en avoit jamais vu aussi distinctement que celui-ci, parce qu'aucun n'avoit jamais osé approcher si près de la tour. L'on distinguoit aisément sur le tillac de ce navire, un jeune-homme couché sous un pavillon magnifique, qui paroissoit fort attentif à regarder avec ses lunettes du côté de la tour ; mais l'étrangé-

ment empêchoit que l'on ne pût en distinguer davantage. Le vaisseau commençant à s'éloigner, Galantine & la fée retournerent joindre la compagnie, celle-ci, fort contente de sa négociation, assura la première en la quittant, qu'elle reviendroit bientôt faire sa volonté.

Aussitôt que la fée fut partie, Galantine conta tout ce qui s'étoit passé à sa gouvernante, qui fut très-ébahie de voir le parti que sa pupille étoit à la veille de prendre; elle craignoit infiniment de devenir elle-même sur ses vieux jours une vieille fille. Pour remédier à tous les inconvéniens qu'elle prévoyoit, voici ce dont elle s'aida. Comme elle peignoit parfaitement bien en miniature, elle fit, et se le lendemain matin, un portrait qui représentoit un jeune homme dont les cheveux étoient blonds & très-petits, les yeux bleus; il avoit le plus beau teint du monde, les dents blanches & le nez un peu retrouffé; enfin elle ressembloit tous les traits d'une figure charmante, & l'on verra par le suite qu'il falloit qu'un prince de son naturel eût aidé dans son ouvrage qu'elle s'étoit contentée que pour faire voir à Galantine la ressemblance qu'il y avoit d'un homme à son amant mortel, et dans le dessein de la détourner d'un mariage qui n'étoit nullement de son goût. Quand elle présenta son ouvrage, la princesse en fut frappée d'étonnement, & lui demanda s'il étoit possible qu'il y eût au monde un homme qui ressemblât à ce

portrait. Bonnette l'assura que rien n'étoit plus ordinaire, & qu'il y en avoit encore de plus beaux. J'ai peine à le croire, lui répondit Galantine; mais, hélas! celui-ci ni ses pareils ne peuvent jamais être pour moi, ils ne me verront point, & je ne les verrai de ma vie. Que je suis malheureuse! s'écria-t-elle; cependant Galantine passa la journée à considérer cette peinture; elle eut l'effet que Bonnette en avoit attendu elle ruina les affaires de Gluantin qui étoient en assez bon train; mais la gouvernante se repentit d'avoir fait un trop beau portrait, car la princesse perdoit, pour le voir plus long-temps, le boire & le manger. Si jamais l'amour qu'un portrait a pu inspirer a été accompagné de quelque vraisemblance, c'est assurément dans le cas & dans les circonstances de cette histoire.

La fée Marine revint peu de jours après la visite dont on a fait le détail, pour savoir qu'elles étoient les intentions de Galantine; mais cette jeune personne, toute occupée de sa nouvelle passion (car c'étoit du véritable amour qu'elle avoit conçu) ne put se ménager avec prudence. Elle rompit donc brusquement avec la fée; mais ce qui ne fut pas trop bien, c'est qu'elle laissa voir tant de mépris & tant d'aversion pour Gluantin, que la fée Marine, outrée de ce refus, quitta la princesse, bien résolue de s'en venger. Cependant la princesse avoit fait une conquête qu'elle ignoroit. Le vaisseau qu'elle avoit

vu si proche de son habitation, portoit le plus beau prince du monde : il avoit entendu parler de l'enchantement de la tour, il voulut en avoir approché plus près que personne ; il avoit sur son bâtiment des lunettes d'approche excellentes, & si bonnes, qu'en examinant la tour enchantée dans le seul dessein de satisfaire sa curiosité, il apperçut la princesse ; & la preuve qu'il la vit bien distinctement, & de la bonté de ses lunettes, c'est qu'il en devint éperdument amoureux. Il voulut comme un jeune homme, & comme un nouvel amant, deux choses qui font toujours tout risquer, aller mouiller auprès de la tour, faire mettre sa chaloupe à la mer, & se présenter à tous les dangers que l'enchantement pouvoit faire courir ; mais tout son équipage l'en empêcha, en se prosternant à ses pieds. Son écuyer, que la peur avoit le plus saisi, ou que les connoissances rendoient plus éclairé, fut aussi le plus éloquent. Vous nous conduisez tous à une mort inévitable, lui dit-il, seigneur ; daignez venir mouiller à terre, je vous promets d'aller trouver la fée Commode, elle est ma parente, & m'a toujours fort aimé ; je réponds de son zele & de son talent, je suis bien certain qu'elle vous rendra service. Le prince se rendit, quoiqu'avec peine, à tant de bonnes raisons. Il débarqua donc à la côte la plus voisine, & fit partir son écuyer pour aller trouver sa parente, implorer sa protection & lui demander des secours.

Pour lui , il fit dresser une tente sur le bord de la mer ; & toujours la lunette à la main , il regardoit , ou la princesse , ou sa prison ; & son imagination , qui s'échauffoit , lui retraçoit souvent des choses qui n'avoient de réalité que dans sa tête. Au bout de quelques jours , l'écuyer revint avec la fée Commode ; le prince lui fit des caresses extraordinaires , l'écuyer l'avoit instruite en chemin de ce dont il s'agissoit. Je vais , dit-elle au prince , pour ne point perdre de tems , envoyer un pigeon blanc , en qui j'ai une confiance infinie pour fonder l'enchantement ; s'il trouve quelqu'endroit foible , il entrera dans le parterre & dans le jardin qui couronnent la tour : je lui ordonne de nous en rapporter quelques fleurs pour preuve qu'il aura pu y parvenir. S'il a pu y arriver , je trouverai bien le moyen de vous y introduire. Mais , dit le prince , ne pourrois-je pas , par le moyen de votre pigeon , écrire un mot à la princesse , pour l'instruire de la passion qu'elle m'a inspiré ? Vous le pouvez , lui dit Commode , & même je vous en donne le conseil ; aussi-tôt le prince écrivit cette lettre.



L E T T R E

DU PRINCE BLONDIN

A GALANTINE.

» Je vous adore, & je suis instruit de votre
 » dévouée; si vous voulez, belle princesse, rece-
 » voir l'homme de mon cœur, il n'y a rien que
 » je n'entreprene pour me rendre le plus heureux
 » de tous les hommes en faisant vos malheurs.

BLONDIN.

Quand ce billet fut écrit, on l'attacha au cou du pigeon, qui n'attendoit que ses dépêches, car il avoit déjà reçu ses ordres. Il prit son vol de bonne grace, & partit à tire d'ailes; mais quand il approcha de la tour, il en sortit un vent impétueux qui le repouffoit avec violence; il ne fut point rebuté d'un tel obstacle, il fit cesia-tant de tours qu'il trouva l'endroit que la fée Révenô avoit mal enchanté; aussitôt il se glissa & vola dans le jardin pour attendre la princesse, & pour se reposer. La princesse se promenoit ordinairement seule, par goût, parce qu'elle avoit une passion dans le cœur; par nécessité, parce que la gouvernante ne pouvoit plus monter

qu'avec beaucoup de peine. D'abord que le pigeon la vit paroître , il fut au-devant d'elle de la façon du monde la plus flatteuse. Galantine le careffa; & lui voyant au cou un ruban couleur de rose , elle voulut voir de quelle utilité il pouvoit être; quelle fut sa surprisè en voyant le billet! Elle le lut; voici quelle fut la réponse dont elle chargea le beau pigeon.

L E T T R E

DE LA PRINCESSE GALANTINE.

AU PRINCE BLONDIN.

« Vous m'avez vu , & vous m'aimez , dites-
» vous , je ne puis voûs aimer, ni vous promettre
» de vous aimer sans vous avoir vu, envoyez-moi
» votre portrait par le même courier : si je vous
» le renvoie , n'ayez aucune espérance ; mais si je
» le garde , en travaillant pour moi, vous travail-
» lerez pour vous ».

GALANTINE.

Elle attacha cette lettre de la même façon que celle qu'elle venoit de recevoir , & congédia le pigeon , qui n'oublia pas qu'il lui étoit ordonné

d'emporter une fleur du parterre ; mais comme il n'ignoroit pas les idées vives que les amans attachent souvent aux bagatelles, il en déroba une qu'il aperçut sur la main de la princesse, & s'envola. Le retour de cet oiseau causa une si grande joie au prince, que, sans l'inquiétude qu'il avoit encore, il en seroit peut-être devenu fou. Il vouloit faire repartir le pigeon sur le champ, & le charger d'un portrait de lui, que, par le plus grand hasard du monde, il avoit dans son équipage ; mais la fée lui donna pour son courrier une heure de repos, que le prince employa à faire ces vers, dont il accompagna son portrait.

Que vous avez touché mon cœur !
 Que vous l'avez rendu sensible !
 Mais ! que ne m'est-il possible
 De vous exprimer son ardeur !
 Oui, mon bonheur seroit extrême,
 Si le charmant objet que j'aime
 A la fin ressentoit un peu
 Quelque étincelle de ce feu ;
 Mais je ne vois pas l'espérance
 D'être libre de cet enchantement,
 Sans d'amour & de constance,
 Ne se rebute un tendre amant.

Le pigeon se mit donc en campagne, chargé de

ces vers & du portrait; la princesse n'étant pas certaine qu'il dût arriver, l'attendoit cependant; elle étoit dans le jardin, & n'avoit rien conté à sa gouvernante de cette dernière aventure; car elle commençoit à ressentir le mystère, & cette réserve que les premiers sentimens inspirent à une jeune personne. Elle prit avec empressement le portrait dont le pigeon étoit chargé, & sa surprise fut infinie, quand en ouvrant la boîte, elle trouva que le portrait du prince Blondin ressembloit parfaitement à celui que Bonnette avoit peint. Par un de ces hasards heureux dont on ne peut rendre compte, la joie de Galantine fut extrême en faisant cette agréable découverte; & pour exprimer d'une manière galante tout ce qu'elle ressentoit elle-même, elle ôta le portrait du prince de la boîte qui le renfermoit, mit à sa place celui qu'elle aimoit le plus de tous ceux que Bonnette avoit peints, & renvoya sur le champ le pigeon qui commençoit un peu à se fatiguer, & qui n'auroit pu résister à servir bien long-tems des amans dont le commerce étoit aussi vif. Le prince Blondin avoit toujours les yeux tournés vers la tour, dans l'attente de son courrier. Il vit enfin arriver le bienheureux pigeon; mais que devint-il quand il reconnut à son coa la même boîte dont il l'avoit chargé! Il en pensa mourir de douleur. La fée, qui ne le quettoit point, le consola de son mieux, elle prit elle-même cette boîte qu'il ne daignoit seulement

pas regarder, elle l'ouvrit, & lui fit voir combien il avoit tort de s'affliger. En un moment il passa dans une extrémité de joie qui ne pouvoit être comparée qu'à celle de son chagrin. Ne perdons point de tems, lui dit alors Commode; je ne puis vous rendre heureux qu'en vous changeant en oiseau; je vous rendrai votre première forme quand il en sera tems. Le prince sans balancer se forma au déguisement, & à tout ce qui pouvoit l'approcher de ce qu'il adoroit. Pour lors la bonne Commode le toucha de sa baguette, & il devint en un instant le plus joli colibri du monde, qui joignoit aux agrémens que la nature avoit départis à ce charmant oiseau, celui de paroitre le plus agréablement du monde. Le pigeon fut chargé de le conduire. Galantine fut étonnée de voir un oiseau qu'elle ne connoissoit pas; mais le pigeon arriva avec le pigeon, son cœur fut ému; & se précipitant en volant à elle, lui dit: Bonjour, belle pucelle; elle n'avoit jamais entendu parler d'oifeaux; cette nouveauté redoubla le plaisir avec lequel elle regardoit celui-ci; elle le prit sur son doigt, & tout à l'heure elle lui dit: Baisez, baisez Colibri; elle y consentit avec joie, & lui fit mille caresses. Je laisse à penser si le prince étoit content, & s'il n'étoit pas facile en même-tems de n'être qu'un colibri; car les amans sont les seuls dans le monde qui éprouvent les deux en même-tems. Quand la princesse, inquiète de son nouvel oiseau, se fut long-tems promené

promenée avec lui , elle vint se reposer dans un des cabinets de verdure du jardin , & se coucha sur un lit de roses sans épines ; elle étoit alors dans le plus aimable négligé ; tout ce qui lui étoit arrivé , tout ce que son cœur avoit éprouvé dans le jour , ne lui avoit pas donné le tems de songer seulement qu'il y eût une toilette dans le monde. La chaleur l'avoit engagée à ne point renfermer des beautés que seule elle pouvoit montrer. Elle plaça colibri dans son sein , & commençoit à se livrer aux charmes d'un doux sommeil , lorsque Commode trouva bien le moyen de la réveiller en rendant au prince sa première forme ; ce qui s'exécuta si promptement , qu'en ouvrant les yeux , elle se trouva dans les bras d'un amant qu'elle aimoit.

L'étonnement , l'agitation du cœur , l'ignorance même dans laquelle elle avoit vécu , & le premier embarras de cette espèce , n'étoient guère capables de la défendre contre l'amant le plus tendre : aussi l'enchantement fut-il détruit. Dans ce moment , la tour fut agitée , elle trembla , & commençoit à s'entr'ouvrir : Bonnette , alarmée , & qui étoit dans l'appartement d'en-bas , monta sur la terrasse pour périr du moins auprès de la princesse. Les secousses violentes dont la tour étoit agitée , redoubloient à chaque moment ; mais quand elle arriva sur le haut de la tour , & qu'elle la vit penchée & prête à s'écrouler dans la mer , elle s'évanouit , au moment que les deux

fées, Paſſible & Commode, arrivèrent dans un char de glace de Veniſe, tiré par ſix gros aigles. Sauvez-vous promptement, dirent-elles aux deux amans, cette tour va tomber, & vous péririez avec elle. Ils montèrent dans le char des fées, ſans avoir le tems de leur faire aucun compliment. Le prince eut cependant celui de jeter la gouvernante, toute évanouie qu'elle étoit, dans le fond de la voiture. A-peine commencèrent-ils à s'élever dans l'air, que la tour s'abîma avec un bruit effroyable; car la fée Marine, Gluantin & ſes amis étoient ceux qui, pour ſe venger de la princeſſe, avoient frappé les fondemens de la tour. La fée Marine, voyant que le ſecours des fées s'oppoſoit à ſes deſſeins, voulut voir ſi, par une guerre ouverte, elle ne pourroit pas s'emparer de Galantine. Elle forma tout d'un coup une grande voiture d'exhalaiſons, dans laquelle elle ſe plaça avec toute ſa famille, & la remplit d'huîtres à l'écaille, de rochers, de pierres & d'autres bagatelles de cette eſpèce. Avec cette voiture & ces munitions, elle ſe fit conduire par un grand vent du côté de la terre, & coupa le chemin à la voiture de glace. La fée Marine fit plus, elle ordonna à tout ce qui ſe trouva à dix lieues à la ronde, de canards ſauvages, de macreuſes, & autres oïſeaux dépendans de la mer, de venir obſcurcir l'air, & s'oppoſer au débarquement des fées: ce qui fut exécuté avec un naufrage inſupportable. Nos deux amans le crurent perdus.

Comme ils étoient dans le goût de détruire des enchantemens, ils auroient encore bien volontiers pris des mesures contre celui-ci ; mais les fées ne le jugèrent pas à-propos. Commode tira du coffre de la voiture une grande quantité de pétards & de fusées qu'elle avoit apportés, dans le dessein de faire apparemment un petit feu d'artifice. Quoiqu'il en soit, elle s'en servit utilement ; car elle en jeta un si grand nombre contre cette importune volatile, qu'elle fut obligée de s'écarter. Alors le charriot ennemi mit sa dernière ressource en œuvre. Aucun des marins ne doutoit point qu'avec les pierres & les huîtres ils n'eussent bientôt abîmé & mis en pièces le char de glaces. Le projet n'étoit point mauvais, il est même à présumer qu'il auroit eu tout l'effet qu'ils en attendoient ; mais la fée Paisible tira de sa poche un miroir ardent qu'elle portoit toujours avec elle. Il faut être de bonne-foi, je n'ai jamais trop su pour quel dessein elle s'étoit chargée de cet ustensile. Elle plaça son miroir de manière qu'elle chauffa ses ennemis d'une façon qui leur étoit aussi importune qu'inconnue. Ils jetèrent des cris épouvantables ; & les exhalaisons s'étant fondues dans le moment, toute la famille marine, & la fée elle-même, furent précipitées pêle-mêle dans la mer. Nos fées victorieuses continuèrent leur chemin dans le dessein d'arriver dans les états de la reine Mutine. Ils trouvèrent qu'elle ne vivoit plus ; elle avoit voulu, moitié par la envie :

d'une nouvelle punition , moitié par raison ; contraindre la dureté de son caractère ; elle avoit pour cet effet tant ravalé de méchancetés & de noirceurs ; elle s'étoit si prodigieusement contrainte , qu'après avoir eu plusieurs grandes maladies , elle avoit à la fin succombé , il y avoit déjà quelques années. Le bon roi qui l'avoit épousée , goûta bien aisément les douceurs du veuvage ; & quoiqu'il n'eût point eu d'autres enfans que sa fille qu'il n'espéroit pas de revoir , rien dans le monde n'auroit pu l'engager à se marier une seconde fois. Il gouvernoit ses états fort paisiblement ; & le bon roi Prudent , le grand-père de Galantine , venoit d'arriver chez lui , malgré son grand âge , dans le dessein de passer les vacances avec lui. Quelle joie ces bons princes éprouvèrent-ils ! Elle se communiqua à toute leur cour , en voyant arriver les fées qui ramenoient une princesse charmante , la fille de leur roi. L'on ordonna que les noces des deux amans seroient célébrées dès le lendemain. On dépêcha dans le moment même des couriers de tous les côtés pour prier les fées de vouloir bien les honorer de leur présence. On n'oublia pas , comme l'on peut croire , de prier la fée Crave. Elles arrivèrent , en effet , de toutes parts. Les fêtes , les bals , les tournois , les grands festins continuèrent très-long-temps. On fit la guerre , en même-tems que beaucoup de remerciemens , à la fée Réventé , des fautes qu'elle avoit commises dans son

enchantement. Elle en fut quitte pour dire que les amans étoient toujours plus adroits que les enchantemens n'étoient exacts, & qu'il n'étoit pas possible qu'il s'en trouvât d'insurmontables pour eux.

J'oublois de dire que la gouvernante revint de son évanouissement, lorsqu'elle fut arrivée au palais. Enfin tout le monde fut content; & les fées ayant pris part pendant plusieurs jours à la joie publique, retournèrent à leurs affaires, ou bien à d'autres plaisirs. Nos amans s'aimèrent toujours, & furent les plus heureux princes de la terre.





LA PRINCESSE

MINUTIE,

ET

LE ROI

FLORIDOR.

CONTÉ.



Il y avoit une fois un roi & une reine qui moururent assez jeunes, & qui laissèrent un fort beau royaume à la princesse leur fille unique, qui n'avoit alors que au plus que treize ans. Elle s'imagina qu'elle devoit régner, & tous ses bons sujets se le persuadèrent aussi, sans trop sçavoir pourquoi; cependant elle eut une protection qui ne lui fit pas d'avoir sa difficulté.

Le roi & la reine moururent du mal en mourant

la consolation de laisser la princesse leur fille sous la protection d'une fée de leurs amies. Elle s'appelloit Mirdandene : c'étoit une très-bonne femme ; mais elle joignoit au défaut de se laisser prévenir, celui de n'en jamais revenir. Quant à la petite reine, elle étoit si petite, qu'on l'avoit appelée Minutie.

Voilà donc ce beau royaume gouverné par la prévention & la minutie. Jamais la princesse n'avoit été corrigée du goût qu'elle témoignoit pour les bagatelles ; ce fut pour elle qu'on inventa ces petites étrennes, tous ces colifichets qui, depuis, nous ont accablés.

Cette princesse signala la grandeur de ses idées par un trait que je choisis entre mille. Elle ne voulut pas garder pour général de ses armées, & même elle exila de sa cour un vieillard recommandable par les services qu'il avoit rendus à l'état. Et pourquoi ? Parce qu'il étoit venu chez elle avec un chapeau bordé d'argent, dans le même tems qu'il portoit un habit galonné d'or. Elle trouva qu'un homme capable d'une telle négligence à la cour, seroit aussi incapable, par la même raison, de se laisser surprendre par l'ennemi. Le discernement qu'elle se fit d'y avoir montré dans cette occasion, & la folie dont elle trouvoit dans ses plus petites idées, auroient dirigé une tête bien plus forte.

Assez près de ce grand pays il y avoit un petit royaume, mais si petit, que je ne sçavois quel se

comparer. Une reine-mère l'avoit long-tems gouverné au nom du prince Floridor ; mais cette bonne reine mourut. Floridor , le fils le plus tendre que l'on ait connu , ressentit vivement cette perte , & conserva toujours la reconnoissance des obligations qu'il lui avoit. Une des plus grandes étoit une éducation parfaite, le plus d'air du côté du corps , ce qui l'avoit rendu aussi robuste que dispos ; & la plus douce de celle de l'esprit , ce qui lui en avoit donné les agrémens & la solidité. Ce jeune prince étoit beau & bien fait. Il gouvernoit sagement , sans abuser d'une autorité despotique. Ses desirs étoient réglés ; en un mot , il eût été un particulier aimable. Ses frères l'adoroient , & les étrangers qui passoit à sa cour , convenoient qu'il eût fait le bonheur du plus grand des empires : mais ce que l'on ignoroit , c'est qu'il devoit à une fourmi charmante un aussi grand nombre d'avantages. Elle s'étoit attachée à lui dès son enfance. A la mort de la reine , la bonne fourmi fut la seule consolation à laquelle il pût avoir recours. Il ne se fit aucune démarche sans aller auparavant consulter la fourmi dans un bois des jardins de palais , qu'elle avoit choisi pour sa résidence. Si souvent il abandonnoit sa cour & les plaisirs pour aller chercher sa conversation. Aucune saison ne l'empêchoit de paraître à ses yeux , & quelque rigueur que son être l'hiver , elle sortoit toujours de sa demeure pour le mieux régler qui fût à tout lieux

à la ronde. Elle lui donnoit des conseils auffi remplis de prudence que de sagesse. L'on conçoit aisément que la jolie fourmi dont nous parlons , étoit une fée ; son histoire arrivée il y a plus de sept mille ans , se trouve rapportée l'an vingt - deux mille du monde , à la page quatre cent soixante du volume de cette année. Il eût donc été aisé à la fourmi de donner au roi, qu'elle aimoit, quelques royaumes ; les fées en disposent à leur fantaisie : mais la fourmi étoit prudente, & la prudence conduit toujours à la justice. Ce n'est pas qu'elle ne souhaitât avec ardeur l'avancement de Floridor ; mais elle vouloit qu'il n'employât pour l'obtenir que des moyens qui pussent flatter la véritable gloire qu'elle avoit imprimée dans son cœur. La fourmi est naturellement patiente ; elle attendit donc les occasions de mettre dans tout leur jour les vertus de son élève. La conduite de Minutie, & la prévention de Mirdandene , lui en fournirent bientôt les moyens. L'on apprit que le feu de la révolte s'étoit allumé dans le grand royaume de Minutie. Quand cette nouvelle eut été confirmée par toutes les gazettes , la bonne fée fourmi voulut que Floridor partît avec un simple écuyer pour aller secourir la reine sa voisine. Elle le rassura sur le gouvernement de ses états pendant son absence , en lui promettant de ne les point abandonner. Elle ne lui donna en partant qu'un franc moineau , un petit courreau , que l'on appelle communément une janthette.

& une coquille de noix. Les préfens que je vous fais, lui dit-elle, vous paroiffent médiocres; mais foyez tranquille avec eux, ils vous ferviroient au befoin, & j'efpère que vous vous en trouverez bien. Il lui promit fans peine une confiance qu'elle avoit bien méritée dans fon efprit; & quand il lui eut fait de tendres adieux, il fe mit en chemin, regretté de tout fon petit peuple, comme s'il eût été le frère, le fils, ou l'ami de chacun de fes fujets.

Il arriva dans la capitale des états de Minutie; il la trouva toute en remeur, parce que l'on venoit d'apprendre qu'un roi voifin s'avançoit à grandes journées, fuivi d'une des plus terribles armées. Il venoit à deffein de s'emparer du royaume. Floridor apprit que la reine s'étoit retirée dans une maifon délicieufe qu'elle avoit auprès de fa capitale, où tous les colifichets brilloient à l'envi. Cette retraite avoit cependant un motif; elle vouloit méditer bien féricufement, & décider fans être interrompue, fi les troupes que la fée avoit ordonné qu'on levât pour s'opposer à l'ufurpation, porteroient ou des cocardes bleues ou des cocardes rouges. Cependant la reine avoit alors vingt ans. Le roi Floridor s'étant informé du chemin qui conduifoit à cette maifon de campagne, y courut avec empreflement. Sa belle figure prévint Mirdandene en fa faveur. Le compliment qu'il fit à la reine & à elle ne fit qu'augmenter la bonne opinion que fon alerç avoit imprimée, & les

offres de ses services furent d'autant mieux reçues, que l'état étoit dans une situation fort embarrassante. Minutie parut charmante à Floridor. Dès ce moment le roi en devint éperdument amoureux ; pour-lors ce zele & cette vivacité toujours inféparables de l'amour, éclatèrent dans ses discours & dans ses actions, comme il brilla dans ses yeux ; & ce fut avec un soin extrême qu'il se mit au fait de la situation présente des affaires. Il voulut avoir recours au pouvoir de la fée ; mais l'aveugle prévention de Mirandene l'avoit engagée depuis long-tems à donner sa baguette à Minutie ; dans le dessein de la divertir, & cette princesse en avoit fait un usage si prodigieux, qu'elle étoit usée, & qu'elle n'avoit plus de force ni de vertu, sur-tout pour les choses sérieuses. Floridor alla dans la capitale ; mais il ne trouva ni fortifications, ni munitions.

Cependant l'usurpateur approchoit de plus en plus. Floridor ne vit qu'un remède dans la personne du roi ennemi ; & ne trouvant aucune ressource, il fut obligé de proposer à la reine le parti de la fuite, en lui offrant fièrement un asyle dans ses états. La prudence lui conseilloit dans ce parti que son courage démentoit, mais il s'agissoit de sauver une princesse malheureuse ; cependant il ne se crut cette proposition qu'aux conditions de recevoir lui-même s'exposer à tous les dangers de la mer, & de se faire mille efforts pour rendre à la reine un royaume qu'elle n'appartenoit pas à lui de

mement, tout auffi-tôt qu'il auroit mis fa perſonne en ſuret  dans ſon petit royaume. Mirdandene convaincue par-tout ce que le roi lui représenta , accepta la propoſition du prince , & la reine ne conſentit au départ, que lorſqu'on lui eut promis que le cheval dont elle devoit ſe ſervir pendant le voyage auroit un harnois couleur de roſe , & que Floridor lui eut fait préſent du moineau que la fée lui avoit donné en partant. L'oiſeau fut bientôt donné : mais quoique le départ preſſ t, il fallut attendre que l'on e t fait venir de la ville un harnois de cheval , tel que la reine le d ſiroit ; il vint enfin , & Floridor & Minutie , ſans autre ſuite que Mirdandene , prirent la route des  tats du roi. Floridor étoit enchanté de conduire Minutie chez lui , & d'imaginer qu'il étoit utile à ce qu'il adoroit ; être amoureux & voyageur , ce ſont des choſes qui ſouvent en font beaucoup dire ; Floridor en annonçant la petiteſſe de ſes  tats, dont il rougiſſoit quelquefois , ne put ſe taire des obligations qu'il avoit à la bonne fourmi ; cependant en venant au détail de ſon départ , la noix , le petit couteau & le moineau parurent à la reine des pr ſens fort ſinguliers. Elle eut envie de voir la noix ; le roi la lui donna ſans peine ; d'abord qu'elle fat entre ſes mains, elle s'écria : Pons dieux ! qu'efte-ce que j'entends ? elle prêta l'oreille avec plus d'attention , & pour-lors elle dit avec une ſurpriſe mêlée de curioſité : J'entends (mais diſtinctement) des

petites voix d'hommes , des henniffemens de chevaux , des trompettes , enfin un murmure fort fingulier ; voilà la plus jolie chose du monde , continue-t-elle. Dans le tems que le prince étoit occupé lui-même de ce qui faisoit l'amusement de ce qu'il aimoit , il apperçut les coureurs de l'armée des révoltés , prêts à le joindre , & par - conséquent prêts à les arrêter ; pour-lors dans ce péril , par un mouvement machinal , il cassa la noix , & il en vit sortir trente mille hommes effectifs , tant cavalerie , infanterie , que dragons , avec l'artillerie & les munitions nécessaires. Il se mit à leur tête ; & faisant face à l'ennemi , il fit (sans jamais se laisser entamer) la plus belle retraite du monde ; il s'empara par ce moyen des montagnes qui se trouvoient sur son passage , & sauva la reine des mains de ses sujets révoltés. Après cette belle manœuvre de guerre , qui ne laissa pas d'être fatigante , & l'alarme du danger que la reine avoit couru , ils se reposèrent quelques jours sur la montagne ; mais comme tout le pays étoit en armes , en avançant pour continuer leur route , ils apperçurent une autre armée bien plus nombreuse que celle qu'ils avoient évitée , & qu'ils ne pouvoient attaquer sans témérité. Dans cette cruelle situation , la reine lui demanda le petit couteau que la fourmi lui avoit donné , pour s'en servir à quelque bagatelle dont elle s'amusoit ; mais trouvant qu'il ne coupoit pas à sa fantaisie , elle le jeta ,

en difant : Voilà un plaifant couteau; auffi-tôt qu'il eut touché la terre, il fit un trou très-confidérable; le roi fut frappé du talent de fa jambette, & fur le champ traça tout autour de la montagne des retranchemens profonds qui la rendoient imprenable; quand cette opération fut faite, & qui ne l'occupa que le tems néceffaire pour en faire le tour, le moineau dont il avoit fait préfent à Minutie, prenant fon vol, faifit le fommets de la montagne, & battant des ailes, s'écria d'une voix terrible : Laissez-moi faire, vous allez voir beau jeu; forttez-vous de deffus la montagne, marchez à l'ennemi, & ne vous embarrassez de rien. Il fut obéi fur le champ, & le moineau enleva la montagne tout auffi facilement qu'il auroit fait un brin de paille, & parcourant les airs, il la laiffa tomber fur l'armée ennemie, dont il écrafa, fans doute, une grande partie; le refte prit la fuite, & laiffa le paffage libre. Le prince, qui n'étoit occupé que du defir de voir la reine en fureté, fouhaita de pouvoir fe livrer à la viteffe de fes chevaux; mais comme une marche d'armée conduït néceffairement à la lenteur, il eût bien voulu qu'elle fe trouvât rentrée dans fa coquille; à-paine en eût-il formé le fouhait, qu'en effet elle s'y trouva renfermée; il la remit dans fa poche, ils arrivèrent dans le petit royaume, où la bonne fourmi les reçut avec toutes les marques de la plus pure amitié.

Quand Floidor eut donné tous fes feins pour

que Minutie fût à son aise, & qu'elle ne manquât de rien dans son palais, il ne songea plus qu'à son départ, d'autant plus aisément que l'amitié de la bonne fourmi le rassuroit sur tout ce qui pouvoit regarder la reine. Pendant le voyage qu'il venoit de faire, & le peu de tems qu'il avoit passé dans ses états, il eut la liberté de faire à Minutie l'aveu d'un amour qu'elle eut la douceur de se laisser persuader; ensui il se fit se séparer, leurs adieux furent tendres, & Floridor partit sans aucun secours que celui d'une lettre de Minutie, adressée à tous ses bons & fidèles sujets, par laquelle elle leur commandoit d'obéir au roi Floridor en tout ce qu'il leur ordonneroit.

La bonne fourmi ne lui donna ni la noix ni le petit couteau qui lui avoient été remis à son retour; la reine voulut seulement qu'il reçût de ses mains le moineau qu'il lui avoit donné, en le priant de le porter toujours sur lui, aussi bien qu'une écharpe de nonpareille qu'elle avoit faite elle-même. Le roi suivit exactement la même route qu'il avoit tenue pour conduire la reine, non-seulement parce que les amans sont touchés de revoir les lieux embellis par ce qu'ils aiment, mais encore parce que c'étoit le chemin le plus court. Lorsqu'il fut auprès de la montagne transplantée, le moineau s'élevant dans les airs, partit pour la prendre avec la même facilité que celle qu'il avoit employée quelques jours

auparavant, & la reporta au même endroit d'où il l'avoit enlevée. Le moineau faisant usage de la terrible voix dont il favoit si bien se servir quand il le vouloit, dit à tous ceux qui s'étoient trouvés enfermés sous la montagne : Soyez fideles à Minutie, faites ce que le roi Floridor vous commandera de sa part. . . . Et pour-lors ce singulier moineau disparut. La montagne étoit creusée, ainsi tous ceux qui se trouvèrent pris, étoient comme sous une cloche ; il ne leur manqua rien pendant tout le tems qu'ils y furent renfermés. Tous les soldats & les officiers qui revoyoient le jour avec un si grand plaisir, frappés de ce qu'ils venoient d'entendre, coururent en foule auprès de Floridor, dont la belle figure étoit intéressante ; le regardant comme un dieu, ils voulurent l'adorer. Le roi touché de leur obéissance & du nouveau serment de fidélité qu'ils jurèrent entre ses mains pour leur légitime reine, reçut leurs respects, & non leur adoration, après leur avoir montré la lettre dont il étoit chargé. Il fit la revue de cette armée, il en choisit cinquante mille des plus beaux, & de ceux dont la bonne volonté fait toujours réussir les projets des généraux. Il établit dans sa nouvelle armée une discipline très-exacte, dont il étoit à la fois l'auteur & l'exemple ; & ce fut avec ces troupes qu'il rendit invincibles, qu'il défit les troupes innombrables d'un usurpateur qu'il tua lui-même dans un des derniers combats,

combats , & sa mort rendit à Minutie un royaume qu'elle avoit absolument perdu.

Floridor parcourut toutes les provinces de ce grand état , & rétablit l'autorité de Minutie qu'il vint retrouver.

Mais quel changement ne trouva-t-il point dans le caractère & dans l'esprit de cette jolie reine ! Les conseils de la bonne fourmi , & plus que tout , l'amour & l'envie de plaire & d'être digne de Floridor , l'avoient corrigée. Elle fut honteuse d'avoir toujours fait de petites choses avec de grands secours , pendant que son amant en avoit fait de si grandes avec de si petits. Ils se marièrent & vécurent heureux.





LA BELLE

HERMINE

ET

COLIBRI.

CONTE (1).



IL étoit une fois un roi que l'on avoit fort mal élevé, ce qui surprenoit tout le monde, car la mauvaise éducation n'étoit pas autrefois si commune; jamais on n'avoit osé le contredire; en un mot, on avoit si bien fait, que je ne crois pas qu'il sût lire: aussi, tous ses sujets se moquoient de lui, comme on fera toujours de tous ceux qui ne voudront rien apprendre. Un roi si fort ignorant n'auroit certainement pas gardé long - tems son royaume, si les

(1) Ce conte n'est qu'un fragment, on ne fait point le reste, car l'auteur de lui pas achevé.

fées ne l'avoient protégé, il est vrai cependant qu'il faisoit le bonheur de ses sujets autant qu'il le pouvoit ; & comme il aimoit beaucoup les plaisirs, il leur donnoit continuellement des fêtes qui les consoloiént de la perte des provinces qu'il cédoit à ses voisins, plutôt que d'avoir la moindre guerre. Il avoit été marié fort jeune avec une fort belle princesse qui mourut très-peu de tems après, & qui le laissa père d'une fille belle comme le plus beau jour, & que l'on connoît dans l'histoire sous le nom de belle Hermine.

A-peine avoit-elle sept ans, qu'on admiroit sa taille, ses graces & sa beauté; elle ne passoit point dans les salles du palais que tout monde ne s'écriât, malgré le respect qu'on lui devoit : Qu'elle est belle ! qu'elle a de graces ! mais la princesse, loin d'en devenir plus fière, n'en étoit que plus douce & plus honnête. La vénérable Anémone, qui étoit une tée du premier ordre, ayant entendu parler d'une semblable merveille, voulut en juger par elle-même ; elle prit la figure d'une bonne petite vieille qui marchoit avec beaucoup de peine, appuyée sur un gros bâton d'épine, & vint au grand puits du palais attendre la princesse, qui devoit passer auprès en venant de la laiterie ; elle portoit un petit pot rempli de la meilleure crème du monde, qu'elle avoit été chercher pour son déjeûné. Elle apperçut cette bonne vieille qui faisoit desirer de l'entendre.

qui n'osoit s'exposer à remuer seulement la chaîne & le seau pour en tirer. La princesse démêla l'embaras de cette pauvre femme ; & s'approchant d'elle, elle lui dit : Je voudrois pouvoir vous aider , ma bonne mère ; nous ne ferions pas assez fortes toutes deux pour tirer de l'eau , n'est-ce pas ? Hélas ! non , mademoiselle , répondit la vieille ; attendez un moment , reprit la princesse , & je vais vous envoyer quelqu'un pour vous aider ; mais il est bien matin , je ne trouverai personne ; je crois qu'il n'est encore que midi , & les valets ne se leveront pas avant deux heures. Hélas ! mademoiselle , continua la vieille , je me meurs de soif ; tenez , lui dit la belle Hermine , buvez ceci ; pour-lors elle lui donna son petit pot , je crois que cela vous fera plus de bien , c'est le dessus de toutes les terrines de la laiterie du roi ; la vieille l'accepta , en disant : Qui ne peut voir souffrir , mérite d'être heureux ; & pour-lors , reprenant sa première figure , elle parut aux yeux de la princesse. Anémone , dans tout son naturel , ne fit point de peur à la princesse en changeant de figure. Je veux , dit Anémone , avoir soin de vous ; mais comme vous êtes environnée de fées qui ne m'aiment point , priez le roi de mettre auprès de vous la première petite paysane qui vous paroitra jolie ; ne vous embarrassez pas d'autre chose , reprenez votre crème , & ne parlez de ceci à personne. Anémone disparut aussi-tôt , & laissa la princesse

fort étonnée. Le palais du roi étoit magnifique, & toutes les recherches dont il étoit rempli, étoient en plus grand nombre que celles qu'inspire la volupté. Celle-ci est fondée sur les besoins, au lieu que la mollesse les prévient sans cesse. On ne pouvoit sentir un repos qu'on n'avoit jamais eu besoin de desirer; on étoit venu au point de regarder la vivacité de la conversation comme une des fatigues du corps. On y murmuroit continuellement contre les faisons, & mille esclaves réparoient sans cesse, avec une peine extrême, l'inconvénient que l'on reprochoit au tems. Les mêmes délicatesses régnoient dans les repas; la faim étoit toujours prévenue; en un mot, une éternelle satiété régnoit sur tout. Parmi les fêtes qui se donnoient continuellement, celle des foiblesse étoit la plus considérable; on n'avoit rien négligé pour la rendre solennelle, & le peuple s'étoit aisément persuadé qu'il étoit bien plus doux de les adorer que de s'en garantir. Les prêtres même y trouvoient leur avantage; c'étoit le jour qu'on la célébroit qu'Anémone avoit fait connoissance avec la belle Hermine. Le soir (car on ne connoissoit point le matin) on se faisoit porter sur un lit; beaucoup de gens étoient même entre deux draps, & l'on venoit faire ses prières dans le temple dédié à tous les dieux, on plutô à tous les goûts, car les foiblesse sont générales; mais dans la crainte d'offenser celle de quelqu'un, on ne faisoit aucun sacrifice, & l'on se

gardoit bien de brûler aucun parfum , pour ménager avec grand soin les vapeurs , car c'étoit une maladie très-commune dans ce pays. La belle Hermine , en faisant sur son petit lit le grand lit du monarque son père , apperçut une petite paysane qui regardoit passer la cour avec la curiosité que peut donner une nouveauté magnifique & singulière. Elle fit signe qu'on l'arrêtât : car en ce lieu , on ne donnoit aucun ordre que par signe. Le lit de la princesse s'arrêta donc , elle considéra cette petite fille avec attention , & quelques regards modestes & spirituels lui persuadèrent aisément qu'elle étoit l'objet de sa recherche. Elle lui demanda son nom , & lui qu'elle s'appelloit Birette. Elle voulut la faire mettre sur son lit ; mais la petite fille l'assura que pour recevoir ses ordres , elle feroit un chemin plus considérable ; en effet , la distance n'étoit pas grande , & l'on passoit très-lentement , dans la crainte de fatiguer ceux qui étoient dans le lit. Birette suivit donc la princesse ; & paroissant à la cérémonie dans le lieu le plus éminent , elle fut remarquée de tout le monde. Le roi lui-même envoya pour s'en informer , & la princesse lui fit dire que cette petite fille étoit une jeune esclave en chemin , lui avoit plu , & qu'elle se proposoit de lui donner auprès d'elle. Ce prince y consentit , & dit : Puisque la princesse l'aime , qu'on la rende libre , & qu'on la mette bien à l'école ; on donna la suite en champ quelques porteurs

du relais du roi, pour aller chercher un lit dans la sacrifiée, qu'ils apportèrent aussi-tôt à Birette, mais elle le refusa, ce qui fut blâmé de tout le monde, & l'on se disoit : Voyez ce que c'est que les gens de la campagne, ils ne veulent pas se coucher dans le temple; d'autres cherchoient à l'excuser. Comment voulez-vous, disoient-ils, qu'elle sache sa religion, & qu'elle connoisse ses commodités, la pauvre fille ne s'est peut-être jamais couchée que la nuit, & mille autres propos de cette espèce. Le service commença, il consistoit en une musique tendre & voluptueuse : les paroles célébroient le repos; on y chantoit encore que la mort étoit un repos qui leur feroit plus ou moins assuré, selon qu'ils l'auroient obtenu dans ce monde; & pour ne se point fatiguer l'esprit par des idées désagréables, on ne faisoit aucune mention de la peine & du travail. Après la cérémonie, tout le monde pénétré de la mélodie de cette hymne, se fit porter chez soi; le peuple que l'on plaignoit de ne pouvoir jouir d'une pareille commodité, trouvoit des lits dans le temple, sur lesquels il assistoit aux prières, l'état de la plus commode étant en ce pays la plus dévoté. Le roi fit venir Birette à son retour; il en fut très-content, quoiqu'elle lui dît plusieurs choses qui lui donnèrent la peine d'écrire, peine qu'il supporta avec bonté; cette aimable enfant employa le tour simple & naïf pour conduire la belle Humine à des réflexions, pour

lui faire sentir au milieu des objets les plus séduifans ; les erreurs de ce royaume, & les préventions dans lesquelles il étoit plongé. Elle faisoit remarquer à la princesse tous les ridicules de sa cour & du gouvernement ; & feignant de trouver tout nouveau, elle avoit un prétexte fuffifant pour faire passer sur le compte de son ignorance , les critiques de tout ce qu'on lui faisoit remarquer. Elle supposa même que son père avoit beaucoup voyagé ; & racontant ce qu'elle lui avoit entendu dire , elle ne citoit que la vertu , la valeur & la générosité. De semblables discours paroiffoient ridicules & barbares à tous les courtifans. Un de ceux qui avoit le plus d'esprit dit au roi , un jour que Birette avoit prononcé le nom de guerre , & qu'il se l'étoit fait expliquer : Jamais il n'y a rien eu , poursuivit-il , de plus opposé à la raison & à l'humanité. La valeur n'est qu'une brutalité contraire à l'envie de se conserver. On veut en-vain lui donner le nom de vertu, car les mêmes hommes qui l'admettent & qui la révèrent , sont obligés de dire qu'elle doit être accompagnée de la générosité qui veut, par exemple, que l'on pardonne à son ennemi, & que , par exemple, on ne le tue point à terre ; n'est-il pas plus simple de n'avoir point d'ennemi, & de n'avoir aucune envie de détruire son semblable ? Pourquoi ne pas commencer par être généreux , sans faire usage de la valeur ? C'est ce que nous faisons dans les états de notre grand

monarque. Les canons, par exemple, & l'usage pervers de la poudre, inventés pour la destruction des hommes, ne nous servent à nous que pour notre amusement & notre satisfaction ; nous en faisons des fusées ; les feux d'artifices embellissent nos fêtes & nos nuits, & nos canons ne sont jamais chargés que d'une composition d'ambre & de canelle, que l'on tire tous les jours plusieurs fois, dans le dessein de parfumer l'air que nous respirons. On disoit tous les jours devant ce prince mille autres choses inutiles à rapporter, mais toujours dans le même goût, qui faisoit la critique de Birette. Elle auroit aisément trouvé de quoi répondre à des propos si misérables, mais elle n'étoit occupée que de la belle Hermine, & contente des lumières de son esprit, elle y feroit les principes de toutes les vertus héroïques. Quand elle la trouva suffisamment persuadée de beaucoup d'idées justes, elle jugea qu'il étoit tems de lui faire voir des pays dans lesquels elle pourroit voir, pratiquer, & faire cas des choses qu'elle lui avoit vantées, & sur-tout l'éloigner des objets qu'elle avoit devant les yeux ; elle espéroit en même-tems prévenir les dangers de l'amour par un choix si bon qu'il pût être éternel. Elle desiroit qu'il pût tomber sur un petit prince dont elle avoit protégé toute la famille, & qui le nommoit Colibri. Ses bonnes qualités le rendoient digne d'une aussi belle princesse ; mais il falloit que l'amour s'en mêlât, car tout le

pouvoir des fées ne peut ni le faire naître, ni le faire cesser. Birette fit consentir la belle Hermine à quitter la cour du roi son père; & la faisant monter sur son char, elle la conduisit chez les Pallantins, peuples semblables à ceux que l'injustice de ces derniers tems a fait nommer sauvages, quoique la pureté des mœurs, l'innocence & la valeur brillassent à l'envi parmi eux. La propriété étoit ignorée dans ce pays, ou du moins elle cessoit d'être connue à la seule idée du besoin d'un autre homme. La princesse fut bien étonnée, quand à son arrivée elle apperçut un nombre prodigieux d'hommes presque nus, armés d'arcs, de fleches, qui, faisant consister leur principal mérite dans les forces du corps, n'étoient occupés que du moyen de les entretenir, & d'augmenter leur adresse. Anémone les protégeoit depuis long-tems; & comme elle préféroit & respectoit les sentimens de la belle nature, elle avoit confié l'éducation du prince Colibri à ces peuples, heureux par la douceur & la situation de leur climat, & plus encore par celle de leur caractère: sans en rien dire à la princesse, elle lui avoit donné le don d'entendre le langage de ces peuples, & celui d'en être entendue. Elle sentit donc avec étonnement la différence d'une conversation aussi simple qu'énergique, & de laquelle on avoit retranché tous les mots pleins d'affectation, si fort en usage à la cour du roi son père. Doné de cette facilité, le jeune prince, qui se croyoit un jeune

Pallantin, qui avoit d'autres moyens que l'adresse & la vertu pour s'élever au-dessus des autres, fut nommé par ces peuples pour faire un compliment à la belle amie d'Anémone; & voici ce qu'il lui dit: Tes yeux sont plus beaux que les astres qui dominent dans le ciel; sans doute que tes vertus répondent à tes beautés; demeure dans nos pays pour nous en donner de nouveaux exemples, & nous charmer par la candeur de ton ame, comme tu nous éblouis par la douceur de ton visage. La princesse ne laissa pas d'être flattée d'un éloge aussi simple, & lui répondit avec douceur, qu'elle venoit elle-même pour s'instruire dans un pays aussi sage que celui des Pallantins. Anémone avoit une maison absolument semblable à celle que chaque particulier devoit avoir; elles étoient basses & propres, & toutes avoient un jardin bordé d'un ruisseau, & le luxe ne pouvoit s'introduire dans un pays dont on avoit banni la propriété, & les tristes idées du tien & du mien. Quoique la chasse fût la plus grande richesse des Pallantins, elle se faisoit en commun, aussi bien que la culture des terres; & le travail, toujours si triste dans les autres pays, n'étoit en celui-ci qu'un amusement, il se faisoit en compagnie. Les femmes étoient occupées aux travaux domestiques, & ces occupations ne les empêchoient point de se voir et d'attendre ensemble leurs maris, dont le retour se faisoit tous les soirs leur impatience. Les enfans étoient

élevés en commun ; les femmes qui n'avoient point d'esprit étoient désignées pour être nourrices, & leur état étoit fort adouci ; mais celles qui avoient le plus mérité dans cet état étoient, à cinquante ans, chargées de l'éducation des filles jusqu'au tems du mariage général , où les choix particuliers étoient toujours préférés. Les exercices du corps se faisoient en public, & servoient de spectacle. L'étude des Pallantins ne consistoit que dans la connoissance & l'examen de la nature. Anémone leur en avoit, pour ainsi dire, ouvert les livres ; ils apprenoient non-seulement ce qu'elle leur avoit enseigné, mais elle savoit beaucoup de gré à ceux qui faisoient la plus petite découverte ; leur religion étoit simple, & n'étoit point défigurée par la superstition. La belle Hermine paroissoit trop simple & trop naturelle dans la cour du roi son père ; cependant elle parut chez les Pallantins si composée, qu'elle en fut frappée elle-même, & qu'elle en rougit plusieurs fois ; ce fut alors qu'elle sentit la vérité des conseils d'Anémone, & la justesse des critiques qu'elle avoit faites de la cour du roi son père. Cependant frappée de tant d'exemples, elle se livra sans réserve à l'étude ordonnée dans ce pays, & sur-tout à la pratique d'une religion dont la société est le temple, & chaque particulier le sacrificateur.

Colibri ne perdoit pas une occasion de la voir & de l'admirer ; il cherchoit à se distinguer au milieu de tant d'hommes vertueux. Heureux pays,

où l'on faisoit de semblables déclarations ! C'étoit l'usage de ne faire connoître son amour que par une conduite agréable, jusqu'au mariage, que l'on célébroit le premier jour du printems. Quand une personne en avoit touché plusieurs, le choix appartenoit à celle qui étoit aimée, & la loi étoit en ce point égale pour les hommes & pour les femmes. Il est cependant vrai que bien loin de tirer vanité de la pluralité des hommages, comme on fait partout ailleurs, on étoit persuadé que l'on avoit employé la coquetterie pour les engager, ainsi l'on étoit plus blâmé qu'applaudi. Les rivaux ne cherchoient jamais à mériter la préférence que par leur vertu, & ne témoignoit point le ressentiment inséparable de l'amour mécontent, qu'en se rendant plus aimables dans la société, & faisant voir ainsi l'injustice qu'on leur avoit faite en ne les choisissant pas. Ils pouvoient devenir plus heureux par la suite, car les mariages étoient rompus dès que l'humeur ou l'aigreur survenoient dans leurs alliances; cependant les divorces étoient fort rares. On peut juger quelle étoit la conduite de ces peuples sur les autres sentimens, puisque l'équité régloit ainsi la plus vive des passions. Colibri, après avoir attendu la fête des mariages, parut un des premiers sur le grand amphithéâtre de gazon où l'on faisoit cette cérémonie. Les filles occupoient un côté du carré vis-à-vis les jeunes-gens; & les vieillards de l'un & l'autre

sexe, qui décidoient les différends au cas qu'il en survînt, étoient en face des gens mariés. Les filles, avant que de prendre leurs places, paroissoient chargées de différens ouvrages qu'elles avoient faits. elles portoient avec grace ceux même qui sembloient les plus vils, & qui n'étoient pas les moins considérés dans cet état. Mais pour en rendre le coup-d'œil plus agréable, ils étoient parés de plumes & de fleurs, dont les différentes couleurs formoient une piquante variété. Les jeunes-gens paroissoient ensuite; leurs armes étoient ornées de fleurs & de plumes; après quoi, pour faire voir leur adresse, ils couroient & luttoient les uns contre les autres. On ne donnoit aucun prix au vainqueur; il n'en attendoit ce jour-là que de l'objet aimé. Les filles s'avancoient ensuite; &, pour marquer le choix qu'elles faisoient, elles présentoient aux jeunes-gens l'ouvrage qui les avoit fait briller aux yeux de l'assemblée, & recevoient leurs armes; ce qui produisoit un changement de scène très-agréable. Celles qui n'étoient point acceptées, & les hommes que l'on n'avoit point choisis, retournoient à leur place pour attendre la décision des anciens, qui les exhortoient ordinairement à chercher à plaire, & à corriger les défauts qui les avoient empêchés de réussir. Cette exhortation ne se faisoit qu'après un ballet général, d'usage avec beaucoup de graces par les hommes & les femmes. Les chants en étoient simples, les

pas, qui tendoient tous à l'objet aimé, ou qui ne s'en éloignoient que pour exprimer le plaisir de s'en rapprocher, inspiroient les desirs & la volupté.

Colibri vit avec étonnement que la belle Hermine n'étoit point à la tête des autres filles ; elle étoit assise avec Anémone dans la place distinguée qu'elle occupoit au milieu des vieillards. Un mariage pareil à celui que l'on célébroit ne lui convenoit point, & le divorce qui régnoit dans ce pays convenoit encore moins à la fierté de son cœur. Colibri de son côté, qui ne connoissoit que les usages des Pallantins, regarda son procédé comme une impiété, & jugea facilement que les projets qu'il avoit faits pour témoigner sa force & son adresse, devenoient inutiles, & que toutes les espérances d'un bonheur aussi prochain que celui dont il s'étoit flatté étoient renversées. La vue de l'amphitéâtre & de la félicité de tant d'amans lui devint impossible à souffrir. Il feignit donc de se trouver mal, pour en sortir ; il erra par la ville. La solitude que l'on y trouvoit convenoit à la triste situation de son cœur, mais aussi tout lui rappelloit la belle Hermine, qu'il avoit si souvent cherchée dans les mêmes endroits ; & bientôt ne conservant plus d'espérance, il s'éloigna de ces lieux, dont le séjour avoit fait ses vœux. Il suivit des chemins détournés ; & se retirant dans les montagnes, il arriva sur les bords de la rivière froide. Ce nom^s lui fit espérer qu'il pour-

roit trouver sur ses bords une liberté qu'il regrettoit sans cesse. Le pays arrosé par cette triste rivière est prodigieusement peuplé, & le gouvernement est républicain. L'avarice y domine; aussi les habitans ont le visage pâle, le cœur agité & l'esprit contraint. On y marie les enfans dès le berceau, afin que l'amour ne les détourne pas un seul instant des occupations lucratives. La délicatesse & tous les plaisirs du cœur étoient inconnus chez ces peuples barbares. De pareils objets étoient bien éloignés de guérir Colibri; il regrettoit encore plus la belle Hermine, & ressentoit plus vivement le malheur de n'avoir pu lui plaire. Mais plus il souffroit dans un lieu si contraire à ses sentimens, plus il vouloit y fixer son séjour: car il est des situations déplaisantes que l'on aime à prolonger. Anémone, d'un autre côté, attentive à tout ce que le prince pensoit, & qui n'ignoroit aucune de ses actions, en étoit fort inquiète; & persistant toujours dans son projet, elle proposa à la belle Hermine de quitter les Pallantins. Après avoir exhorté les heureux Pallantins à ne point abandonner leurs usages & leurs loix, & les avoir assurés de son amitié, elle partit dans son même char avec la princesse. Elles traversèrent les airs avec une extrême rapidité, & franchirent en fort peu de tems les montagnes qui séparent les Pallantins de leurs voisins, & se trouvèrent sur les bords de la rivière froide; mais avant
que

que d'entrer dans la ville capitale, elle prit la figure d'un marchand, & donna à la princesse celle d'un jeune homme qui passoit pour son fils. Colibri entroit pour beaucoup dans son projet, car elle étoit assurée de le rencontrer, comme cela arriva. Dans la triste situation où il étoit, il ne fut pas insensible au plaisir d'être accueilli par un homme qui lui parloit sa langue naturelle; mais la fée étoit convenue avec la princesse de ne point se faire connoître. La belle Hermine fut charmée de trouver un homme qu'elle estimoit, dans un pays qu'elle connoissoit peu, & où tout ce qu'elle voyoit commençoit à lui déplaire. La fée n'ignoroit pas que les impressions qui rapprochent les esprits ne peuvent jamais nuire à l'amour; elles augmentèrent encore par la tristesse prodigieuse de Colibri. La belle Hermine en voulut savoir la cause, & sa curiosité fut aisément satisfaite, car le prince n'avoit que ses malheurs à confier. L'amour, qu'il dépeignoit avec tant de force, son départ, la vivacité de ses sentimens, l'exil auquel il s'étoit condamné, tout cela, dis-je, fut raconté avec cette naïveté que donne la vérité, & cette éloquence qu'inspire le sentiment. L'esprit de la belle Hermine en fut frappé, ce qu'elle entendoit ne pouvoit lui être suspect. Anémore employa son esprit pour faire naître une pitié & un attendrissement dont l'amour est presque toujours précédé. Un pays semblable à celui de la rivière

froide a bientôt inspiré le dégoût ; ainsi , après qu'Anémone eut éprouvé sous la figure d'un marchand quelques tromperies, & vu des preuves éclatantes du vice & des effets que l'amour des richesses produit dans le cœur humain , elle ne jugea pas qu'un séjour plus long dans ce pays fût nécessaire. La fée se fit donc connoître à Colibri, & le fit monter dans son char. Allons , leur dit-elle, passer quelque tems dans un lieu où nous verrons des objets plus dignes de nous. Colibri, dans un étonnement difficile à concevoir, ne sentit plus ses malheurs. Il voyoit la princesse , & l'aveu qu'il lui avoit fait sans pouvoir lui déplaire, étoit un grand soulagement ; mais leur embarras étoit extrême. La princesse en reprenant sa figure parut à ses yeux avec autant d'éclat que le soleil, lorsqu'en un instant il abat en automne un brouillard épais qu'il surmonte. La belle Hermine

Fin des Fées nouvelles.

C I N Q

C O N T E S

D E

F É E S.



LE PRINCE
DES CŒURS
ET
LA PRINCESSE
GRENAIDINE.

CONTÉ.

IL y avoit une fois un roi qui gouvernoit assez joliment ses états pour un homme de son âge, car il n'avoit que vingt ans; il étoit de ces rois que la destinée met sur le trône, & qui d'eux-mêmes n'y feroient jamais montés; sa figure étoit assez commune & son caractère assez passable; mais comme

il y a des sympathies dont on ne peut rendre compte, tel qu'il étoit, il charma la fée Furette qui l'avoit élevé. L'injustice de l'amour consiste principalement dans le peu de justice que l'on se rend à soi-même : Furette en est un exemple, elle oublia promptement la disproportion de son âge & de celui du prince, enfin tout ce qui devoit naturellement les séparer. Je n'ignore point que les fées n'ont point d'âge, & que par leur pouvoir elles ont la facilité de paroître, quand elles veulent, belles, jolies, grandes & petites. Mais le prince ayant été élevé par la fée, avoit été trop long-tems témoin de sa figure véritable pour être séduit par les fausses beautés qu'elle pouvoit emprunter. Quand on élève un enfant, prend-on les précautions que l'amour & l'envie de plaire savent suggérer ? Les divinités les plus éclairées n'ont jamais prévu l'amour qu'elles ont ressenti : aussi Rabi, c'est le nom du roi, ne connoissant la fée que sous une figure sévère qui l'avoit toujours alarmé, & par une autorité qui lui avoit déplu, trouvoit dans son caractère cent défauts, que peut-être même elle n'avoit point ; car la dépendance rend presque toujours injuste. Le roi reçut donc fort mal les propositions qu'elle lui fit de l'épouser, & fut sur-tout alarmé des protestations de confiance dont elle accompagna sa déclaration ; il alléguait d'un air embarrassé, les raisons de l'état qui l'engageoient à faire une alliance dont il pût avoir des enfans. C'étoit fort

honnêtement lui reprocher son âge ; il s'en aperçut , & voulant réparer la sottise qu'il avoit dite , il en dit cent autres pour le moins aussi considérables. Sans vouloir excuser le roi , (& je ne suis pas assez bon courtois pour être suspect) ceux qui sont connus pour avoir plus d'esprit , seroient encore embarrassés pour se tirer honnêtement d'une pareille situation ; il ne fit donc en cette occasion que ce que la plupart des hommes auroient fait , & c'en est assez pour un roi. Furette cependant ressentit vivement l'affront qu'elle venoit de recevoir , elle en fut d'autant plus piquée , qu'elle ne connoissoit au prince aucun attachement. Elle se trompoit en ce point , une rivale l'auroit encore plus affligé , mais le chagrin que l'on éprouve , paroît toujours le plus complet. Par quel malheur ne peut-on en dire autant des plaisirs ? Furette , piquée ou affligée , lui n'importe , forma très-naturellement la résolution de se venger. L'usage du monde lui fit dissimuler son projet , & la réflexion la confirma dans le dessein de punir le roi par l'amour ; elle éprouvoit elle-même que les peines & les malheurs de cette passion sont les plus cruelles de tout. Il est vrai que Flairi n'étoit point un excellent amoureux ; mais l'honneur est rarement le motif des folles ou des tristes , dont la vengeance se propose. Le desir d'avoir une femme , les vœux de voir une reine à la cour , occupoient le prince ; ces petites idées de ménage & d'enfant venant encore

place sur le trône. Furette profita de ces dispositions, & lui fit proposer la première princesse qui se présenta à son esprit. Le mariage étoit à-peu-près convenable, il étoit en quelque façon l'ouvrage de la fée ; elle ne se fit donc pas prier pour y consentir, quand Rubi lui demanda son agrément, avec la déférence due à son rang. Le prince, après avoir satisfait à son devoir, n'eut pas le moindre soupçon du mécontentement ni du chagrin qu'elle pouvoit avoir ; il se persuada même que sa conduite avoit été si bonne, que la fée ne pouvoit conserver aucun souvenir de ce qui s'étoit passé. Ce n'est pas que Furette se fût absolument déguisée ; toute puissante qu'elle étoit sur la nature entière, elle étoit foible sur les sentimens, & la révolte du cœur ne peut jamais se cacher parfaitement ; mais Rubi étoit né sans finesse, & le monde lui étoit inconnu. Cependant la fée, pour arriver à son but, parut applaudir & s'intéresser au choix qu'il avoit fait de la princesse Emeraude ; elle dit même autant & plus de sottises que personne de la cour, sur les avantages de cette alliance, sur les grâces de la figure, & sur les agrémens de l'esprit de la princesse, quoique dans la vérité rien de tout cela n'existât : mais les courtisans sont adroits pour trouver des raisons de blâme ou d'éloges, suivant les circonstances. On ne fut plus occupé à cette cour que de fêtes, que du tour & de l'esprit qui devoient accompagner les présens ; la galanterie ré-

véillée ne présenta plus à l'esprit & aux yeux de tous ceux qui la composoient que des choses agréables. Furette dont la vengeance approchoit, voulut aussi paroître contribuer à la joie publique, & se conformer au ton du jour : Pour cet effet, elle bâtit en une nuit avec sa baguette un château superbe ; il étoit d'une architecture austère, & placé dans une situation magnifique, si peu éloigné de la capitale, qu'on en distinguoit la magnificence des fenêtres du palais du roi, dont il embellissoit le point-de-vue. Quand la baguette eut parfaitement répondu aux desirs de la fée, elle parut au lever de Rubi, & devant toute la cour qui voyoit ce château, & qui demandoit ce que ce pouvoit être, ce que cela vouloit dire, pourquoi il étoit là & mille autres choses que le gens oisifs & inutiles ont seuls le talent de produire ; la fée, dis-je, supplia Rubi de vouloir accepter ce présent : Vous n'avez point de maison de campagne, ajouta-t-elle, & ce château a cent propriétés que son habitation vous découvrira : rien ne peut le détruire, ajouta-t-elle, le temps & les efforts humains ne servent qu'à redoubler sa solidité ; quand on en connoît l'habitation, on ne peut jamais se résoudre à l'abandonner ; les abords comme vous le voyez, sire, en sont délicieux, tout y respire la galanterie ; c'est avec raison, car elle y fait son séjour, la délicatesse & la vivacité de l'amour semblent n'avoir point d'autre demeure ; enfin, c'est dans ces

beaux lieux, où je vous demande, pour toute reconnaissance des soins que j'ai pris de votre éducation, de célébrer vos noces & de passer au moins les premiers jours de votre mariage. Mais, dit le roi charmé de la magnificence du présent, quoiqu'il ne soit pas honnête de critiquer une chose donnée, ce donjon, ces tours obscures que j'apperçois dans un fort grand éloignement, dépendent-ils du château ? Il me semble qu'ils n'y conviennent guère. Oui, sire, répondit la fée, ils en dépendent, vous les verrez avec le tems, & j'espère que vous connoîtrez leur usage. Rubi ne poussa pas plus loin sa curiosité & son espace de critique; les princes d'ailleurs font dans l'usage de n'être polis que par des questions, aussi la réponse est-elle souvent indifférente; d'ailleurs Rubi étoit trop occupé du plaisir d'avoir incessamment une femme à lui; (c'est pousser loin la propriété que d'être sensible à celle-là) il se contenta donc d'apprendre de Furette que cette superbe maison se nommoit le palais de l'amour délicat, & ne pensa plus qu'à prouver à la princesse Emerald, par toutes les attentions dont il fut capable, sur-tout par des couriers qu'elle trouvoit sur sa route, & qui partoient à toutes les heures du jour, combien il s'estimoit heureux de l'épouser. Le beau de cette extrême joie, c'est qu'il ne la connoissoit pas, & qu'il n'avoit pas même vu de portrait qui servit de prétexte à son empressement. Que de

gens ressembloit à ce bon roi, quand la maladie du mariage les prend!

Rubi parvint enfin au moment désiré; les noces furent célébrées dans le palais de l'amour délicat, au grand applaudissement de toute la cour, & au grand contentement du roi. Il se croyoit le seul homme heureux dans son royaume; & bientôt, comme tous les mois, il fut persuadé que jamais il n'y avoit eu de femme comparable à la sienne, & que la nature s'étoit surpassée dans le présent qu'elle lui avoit fait.

La fée contente de la réussite de son projet, & félicitamment vengée de laisser le roi dans un palais, dont les maris, moins encore que les amans, ne sortent jamais, s'éloigna de la cour la nuit des noces; on dit même qu'elle la passa dans ce donjon & dans ces tours dont le roi avoit été frappé; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on cessa de la voir, & qu'elle fut très-long-tems sans reparoitre. Rubi n'y parut plus, car les princes oubliant facilement, & d'ailleurs que ce soit de la cour ne se croyoit de souveinir que pour en faire des critiques. Je n'ai pu savoir ce qu'elle devint, mais je ne suis point que quelque part qu'elle ait été, que son mariage & sa société aient été fort agréables, au moins dans le commencement de son absence.

La galanterie brilla les premiers jours du mariage d'Emeraude & de Rubi; mais ces jours furent peu

furent pas de durée : bientôt les alarmes succédèrent à la véritable tendresse , l'inquiétude produisit nécessairement des difficultés dans le commerce : les reproches vinrent à la suite , la honte d'un sentiment que l'on n'osoit avouer inspira des remords ; on ne vouloit point convenir de ses torts , on s'en prit à ceux que l'on accusoit de les avoir fait naître : l'aigreur & la méfiance s'emparèrent de leurs cœurs , & les remplirent de toutes les passions tristes. Mais ces aveux qui ne sont jamais faits par les personnes intéressées , tiennent beaucoup trop de l'historique. Voici comme on m'a assuré que la chose s'étoit passée.

Ne trouvez-vous pas , dit le roi Rubi à la reine Emeraude , quelques jours après leur mariage , que ces jardins , ces fenêtres , ces portes ouvertes donnent un trop grand air , & que même elles fournissent trop de facilité aux importuns ? La reine dont la jalousie vouloit s'éclairer , n'en voulut point convenir ; ce refus augmenta les soupçons du roi , & lui fit employer l'autorité pour se retirer dans un appartement plus sombre , & qui les approchoit du donjon. Emeraude , quelques jours après , trouva que le cercle des dames étoit incommode , & surtout ennuyeux : car ils recevoient encore leur cour , & tenoient quelquefois de tristes appartemens. La foule des hommes me paroît plus importune , répondit le roi , ainsi nous ne pouvons mieux faire

que d'engager les courtifans à demeurer chez eux , & à nous laiffer nous-mêmes plus en repos. Les ordres furent donnés en conféquence.

Avec de pareilles difpofitions, ils commencèrent par fe montrer moins en public , & bientôt ils fe cachèrent tout-à-fait aux yeux , non-feulement de leur cour , mais encore de leurs maifons.

Si les jaloux jouiffoient de leur retraite, ils feroient excufables ; mais la peine ou la facilité qu'ils ont eue à l'obtenir, laiffent également des traces de fouci & d'inquiétude dans leur efprit ; car ils veulent toujours fe rendre compte, examiner, calculer & méditer les motifs. Enfin deux jaloux font triftes dans le tête-à-tête , & pour être occupés trop personnellement, ils ne le font plus l'un de l'autre.

Ces malheureux princes abandonnèrent ainfi les beaux & agréables bâtimens du Palais , ces avenues délicieufes , ces jardins rians, affemblage parfait de la nature & du goût, pour fe retirer fucceffivement & peu-à-peu dans le funefte donjon. On y arrivoit par cent portes , qui , malgré l'épaiffeur des murs , étoient armées de verroux & de ferrures à fécrot ; le jour n'y entroit qu'à-peine , le foleil le plus clair n'y répandoit qu'une trifte obfcuredé , & toute créature vivante étoit bannie de cet affreux féjour , que le filence & la vue des murs écroulés rendoient encore plus terrible à l'imagination. Ce fut dans cette trifte demeure , qu'après neuf mois

d'une captivité commune aux deux époux, la reine mit au monde une fille, & qu'elle mourut peu de jours après, délivrée d'un tourment plus affreux mille fois que la mort, de quelques horreurs qu'elle puisse être accompagnée.

Le roi fut sensible à la perte qu'il venoit de faire, mais il avoit été si prodigieusement jaloux, qu'il se trouva peut-être foulagé par son affliction, toute grande qu'elle pouvoit être.

Cependant, selon l'usage des passions dominantes, la jalousie régna toujours dans son cœur. C'est le comble de la sagesse que de convenir & d'être satisfait de ses torts; mais le roi en fut éloigné; il vouloit au contraire avoir eu raison, & pour autoriser sa conduite passée, non-seulement il ordonna à tous ceux qui composoient sa cour, de lui rapporter chacun une histoire des tromperies des femmes, & sur-tout des reines, mais il les écouloit avec tant de plaisir, qu'il en fit un ample recueil, & l'on voyoit écrit de sa main, au bas de chaque événement: *Ma femme pouvoit faire tout cela, j'ai donc bien fait; je crois qu'elle l'a fait, continuoit-il; je veux donc m'écrire & me mettre au rang des jaloux trompés; . . .* ce qu'il faisoit avec soin. Ce fut en-vain que ses courtisans lui représentèrent le peu de rapport qu'il y avoit entre ces histoires & la sienne, les précautions qu'il avoit prises, & le caractère de la reine Emeraude, en

P'affurant que quand il eût été moins clairvoyant, tous les honneurs que l'on rend à une reine étoient autant de gardiens de sa vertu : Les rois intéressés aux princesses dont voici le recueil, répondoit-il, se sont flattés de ce dont vous voulez me persuader, on auroit pu calmer leurs soupçons de la façon dont vous voulez calmer les miens ; j'ai donc bien fait de m'écrire, s'écrioit-il avec joie ; car c'est un soulagement pour un jaloux que d'avoir des preuves, vraies ou prétendues, de la seule chose qui lui paroisse redoutable. Enfin il fit si bien qu'il persuada à tout l'univers, comme des certitudes, les craintes du monde les plus mal fondées.

La petite princesse sa fille acheva de lui faire oublier tout-à-fait la malheureuse Emeraude ; elle se nommoit Grenadine, & sa beauté parut avec éclat dès sa plus tendre enfance. Rubi, soit par un raffinement de conduite, soit par le principe de jalousie répandu dans son sang, résolut de l'élever dans la plus grande retraite, & de ne rien négliger pour en faire une princesse fidelle à son mari. Ce projet étoit un motif satisfaisant, & qui l'engageoit à ne pas abandonner le château, ou plutôt la prison que Furette lui avoit donnée. Les femmes les plus spirituelles & les plus favorites furent choisies pour former l'esprit de Grenadine & pour lui donner des talents ; mais un amant, & la seule envie de plaire, sans même avoir d'objet déterminé,

forment , instruisent & nourrissent plus sûrement & plus facilement l'esprit d'une femme , que toutes les sciences ne pourroient faire.

Qu'arriva-t-il des soins & de la méthode recherchée de Rubi ? Grenadine n'étant distraite par aucun objet , devint savante , il est vrai , mais son savoir étoit sec ; elle avoit de l'esprit , mais elle se laissa trop aller au plaisir d'en avoir. La métaphysique fut la seule chose qui la touchât , & par ce moyen elle devint précieuse , & ne pouvant connoître l'amour que par l'esprit , elle en parloit sans cesse avec ces tours recherchés & ces termes affectés & inconnus au véritable sentiment. Elle avoit lu les romans , mais son grand esprit les méprisoit. Douze volumes remplis d'une passion chaste & épurée , lui paroissoient un monstre de libertinage ; l'héroïne avoit toujours trop tôt aimé à son gré , & beaucoup trop tôt elle l'avoit déclaré. Quand elle fut parvenue à l'âge de quinze ans , elle forma le projet d'un livre auquel elle travailla avec une grande attention ; c'étoit un traité de la différence des estimes , celle d'inclination , de préoccupation , d'intérêt , de reconnoissance , d'amitié , d'affiance , de complaisance & de jalousie ; voilà quelle étoit au vrai cette merveille dont ce siècle étoit occupé.

Dans une autre contrée , dont je n'ai jamais su le nom , il y avoit un prince fort jeune , qui n'a-

voit

voit ni père ni mère, & qui avoit été élevé sous les yeux de la fée tranquille; il se nommoit le Prince des cœurs. Ce nom qui paroît une fa-
 deur inventée par une maîtresse fôte ou par un
 bas courtifan, étoit réellement mérité par la façon
 dont il se laissoit les caractères les plus opposés. Il
 favoit plaire, son portrait est tout fort. Tranquille
 avoit employé tout son esprit & tout son sang-froid
 pour le donner en naissant; qui plus est, elle avoit
 sagement cultivé ses propres dons. On n'étoit donc
 occupé que du Prince des cœurs dans ce côté du
 monde qu'il habitoit; le bonheur des sujets de ce
 prince aimable étoit complet, & par conséquent
 envié de tous ses voisins. Les étrangers sages, que
 des affaires ou la curiosité attiroient à cette cour,
 finissoient presque tous par y fixer leur demeure,
 ou du moins par témoigner les plus sensibles re-
 grets quand ils étoient obligés de s'en éloigner;
 pour les voyageurs à tête légère, manière de petits-
 maîtres, car la mode n'en est pas nouvelle, ils s'y
 déplaioient & n'y faisoient pas un long séjour,
 l'un est une conséquence de l'autre.

Les éloges & la critique sont en général très-peu détaillés dans le monde; ainsi l'on publiait de
 tous les côtés la science & les merveilles de Gren-
 adine, & l'on répétoit de bouche en bouche: C'est
 un grand esprit;... ce qui produisoit un étonne-
 ment d'autant plus grand, que les femmes n'ont point

pas encore prétendu à cette sorte de gloire. Quoi qu'il en soit, ces bruits causèrent au Prince des cœurs une curiosité qu'il voulut absolument satisfaire. Tranquille consentit avec peine à son départ; tout ce qu'elle lui dit de l'impossibilité qu'il auroit à voir Grenadine, loin de diminuer son empressement, ne fit que l'exciter; il partit donc sans beaucoup de suite, & ne voulut être accompagné d'aucun de ses gardes ni de ses courtisans; les uns embarrassent, & les autres sont à charge quand on a de l'esprit; ce ne fut pas tout, il refusa constamment tous les secours de la féerie, dont Tranquille l'auroit volontiers accablé. Ce sentiment que l'on auroit nommé délicatesse, s'il avoit aimé, n'étoit alors vraisemblablement inspiré que par une espèce de générosité qui ne veut aucun secours étranger, ou pour mieux dire, par l'amour-propre. Il partit donc, & tout déguisé qu'il étoit, il plaisoit dans tous les lieux où même il ne faisoit que passer, & quand il séjournoit, il étoit sûr de se faire éternellement regretter; car il étoit doux sans fadeur, poli avec distinction, & lorsqu'il disputoit, c'étoit toujours sans déplaire, souvent même il finissoit par persuader.

Le Prince des cœurs arriva sans aucun événement digne d'être rapporté, à la cour du roi Rubi. Il ne voulut point se faire connoître, pour examiner à loisir à quels gens il avoit affaire; plusieurs

princes arrivoient tous les jours de tous les coins du monde , les uns pour satisfaire leur curiosité , les autres dans l'espérance de contenter leur ambition , & d'obtenir par leur mérite la princesse Grenadine , dont les états étoient considérables , & dont l'esprit & la beauté faisoient autant de bruit. Mais , me dira-t-on , comment ces princes étoient-ils si constamment à une princesse qu'ils ne voyoient point , & qu'ils n'avoient jamais vue ? Car il est vrai que la jalousie du roi Rubi ne permettoit pas plus à la princesse de sortir de son palais , qu'aux princes d'y entrer.

Voici le fait : Les portraits de Grenadine étoient attachés à tous les coins de la ville , ils brilloient dans toutes les places , en marbre , en métaux , en cire , en huile , en détrempe , en miniature ; on les voyoit en pastel , en bustes , en pied , en médaillons avec tous les attributs que la fable , l'histoire & l'allégorie peuvent inventer : enfin la ville en étoit presque tapissée , à-peine pouvoit-on distinguer les murailles , sur-tout dans la grande place , où les princes rompoient sans cesse des lances pour satisfaire leur vanité & prouver leur adresse. C'étoit encore dans cette même place qu'ils étoient obligés de présenter des vers , des contes & des ouvrages d'esprit , que le plus souvent ils faisoient faire par des poètes & des savans , dont il y avoit abondance dans cette ville. On regardoit l'esprit comme un moyen

de réussir à cette cour ; les auteurs étoient donc arrivés en foule , d'abord par vanité , ensuite ils avoient magnifiquement tiré parti de leur esprit : aussi ce n'est pas sans raison qu'ils regrettent tous les jours ce tems heureux ; car les princes les payoient presque autant qu'ils croyoient mériter de l'être. Le succès des ouvrages étoit absolument confondu , sans que l'on pût jamais alléguer cette cruelle preuve que donne le débit. Les imprimeurs étoient payés au-delà de leur espérance ; on donnoit les ouvrages à toute la cour , on les répandoit par toute la ville ; par ce moyen les succès étoient égaux , chacun pouvoit se les attribuer , ainsi tout le monde étoit content. On apportoit encore à cette place , & de la part de la cour , des questions à résoudre , suivant la mode des Orientaux ; car la princesse admettoit tous les esprits , & ne connoissoit nulle autre dissipation. Dans le vrai , toute autre , qui n'auroit pas reçu une pareille éducation , eût été bien malheureuse ; mais les malheurs ne sont que relatifs ; elle ne connoissoit que ce qu'on appelle l'esprit , ou plutôt ses erreurs , & en jouissoit. Le plus grand génie de la capitale , ou celui que Grenadine regardoit comme tel , rapportoit avec fidélité le nom des auteurs , & faisoit un détail exact & circonstancié de toutes leurs productions , naturelles ou empruntées. Suivant ce récit , Grenadine faisoit faire à son tour des questions , pour

juger , par la réponse , de leur mérite & de leur esprit. Voilà quel étoit l'état de cette cour , où l'on étoit à l'esprit pour toute nourriture , suivant la façon de parler de ce tems-là.

Le Prince des cœurs , charmé d'abord des portraits de la princesse , fut témoin de quelques réponses faites par des princes ses rivaux , aux questions & aux façons de s'énoncer suivantes : Comment diriez-vous que l'or & l'argent sont nécessaires au commerce ? . . . Je dirois que le commerce a deux divinités , les seconds soleils des villes , & les Jumeaux qui président à la navigation Cette réponse avoit si bien réussi , que l'on avoit envoyé les tambours de la ville chez le prince qui l'avoit faite , ainsi qu'à la porte d'un autre à qui l'on avoit demandé comment il définiroit le discours. Je l'appellerois tout simplement , avoit-il répondu , le visage de l'ame . . . Des applaudissemens donnés à des choses de cette espece , surprirent infiniment le prince des Cœurs ; il entendoit les mots , mais il n'étoit point du tout accoutumé à les voir assemblés de cette façon. Il commença par se reprocher son peu d'intelligence , & par s'accuser de grossièreté , car les gens bien-nés ne présumant pas d'eux-mêmes , & sont les premiers à se donner des torts : cependant après une mûre réflexion , il trouva qu'il n'étoit pas si déraisonnable. Il est constant que les façons de parler qu'il voyoit applaudir , l'auroient indubi-

tablement dégoûté de son projet, si la beauté des portraits & la physionomie qu'ils indiquoient ne l'eût empêché d'ajouter foi à ces récits. Il les imagina supposés, & n'en eut que plus d'envie de juger par lui-même, si les peintres & les sculpteurs n'avoient point fait la princesse : ainsi, plus animé du desir de juger d'un esprit dont on chantoit continuellement les merveilles, il n'étoit occupé que des moyens de s'introduire dans le palais. Il est à remarquer qu'il n'avoit jamais osé se faire inscrire par le secrétaire de la cour, son nom lui parut une faiblesse à laquelle jusqu'alors il n'avoit pas fait la moindre réflexion ; il prit donc le parti du silence, il ne se confia qu'à lui-même, & n'espéra que du hasard. Cependant il s'attacha de plus en plus aux connoissances simples qu'il avoit faites dans la ville, il leur parut en peu de tems, malgré le goût du tems & le ton qui régnoit, l'homme du monde le plus aimable. Mais le prince qui ne suivoit que tout ce qui pouvoit l'approcher de son dessein, n'étant connu que sous un nom imaginé, & dont il avoit voulu déroger le sien, s'attacha plus particulièrement à une dame du palais ; elle étoit âgée, & son esprit étoit médiocre, mais elle aimoit ceux qui avoient la réputation d'en avoir ; incapable d'en juger par elle-même, elle se trouvoit (apparemment par instinct) enrayée, sans trop savoir pourquoi, de celui qui régnoit à la cour, la réputation que le prince s'étoit

acquise auprès de ceux qui le lui avoient annoncé, la rassura sur les doutes que ses premières visites lui avoient donnés; elle avoit entendu tout ce que le prince lui avoit dit, & dans la bonne-foi, elle auroit juré que l'esprit étoit ce qu'on n'entendoit point; jusqu'alors elle n'en avoit point eu d'autre idée, mais quand elle fut bien convaincue qu'il y avoit un homme d'esprit que l'on pouvoit entendre, elle devint plus sensible à ses agrémens. Je n'approfondis point les impressions que le prince fit sur son cœur; il étoit aimable, on l'avoit assurée qu'il avoit de l'esprit, tout ce qu'il disoit étoit à sa portée; voilà bien des raisons pour établir une chronique scandaleuse, mais l'histoire passant la chose sous silence, ce n'est point à moi à perdre quelqu'un de réputation, ni à lui donner une affaire qu'elle n'a peut-être point eue. Quoi qu'il en soit, le prince ne fit usage du crédit qu'il acquit sur elle, que pour la faire consentir, au risque de tout ce qui pouvoit en arriver, de le mener avec elle au palais, en lui promettant de lui tenir compagnie & de la défennuyer; car elle étoit convenue qu'elle périssoit d'ennui chez la princesse. Il faut tout dire, je ne puis cacher qu'elle lui avoit avoué toutes ses peines, & confié qu'elle avoit montré à lire à la princesse, & que, malgré l'obligation qu'elle lui avoit, puisque la princesse n'auroit jamais rien su sans elle, elle éprouvoit son ingratitude; en un mot, qu'elle avoit ajouté un

fondant en larmes, qu'elle étoit disgraciée pour n'avoir pu se prêter à un nombre infini de mots & de paroles qui s'étoient mises à la mode, & qu'elle ne croyoit pas bonnes parce qu'elle ne les lui avoit pas montrées. Le prince l'assura que sa façon de penser étoit la meilleure, & l'accabla d'éloges; il l'auroit admirée si la chose eût été nécessaire : que n'auroit-il point fait pour voir la princesse !

On voit par la liaison qu'il avoit avec cette espèce de maîtresse d'école, que le prince n'avoit point cherché à faire des connoissances fort élevées; mais pour les plus importantes affaires, les petits amis ne sont pas les moins utiles, & l'on trouve souvent en eux plus de droiture, de bon-sens & de saine raison que dans les courtisans; ceux-ci n'ont pas le tems d'être sincères, leurs idées ne sont point fixes, & les préjugés des autres les dominent trop. On déguisa donc le prince en femme esclave, son âge & sa figure autorisoient une précaution si nécessaire contre la sévérité du roi Rubi; il s'étoit même engagé à garder un profond silence, pour ne courir aucun risque & n'en point faire courir à sa protectrice. Mais quand on voit une belle personne à qui l'on veut plaire, il est bien difficile de demeurer sans parler : en effet, le prince fut à-peine arrivé dans le palais, qu'il ne voulut plus garder le silence, ni s'arrêter auprès de la dame qui l'avoit amené, & qu'il se renversa de l'avoir à ses côtés, ainsi qu'il

sa disposition ; il ne déguifa point fes agrémens, & bientôt toutes les dames se disputèrent la conversation. On est précieux par art, & naturel par sentiment ; ainsi le naturel plaît malgré que l'on en ait. Le prince eut aisément les occasions de voir plusieurs fois la princesse ; cette vue bannit insensiblement de son esprit tous les défauts, ou plutôt tous les ridicules contre lesquels il se croyoit armé : car il faut dire la vérité, elle étoit beaucoup plus belle que tous ses portraits ; il sentit néanmoins qu'il ne pourroit jamais parler du ton qui régnoit à cette cour : mais sans avoir bien démêlé toutes ses idées, bientôt il s'en fit des reproches, & se persuada qu'il avoit tort. Il espéra de se corriger lui-même : l'exemple fust pour faire changer de sentimens : que ne peut ce même exemple, quand il est donné par ce que l'on aime !

Amine cependant, c'est le nom que le prince avoit pris avec son déguisement, plaisoit à tout le monde, mais comme une fille de la campagne, qui par sa naïveté amuse des dames qui se rencontrent dans un château.

Grenadine ne fut pas long-tems sans entendre parler avec avantage de la jeune esclave, elle voulut juger par elle-même des agrémens qu'on lui vantoit sans pouvoir les définir ; elle la fit venir au pied de son trône, & lui proposâ quelques questions sur différens sujets. Amine y répondit avec graces, mais

avec tant de simplicité, que la cour & la princesse elle-même ne pouvoient concevoir comment elles en étoient quelquefois contentes & touchées. Grenadine, par un sentiment involontaire finit par lui demander ce que c'étoit que l'amour; la fausse Amine lui répondit : C'est vous, princesse. . . . Alors on leva les épaules, & chacun se dit : En vérité, c'est dommage qu'ayant une forte d'esprit, elle ait été aussi mal élevée. Ce n'est pas cela qu'il falloit répondre, reprit la princesse avec un air d'instruction & de supériorité d'esprit; il falloit dire que l'amour est le partisan des desirs; . . . ne voyez-vous pas continua-t-elle, que vous m'avez donné une louange grossière, qui ne définit point en général, & qui ne donne aucune idée en particulier? tout le monde enfin auroit dit ce que vous venez de dire, tout le monde l'a d'abord entendu; employez donc votre esprit, ne le commettez point à la portée des gens ordinaires & communs. Amine reçut cette correction avec douceur, & lui témoigna la reconnoissance que méritoient ses bontés, avec tant de graces, que Grenadine en fut touchée, & qu'elle résolut de la former & de cultiver son esprit. Bientôt il ne lui fut plus possible de s'en séparer, & bientôt elle voulut qu'Amine fût son esclave.

Mais pendant que Grenadine ne songeoit qu'à former le langage & les façons de sa chère Amine, l'amoureux prince n'étoit occupé que du desir ardent

de faire naître les sentimens dans son cœur ; pour y parvenir , il falloit en bannir l'esprit , & ce n'étoit point l'ouvrage de l'esprit. Trop de détails des traits précieux de Grenadine feroient ennuyeux , ainsi je les passe sous silence pour arriver à des choses plus intéressantes.

Il est plus d'une espece d'heure du berger ; le cœur , ce me semble , a les siennes ; amour , sans qu'on y pense , amene ces instans. Voici de quelle façon celui-ci fut amené.

Un jour la princesse se glorifioit d'avoir demandé à tous ses amans , lequel étoit le plus ancien de l'amour ou de la beauté ; les uns avoient répondu que l'amour étant un dieu , il avoit créé la beauté pour éterniser son empire , & que la princesse en étoit une preuve ; les autres soutenoient que l'amour & la beauté étant inséparables , avoient pris naissance au même instant. Ces différens sentimens , accompagnés de fadeurs & de mots alambiqués , partageoient toute la cour , & ces deux partis attendoient avec une égale impatience le jugement de Grenadine ; mais avant de le prononcer , elle vouloit savoir le sentiment d'Amine sur cette importante question. La fautive esclave lui répondit avec cette tendre vivacité qui sera toujours élégante : J'ai vu , j'ai aimé. . . Ces mots furent accompagnés d'un regard si persuasif , si tendre & si sincère , que la princesse voulant répliquer par une habitude naturelle , son

cœur faisi ne trouva point de réponse ; la rougeur redoubla sa beauté, & son esprit soumis fut éteint de façon, que pour la première fois elle parla sans réfléchir, & dit : Amine, y pensez-vous? ... Le prince regarda cette réponse comme un reproche de sa témérité, & se retira, tandis que Grenadine timide & déconcertée par les premières impressions de l'amour que la réponse d'Amine avoit portées dans son cœur, craignit de la découvrir pour ce qu'elle la soupçonnoit d'être; elle trembla pour ses jours, elle redouta la sévérité du roi Rubi, qui lui parut dès ce moment une tyrannie ; en un mot, elle craignit tout ce que l'amour fait craindre. Cependant, par une justice qui n'étoit qu'une délicatesse & qu'un applaudissement au goût qu'elle ressentoit, elle donna le prix à celui qui avoit donné l'avantage à la beauté. Ce fut le dernier arrêt que rendit cette grande princesse, il occasionna plusieurs plaintes; on n'avoit point déclaré l'auteur de la réponse, on avoit négligé toutes les formalités & les pratiques d'usage, mais la princesse n'en tint compte & n'en parla pas davantage. Cependant, peu d'accord avec elle-même, elle se fit quelques reproches; mais l'esprit est toujours parfaitement soumis à la passion, on s'en trouve trop peu pour l'objet aimé, & dès-lors il est indifférent d'en avoir assez pour ce qui est étranger. Ainsi la grande place languit de questions; les princes, les auteurs mêmes osèrent à leur tour

lui proposer quelques doutes, & la princesse se contenta de rougir d'avoir fait ses délices de ces sortes d'amusemens.

Les rivaux sentent l'amour auparavant qu'il soit déclaré à celui qui l'inspire, ainsi les prétendans s'éloignèrent tous sous différens prétextes, & partirent de la capitale, tandis que les poètes & les auteurs demeurèrent déclamans contre l'inconstance de la cour, n'ayant plus autre chose à faire qu'à préparer de tristes épithalammes pour le mariage de Grenadine, quand il plairoit au ciel d'en ordonner.

Le mot d'aimer, quand on le ressent, a plus de variété dans sa prononciation, & témoigne peut-être plus d'esprit que n'en renferment tous les livres. Le prince des Cœurs en étoit convaincu, il se plaisoit donc à le répéter mille fois, & bientôt Grenadine en prit la douce habitude. Cependant le prince n'en étoit point connu, & la princesse se contentoit seulement de savoir qu'il étoit son amant; il plaisoit donc par lui-même, & par-là il se trouvoit au comble du bonheur. Enfin, (car l'amour va vite quand il est parvenu à un certain point; les héroïnes de tous les romans, autrefois méprisées & tenues pour grossières, furent excusées & justifiées,) la bonne dame du palais, qui avoit montré à l're, fut récompensée d'avoir introduit Amine dans le palais; elle reprit son ancienne faveur, on la trouva bonne femme, on prêta sa société à celle des autres, on

l'accueillit, on l'aima même : non-seulement les cœurs tendres sont indulgens , mais la reconnoissance des amans est aussi vive qu'élégante.

Cependant il est naturel de vouloir connoître ce qu'on aime ; j'ai même été surpris que Grenadine eût ignoré si long-tems le nom de son amant : il est vrai que l'on ne fauroit songer à tout, & qu'il étoit arrivé en elle de grandes révolutions. Un jour enfin elle en fit la question au prince, qui lui répondit en baissant les yeux : On m'appelle prince des Cœurs ; il est vrai que ce nom charmant quand d'autres le prononçoient, avoit un air de fatuité répété par lui-même ; mais étant inconnu à tout le monde , il falloit obéir, il ne devoit pas en imposer. A-peine eut-il achevé de prononcer son nom, que Grenadine s'écria avec vivacité : Vous êtes prince ! tant mieux pour mon père. . . . Cette réponse , bien éloignée du précieux, charma le prince & lui prouva combien il étoit aimé.

Cependant tous ces détails particuliers, & ce dernier événement s'étoient passés à l'insu du roi Rubi : de quel droit n'auroit-il pas été trompé, comme les jaloux le feront éternellement ?

Furette, toujours animée contre lui, parce qu'elle l'aimoit toujours, n'étoit occupée que des moyens de lui causer du chagrin ; il y a même quelques historiens qui assurent qu'elle donna des facilités au prince des Cœurs pour s'introduire dans le palais de Gre-

nadine; ce qu'il y a de très-affuré, c'est que Furette accourut avec une diligence extrême, & qu'elle arriva dans le moment que le prince fit l'aveu de sa passion; il est encore certain que son premier soin fut d'avertir le roi de tout ce qui se passoit. Il ne voulut point ajouter foi aux premiers discours de la fée; la certitude fit succéder la fureur à ce doute, car l'amour-propre offensé ne pardonne point à ceux dont il est devenu la dupe; aussi le roi tourmenté de toutes ces idées, conjura la fée de faire un exemple féroce, & de punir à la fois & la témérité du prince & la désobéissance de sa fille. Que ne fût point un jaloux pour être vengé! On dit que ses prières furent tendres, & qu'il l'assura même que ce procédé pourroit toucher son cœur. Ainsi Furette, qui pour beaucoup moins auroit bouleversé l'univers, exauça sa prière: d'un coup de sa baguette, le prince devint le plus beau limaçon bleu que l'on ait encore vu, & la princesse, la plus jolie perruche que l'Amérique ait jamais produite. Ils étoient ensemble au moment de cette cruelle métamorphose, s'ils virent leur aimables figures s'évanouir, ils eurent du moins la consolation de n'être point séparés: mais quoi-qu'on leur eût conservé l'esprit & la mémoire, quelle conversation peuvent avoir une perruche & un limaçon? Ils pouvoient cependant être plus malheureux; penser que l'on est aimé, se souvenir de ses plaisirs, c'est du moins une consolation. Le prince

ne pouvoit rien dire, on ne pouvoit même fans injustice lui reprocher son silence; il n'en étoit pas ainsi de la princesse, qui conservoit sous la figure de peruche une attitude fière & convenable à une princesse de son rang. Elle portoit sa tête à merveille & ne perdoit pas une plume de son beau collier noir, sa longue & belle queue la flattoit sans cesse; c'est même depuis ce tems, qu'en ayant conservé l'impression, toutes les dames les ont ajoutées à leurs grands habits. Le malheur de sa situation, c'est que ne s'entendant point parler, elle croyoit dire les plus jolies choses du monde, & même les plus tendres; cependant elle ne prononçoit point d'autres mots que *Catau! bonjour ma belle Catau. Qui est là? A la cave; . . .* & faisoit sur-tout de si fots éclats de rire, que tout le monde en étoit excédé. Il falloit être même aussi amoureux que le prince, pour ne pas à tous momens rentrer dans sa coquille beaucoup plus vite qu'il n'en étoit sorti. Furette consentit encore à punir la dame du palais, car elle avoit conté le détail de l'aventure, & les jaloux exigent beaucoup de détails; ils veulent toujours savoir comment, combien, par où, & le fait simple ne leur suffit jamais. Pour satisfaire la colère du roi Rubi, elle mettra donc la dame du palais en docteur en droit, sans lui en apprendre de plus que ce qu'elle savoit, lui donnaient seulement une envie démesurée de parler & de professer, ce qu'elle fit au grand plaisir des

étudiens,

étudiants, qui la tournoient en ridicule. Elle occupa sa chaire pendant un assez long tems, car la parution des princes ne laissa pas d'être assez longue : mais enfin Tranquille y mit ordre, elle alla représenter au conseil des fées la conduite irrégulière de Furette, ajoutant qu'elle étoit de mauvais exemple, & qu'elle empêcheroit absolument les rois de confier aux fées l'éducation de leurs enfans. Le conseil approuva ses réflexions, & lui donna pouvoir de terminer cette affaire à son gré. Aussi-tôt elle partit, les serins qui conduisoient sa voiture la conduisirent au milieu de Furette & du roi Rubi, qui s'entretenoient & ne s'attendoient pas à voir leur tête-à-tête interrompu. Le roi disoit : Quoi donc ! on ne pourra jamais garder une femme ? On le peut, lui répondoit Furette, mais vous êtes trop bon, vous avez laissé trop entrer de femmes dans le palais, elles sont mille fois plus dangereuses que les hommes, & plus adroites pour les intrigues. Mais, reprenoit le roi, il falloit bien lui donner de l'éducation. La jalousie véritable se soucie bien qu'on ait de l'esprit & des talens ! lui répliquoit Furette. Ce fut dans cet instant que Tranquille parut. Cette visite les surprit également, ils furent encore plus touchés des reproches doux, mais fondés, qu'elle leur fit de l'injustice de leurs procédés : Vous n'avez plus qu'un parti à prendre, ajouta-t-elle, c'est de vous épouser ; Furette qui n'eut plus aucun pouvoir de séduire, & tout facilité à l'é-

amour effréné, & vous feriez un ingrat, dit-elle au roi, si vous ne reconnoissiez par le don de votre main, l'attachement malheureux qu'elle a eu jusqu'ici pour vous. Un ton tranquille persuade souvent plus qu'un autre; ainsi ils donnèrent leur consentement à cette union. Aussi-tôt après, Tranquille passa dans l'appartement qui renfermoit la perruche & le limaçon, & leur rendit leurs premières figures, ainsi qu'au docteur en droit. Tandis que l'on faisoit tous les préparatifs pour les superbes noces de Grenadine & du prince des Cœurs, Furette & Rubi voulurent souffler à ces jeunes amans le triste poison de la jalousie; mais leurs efforts furent inutiles, la candeur & la probité fut toujours le fondement de leur union; tandis que Furette & Rubi, enfermés dans leur cruel donjon, vécurent dans la rage, le désespoir & les tourmens que sans cesse ils se causèrent par leur insupportable jalousie.

Grenadine & Rubi sont donc une preuve que les femmes, plus tendres & plus sensibles que les hommes, sont plus aisément corrigées par l'amour.





LA PRINCESSE

AZEROLLE,

OU

L'EXCÈS

DE

LA CONSTANCE.

CONTE.



DANS une de ces grandes loteries, où les fées tiroient au fort les royaumes qu'elles devoient protéger, celui des Aglantiers tomba à la fée Babonette. C'étoit une bonne créature, trop simple pour connoître le mal, trop timide pour le désapprouver; crédule par bonté, bonne par foiblesse; nulle sorte d'esprit, point de mémoire, & d'une négligence pour

Q 3

sa personne, qui augmentoit beaucoup les défagrémens de sa vieillesse.

Le conseil des fées applaudit au sort : Le royaume des Aglantiers étoit gouverné par un roi si sage, que le titre de protectrice n'étoit qu'un titre d'honneur ; mais dans ce tems-là, comme dans celui-ci, la prudence étoit presque toujours le jouet des événemens.

Babonette avoit à-peine pris possession de sa charge, que le bon roi mourut d'apoplexie, en recommandant à la fée un fils unique qu'il laissoit au berceau.

Babonette ravie de faire valoir son autorité, ne fut pas plutôt déclarée régente, qu'elle se mit à querreller les mères du petit prince ; elle chassa la nourrice, parce qu'elle ne savoit pas un seul conte de revenans, & la reprit, après l'avoir fait jurer qu'elle retiendroit par-cœur tous ceux qu'elle lui conteroit. Le nom du roi fut changé en celui de Doudou, plus expressif, disoit-elle, & plus propre à lui gagner le cœur de son peuple.

Dès que le petit roi fut en âge de recevoir des idées, Babonette ne songea qu'à lui inspirer une aversion mortelle pour les femmes. D'ailleurs, le soin de sa santé l'occupoit uniquement ; la crainte de l'altérer, faisoit renvoyer ses maîtres au premier signe de dégoût pour les leçons ; aussi le prince à quinze ans, en étoit-il encore à *A, b, c* ; le reste

du royaume étoit conduit à-peu-près de la même forte.

Les ministres s'apperçurent aisément de l'incapacité de Babonette ; mais loin d'apporter à l'éducation du jeune roi les soins qui pouvoient y suppléer ; ils s'applaudirent en secret de son ignorance. Cette fausse politique ne s'est abolie qu'après une longue expérience de son peu de succès.

Le préjugé que la fée avoit inspiré à Doudou se manifesta bientôt. Dès qu'il put être obéi, il défendit aux femmes l'entrée de sa cour. L'ennui qui résulta de l'exécution de cet ordre, donna naissance à cette phrase, dont les vieilles gens abusent : Il n'en étoit pas ainsi de notre tems ; ... c'étoit alors une maxime constatée.

Les jeunes-gens devinrent grossiers, mal-propres, ivrognes & chasseurs ; les ministres bâilloient au conseil, soupoient tristement & se couchaient en querellant leurs valets ; les courtisans s'endormoient dans tous les coins de l'antichambre ; à-peine l'ambition avoit-elle le pouvoir de les réveiller.

Les choses étoient dans cet état, lorsque la fille Candine arriva à la cour. La curiosité, quelques devoirs de bienfaisance l'avoient engagée à faire une visite à Babonette ; elle fut reçue comme une fille d'importance. Le roi, aussi absolu qu'un enfant, ne n'osa cependant refuser de la voir ; mais l'attention qu'il lui donna fut courte, férieuse, embarrassée,

& finit par trois ou quatre révérences qu'il fit en reculant, sans lever les yeux sur elle.

Cependant Canadine étoit faite pour attirer l'attention de ceux qui la voyoient. Sa taille & sa beauté étoient également majestueuses : Il est vrai que ses traits étoient un peu marqués ; elle pouvoit passer pour une beauté romaine ; mais elle avoit tant d'éclat, qu'à trente ans, elle paroïssoit à-peine en avoir vingt. Décidée dans ses sentimens, ferme dans ses résolutions, violente quand on s'opposoit à ses desirs, désarmée par une soumission, bonne par principe, attentive par amour-propre, son commerce auroit été charmant, si une passion malheureuse n'eût obscurci une partie de ses bonnes qualités.

Tière des victoires qu'elle avoit remportées sur son cœur, en méprisant l'amour des plus grands rois ; elle n'avoit garde de se dénier d'un enfant, beau à la vérité, mais si maussade, qu'une femme moins difficile l'auroit à-peine regardé. Cependant le premier coup-d'œil décida de la passion de Canadine. S'il y a des étoiles malheureuses, il y a des coups-d'œil qui ne sont pas moins cruels,

Canadine étonnée de l'impression que le jeune roi fit sur elle, ne l'attribua d'abord qu'à cette sorte de disposition qui nous affecte en voyant profaner des choses précieuses ; elle fit des reproches à Basile sur le peu de soin qu'elle avoit pris à former son jeune roi, malgré le conseil qu'il donnoit tant de

graces naturelles, qu'avec fort peu d'art on en eût fait un prodige. On voit bien que vous parlez comme une fée du monde, lui répondit Babonette, je ne me repens pas de ce que j'ai fait; les femmes font la perte de la jeunesse; de mon tems, une jeune fée n'auroit osé dire ce que vous dites: tout va à rebours à-présent; je ne dis mot, mais si les femmes étoient plus sages, les hommes n'en vaudroient que mieux. Au reste, ce que j'en dis n'est pas pour vous contrarier, j'en ferois bien fâchée: ne voudriez-vous pas aussi que je tuasse ce pauvre enfant pour apprendre ceci, cela & puis encore autre chose? C'est bien fait d'être sivant, mais toutes ces géométries ne mettent que des sottises dans la tête d'un jeune-homme: mon Doudou s'en porte bien, c'est le principal; quand je le marierai, nous verrons...

Canadine ne doutant plus qu'il ne fût inutile de combattre des préjugés si bien établis, ne pensa qu'à réparer le tort qu'ils avoient fait au jeune roi, en le proposant de le perfectionner. Son cœur porté au bien par lui-même, la trompoit encore, un intérêt plus cher que celui de la générosité, la faisoit agir. Pour mieux réussir dans son entreprise, elle s'exerçoit autant qu'elle put de la méthode ordinairement suivie dans l'instruction de la jeunesse: si son pouvoir répondant à la fécondité de son imagination, il n'y eût rien de tout ce qui fait l'objet de l'étude, & des amusemens du monde entier, qu'elle ne présentât

au jeune Doudou sous des formes agréables. Curieux comme tous les enfans, ses questions auroient épuisé toutes autres complaisances que celles de l'amour ; mais loin d'y répondre comme on fait communément, en éludant ou en substituant une erreur à une autre, Canadine ne laissoit échapper nulle occasion d'expliquer au roi les causes & les effets de tout ce qui frappoit ses sens.

Les amusemens, quels qu'ils puissent être, ont une liaison immédiate avec les arts ou les sciences : le prince ayant les dispositions nécessaires, fut bientôt au-delà de toutes les éducations données & reçues avec tant de fatigues.

La joie de Doudou à chaque découverte, se communiquoit à la fée ; elle jouissoit voluptueusement du plaisir de perfectionner l'objet de sa tendresse. Il n'y a que le bonheur d'être aimé qui surpasse celui d'être nécessaire à ce que l'on aime.

Le roi, tout occupé par la curiosité & par le plaisir de la satisfaire, ne donnoit plus à la fée aucune marque de sa haine générale pour les femmes ; il falloit même qu'à mesure que son esprit se développoit, que la confiance s'établissoit dans son cœur, insensiblement il en vint au point de ne pouvoir plus se passer de Canadine ; mais un froid respect, une inattention marquée pour sa figure, laissoit voir qu'il la croyoit vieille, parce qu'elle avoit quinze ans plus que lui. Le chagrin que la fée ressentit de cette pro-

fonde indifférence, lui ouvrit les yeux sur l'état de son cœur. D'abord elle se révolta contre un penchant si humiliant pour elle; mais il n'étoit plus tems de le combattre; l'esprit, les graces & les sentimens qu'elle avoit donnés au prince, tous ses bienfaits enfin étoient devenus des armes contre elle.

Canadine eut en-vain recours à cette fierté qui l'avoit fait triompher tant de fois, ses combats eurent le succès ordinaire; aussi foible qu'une simple mortelle, elle n'aima pas moins, & ne pensa plus qu'à se rendre aimable, redoublant d'attention, de soins & de complaisances pour le roi. S'appercevant de jour en jour qu'elle ne faisoit aucun progrès, l'amour lui suggéra un moyen de gagner son cœur, dont elle fit honneur à sa raison. Autant ce jeune prince monroit de goût pour les arts, & pour les choses de pur agrément, autant il marquoit de répugnance pour les affaires & la politique. Canadine imagina ne pouvoir lui faire un sacrifice plus délicat & plus utile à ses intérêts, qu'en lui donnant la main, puisqu'en se chargeant de la conduite des affaires, rien n'empêcheroit le roi de se livrer aux plaisirs.

Elle alla trouver Bahonette; après avoir un peu exagéré la nécessité de marier son papille, elle lui fit voir toutes sortes d'inconvéniens à lui donner une jeune personne; mais elle dit que le royaume des Aglantiers lui étoit devenu si cher, depuis le séjour qu'elle y faisoit, qu'elle étoit prête à sacrifier au bien de

l'état la répugnance qu'elle avoit pour le mariage. Comment ! s'écria Babonette , transportée de joie , vous voudrez bien épouser mon cher Doudou ? Que vous êtes bonne ! oh , les gens de vertu s'y prennent toujours par le bon bout ! Hélas ! le pauvre enfant ! il fera ravi de vous caresser : je lui ai tant parlé de sa mère qu'il n'a jamais vue , qu'il croira la retrouver. Quoique Canadine fût peu contente de la tournure , le fonds du discours étoit si fort de son goût , qu'elle ne douta pas plus que Babonette de la réussite de son projet.

Toutes deux se trompoient , la fée protectrice courut chez le prince dans le même transport de joie qui l'avoit faisie à la proposition de Canadine ; mais elle eut beau lui représenter les avantages d'une telle alliance , & les dangers d'un refus , le roi resta inébranlable dans la résolution de n'aimer aucune femme : il assura la fée que les bontés qu'il avoit témoignées à Canadine , ne tiroient point à conséquence ; qu'il avoit dû profiter des instructions qu'elle lui avoit données , mais qu'au fond sa reconnaissance étoit fort indépendante de l'amour ; qu'elle l'ennuyoit trop souvent d'un détail de sentimens auxquels il n'entendoit rien , & qu'enfin , si elle exigeoit qu'il payât ses bienfaits de sa personne , elle pouvoit se retirer quand bon lui sembleroit.

Babonette un peu déconcertée d'entendre parler son Doudou en roi , fut porter cette réponse à

Canadine; voyant qu'elle gardoit un profond silence, & que la douleur étoit peinte sur son visage, elle se douta que le refus du prince ne lui plaisoit pas. Vous êtes bien bonne, lui dit-elle, de vous chagriner! si j'étois à votre place, je le laisserois-là, & je n'y penserois plus. Voi'à ce que c'est que de lui avoir mis des folies dans la tête; je gage que si vous m'aviez laissé faire il vous auroit épousée de grand cœur: mais les beaux esprits croient en savoir plus que les autres; j'ai toujours entendu dire qu'ils ne sont que des bêtes.

Canadine renfermée en elle-même, dévorant sa honte & sa douleur, formoit mille desseins, aussitôt détruits que projetés. La retraite lui paroissoit le parti le plus décent; & elle tâchoit de s'affermir dans la résolution de le suivre, lorsque Babonette, qui avoit continué de parler, lui dit: Vous avez beau rêver, vous ne trouverez pas un plus gentil mari. Vous êtes plus vieille que lui, vous le mettrez à la raison; il vous aime, je le fais, en faut-il davantage?... Il m'aime! s'écria Canadine réveillée comme d'un profond sommeil; il m'aime! ah, je suis trop sûre de sa haine. Oh, pour de la haine, vous avez tort, reprit Babonette, je fais bien comme je l'ai élevé; quand ce ne seroit qu'à cause de moi, je suis sûre qu'il vous aimera toujours.

L'espérance est aussi inséparable de l'amour que de la vie; l'idée d'être aimé, de quelque part qu'elle

viennne , quelque mal fondée qu'elle puisse être ; porte dans l'ame un charme séducteur , dont un amour malheureux ne feroit se défendre. Canadine n'y résista point : sa générosité égale à sa tendresse acheva de la déterminer à ne point quitter le roi. Il n'a point encore atteint le degré de perfection où je veux le conduire , disoit-elle ; il a besoin de mes soins , pour lui & pour son royaume ; ne serois-je pas coupable de toutes les fautes qu'il pourroit faire , si je l'abandonnois par un mouvement injuste de mon amour-propre ? puisque je l'aime , c'est à moi de lui plaire. Eh ! quels seroient mes avantages sur lui , si ma générosité ne surpassoit son ingratitude ? Qu'une femme décente est soulevée quand elle peut trouver dans l'amour la vraisemblance de la vertu !

Doudou & Canadine se virent sans s'expliquer ; l'embarras de la première entrevue passé , le roi reprit son train ordinaire ; il crut même que la fée n'avoit aucune part à la proposition de Babonette , puisqu'elle ne lui en parloit pas.

Canadine avoit trop de connoissance du cœur , pour se compromettre en faisant au roi des reproches qu'il méritoit ; elle sentit même que pour ne pas augmenter son éloignement pour elle , il falloit ménager avec prudence les heures qu'elle passoit avec lui. Souvent elle sacrifioit la douceur de le voir à la crainte de lui être importune ; mais toujours présente par ses bienfaits , & par les plaisirs qu'elle procuroit

au prince, elle trouvoit une volupté plus délicate à les multiplier à l'infini, qu'il n'en avoit lui-même à en jouir.

Suivant le plan de cette nouvelle conduite, Canadine qui avoit coutume d'accompagner le prince lorsqu'il alloit à la chasse, ne l'y suivoit plus que rarement; elle se contentoit pendant son absence de préparer des fêtes pour son retour.

Un jour que le roi, livré à lui-même, s'étoit écarté du reste de la chasse, en poursuivant un daim avec trop d'ardeur, il fut extrêmement surpris, après avoir percé un fort avec beaucoup de peine, de se trouver dans une espèce de salle d'une très-grande étendue, & de voir à l'un des angles une jeune personne sous un pavillon de gaze d'argent, assise assez près d'une vieille femme qui sembloit dormir. Doudou s'arrêta à quelques pas pour considérer ce prodige; la jeune personne tenoit un livre, mais comme elle levoit de tems-en-tems des yeux distraits, qu'elle ramenoit sur sa lecture avec aussi peu d'application, elle apperçut le prince, presque en même-tems qu'il s'arrêtoit pour la regarder. Leur trouble fut égal; la jeune fille, après un moment d'attention, posa son livre sur ses genoux, & se mit à raccommo-der sa coëffure que le vent avoit un peu dérangée; quelques fleurs placées sans art sur les plus beaux cheveux du monde, en faisoient tout l'ornement; une grosse boucle fut rajustée & ramenée sur

sa gorge avec un soin qui tenoit autant à l'envie de plaire qu'à la modestie.

De son côté, le prince après s'être arrangé sur son cheval en se donnant la meilleure grace qu'il put, tira son mouchoir, effuya son visage, mit ses gants à la hâte, & s'avança le plus près du pavillon qu'il lui fut possible. Il mit pied à terre, & s'approchant de la jeune personne avec un trouble & un embarras qui lui étoient inconnus : Que vous êtes belle ! lui dit-il en mettant un genou à terre ; que vous mériteriez d'adorations, si vous n'étiez pas une femme ! Je ne suis pas une femme répondit-elle, je m'appelle Azerolle ; la fée Sévère que vous voyez-là, me mene au château inaccessible. . . . Mais ne vous appelez-vous pas Turlupin ? dit-elle. Non, madame, répondit le roi un peu déconcerté ; les princes de mon sang n'ont jamais porté de noms ignobles. J'en suis bien fâchée, répondit Azerolle en baissant les yeux. Pourquoi ? dit le prince ; je m'appelle Doudou. Cela ne fait rien, répondit-elle, je vois bien que l'on m'a trompée. Comment, dit le jeune prince, vous auroit-on parlé de moi ? Je l'ai cru, répondit-elle, & je ne comprends rien à cela. Ni moi non-plus, reprit-il, expliquez-vous mieux, je vous en conjure. Je vais tout vous dire, continua la jeune personne ; peut-être vous éclaircirez mes doutes. Je n'ai jamais vu que la fée ; elle m'a dit qu'autrefois j'avois un père & une mère ;

en avez-vous eu, vous ? Sans doute, répondit le prince ; ils étoient roi & reine : & les miens aussi, dit Azerolle. Mais, dites-moi, puisque vous avez eu un père, il y a donc plusieurs hommes dans le monde ? Il y en a, répondit le roi, à-peu-près autant que de femmes. Ah ! voilà qui est bien, dit la princesse, je commence à m'éclaircir : & moi, dit le prince, je vous entends un peu moins. Il n'est plus nécessaire à-présent que vous m'entendiez, reprit tristement Azerolle. Que dites-vous ? s'écria Doudou ; chaque moment augmente ma curiosité, je sens qu'il ne m'est plus possible de vivre sans être éclairci de votre sort. Eh bien, dit la princesse, puisque vous voulez tout savoir, je veux bien vous le dire ; mais à condition que vous me direz aussi si vous êtes un homme. Ah, rien n'est si vrai, répondit vivement le prince ; mais, charmante Azerolle, pourquoi en doutez-vous ? Puisque vous êtes un homme, interrompit-elle, vous vous appelez donc Turlupin ? Eh ! laissez-là votre Turlupin, reprit impatiemment le prince, ne m'en parlez jamais. Je n'en parlerai plus, dit la princesse, puisque cela vous fait de la peine : cependant j'aurois voulu vous dire que Sévère me mène chez lui, afin qu'il m'épouse, & me fasse reine. Quoi ! vous allez vous marier ? s'écria Doudou. Oui, dit Azerolle : on m'avoit dit qu'il n'y avoit que lui d'homme dans le monde ; j'en étois bien aise, mais à-présent . . .

Achevez, belle Azerolle, achevez, dit le prince avec une vivacité dont il ne démêloit point la cause; desireriez-vous que la fée changeât de résolution? Serois-je assez heureux... Oh, non, répondit la princesse, apparemment tous les hommes se ressemblent, & cela m'est égal. Ah! voilà bien les femmes, s'écria le prince; on ne m'a point trompé, elles sont perfides avant même de connoître la perfidie. Je crois que vous me querellez, dit Azerolle, que vous ai-je fait? Rien, madame, répondit le prince; votre beauté me faisoit oublier que je devois vous fuir; votre discours me rend à moi-même, adieu, princesse. Attendez donc, dit-elle, j'ai encore quelque chose à vous dire. Ah cruelle! dit le prince, vous voyez si je fuis. Ne viendrez-vous pas me voir quand je serai reine? continua-t-elle. Vous le voudriez sans doute, dit le prince, mon malheur seroit un triomphe de plus à vos charmes. Je n'entends pas bien ce que veut dire cela, reprit doucement Azerolle; mais en vérité je serois bien fâchée que vous fussiez malheureux. La princesse prononça ces mots d'un ton si naïf & si tendre, qu'ils achevèrent de détruire le reste du préjugé, qui combattoit encore dans le cœur du prince. Vous ne voulez pas que je sois malheureux? lui dit-il, eh bien, aimez-moi donc; je vous adore, Azerolle, vous triomphez du cœur le plus insensible, vous lui faites éprouver ce sentiment délicieux qu'on appelle
amour,

amour , je ne puis m'y tromper. Mais que je suis à plaindre , si vous ne l'éprouvez pas comme moi ! s'il étoit dans votre cœur , comme je le vois dans vos yeux , il uniroit nos ames , & mon bonheur. . . . Levez-vous , dit Azerolle en rougissant , si la fée s'éveillait & qu'elle vous entendît , je crois que nous serions perdus ; fuyez , ajouta-t-elle en le repoussant d'une de ses mains que le prince saisit & baissa avec transport , éloignez-vous . . . puisqu'il faut nous quitter.

Doudou , alarmé des premiers mots de la princesse , rassuré par le ton des derniers , se mit à genoux , comme s'il n'y avoit point eu de Sévère dans le monde.

Leurs sentimens étoient trop naïfs & trop tendres , pour que la dissimulation pût y trouver place. Ils se firent des aveux mutuels , aussi ingénus que les cœurs d'où ils partoient.

Ni l'un ni l'autre n'auroient pensé à se séparer , sans un mouvement de la fée , qui pour cette fois leur persuada qu'elle alloit s'éveiller ; ils imaginèrent à la hâte mille moyens de se revoir , qui leur parurent tous très-faciles à exécuter.

Le prince monta à cheval & s'éloigna , non sans retourner la tête , tant qu'il fut à portée de voir Azerolle. Quand il l'eut perdue de vue , il en resta si occupé , qu'il ne sortit de sa rêverie qu'à l'entrée du périlleux de son palais , sans savoir comment il y étoit arrivé.

Il ne faut pas être fée pour s'appercevoir du plus petit changement dans le cœur de ce que l'on aime ; une langueur plus touchante , une gaieté tendre , une rêverie tranquille , la parole plus douce , tout décele un véritable amour. Canadine s'aperçut de son nouveau malheur , un moment après l'arrivée du roi : la jalousie s'en tient-elle aux simples soupçons ? Les doutes sont cruels , on veut s'en défaire , & souvent l'on n'en sort que par une certitude encore plus cruelle.

Doudou avoit trop d'amour pour n'être pas ingénu à la première question de la fée , quoiqu'elle n'eût aucun rapport à son aventure : il rougit , & conta tout de suite la rencontre d'Azerolle. Il peignit avec transport sa beauté , ses graces , sa naïveté ; mais il ne dit que ce qu'il falloit pour exprimer les sentimens qu'elle lui avoit inspirés ; pour en douter Canadine n'y trouva pas même la ressource de l'exagération.

Cet aveu fit un effet bien différent sur les deux fées. Babonette pleuroit de joie : Voyez le hasard ! disoit-elle , le pauvre enfant , qu'il dit bien tout cela ! il me semble que c'est moi. Mais où est-elle cette petite Azerolle , que j'aie te la chercher ? Qu'ils seront heureux ! continua-t-elle en s'adressant à Canadine ; nous le marierons. Je suis sûre qu'ils ne cesseront de se caresser ; cela nous réjouira. Tu es-tu bien amoureux ? ajouta-t-elle en se tournant

vers le prince ; viens mon petit moineau , viens que je t'embrasse.

Quand l'impatience de l'esprit se joint à celle du cœur , il est bien difficile d'en arrêter les effets. Canadine emportée par la jalousie , le dépit & l'indignation , toucha le roi de sa baguette , en disant avec un sourire amer : Tenez , madame , mettez-le donc en cage ce moineau si chéri. Ah ! vous avez raison , dit Babonette en courant après le prince devenu moineau , il faut l'enfermer. Vous êtes un peu vive , mais ce n'est pas pour vous en faire des reproches ; il est tout joli comme cela.

Les ames nobles ne commettent aucune faute impunément. La honte suivit de près l'emportement de Canadine , elle se leva avec précipitation pour chercher le malheureux oiseau , & lui rendre sa première forme. Il s'étoit déjà échappé par une fenêtre qu'il avoit trouvée ouverte. L'instinct se joignant à l'amour , le conduisit à tire-d'aile dans la forêt où il avoit laissé Azerolle.

Lorsqu'il y arriva , elle dispoit encore avec la sée , pour ne point quitter un lieu où elle espéroit revoir son amant. Le prince trouvoit tant de plaisir à s'attribuer la réisstance qu'elle oppoioit aux ordres de Sévère , qu'il ne pensoit point à s'arrêter des larmes qu'elle versoit en abondance. Il se pencha sur son épaule , & par un petit groûillement , il eût voulu de lui exprimer sa tendre reconnoissance ; mais le

princesse étoit trop occupée de lui pour l'appercevoir.

La fée surprise & impatiente de la résistance d'Azerolle , la tirant rudement par le bras , la força de monter dans son char. Le roi , mal assuré sur ses pattes , perdit l'équilibre par la secousse du mouvement involontaire que fit la princesse , & fut obligé d'employer ses ailes pour la suivre. Quels efforts ne lui en coûta-t-il pas pour égaler son vol à celui des corneilles qui emportoient le char avec une extrême rapidité ! Mais tant qu'elles durent , les fatigues de l'amour ne se font point sentir.

Sévère , Azerolle & le moineau en cortège , après avoir traversé des espaces immenses , s'arrêtèrent enfin dans l'avenue du château situé sur une montagne beaucoup plus haute que celles qui l'environnoient , qui étoient cependant les plus hautes du monde. Ce lieu , triste par lui-même , avoit été choisi par le père de Turlupin pour l'habitation de son fils , par préférence à beaucoup d'autres qu'il auroit pu lui bâtir avec l'art magique dans lequel il étoit fort savant. Mais malgré son art , malgré la considération qu'il s'étoit acquise parmi les fées & les génies , son fils étoit demeuré si prodigieusement sot , qu'il n'avoit point trouvé de lieu plus propre à le cacher que le château inaccessible.

Turlupin , quoiqu'épais & remuant , auroit eu une figure passable , sans une mal-propreté que la

honte ni l'envie de plaire ne purent corriger. Familier sans égard, importun sans amour-propre, curieux par vanité, orgueilleux par bassesse, il se piquoit sur-tout de gaieté & de tendresse. L'une s'exprimoit par des rires aussi continuels que déplacés, & l'autre par une gesticulation aussi incommode qu'impertinente.

Il étoit fort jeune quand son père mourut; la sœur Sévère sa tante se chargea de son éducation. Elle sentit bientôt qu'on n'en pouvoit faire qu'un prince fainéant. L'ambition ne se borne pas à la mesure des talens; Sévère qui la prenoit pour une vertu (parce qu'elle ne connoissoit de passion condamnable que l'amour) crut ne pouvoir la pousser trop loin; elle se détermina donc à donner un royaume à son neveu. Ce fut en conséquence de cette résolution qu'elle éleva la princesse Azerolle, héritière d'un fort grand état, dans une solitude & une ignorance totale; parce qu'elle savoit que les secrets de son art n'étoient pas suffisans pour voiler les défauts de Turlupin, & que pour engager la princesse à l'épouser, il falloit la priver des moyens de comparaison, seul arbitre de la valeur des choses.

D'ailleurs Sévère n'avoit aucune connoissance du cœur, elle s'abusoit, comme on fait encore aujourd'hui, sur la puissance du nœud sacré de l'hymen, & ne doutoit pas que la princesse n'aimât son mari dès qu'il le seroit.

La résistance qu'Azerolle lui avoit marquée ce jour-là, & les pleurs qu'elle avoit versés lui avoient cependant donné quelques inquiétudes ; mais elle se rassuroit sur l'autorité dont elle avoit toujours fait un usage inflexible. Elle se contenta d'ordonner à la princesse d'être gaie, avec un ton propre à fortifier la tristesse la moins fondée.

En approchant du château, elles virent Turlupin qui prenoit le divertissement de balayer sa cour ; il avoit une enlotte noire dont on voyoit la doublure bleue par quelques endroits déchirés ; un pet-en-l'air de vieux damas feuille-morte, teint pour la troisième fois ; un mouchoir d'indienne noué autour du col, & un bonnet de nuit, dont la cocotte trop courte lui faisoit voir par le haut une laine aussi jaune que le poil. Quoiqu'il attendit les dames, il fut très-surpris de les voir : la surprise eût toujours le premier mouvement des fots.

Turlupin n'eut pas pour cette fois de s'étonner ; dès qu'il les vit, & se voyant assuré que c'étoit sa reine qui arrivoit, il s'enfuit en criant de toutes ses forces : Tirez, tirez. . . . En même temps il parut une multitude de boîtes si prodigieusement chargées, que les bouffes crevérent & Heillant de leurs éclats les couronnes qui tiroient le char de la reine. Ces rixes se répandirent avec fureur, & prenant leur essor sur la route, fracassèrent le char qui n'étoit que de simples roues-lèvent & travaillées. Par bons-

heur pour Azerolle, dans ce moment-là le char touchoit presque à la terre. Cependant la fée ne put éviter une petite blessure au bras; Azerolle plus légère ne se fit aucun mal, elle montra seulement au tendre moineau une jambe qui le fit souvenir de sa métamorphose, avec plus de regrets que n'avoit fait la fatigue du voyage.

Sévère & Azerolle se relevèrent comme elles purent : car Turlopin, qui avoit promptement passé un habit, & mis une perruque poudrée de la plus belle farine de la maison, pour ne point manquer à sa dignité, les attendoit sur le perron en criant : De la joie ! de la joie ! n'ayez pas peur. . . . Voilà un beau divertissement ! lui dit la fée en l'abordant ; ah, ah, ma tante, interrompit-il en éclatant de rire, vous n'êtes pas un bon cheval de trompette, puisque vous avez peur du bruit ; ce ne sera rien, divertissons-nous.

La crainte de la réplique empêcha Sévère de répondre ; elle se contenta de lui faire signe de donner la main à la princesse. Il obéit, mais passant le premier, il la tiroit après lui, en lui faisant remarquer la beauté des appartemens. Quand ils furent entrés dans un salon magnifique qui les tenoit, il s'arrêta, & se tournant vers Azerolle : Ah, ah, dit-il, mademoiselle, sans figer, vous savez pourquoi vous venez ici ; nous serons bientôt familiers ensemble ; commençons à bannir les cérémonies. —

tems il prit Azerolle par la tête , & l'auroit baisée malgré sa résistance, sans le tendre moineau qui étoit entré en même tems que la compagnie , & qui, fondant sur le visage de Turlupin , lui mordit une joue de toute sa force, tandis que Sévère, déjà de mauvaise humeur de sa chute, perdant toute patience, lui donnoit un soufflet sur l'autre. Ah ! c'est donc vous, ma tante, qui voulez être baisée ? dit-il en l'embrassant plutôt qu'elle n'eut pensé à s'en défendre ; je fais bien comme on se venge des soufflets donnés par les dames. S'apercevant alors que le sang couloit de sa joue, il regarda de tous côtés : Ah, ah, dit-il en colère, mais avec un rire affecté, c'est un oiseau qui s'est laissé enfermer ; voilà qui est drôle ! qu'on appelle mon chat, vous allez voir beau jeu, vous verrez comme il les avale : cela vous divertira, n'est-ce pas, mademoiselle ? A cette cruelle menace, le moineau vola dans les bras d'Azerolle, espérant y trouver un asyle. Toute créature malheureuse est protégée par les ames tendres ; mais cette protection est encore plus sûre quand on la demande à ceux qui sentent les peines de l'amour : la princesse, par un mouvement plus fort que la compassion ordinaire, demanda la grace de l'oiseau. Turlupin lui répondit avec un air content de lui : Mademoiselle, vous n'avez qu'à prononcer ; ensuite il se pencha de sa main gauche sur sa joue, ce qui fut fait dans le moment. La tante se précipita pour le tirer à l'écart,

& lui faire des reproches sur toutes les sottises qu'il avoit faites depuis leur arrivée. Bon, bon ! répondit Turlupin en riant toujours, voilà de vos raisons. C'est qu'elle elle est jalouse, dit-il à la princesse en se rapprochant d'elle & lui faisant un clin-d'œil d'intelligence : mais je n'en suis pas la dupe. Elle voudroit que je vous ennuyasse avec des complimens ; par ma foi ils me donnent la migraine : tenez, mademoiselle, je suis un bon vivant qui n'engendre pas la mélancolie ; ah ! vous m'aimerez, quand une fois nous. . . Mais répondez-moi donc, dit-il en s'interrompant. Non, monsieur, répondit Azerolle sans avoir entendu ce qu'il lui disoit. Ah ! s'écria-t-il en riant plus fort, elle fait la petite fucrée ! mais nous verrons quand je ferai votre mari. . . A ce mot de mari, la princesse qui rêvoit de tout son cœur à celui qu'elle auroit voulu avoir, leva les yeux sur Turlupin, & ne put retenir des larmes qui coulèrent en abondance. Oh, oh ! dit-il, c'est bien pire ; venez, venez, madame Sévère, je ne fais que dire aux gens qui pleurent. La fée s'approcha ; mais frappée à la vue du moineau couché sur l'épaule de la princesse, auquel jusques-là elle n'avoit fait aucune attention, elle s'arrêta, cherchant à démêler la vérité des soupçons que la force de son art lui faisoit naître sur la métamorphose du prince.

Elle le considéroit attentivement, sans s'embarasser des pleurs d'Azerolle ; Azerolle continuoit à

pleurer, fans s'appercevoir des regards de la fée; le tendre oiseau, occupé uniquement de la douleur de sa princesse, se rouloit sur sa gorge, passoit son bec autour de son menton, fans se soucier de l'étonnement de Turpin, qui ne cessoit de crier : Cela est admirable ! on doit qu'il y entend finesse; lorsque Canadine & Babonette entrèrent avec un bruit qui les tira tous quatre de leurs occupations.

Canadine, qui d'abord ne s'étoit repentie de voir métamorphosé le prince que par le seul regret de l'avoir offensé, ne s'étoit pas platôt apperçue de sa fuite, que faisant réflexion à la facilité qu'il avoit de rejoindre Azerolie sous la forme d'un oiseau, elle sentit la jalousie reprendre dans son cœur plus de vivacité que le repentir ne lui en avoit fait perdre.

Sa douleur, en changeant de motif, n'en devint que plus violente. Que la colère est aveugle ! disoit-elle, ma vengeance lui donne le moyen de me fuir, & le rend à ma rivale. Sans doute il est déjà auprès d'elle, il l'attendrit par ses innocentes caresses; malgré sa métamorphose, ils se voient, ils s'entendent, l'amour leur prête son intelligence supérieure à tout autre pouvoir; sans doute ils se plaignent de moi. . . . Peut-être ils me haïssent. . . . moi, je serois haïe ! . . . ah ! si je mérite ce sentiment affreux, confiance, vertu, délicatesse, vous n'êtes donc que les chimères instructives d'un cœur tendre & généreux ?

Au milieu des plus tristes réflexions, les dangers que le prince pouvoit courir se présentèrent à l'imagination de Canadine; tout autre intérêt cédant à celui de l'en préserver : Allons, ma sœur dit-elle à Babonette, courons à son secours. C'est toujours bien fait de secourir les malheureux, répondit la vieille fée; mais où sont-ils? ... Qu'importe? allons toujours, peut-être nous les rencontrerons. ... Je vous aime d'être si bonne. ...

Canadine en consultant ses livres, eut bientôt découvert les démarches du prince. Les desseins de Sévère, qu'elle découvrit aussi, la rassuroient un peu; mais Doudou jouissoit de la vue de sa rivale, il falloit l'en séparer.

Elle sentit le besoin qu'elle avoit de Babonette, tant pour exécuter avec décence le projet qu'elle avoit formé d'enlever le jeune roi, que pour balancer le pouvoir de Sévère par l'autorité que lui donnoit son grand âge.

Elles montèrent toutes deux dans le premier char qui se trouva, et en cinq minutes elles arrivèrent au château invisible. Canadine avoit tant d'impatience de voir ce qui s'y passoit, que ne trouvant pas le portier, elle entra par la fenêtre. Pour cette fois le génie de Turlupin n'eut aucune part à son entreprise, un équipage tout entier passa par une fenêtre, en étorneroit bien d'autre.

Sévère fut au-devant de ses sœurs qu'elle reconnut

d'abord; mais Canadine, fans répondre à ses complimens, s'avança avec précipitation vers le roi moineau. Les careffes qu'il faisoit à sa rivale n'étoient pas échappées à son premier coup-d'œil. Ah cruel! s'écria-t-elle, le moyen le plus sûr pour t'arracher aux plaisirs que tu prends, est de te rendre ta première forme. En même tems elle le toqua de sa baguette, & le tendre moineau devint le tendre Doudou.

La confusion d'Azerolle suspendit le plaisir qu'elle eut de retrouver son amant; elle rougit, baiffa les yeux avec autant d'embarras que si elle eût connu l'indécence des libertés que le prince avoit prises.

Sévère indignée au dernier excès, auroit puni sur le champ sa témérité, si Canadine attentive n'eût poussé Babonette, en lui disant tout bas: Si vous ne faites usage de la supériorité de votre pouvoir, votre enfant va périr. C'étoit la seule façon de l'é-mouvoir: Doucement! dit-elle à Sévère; quoiqu'il ne soit pas honnête de contrarier les gens dans leur logis, je ne souffrirai pas que vous fassiez rien contre le roi Doudou; mais pour vous marquer que ce n'est pas par mauvaise volonté que j'oppose mon pouvoir au vôtre, je consens qu'il soit jugé & puni, s'il le mérite, par le conseil que nous allons tenir, & que, soumis à nos volontés réunies, nous ne puissions disposer de lui l'une sans l'autre; vous avez de la vertu, Canadine a de l'esprit, & moi de l'ex-

périence; nous valons notre prix. Allons, mes sœurs, rassemblons-nous, & jugons.

Quoique Canadine fût très-fâchée que Babonette se fût ôté le pouvoir absolu qu'elle avoit sur le prince, il fallut y souferire. Sévère, non moins mortifiée de trouver une puissance au-dessus de la sienne, dissimula, bien résolue de profiter de la faute que la fée protectrice venoit de faire, ou de tâcher de ramener le conseil à ses volontés. Elle se contenta pour-lors de remontrer aux deux fées qu'il seroit indécent de laisser le prince & la princesse, pendant qu'elles seroient occupées à régler leurs destinées. Vous avez raison, dit Babonette, qu'en ferons-nous? Si vous le permettez, reprit Sévère, je les empêcherai bien de se parler. Très-volontiers, reprit la fée protectrice, pourvu que vous ne leur fassiez point de mal. Ne craignez rien, répliqua Sévère. En même tems elle toucha de sa baguette le prince & la princesse, qui devinrent les plus belles statues de marbre blanc qui eussent encore paru. Dans ce moment-là, le prince regardoit Azerolle d'une façon si tendre, il avoit l'air si pénétré d'amour, que Canadine ne put le voir sans une émotion où l'on démêloit la tendresse malheureuse & la timide jalousie. Azerolle qui avoit enfin osé lever sur le prince ses yeux encore humides des pleurs qu'elle avoit versés, exprimoit le plaisir de le revoir, avec tant de narveté, que ces deux statues en regard, & la fée presque

aussi immobile , formoient un groupe intéressant.

Sévère & Babonette arrachèrent Canadine à sa triste rêverie; toutes trois passèrent dans une chambre voisine pour y tenir conseil, & Turlupin demeura seul avec le prince & la princesse. Depuis son premier étonnement, tant d'autres avoient succédé, qu'il avoit encore les yeux fixes & la bouche ouverte. Dans cette attitude, il ne se laissoit point de tourner autour des statues, sans avoir rien compris à tout ce qui s'étoit passé; les fées à leur retour le trouvèrent encore dans la plus stupide admiration.

Le conseil avoit d'abord été fort agité. Babonette, soufflée par Canadine, vouloit absolument ramener son prince dans ses états; Sévère prétendoit avec hauteur que l'injure fût à son neveu, dont la princesse devoit être l'épouse, demandoit une punition exemplaire. Canadine représentoit, avec toute la modération que sa prudence pouvoit lui suggérer, que les loix n'ordonnoient de punition qu'aux femmes infidèles; que toutes injustes qu'elles fussent, il falloit les suivre, & punir Azerolle, en lui faisant subir quelques peines légères. Sévère, en réfutant cette proposition, commençoit à mêler tant d'aigreur dans le dispute, que Canadine craignant la foiblesse de Babonette, proposâ un accommodement. Votre principal intérêt, dit-elle à Sévère, c'est le mariage de votre neveu avec la princesse; vous pourriez

l'obliger à l'épouser, mais puisque vous ne la trouvez pas digne de lui, tant qu'elle aura du goût pour le prince, il faut essayer par toutes sortes de moyens de les détacher l'un de l'autre. Mettons-les à toutes les épreuves qui peuvent les rendre incostans ; ils y succomberont sans doute, & en remplissant votre projet, vous satisferez votre vengeance. Commençons par enlaidir la princesse, de façon que Doudou soit le premier à s'en dégoûter. Sévère fit quelques difficultés, mais elle se rendit, parce qu'au fond elle étoit bien persuadée qu'elle ne trouveroit pas tous les jours des reines & des royaumes à donner à son neveu. Babonette ravie d'entendre qu'on ne feroit point de mal à son prince, consentit volontiers qu'on lui déchirât le cœur par les contradictions que son amour alloit éprouver. Les petites ames ne connoissent que les peines du corps & les revers de la fortune. Elles rentrèrent dans le fallon pour exécuter leur projet. Sévère, soit malice, soit mal-adresse, en prononçant les funestes paroles, toucha de sa baguette les deux statues au lieu d'une : en se ranimant, elles devinrent d'une laideur épouvantable ; leurs yeux se rencontrèrent sans qu'ils se reconnussent, mais leur taille, leurs habillemens ne les laissant plus douter de leur malheur, ils firent un cri en voyant tous deux : Est-ce vous que je vois ? Chacun de son côté ne souffrit d'abord que pour l'objet de sa tendresse, leur amour-propre n'y étoit point

intéressé. Sévère ne leur laissa pas long-tems cette erreur consolante ; elle les conduisit devant une glace, & les força de s'y regarder. Ces deux infortunés ne furent pas plutôt convaincus qu'ils éprouvoient la même difformité, que mettant les mains sur leurs visages, ils firent encore un cri plus douloureux que le premier, & s'enfuirent chacun par une porte différente.

Turlupin commençoit à s'accoutumer aux prodiges ; ce dernier ne lui fit faire qu'un grand éclat de rire, en disant à Sévère : Ah ! voilà un beau tour, celui-là ! mais ce n'est que pour rire, n'est-ce pas ? car franchement si les princes que j'aurai de cette laideron lui ressembloient, je n'aurai pas grand plaisir à les caresser. Allons, allons, les voilà partis, divertissons-nous ; je veux que tous mes gens soient ivres ce soir pour votre bien-venue. Taifez-vous, sot, lui dit Sévère. Je vous remercie ma tante, répondit-il en tirant un pied derrière l'autre : Mesdames, ajouta-t-il, je vous demande excuse pour ma tante, elle est toujours dans dans les argumens. C'est ce qui fait que mais qu'importe ? pour moi j'aime à rire. Allons, de la joie, de la joie. En même-tems une symphonie fort aigre entra en jouant la descente de Mars ; Turlupin se dépêcha de présenter la main à Canadine en la priant de danser avec lui cette courante, que je trouve, dit-il, fort gaie & de bon goût. La fée s'en défendit : Ma foi,

Mesdames,

Mesdames, dit-il d'un ton ricaneur, vous êtes difficiles; pour moi je n'en fais pas davantage, il faut excuser un pauvre campagnard.

Sévère souffroit trop des impertinences de son neveu, pour lui laisser le tems d'en faire encore; elle proposa aux deux sœurs de passer dans les appartemens qui leur étoient destinés, sous prétexte qu'elle avoit besoin de se reposer avant le souper. Elle conduisit son neveu dans le sien où elle avoit envie de l'enfermer.

Le prince & la princesse avoient fini chacun de leur côté, tant qu'ils avoient trouvé des portes ouvertes; la dernière les conduisit dans un jardin d'une étendue prodigieuse. Ils marchoient toujours sans savoir où ils alloient, si occupés l'un & l'autre de leur triste aventure, qu'ils ne se feroient pas arrêter, si le hasard ne les eût conduits dans un cabinet de charmille, auquel répondoient deux longues allées qu'ils avoient suivies. Quoique la nuit fût déjà assez obscure pour dérober leurs traits, il restoit assez de jour pour distinguer leurs figures. Est-ce vous, ma princesse? dit le triste Doudou en détournant son visage. Oui, répondit Azerolle en cachant le sien avec son mouchoir. Que nous sommes malheureux! s'écrièrent-ils. Vous l'êtes moins que moi, dit Azerolle, il s'en faut beaucoup que Sévère vous ait défiguré comme je le suis. Eh! que m'importeroit d'être encore plus horrible, reprit le prince, si je n'é-

craignois de vous paroître odieux ? Si vous n'avez que cette inquiétude , dit la princesse , vous n'êtes pas à plaindre. Tout-à-l'heure en marchant , je me rappellois vos traits , je les trouvois encore moins déagréables que ceux de ce vilain Turlupin. Quoi ! s'écria le prince en tombant à ses genoux , vous ne me haïssez pas ? vous ne m'avez peut-être pas bien regardé , quand vous m'aurez vu , je vous ferai horreur. Pourquoi avez - vous cette crainte ? dit Azerolle ; je ne l'ai pas , moi : quoique je sois bien plus affreux que vous , je m'imagine que vous m'aimerez toujours , parce que ce n'est pas ma faute. Que cette confiance a de charmes pour mon cœur ! lui dit le prince avec transport. Oui , ma chère Azerolle , oui , je vous adorerai toute ma vie ; mais hélas ! on vous obligera d'épouser Turlupin , je ne survivrai pas à cet affreux malheur. Eh bien , reprit Azerolle , époufez-moi vite ; puisque vous êtes roi vous me ferez reine , tout aussi-bien que lui. Malgré son chagrin , le prince ne put s'empêcher de sourire de l'ingénuité d'Azerolle. La proposition que vous me faites , ma princesse , lui dit-il , fait l'unique objet de mes vœux ; mais Sévère s'opposera toujours à mon bonheur , tant qu'elle espérera vous obliger à être la femme de son neveu. Oh ! je vous assure que je ne la ferai jamais , répondit la princesse , à moins que l'on ne me marie sans que je m'en apperçoive. Je ne fais pas comme cela se fait , mais je me tiendrai bien

sur mes gardes. On ne fauroit vous marier sans que vous le sachiez, reprit le prince, votre consentement fera le nœud qui vous liera. Eh bien, si cela est, je suis donc votre femme, répondit-elle, car je consens de tout mon cœur à l'être. Cet aveu ravit mon cœur & mes sens, répondit le prince : ma chère Azerolle, quel seroit mon bonheur, si j'étois libre d'en profiter ! Comment ! dit la princesse avec un air interdit, vous ne voulez donc pas être mon mari ? Pardonnez-moi, reprit vivement le prince. Non, non, interrompit-elle, je vois bien que vous craignez de m'aimer trop ; Sévère m'a dit que l'on s'aimoit à la folie, dès qu'on étoit marié. Je vous aime déjà beaucoup, mais je ne voudrois être votre femme que pour vous aimer davantage. Vos paroles pénètrent mon ame de tendresse, répondit le prince en serrant avec transport une des mains d'Azerolle dans les siennes, mon cœur ne peut suffire à tout l'amour que vous lui donnez. Oui, ma chère princesse, j'éprouve à-la-fois ce que peuvent le bonheur & le malheur extrêmes réunis dans un cœur tendre. Je crois qu'il ne faut pas que vous teniez ma main, dit Azerolle en la retirant. Pourquoi ? dit le prince. Je ne fais, répondit-elle un peu interdite, mais il me semble que cela n'est pas bien. Eh ! que craignez-vous, ma princesse ? ajouta-t-il en s'approchant encore plus près d'elle. Rien, répondit-elle : Allons-nous-en, il est nuit, on nous cherche sans doute.

je ferois querellée. Le jeune roi, auffi refpectueux que tendre, n'ofa réfifter aux volontés d'Azerolle. Ces aimables enfans firent en chemin de nouveaux fermens de s'aimer toujours. A mefure qu'ils approchoient du château, la trifteffe fe répandoit dans leurs cœurs; elle redoubla à l'approche de la lumière. En fe communiquant la crainte qu'ils avoient de fe revoir, de combien de tendres proteftations ne fut-elle pas accompagnée!

Les trois fées avoient été fi occupées, Sévère à gronder Turlupin, Canadine de fa douleur, & Babonette à vifiter tous les coins de la maifon, que perfonne ne s'étoit apperçu de l'abfence des amans. Ils ne parurent qu'au moment de fe mettre à table. Quelque préparés qu'ils fuflent à fe voir, leur premier coup-d'œil les fit frémir; du refte de la foirée ils ne levèrent plus les yeux. Le foupé fut trifte, malgré les longs éclats de rire que faifoit Turlupin toutes les fois qu'il regardoit le prince. Pendant quelques momens, le mépris aida le jeune roi à fe modérer; mais à la fin il s'impatienta, de façon qu'il auroit fait payer cher à Turlupin le malheur dont il faisoit fa joie, fi Sévère n'en eût impofé à fon neveu. Toute la compagnie avoit fi peu de plaifir à fe voir, que l'on fe fépara de bonne heure.

Infenfiblement les fées fe trouvèrent établies dans le château inaccessible, fans favoir quand elles en fortiroient, puifque l'inconftance du prince ou de fa

princesse pouvoit seule diviser les intérêts qui les réunissoient.

Sévère & Babonette qui, comme la plupart des fots, ne recevoient l'idée de l'amour qu'en l'unissant à celle de la beauté, ne doutoient pas que satisfaites de leur entreprise, elles ne retournassent bientôt à leurs fonctions ordinaires. Canadine seule en jugeoit autrement ; sa triste expérience ne lui laissoit pas douter que leur séjour ne fût très-long si l'inconstance seule devoit les séparer.

En effet, quoique l'on ajoutât à la laideur du prince & de la princesse, tout ce que la nécessité d'être toujours ensemble peut produire de querelle, d'ennui & de dégoût ; quoique l'on eût interdit à ces jeunes amans toute autre dissipation & tout autre plaisir que celui de s'entretenir, dont on leur faisoit une obligation, ils ne paroissoient ni moins tendres ni moins empressés l'un pour l'autre.

Les connoissances dont Canadine avoit orné l'esprit du jeune roi, lui étoient d'une ressource infinie pour soutenir d'aussi longues conversations ; en éclairant l'esprit d'Azerolle, en développant son cœur, il la rendit mille fois plus aimable. Elle parloit plus finement, sans avoir rien perdu de son ingénuité, & sans altérer sa candeur ; elle s'exprimoit avec plus de graces. Ces aimables entans, tout occupés de leurs sentimens, s'accoutumèrent à leur laideur, jalous à ne plus regretter leur ancienne beauté.

Canadine seule étoit malheureuse, non-pas qu'elle eût espéré que la difformité du prince pût affoiblir la tendresse qu'elle avoit pour lui ; (dans le cœur d'une femme raisonnable , l'amour est fort indépendant de la figure) mais ses peines s'étoient beaucoup accrues par le ressentiment que Doudou lui marquoit en toutes rencontres.

Depuis le jour de sa première métamorphose, elle n'avoit pu trouver un moment pour se justifier. Le prince l'évitoit avec autant de soin qu'elle en apportoit à le chercher. Enfin le hasard produisit ce que n'avoit pu faire sa vigilance. Un matin, que Sévère avoit prolongé les reprimandes qu'elle faisoit régulièrement tous les jours à la princesse, Canadine, en entrant dans le salon d'assemblée, y trouva le prince seul, qui attendoit impatiemment qu'Azerolle sortît. Elle s'approcha de lui avec la timidité qu'inspire la vertu humiliée par l'amour : Vous me fuyez, lui dit-elle ; si vous vouliez m'entendre. . . . A-peine eut-elle prononcé ce peu de mots, que le prince l'interrompit en lui disant : Je fais, madame, tout ce que vous voulez me dire ; voici ce que j'ai à vous répondre. Vous causez mes malheurs ; il n'y a qu'une façon de me les faire oublier, & de regagner sur mon malheur les droits que vos anciennes bontés vous avoient repris ; j'aime Azerolle, vous n'en pouvez douter, si vous m'êtes attachée comme vous me le dites, n'auriez-vous pas trouvé le moyen de nous

soustraire à l'injuste puissance qui nous retient ici ? Rendez-moi heureux avec ce que j'aime, j'oublierai l'offensé que vous m'avez faite. Ah cruel ! s'écria la fée ; que ne puis-je te donner ma vie, elle me coûteroit bien moins que ce que tu me demandes. Tu ne lis que dans ton cœur ; si tu connoissois le mien, loin de t'en plaindre, tu me tiendrois compte de tout ce qu'il ne fait pas pour me venger de tes outrages. . . . Mais vous ne me devez rien, ajouta-t-elle avec plus de sang-froid, c'est moi qui vous dois des sacrifices ; nommez-en qui soient en mon pouvoir, vous serez obéi. Sachez seulement que rien ne peut vous arracher de ces lieux que vous-même ; cessez d'aimer Azerolle, vous serez libre. Je préférerois le plus horrible esclavage à la liberté qui me coûteroit mon amour, répondit le jeune prince ; je ne vous demande plus rien pour moi, rendez à la princesse la beauté que Sévère lui a ravie, je serai satisfait.

Après un moment de réflexion, Canadine lui répondit : Vous reverrez votre princesse avec plus de charmes qu'elle n'en eut jamais. Prince, s'écria-t-elle en prenant un air tristement ironique, vous voyez combien la beauté vous est inutile pour plaire ; vous réfléchirez comme vous êtes jusqu'à ce que vous ayez appris ce qu'il en coûte pour aimer sans retour.

Le jeune roi n'entendit point les dernières paroles de la fée ; content de ce qu'il avoit obtenu, il s'en alla tranquillement, & courut s'informer si sa chère

Azerolle étoit sortie de la chambre de Sévère, afin de lui apprendre cette bonne nouvelle.

L'amour outragé & l'amour heureux font également l'écueil de la vertu. Canadine, au désespoir, perdit beaucoup de sa générosité, elle ne put se refuser à une vengeance que le prince lui-même venoit de lui indiquer. Après avoir rassemblé Sévère & Babonette, elle leur représenta le tort qu'elles avoient toutes trois de perdre un tems dont elles étoient comptées à l'univers; qu'inutilement espéroit-on de voir naître le dégoût entre deux amans, qui ne voyant qu'eux, ne devoient naturellement pas se quitter, quelques horribles que fussent leurs visages. Je ne comprends rien à cela, dit Babonette; j'aurois juré mon clavier, ma bague & jusqu'à mon charbon, que ces deux jeunes-gens-là se feroient quittés sur la mise. Mais puisque c'est toujours de même, le plus avisé de les marier, aussi-bien nous ne pouvons, avec tout notre art, les assortir mieux; cette Azerolle est la meilleure enfant du monde, elle conviendrait tout-à-fait à mon Doudou; qu'est-ce qui nous empêche de les rendre heureux? pour moi, j'y consens. Comment! répartit Sévère en rougissant de colère; avez-vous oublié les outrages que nous fait votre Doudou? avez-vous oublié que je n'ai pris son office sur Azerolle qu'en faveur de mon neveu, & que je ne veux pas perdre le fruit de tant de dépenses? Ah! vous avez raison, reprit Babonette;

oui, oui; que faut-il faire? Si vous vouliez que je disposasse du sort de la princesse, répondit Canadine, je commencerois par lui rendre sa première beauté. Voilà qui est bien imaginé! interrompit Sévère. Mon dieu, laissons-la faire, reprit Babonette, elle a plus d'esprit que nous. Allons, je vous remets mon pouvoir; vous êtes bonne, vous aimez mon prince, tout ira bien.

Sévère contesta autant qu'elle put sur l'utilité de ce projet. Canadine, après l'avoir assurée qu'elle ne s'en tiendrait pas là, la fit souvenir de leur convention, & lui fit comprendre que son pouvoir n'étant rien sans celui de Babonette, elle devoit céder de bonne grâce à leurs volontés réunies. Sévère confondue se retira sans répliquer.

Canadine ne perdit pas un moment à mettre à profit l'autorité qu'elle venoit d'acquérir. Elle rendit à la princesse non-seulement son premier éclat, mais elle y ajouta avec profusion les grâces, les agrémens, les je ne sais quoi si rarement unis à l'extrême beauté; elle fut elle-même enlevée par le roi sa belle princesse, attentive à l'empresion que ce changement seroit sur lui. Elle jouit de sa vengeance dès le premier coup-d'œil.

L'admiration, que la beauté d'Azerolle caufoit à Dordou, ne fut pas si pure, que l'on n'y découvrit un mélange de curiosité, qui déceloit le retour de l'amour-propre. Ses transports étoient timides, sa joie

étoit embarrassée , & les remerciemens qu'il fit à Canadine tenoient un peu aux reproches d'en avoir trop fait. De son côté, la princesse, que Canadine avoit placée vis-à-vis d'une glace, contente de sa beauté, qu'un peu de jalousie lui faisoit comparer à celle de la fée, voulut encore la surpasser dans l'air majestueux de sa taille. Elle se tint plus droite, son port devint plus noble ; elle mêla une fierté modeste à la tendresse de ses yeux, dont la comparaison la fatisoit encore. Mais tandis qu'elle jouissoit de son triomphe, elle portoit, sans le savoir, dans le cœur de son amant, une première atteinte de chagrin, qui fut suivie de beaucoup d'autres.

Le prince avoit trop peu de connoissance des femmes, pour penser qu'une simple émulation de beauté pût dérober des momens à l'amour. Azerolle lui parut trop occupée d'elle-même, il attribua les nouveaux agrémens qu'elle ajoutoit à ses charmes, au mépris que sa laideur lui inspiroit. Pour cacher le trouble que ses réflexions répandoient sur son visage, il sortit brusquement, sans écouter Canadine qui vouloit l'en empêcher. Azerolle, que la vanité ne pouvoit distraire long-tems, voulut le suivre ; mais elle fut arrêtée par Turlupin, qui accourut pour lui présenter un chat qui venoit, disoit-il, de tomber des nues. Accoutumé à ses platitudes, on ne fit nulle attention à ses paroles. La princesse aimoit les chats, elle ne put se défendre d'accepter celui-là avec em-

pressément : il valut une révérence de bonne grace à Turlupin, & un remerciement dont sa sottise fut déconcertée. Fi donc, mademoiselle, lui dit-il, il n'y a pas de quoi, vous prenez les choses trop féricieusement; enfin il est à vous, vous en ferez des choux, des raves, il ne me coûte rien.

Pendant que Turlupin se confondoit en compliments, la princesse se récrioit sur la beauté de son chat. Ce n'étoit pas qu'il eût rien de singulier dans les couleurs de son poil, il étoit noir, marqué de blanc, comme quantité d'autres livrés aux goutières; mais deux grands yeux noirs à fleur de tête, un front élevé, des oreilles placées par la main des Graces, formoient une physionomie tendre, plus séduisante mille fois que la beauté; sa gueule, petite & agréable, ne démentoit point la douceur de ses regards, elle ne s'ouvroit que pour donner de l'expression à ses caresses, par un miaulement délicat, flûté & méthodique; jamais de dents, point de griffes. Enfin les qualités de son cœur sembloient le disputer aux charmes de sa figure.

Quoiqu'Azorolle fût enchantée de posséder ce merveilleux animal, elle n'oublia pas que le prince l'avoit quitté avec chagrin; elle partit comme un éclair, tenant le chat dans ses bras, & le caressant en chemin; elle courut par-tout où elle crut pouvoir trouver l'assiligé Doudou.

Ce chat entroit pour beaucoup dans les desseins

de Canadine ; elle resta fort surprise du peu de distraction qu'il avoit eue à la princesse. Turlupin , sans savoir pourquoi , en fut encore plus étonné. Mais mais mais , madame , s'écria-t-il , elle emporte le chat. Cette phrase s'est conservée si exactement dans les archives de la maison Turlupine , que ses descendans s'en servent encore aujourd'hui dans le cas des fuites inopinées.

Cependant Azerolle , après avoir parcouru inutilement tous les endroits du jardin , où son amant avoit coutume de se promener , l'aperçut enfin assis sur le bord d'un canal d'eau vive , qui bornoit un des côtés de ce vaste enclos. Il avoit le visage appuyé sur ses mains , dans l'attitude d'un homme qui rêve tristement. Azerolle ralentit sa course à mesure qu'elle approchoit ; sa démarche étoit si légère , qu'elle arriva fort près de lui sans qu'il l'aperçût. Elle le tira de sa rêverie , en lui donnant sur les mains deux ou trois petits coups de la patte de son chat.

L'esprit du jeune Doudou avoit dans ce moment-là si peu de disposition à la gaieté , que cet innocent Ladinage lui donna de l'humeur contre le chat ; il le repoussa rudement , & reprocha cette plaisanterie à la princesse , avec tant d'aigreur , qu'étonnée d'une façon de parler si nouvelle , elle crut que les griffes de l'animal l'avoient blessé. Elle lui en fit de tendres excuses ; mais ce prince , sans y répondre , s'expliqua tout de suite sur le mépris qu'il avoit cru remarquer

dans ses yeux. L'ingénue Azerolle se justifia avec tant de candeur, que le raccommodement suivit de près l'explication.

Cependant cette première querelle fut bientôt suivie d'une seconde. Le roi, devenu inquiet, ne put voir sans chagrin les câresses qu'Azerolle faisoit à son chat pendant un entretien dont il ne vouloit pas que la douceur fût partagée. La princesse répondit encore à ses reproches d'une façon à le désarmer, mais toujours sans quitter le chat. N'est-il pas cruel, continua le prince, que vous me préféreriez le plus méchant des animaux? Azerolle, Azerolle, ajouta-t-il, vous ne m'auriez pas donné ces dégoûts dans le tems que nos malheurs étoient communs; je commence à vous déplaire; bientôt vous me trouverez affreux. Je le fais, il est vrai; mais est-ce à vous à me le reprocher? Pendant que le prince parloit, le chat qui, outre l'humeur contrariante attachée à son espèce, sembloit poussé par un intérêt particulier, mettoit en usage tout ce qui pouvoit attirer l'attention de la jeune Azerolle; caresses, attitudes, gentilleses, tout fut employé avec les graces les plus séduisantes.

A-moins d'avoir une aversion naturelle pour ces animaux-là, résiste-t-on à leurs agaceries? La princesse cédant à l'admiration, prit le chat, le baisa avec transport, en disant: Viens, joli minet, tu es trop aimable. A ces mots, le jeune roi empêché par

un mouvement inconnu, l'arracha brusquement des mains d'Azerolle. Il alloit le jeter dans le canal, lorsqu'il s'éclappa, & devint un jeune-homme d'une figure telle qu'on la prend quand on peut choisir, & d'une beauté égale à celle d'Azerolle. Arrêtez, prince, s'écria-t-il au roi qui s'avançoit vers lui la fureur peinte dans les yeux; quand vous m'aurez entendu, vous ferez ce que la prudence vous suggérera. Il s'approcha en même tems avec un air aussi noble que respectueux, & apprit au roi qu'il se nommoit Zumio; que depuis long-tems Canadine le rendoit le plus malheureux des génies, par les mépris dont elle payoit l'amour infurmontable qu'il fentoit pour elle: que ses malheurs l'attendrissant sur ceux des autres, il ne s'occupoit qu'à secourir les amans infortunés; qu'ayant découvert par les lumières de son art, non-seulement ce qu'on faisoit souffrir au prince & à la princesse, mais encore les pièges qu'on leur préparoit, il venoit leur offrir ses services, sans exiger d'eux aucune reconnoissance, parce qu'il avoit avec la candeur dont il faisoit profession, que l'envie de se venger de Canadine avoit un peu de part à son dessein.

Le ton de bonne-foi que le génie répandit sur son discours, l'air d'intérêt qu'il prit en exagérant les dangers qui menaçoient ces tendres amans, les pénétrèrent de frayeur & de confiance; ils employèrent toutes les expressions que la bonté de leur ame

put leur fournir , pour persuader Zumio de leur reconnoissance , & pour obtenir de lui une parole positive de ne les point abandonner. Le génie les assura modestement que son art étant inférieur à celui de Sévère , il ne pouvoit les secourir que par ses soins & par ses conseils. Il fallut donc imaginer des moyens qui pussent les conduire à la fin de leurs peines. L'adroit génie , en détruisant tous ceux que Doudou proposoit , ne manquoit pas d'en louer l'invention , & ne recevoit les petits raisonnemens qu'Azerolle méloit de tems-en-tems aux leurs , qu'avec le sourire de bienveillance que l'on accorde aux enfans qui disent de jolies choses , mais inutiles. Tant de déférence de la part de Zumio , & si peu de sujet de jalousie , achevèrent de gagner la confiance du prince , jusqu'à le faire convenir qu'il falloit d'abord que le génie seignît d'être amoureux d'Azerolle ; que le roi n'en prenant aucun ombrage , on le croiroit inconstant , ce qui seul pouvoit leur procurer la liberté. Zumio ajouta que son intérêt devoit leur être garant de sa bonne-foi , puisque par cet arrangement il travailloit à son propre bonheur , Canadine pouvant devenir sensible par jalousie , ne l'ayant pas été par amour.

Il parla de sa passion d'un ton si pénétré , il affecta tant d'indifférence pour Azerolle , il prit la précaution de l'avertir avec un air si froid , qu'elle ne sçût que le prétexte & point du tout l'objet de ses galan-

teries , qu'elle en rougit & que Doudou ne put s'empêcher d'en fourire.

Ils se séparèrent de lui pour mieux cacher leur intelligence ; le génie fut se préparer afin d'arriver avec pompe au château ; le prince & la princesse se hâtèrent d'y retourner , pour jouir finement de la surprise que son arrivée causeroit à Canadine , sans oublier de s'applaudir en chemin d'une si heureuse rencontre.

Ils trouvèrent Sévère , Babonette & Canadine aux fenêtres qui donnoient sur l'avenue , pour voir les équipages de Zumio , qui commençoient déjà à défilér. Ils étoient aussi galans que magnifiques , brillans , nombreux , & marchans dans le plus bel ordre.

Les deux vieilles tées ne cessôient de se faire réciproquement des questions sur cette visite imprévue. Canadine , peu accoutumée à feindre , évitoit avec soin celles qu'on pouvoit lui faire : une passion violente peut inspirer une tromperie ingénieuse , mais une ame élevée la soutient mal.

Pour Turlupin , dans le trouble où l'avoit mis tant de monde inconnu , il étoit accouru à son grenier , d'où il crioit de toute sa force : Fermez les grilles , ils sèliront ma cour.

Enfin , après un nombre prodigieux de pages , de gens de livrée , de carrosses , de chevaux de main , on vit arriver le beau génie dans une calèche vernie

en camayeux couleur de rose, les harnois & les ornemens étoient garnis d'émeraudes. Voyant les dames à la fenêtre, il descendit à la grille & vint jusqu'à elles d'un air noble, aisé & respectueux, faisant de tems-en-tems des révérences de bonne grace, il étoit suivi d'une brillante jeuneffe aussi galamment parée que lui. Sévère l'attendit gravement dans le beau salon, & Zumio, après l'avoir saluée trois fois, lui adressa un compliment sur le mariage de son neveu, de la part du souverain génie, qui l'avoit chargé, disoit-il, du titre d'ambassadeur auprès d'elle, pour être témoin de cette grande alliance. Sévère fut si flattée d'une telle distinction, que son visage devint presque blanc. Elle répondit au génie avec dignité; ensuite on passa dans un autre appartement, où la conversation devint générale.

Zumio avoit tant de graces, il étoit si beau, si parure avoit un air de fête qui le rendoit si brillant, que Doudou, tout préparé qu'il étoit à le voir, ne put le regarder sans un certain foiblessement intérieur, plus connu des comédiens qu'aisé à exprimer, sa figure lui devint à charge. Il n'osoit parler de crainte de se faire remarquer; les regards en balancés croient tantôt sur le génie, tantôt sur Azéroelle, qui trouvoit beaucoup trop occupée de cette nouvelle compagnie.

En peu de jours Zumio devint nécessaire à tout

le monde ; il' amusoit Babonette par des contes ; Sévère , par des traits de morale ; Doudou , par l'espérance de son bonheur ; Azerolle , par les louanges de son amant ; & Turlupin , avec des calambours. Il donnoit des fêtes , chaque jour en amenoit une nouvelle ; les plaisirs se succédoient si rapidement , que s'ils laissoient la liberté de penser , on ne trouvoit pas le tems de se communiquer ses réflexions.

Cependant la gaieté répandue sur les visages , ne consistoit que dans les démonstrations ; personne n'étoit content : Canadine souffroit encore plus de la feinte qu'elle s'étoit imposée , que de sa malheureuse passion.

Azerolle se livroit aux divertissemens , comme une jeune personne qui les goûte pour la première fois ; mais ce n'étoit pas sans regretter les jours où elle n'avoit d'autre plaisir que celui de s'entretenir avec Doudou. Elle se prêtoit de bonne-foi aux cajoleries de Zumio , sans autre dessein que d'avancer le bonheur de son amant. Mais la dissipation inévitable dans le tumulte , lui donnoit , sans qu'elle s'en doutât , un air de coquetterie qui déchiroit le cœur du tendre prince ; la difficulté qu'il avoit de lui parler , l'impossibilité de faire cesser des fêtes qui lui étoient insupportables , tout le désespéroit , jusqu'au chagrin de n'osier haïr son rival. Dès que Zumio s'appercevoit de quelque mécontentement de sa part , il l'accabloit d'amitiés & de protestations ; ensuite il

ménageoit si adroitement les menaces de l'abandonner, qu'il le réduisoit à le prier avec instance de continuer le même rôle. Il suffit d'être malheureux, ou de bonne-foi, pour être dupe; Doudou étoit l'un & l'autre : les artifices du génie en auroient trompé de plus déliants.

Sévère, de son côté, malgré les honneurs qui flattoient son ambition, n'étoit pas plus contente que les autres. Outre le chagrin que lui causoient les plaisirs en général, elle craignoit que les galanteries de Zunio ne rendissent effectivement Azerolle infidèle, mais en la faveur; ce qui ne produiroit rien pour son neveu. Elle s'en expliqua un jour avec Canadine. Il étoit inutile, lui dit-elle, de vous remettre notre pouvoir, si vous ne vouliez en faire d'autre usage que de rendre Azerolle plus belle; au lieu des secours efficaces que vous m'aviez promis, je ne vois que des galanteries qui me blessent, & des fêtes qui m'ennuient. Si vous aviez moins d'empire sur Babonnette, je l'aurois bientôt déterminée à laisser agir mon pouvoir, & l'on verroit ici autant de passions utiles que l'on voit d'amusemens frivoles.

Canadine, pour la calmer, fit observer de sa part de ses dessein. Vous avez vu, lui dit-elle, que la laideur n'a point altéré l'amour que nous voulons détruire. Le dégoût que ces jeunes-gens auroient d'y prendre l'un pour l'autre, quand vous les leur avez obligés d'être ensemble sans cela, n'a pas eu plus de

succès ; il ne vous reste , pour éprouver leur confiance , que la jalousie & l'infidélité. La jalousie est née dans le cœur du prince , au moment que j'ai embelli Azerolle ; & vous allez juger combien j'ai eu raison d'appeller ici Zumio pour servir votre vengeance. . . . C'est, continua-t-elle, un de ces génies qui ressemblent le plus aux hommes ; il a borné ses talens à tromper les femmes. Après en avoir trompé un grand nombre , il trouva que Souveraine manquoit à ses triomphes ; que n'employa-t-il pas pour la séduire ? Il y réussit , mais presque aussitôt détrompée que vaincue , la fermeté de son ame la porta à sacrifier courageusement sa réputation à une vengeance exemplaire. Elle convoqua une nombreuse assemblée ; après y avoir fait traîner le perfide génie , elle invita toutes les fées qui avoient des reproches à lui faire , de se joindre à elle pour le confondre & le condamner. Mais elle eut beau se proposer pour exemple , elle eut beau leur faire sentir le prix du sacrifice qu'elle faisoit au bien commun , aucune ne parla ; la rougeur de l'une , l'embarras de l'autre , un air de consternation sur tous les visages , ne laissa pas même les vieilles hors de soupçon d'avoir beaucoup à dire. Eh bien , mes sœurs ! dit Souveraine , puisqu'une fausse honte , ou peut-être encore un reste de séduction vous empêche de confondre le perfide , je me charge seule de la vengeance. Tu seras chat , lui dit-elle , jusqu'à ce que tous cette figure

tu aies inspiré de la jalousie à un parfait amant. Mais ta punition seroit trop douce, si je la bornois à si peu de chose; je veux, ajouta-t-elle, que la fourberie qui t'est si naturelle, soit l'instrument de ta grace ou de ton supplice. Tu auras jusqu'à la fin des siècles, la figure la plus décrépite, avec les desirs les plus violens; à moins que dans six mois, à compter d'aujourd'hui, tu ne triomphes d'une constance à toute épreuve, sans plaire, sans aimer, & sans que l'objet que tu voudras séduire, découvre la fausseté de ton caractère. . . . Voyez, ajouta Canadine, si je pouvois remettre en meilleures mains l'infidélité de la princesse. Puisque le bonheur ou le malheur de Zumio en dépendent, quel succès ne devons-nous pas attendre de son adresse? . . . Cela est fort bien pour Zumio, répondit Sévère; mais qu'en viendra-t-il à mon neveu? Les conditions que Souveraine a attachées à la réussite de son entreprise, sont si difficiles à remplir, répondit Canadine, qu'il y a toute apparence qu'avant leur accomplissement, le prince sera rebuté d'une constance inutile, & vous laissera la maîtresse de disposer d'Azerolle.

Sévère se paya de ces raisons, ne pouvant faire mieux; elle défendit même à la princesse de parler à Doudan, afin de contribuer en quelque sorte à l'avancement du projet. Mais cette nouvelle condition ne fit qu'augmenter les peines des amans, sans altérer leur constance.

Azerolle faisoit sans cesse des reproches à Zumio de l'avoir engagée dans une feinte qui loin de leur être utile, les rendoit plus malheureux. Le génie de son côté lui reprochoit si souvent qu'elle feignoit trop mal pour tromper des fées, qu'eussent-elles été la crédule princesse se donna tant de peine pour paroître infidelle, que bientôt son amant ne douta pas qu'elle ne le fût. Ce n'étoit pas encore assez pour que Zumio pût mettre fin à son entreprise, il falloit qu'Azerolle se crût trahie.

Une ame pure & confiante ne prend pas facilement des idées défavantageuses de ce qu'elle aime. Peut-être l'artificeux génie n'auroit-il pas réussi à persuader Azerolle de l'infidélité de Doudou, si ce prince, infortuné n'eût semblé d'accord avec lui pour contribuer à son malheur.

Sa jalousie étoit beaucoup accrue depuis la défense que Sévère avoit faite à Azerolle de lui parler. Privé du soulagement que les jaloux trouvent à faire des reproches, ne pouvant s'élire à la douleur qui le devoit, il ne vit que Canadine qui pût soulager son cœur, en partageant ses peines.

Mais la crainte a fait les dieux, les besoins ont fait l'amour; on les traite à-peu-près de même. Tant que les instructions de Canadine avoient été nécessaires au jeune roi, il avoit eu pour elle une forte amitié; l'amour heureux l'avoit entièrement étouffée; l'amour affligé la fit renaitre.

Le silence que la fée avoit imposé depuis long-tems à sa passion, & le peu d'intérêt que Doudou y prenoit, lui avoient fait oublier aisément qu'il en étoit aimé. Ce fut donc à elle qu'il adressa ses plaintes, sans aucune inquiétude sur la façon dont elles seroient reçues.

La tendre fée sentit d'abord de la douceur dans la confiance du prince. Elle se flatta un moment de trouver assez de satisfaction dans l'amitié qu'il lui marquoit, pour la dédommager de l'amour. Elle eut même la générosité de ne vouloir pas augmenter les peines du jeune roi, en fécondant, par une fausseté dont elle étoit incapable, les soupçons de l'infidélité d'Azerolle. La situation étoit trop délicate pour se soutenir long-tems; aussi Canadine devint-elle plus malheureuse que les amans mêmes. Ses longues & fréquentes conversations toujours particulières, ne servirent qu'à féconder les desseins de Zamio.

Le génie que le tems pressoit, & qui connoissoit trop bien le cœur des deux amans pour ne pas craindre un retour s'il laissoit traîner les choses en longueur, imagina une supercherie qui lui réussit. Il avoit remarqué un cabinet pratiqué dans le mur, qui répondoit au lit où couchoit Azerolle. Quoique la porte en fût exactement fermée, la force de son art la lui fit ouvrir; il y fit cacher un des jeunes gens de sa suite, qui prenant un ton d'oncle pendant le sommeil de la princesse, lui rendit plusieurs

fois ces paroles : La princesse Azerolle ne retrouvera son amant fidèle, qu'en s'unissant à Zamio par le nœud de l'hymen. . . . Cet oracle fit tout l'effet que le génie s'en étoit promis.

La crainte de s'engager à Zamio, l'espérance de retrouver son cher Doudou, estoient tendre qu'elle, l'agitèrent toute la nuit, sans qu'elle pût se résoudre sur le parti qu'elle avoit à prendre. Il étoit réservé au génie de la déterminer.

Il ne lui fut pas difficile de tirer de la princesse la confiance de son embarras. Ce fut alors qu'affectant beaucoup de déshintéressement, il feignit plus de crainte de s'unir à elle qu'elle n'en avoit de prendre des engagements indissolubles avec lui, en la déterminant avec adresse à lui donner la main. Il paroît-
 soit lui faire un sacrifice de la sienne : l'artifice fut poussé jusqu'à exiger d'elle une parole confirmée par des sermens, que si le prince ne se rendoit pas aux premiers mots de la cérémonie, elle ne trouveroit pas mauvais qu'il abandonnât son dessein. Avec des précautions si spécieuses, Azerolle pouvoit-elle douter de sa bonne-foi ? elle fit beaucoup plus de sermens qu'il n'en vouloit, de n'être jamais à lui ; & lorsqu'arrangement pris, le génie la quitta pour disparaître sévère à ne point troubler la fête.

Le plus difficile étoit fait, puisqu'elle avoit permis qu'on étalât chez elle son ton de galanterie plus résolvant pour les femmes de son espèce, que l'amour

même. Il ne fallut pas beaucoup d'art à Zumio pour la faire consentir à ce qu'il épousât la princesse en qualité d'ambassadeur pour la remettre dans le moment même entre les mains de son neveu. Il ne manqua pas aussi de lui laisser entendre qu'elle s'immortaliseroit dans le royaume des génies, en le dérobant à la vengeance de Souveraine.

Il fut savoir comme l'ambition s'arrange dans un esprit faux, pour comprendre la satisfaction avec laquelle Sévère pressa Zumio de mettre à fin son entreprise.

Pendant cette conversation, Azerolle, forcée à elle-même ne put résister au penchant qui l'entraînoit vers son amant. Ne s'avisant point observée, elle courut à lui; mais il étoit si occupé du long entretien qu'elle venoit d'avoir avec Zumio, dont il avoit été témoin. Se de l'intérêt vif qu'elle avoit paru y prendre, que sans de la recevoir avec tendresse, ou même avec des reproches, il s'éloigna d'elle pour aller rendre sa visite, en disant à la malheureuse Azerolle: il n'est plus temps, madame, mon parti est pris, je vous quitte pour jamais.

Une femme plus sensible auroit aisément démêlé la violence de l'amour dans le ton de ces terribles paroles; mais la tendre princesse n'y entendit que l'arrêt de sa mort. Convoquée qu'elle touchoit au comble du malheur, elle se fit pour chercher le génie, & presser elle-même le moment de tenter le seul moyen

qui lui restoit pour ramener sous ses loix l'infidèle Doudou.

Zumio enchanté l'affara que tout étoit prêt pour le soir même ; que pour éviter les spectateurs , il donneroit un bal masqué qui occuperait la jeunesse de sa fuite , toujours importune en pareille rencontre.

A mesure que l'heure approchoit , la crainte & l'espérance d'Azerolle prenoient de nouvelles forces. Elle crut cependant ne pouvoir trop prendre de précautions pour assurer sa liberté ; elle fut se jeter aux pieds de Sévère , & ne la quitta qu'après avoir exigé sa parole de fée , que la cérémonie que l'on alloit faire ne l'engageroit point à Zumio. Sévère la lui donna , avec d'autant moins de scrupule qu'elle étoit trompée elle-même.

Azerolle rassurée sur le danger de ses engagements , ne l'étoit pas sur les promesses de l'oracle ; ses mortelles inquiétudes redoubloient à chaque instant. Le prince qui ne savoit rien de tout ce qui se passoit , dévorait son désespoir , ou cherchoit à l'adoucir en se faisant partager à Canadine.

Il s'en falloit beaucoup que la tendre fée goûtât tranquillement l'espoir dont elle ne pouvoit se défendre , elle se reprochoit amèrement de laisser à Doudou une erreur qui le rendoit si malheureux. Cens fois elle fut prête à lui découvrir les artifices de Zumio ; mais l'amour l'emporta , elle se tut. Pour

Babonette, elle applaudissoit à tout, à son ordinaire, & Turlupin se reposant sur sa tante du soin de ses intérêts, ne songeoit qu'à se divertir. Tandis que tout le monde étoit occupé de choses si importantes, il s'étoit glissé, sans qu'on s'en apperçut, dans le cabinet que l'oracle prétendu avoit étourdiment laissé ouvert; c'étoit l'endroit où Sévère renfermoit sous trente clefs les compositions magiques & les outils nécessaires aux grands enchantemens. Turlupin, ravi de se voir dans un lieu où jamais il n'avoit eu la permission d'entrer, s'amusoit à se composer, de tout ce qu'il y trouvoit, une mascarade galante, pour surprendre agréablement la compagnie.

A-p peine le bal étoit-il commencé, que le malheureux Doudou passa, selon la coutume, dans la chambre voisine avec la fée son amie. Dès que Zumio l'eut apperçu, il fit signe à Sévère & aux témoins préparés pour la cérémonie, & présenta la main à la princesse pour s'y conduire. La trahisante Azerolle se laissa entraîner, sans avoir la force de s'y opposer, ni d'y consentir; une pâleur mortelle exprimoit mieux l'état de son ame, qu'elle ne le feroit elle-même. Tandis que l'on arrangeoit les apprêts de la cérémonie, & que la pèze à côté d'elle pouvoit à-p peine le supporter, ses yeux avidement attachés sur ceux du prince, cherchoient à y démêler le retour de tendresse, qu'il lui coûtait un si grand sacrifice. Le prince qui avoit déjà Camadine de

répondre à ses questions, instruit de la cause des préparatifs qu'il voyoit, regardoit Azerolle, mais avec une fureur dont les effets ne paroissoient suspendus que par le choix des victimes.

Zumio pressant la cérémonie, bravoit déjà la Souveraine dans le fond de son cœur. La trop crée le Azerolle alloit renoncer pour jamais à ce qu'elle aimoit, croyant s'en approcher davantage, quand Turlapin sortit tout-à-coup du cabinet, habillé ridiculement, un gros flambeau à la main, & erant de toute sa force : Je suis l'amour moi, je fais l'amour...

A-peine la lumière de ce flambeau magique eut-elle frappé les yeux des tendres amans, que courant se jeter dans les bras l'un de l'autre, ils crièrent en même tems : Vous m'aimez, je le vois.

Zumio moins surpris que désespéré de l'effet subtil du flambeau, dont son art lui fit connoître la vertu, voulut retenir la princesse; mais se tournant vers lui avec indignation : Arrête, malheureux, lui dit-elle, je te connois, tu es un mauvais génie.

Ces mots (auxquels on trouve encore aujourd'hui des applications si justes) ne firent pas plutôt prononcés, que le château s'ébranla jusques dans ses fondemens; l'air devint aussi brillant que dans les plus beaux jours, & Souveraine parut dans toute sa majesté.

Un tremblement mortel saisit le perfide Zumio; Souveraine le toucha de sa baguette : Va traître, lui

dit-elle , erre de contrée en contrée jusqu'à la confirmation des tems , inspirant par-tout le mépris que tu mérites. En même tems son visage séduisant , qui n'avoit pas peu contribué à ses perfidies , fut changé en une dérépitude humiliante ; les passions s'emparèrent de son cœur , il disparut.

Souveraine adressant ensuite la parole à Sévère : Vous avez passé deux siècles , lui dit-elle , à composer ce flambeau pour connoître & punir les cœurs tendres ; passez - en autant à en composer un autre qui découvre les fausses vertus. Vous apprendrez qu'il en est de véritables plus essentielles que la suite de l'amour. Et vous , dit-elle à Babonette , je borne désormais votre empire à prendre soin de ma ménagerie.

Pour vous , madame , dit-elle en regardant Canadine avec bonté , je ne puis que vous plaindre ; si vous voulez me suivre , je vous offre mon amitié ; je serois heureuse , si elle pouvoit adoucir la peine que vous cause une constance si mal récompensée. Canadine se jeta aux pieds de Souveraine , après l'avoir remercié avec autant de noblesse que de sensibilité. Elle la conjura par toutes les bonnes qu'elle lui témoignoit , de lui ôter le privilège de l'immortalité. Souveraine ne la refusa pas tout-à-tait , mais elle la remit à un tems si éloigné , que l'on vit souvent qu'elle venoit que la fièvre y trouvoit la guérison de son cœur. Mais Canadine , après avoir

vécu dans une retraite obscure pendant des siècles ; parvint enfin au seul bonheur auquel elle aspirait ; elle eut la permission de mourir , & ne tarda pas à en profiter.

Tous ses ordres donnés , Souveraine rendit au roi Doudou sa première beauté , le fit monter dans son char avec la princesse Azerolle , laissant Turlopin dans son château , l'esprit si chargé d'étonnemens , qu'il s'amusa toute sa vie à en raconter les causes à ses valets ; elle conduisit ces heureux amans dans le royaume des Arglantiers , où elle les laissa , après avoir honoré de sa présence le brillant spectacle de leur union. Ils vécurent de longues années , sans que rien altérât leur bonheur ni leur constance.





FLEURETTE

ET

ABRICOT.

CADRES.



IL y avoit une fois un prince & une princesse, que les fées avoient résolu de rendre heureux sous le joug même du mariage, bonheur l'ins contraindre au plus parfait, mais aussi le plus rare. Elles se choisirent donc Fleurette & Abricot, eût le nom des jeunes princes, de tous les talens nécessaires pour mériter une admiration générale. Ces deux princes furent élevés dans la même cour, se virent toujours près des fées; l'habitude de se voir, qui s'établit insensiblement la nuit même de l'union, ne leur fit encore le détail, ne leur fit point de reproches, mais leur donna l'un pour l'autre, l'habitude de se voir, se aimant uniquement, à se voir, à se voir, au lieu de s'aimer, leurs desirs accompagnés de tous les vœux, mais de

jeunesse fait successivement éclore. L'un avoit quinze ans & l'autre dix-sept, tems heureux, où l'ame n'a de faculté que pour jouir du bonheur, sans en prévoir la fin.

Ils étoient un jour dans un des plus agréables bosquets de leur palais, uniquement occupés de leurs desirs & de leurs charmes; en un mot, ils goûtoient le plaisir d'un tête-à-tête complet; lorsque Morgantine qui traversoit les airs, les aperçut; c'étoit une fée méchante, qui se plaisoit à tout bouleverser, en général & en particulier, & à tourmenter ceux qui étoient heureux. La vue de ces deux jeunes amans, qui auroit intéressé, peut-être attendri tout autre, la révolta dans le moment; & sans être encore déterminée sur le genre de peine qu'elle vouloit leur faire souffrir, elle arrêta les chaise-porteurs qui conduisoient sa voiture, & se rendit invisible; ensuite elle s'approcha doucement de Fleurette & d'Abricot, pour écouter leur conversation. Mais les charmes de leurs figures lui firent bientôt oublier le projet qu'elle avoit formé, & leurs discours achevèrent malgré elle de changer son cœur.

Les jeunes princes en étoient à ce point, où l'un étoit en feu d'empressement & l'autre allegue avec orgueil son mérite & la vertu pour se défendre, sans être capable de se voir du moins sans lui déplaire. Morgantine, voyant que vous demandez-vous ce que je ne puis vous raconter, lui disoit Fleurette ? si vous étiez

à ma place, vous auriez la même rigueur. Moi ! s'écrioit Abricot, qui donnerois mille fois ma vie pour le moindre de vos desirs, je pourrois vous résister ? détrompez-vous, princesse ; vous seriez satisfaite ; plus il m'en coûteroit, plus j'aurois de préjugés à surmonter, & plus j'irois au-devant de vos souhaits. Fleurette répondit encore, le prince répliqua. Leur tendre dispute, toujours interrompue par de légères faveurs, s'échauffa, ils se dirent & se répétèrent cent fois la même chose ; en un mot, malgré leur différente façon de s'énoncer, ils éprouvèrent peut-être le plus grand charme de l'amour, dont l'attrait le plus vif n'est fondé que sur le plaisir que l'on goûte à toujours parler de soi ; l'amour-propre a beau faire, cette douce illusion ne peut exister & se trouver complète que dans l'amour.

Morgantine qui avoit toujours écouté, s'ennuya à son tour, suivant l'usage constamment réservé pour les tiers ; mais ne pouvant se résoudre à rien laisser dans l'ordre naturel, & se trouvant adoucie, & même le cœur ému par le tendre tableau qu'elle voyoit devant ses yeux : Trans parti de tout ceci, dit-elle après avoir réfléchi quelque tems ; j'ai mille fois entendu ce qu'ils viennent de prononcer, je me souviens fort bien d'avoir eu autrefois de semblables entretiens, & je prévois que d'autres dans la suite se serviront encore des mêmes expressions. Voyons de quoi il s'agit, continua-t-elle, d'un élève

une fois clairement la véritable source de tout préjugé, & jugeons s'ils tiennent réellement à ce que j'imagine.

Alors après avoir fait un tour de sa baguette : Je veux, dit-elle, qu'Abricot devienne princesse, & que Fleurette devienne prince, seulement pour un an. Mais la tendresse & les desirs de ces jeunes amans étoient si vifs & si purs, qu'ils ne s'aperçurent point de leurs métamorphoses, qui furent subites, tant l'autorité de Morgantine sur toute la nature, étoit absolue. Elle fut seule à portée de jouir des révolutions qu'elle causa, & elle vit avec grand plaisir qu'au même instant Abricot devint plus réservé & Fleurette plus empressée. Il est cependant vrai qu'ils ne prirent pas les idées de leur situation présente au même degré qu'ils les avoient éprouvées l'un & l'autre dans leur premier état; ils avoient les préjugés de moins à surmonter, & ce n'est pas une petite affaire pour le commun des hommes. Aussi, par une suite nécessaire, Fleurette, en peu de momens, triompha d'Abricot, & la trop foible Abricot témoigna la plus tendre reconnoissance à son amant. L'amour avoit à-peine achevé de remporter la victoire, il cherchoit peut-être même encore à faire de nouvelles conquêtes, lorsque les fées protectrices, à qui leur grand savoir ne laissoit rien ignorer, accoururent des différens coins du monde où leurs affaires les avoient appellées; elles arrivèrent, indignées de la conduite de leurs

élèves. Leur premier mouvement fut de les gronder & de les punir; mais Morgantine qui parut, leur déclara la vérité, & s'avoua seule coupable de la faute de ces jeunes amans, faute d'autant plus grande, que dans ce tems on la comptoit sans exemple. Vous voulez les marier? leur dit la sœur, qui peut vous en empêcher? Sera-ce, ajouta-t-elle en soupirant, ce qui vient de se passer? je me chargerois volontiers de la noce. Vraiment! répondirent les autres, ce n'est pas là l'embarras; sans doute, qu'il faut les marier; mais songez-vous à ce que vous avez fait? oubliez-vous que ce n'est que pour un tems que vous avez ordonné cette métamorphose, & que, ce tems révolu, ils reprendront leur véritable sexe? Voyez à quels inconvéniens vous les exposez; par ce moyen ils ne seront ni prince ni princesse. Je vous soutiens que ma conduite n'est pas si déraisonnable, repliqua Morgantine; & si l'esprit ne peut empêcher de faire des sottises, il faut qu'il s'efforce à les réparer, ou du moins à en tirer parti. Je veux donc, continua-t-elle, que tous les sujets de Fleurette & d'Abriçon changeant de sexe tous les ans, le même jour de leur naissance; vous serez étonnées de tout ce qu'un pareil changement produira. Par ce moyen, l'éducation des hommes & des femmes étant la même, ils n'auront plus de reproches à se faire, & les deux sexes ayant un courage égal, ces peuples seront invincibles. De plus, ils réuniront les graces & l'enjouement de

l'esprit à la force & à l'étendue des idées ; & cette nation , & plus aimable & plus unie , jouira encore de la variété , même en goûtant les plus grands plaisirs. Elle finit en leur disant : J'aurois encore bien des choses à vous ajouter sur mon projet , mais je veux vous laisser le plaisir de l'examiner.

Les deux fées protectrices auroient eu quelque réponse à faire , mais les circonstances les obligèrent à consentir à la volonté de Morgantine ; Fleurette & Abricot se marièrent , vécurent heureux , & s'aimèrent toujours uniquement , sous l'un & l'autre sexe. Pour Morgantine , elle cessa d'être méchante , & par un sentiment naturel , elle s'attacha à son ouvrage , ce changement de sexe étant la plus flatteuse production de son esprit ; elle ne perdit point de vue les heureux sujets de ces jeunes princes , elle leur donna des loix , & suivit pour son amusement toutes les aventures qu'un tel changement dut nécessairement produire , & dont on trouve encore aujourd'hui plusieurs impressions dans tous les peuples de la terre. Au reste , c'est du grand porte-feuille de Morgantine que l'on a tiré toutes les histoires qui suivent , & qu'elle avoit ramassées avec soin ; c'est dommage qu'il y en ait quelques-unes de perdues , ce sont sans doute les meilleures. Telles qu'elles sont , on a voulu en faire part au public.





L E

LOUP GALLEUX.

C O N T E.



Il y avoit une fois un roi & une reine, qui s'aimoient beaucoup & qui desiroient avec ardeur d'avoir des enfans, quoiqu'ils n'eussent pas grand chose à leur laisser. Ils alloient souvent à la porte de plusieurs fées, leur présenter des placets & leur demander des enfans; mais celles qui consentoient à leur donner audience, leur répétoient toujours : Vous venez bien loin chercher ce que vous avez bien près. Ils ne comprenoient rien à ce langage mystérieux, & s'en alloient toujours en se embrassant & en se disant : Qu'avons-nous donc de si près? Nous le trouverons quelque jour, tranquillisons-nous, d'ist la reine. C'est bien dit, si nous le pouvons, lui répondoit le roi. Cette réponse n'étoit qu'une façon de parler, car il étoit l'homme le plus tranquille & le plus patient que le ciel eût formé.

Un jour que la reine étoit, assise au coin d'une

des plus belles haies de leurs états , & que le roi chassoit aux alouettes dans un chaume voisin , il parvint au bonheur d'en prendre une ; on assure même qu'il n'étoit ni fort adroit ni fort heureux , une pareille idée n'est pas absolument dépourvue de vraisemblance ; car depuis quinze ans qu'il chassoit tous les jours , il n'avoit encore rien attrapé. Et comment prit-il celle-ci ? Il est très-important de le savoir. Elle vint se jeter dans ses bras pour éviter un épervier qui la poursuivoit , & qui étoit au moment de la saisir. L'épervier dit plus d'une fois au roi , d'une voix menaçante : Rends-moi mon alouette , toi , ou tu t'en repentiras. Ce prince , bien aisé de conserver son gibier , comme il est naturel , & se trouvant heureusement dans une disposition de fierté qui ne lui étoit pas ordinaire , lui répondit : Elle est dans mes crinnes , elle m'a demandé asyle ; je voudrois ne pas rendre l'alouette. En disant ces mots , il la regarda ; ses yeux vifs & perçans redoublèrent son courage , & son pais cœur qu'il sentoit palpiter dans sa main , entretenoit sa compassion. Animé par ces sentimens , il enleva son chapeau , regarda dédaignant l'épervier , & lui dit , en lui montrant l'alouette : Regarde-la bien ; tu peux t'en torcher le bec , comme l'on dit dans mon royaume , tu ne feras ma foi pas , s'en jure ; ce n'est point dans mes crins que l'on demande impudiquement une injustice. Mais suis s'embarrasser de ce que l'épervier devenoit,

il lui tourna le dos pour porter sa chasse à la reine ; & savoir d'elle si le procédé fier & généreux qu'il venoit d'avoir ne pouvoit lui faire courir aucun risque. La reine étoit encore trop éloignée pour l'entendre , qu'il lui cria : Bonne chasse ! en lui montrant de loin la petite alouette. La bonne reine laissa tomber sa quenouille , pour être plutôt auprès de lui & pour voir ce qu'il lui montrait. Le roi lui dit en la lui présentant , avec la joie & le plaisir d'un piqueur qui présente le *piéd* : Recevez, madame, un hommage qui vous est dû. La reine reçut & baisa mille fois la petite alouette , & dit : La première fois que vous irez à la ville , vous lui achetez une cage ; nous l'entendrons chanter , nous l'appriivoiserons , elle jouera avec le petit enfant que nous aurons un jour. Elle fit en un moment cent projets que le roi approuva tous. Elle en feroit peut-être encore ; mais au milieu de ces importants châteaux en Espagne , la petite alouette , qui avoit eu le tems de reprendre ses esprits , dit : Quelle heure est-il ? . . . La joie de l'entendre parler fut si grande , que le roi & la reine ne lui répondirent pas d'abord ; mais à la seconde question ils lui dirent tous deux , car c'étoit une chose qui se trouvoit à leur portée , ainsi qu'à celle de beaucoup de gens : Il peut-être quatre heures & demie. Tout-à-l'heure vous verrez , poursuivit l'alouette. Cette réponse juste & confidente frappa le roi & la reine , & les fit demeurer immo-

biles, les yeux fixes & la bouche ouverte, pour mieux voir ce qu'on promettoit de leur montrer. En effet, quelques momens après, l'alouette prit la figure d'une grande & belle femme entre deux âges, qu'ils reconnurent à son chaperon brodé, à sa baguette, & à son beau clavier, pour être une fée. A cet aspect les princes frémirent, & le roi se prosternant, lui dit : Mon dieu, madame, ne vous ai-je point trop ferrée quand je vous tenois dans ma main ? Pour moi, dit la reine qui étoit dans la même posture, souvenez-vous, s'il vous plaît, que je vous ai trouvée bien jolie, que je vous ai caressée, & que si j'ai parlé de vous mettre en cage, c'étoit pour vous garder du chat. Levez-vous, leur dit la fée avec bonté; je vous dois la vie qu'une méchante fée, qui me le payera tôt ou tard, m'auroit enlevée sans le courage & la fermeté du roi : parlez, continuellement, & direz-vous quelque chose ? Mon pouvoir n'est pas des plus étendus; mais vous aurez toute votre vie des preuves de la reconnaissance que vous devez la fée Mimi. Nous vous demandons, dirent les deux princes d'un commun accord, après l'avoir beaucoup remerciée, nous vous demandons un petit enfant pour être la consolation de notre vieillesse. Un enfant ! reprit la fée, cela n'est pas difficile à avoir; il en y en a qu'ils donnent bien souvent de la peine, & que l'on ne fait ce que l'on demande; mais si vous en voulez, il faut vous en accorder, c'est le

moins que je puisse faire pour l'obligation que je vous ai. Voyons d'abord pour quelle raison vous n'en avez pas, vous portant aussi bien l'un & l'autre ; il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. Je vous assure, madame, qu'il n'y a rien là-dessous, interrompit la reine en faisant une petite révérence, d'un air moitié piqué, moitié poli. Voyons toujours, dit la bonne Mimi en touchant son livre de sa baguette, qui s'ouvrit aussi-tôt à l'endroit qu'il falloit lire : voici ce qu'elle y trouva. La fée des Broussailles ne veut point que le roi & la reine aient des enfans. Nous n'en aurons donc jamais, grande Mimi ? lui dirent le roi & la reine, puisqu'une fée ne le veut pas. La chose devient difficile, répondit leur protectrice ; nous avons affaire à une femme méchante, noire & enclée. Imaginez-vous que c'est elle qui donne la niche aux bleds, la clavelée aux moutons, que c'est elle qui se mêle aux chenilles dont elle a toujours quantité dans les parcs, & qui les engage à manger toutes les herbes de la terre. Quelle vengeance ! s'écria le roi & la reine ; cela fait frémir. Ce n'est pas tout, poursuivit la fée, c'est elle qui s'est débarrassée de moi, & qui dans un accès d'humeur s'est envenimée ; & c'est elle qui, sans vous, m'auroit croquée comme une alouette que j'étois. Je vous & les vôtres vous servir, j'y brûlerai mes livres, en attendant que j'en aie un enfant. Sans l'obligation que je vous ai, je vous aurois répondu comme ont

fait mes compagnes ; car on n'aime point avoir affaire ni à se commettre avec des femmes d'un pareil caractère ; & je lis dans mon livre que toutes celles que vous avez été voir vous ont dit : Vous venez bien loin chercher ce que vous avez bien près. Cela est vrai , madame , elles nous ont dit cela tout comme vous le lisez. Elles avoient raison , reprit la fée ; voyez - vous ces brouffailles qui sont à cent pas d'ici , auprès de ce tas de pierres ? Oui , madame ; eh bien , poursuivit Mimi , c'est là que demeure celle qui ne veut pas que vous ayez d'enfans. Attendez - moi là , je vais faire tous mes efforts pour la faire sortir , car il ne m'est pas possible d'entrer chez elle qu'elle n'y consente , quoiqu'à présent je ne la craigne en aucune façon ; cependant je ne puis vous donner une plus grande preuve de ma reconnoissance qu'en faisant une telle démarche. Les princes lui obéirent & demeurèrent là. Pendant le tems que Mimi employa pour se rendre auprès du tas de pierres , & pour faire quelques conjurations avec sa baguette , le roi & la reine se frottant les mains & s'embrassant de joie , se dirent : A la fin nous aurons un enfant ; d'abord qu'une fée s'en mêle , il n'est pas permis d'en douter. Non , dit la reine , c'est comme si je le voyois : ah ! que je ferai contente , poursuivit-elle ! Je le nourrirai. Vous ne le nourrirez pas , répondit le roi , nous prendrons une nourrice. Je le nourrirai , vous dis-je. . . . Vous ne le

nourrirez pas, je vous en assure; voulez-vous vous abîmer, vous perdre? La reine pleura, le roi se fâcha; enfin la première contestation de ce bon ménage, & qui fut même assez vive, arriva pour un enfant qui n'étoit pas seulement commencé. Leur dispute sur la nourriture ne seroit pas encore finie, si le roi & la reine n'eussent prêté leur attention à de grands éclats de rire qu'ils entendirent; ils reconnurent que c'étoit une troupe de petits enfans qui jouoient avec cette sécurité & ce peu de souci que connoît seul cet âge heureux. Ces rires si près de la porte de la fée des Broussailles, étant une insulte pour un caractère pareil au sien, elle sortit du tas de pierres, un martinet à la main, pour convertir en larmes des rires qui la révoltoient; & Mimi, dont le moyen pour la faire sortir avoit réussi, fit disparaître les enfans, & l'aborda. Le roi & la reine les voyant venir à eux, firent, comme de raison, la moitié du chemin pour aller au-devant d'elles, mais chapeau bas, & dans une attitude respectueuse & suppliante. Ils s'aperçurent que Mimi & la fée des Broussailles parloient avec beaucoup de vivacité. Je consens d'oublier l'injure que vous m'avez faite, & les mauvais dessein qui vous ont animé contre moi, disoit Mimi, je vous promets de n'en faire aucune plainte, si vous avez quelques complaisances pour ces bonnes gens, & si - tout si vous leur accordez un enfant. Leur royaume me conviendrait, tout petit qu'il est, pour

un de mes amis, lui répondit la fée des Brouffailles; j'attends patiemment leur mort, puis-je mieux faire ? il est vrai que je m'oppose à leur postérité : d'ailleurs, comment pourrois-je accorder un enfant à des gens qui n'ont pas de quoi le nourrir ? c'est un service que je leur rends en les refusant, & dont vous devez me favoir gré si vous prenez quelque intérêt à ce qui les regarde. Le roi & la reine tirèrent alors Mimi par la manche, & lui dirent : Je vous assure que des gens moins riches que nous, nourrissent tous les jours leurs enfans, & que nous sommes en état d'en avoir un ; nous n'en demandons pas davantage, voyez vous-même si nous en pouvons moins demander. Mimi fit alors de nouvelles instances auxquelles la fée finit par répondre avec une extrême colère : Ils auront un enfant, j'y consens, mais il leur coûtera cher. Le roi & la reine, sans s'embarraffer du prix & de la menace, se mirent à sauter, en répétant toujours : Nous aurons un enfant. J'espère au moins, dit madame des Brouffailles en regardant la bonne Mimi, que vous me ferez gré de ma complaisance. Et sans attendre sa réponse elle lui tourna fièrement le dos, revint à son tas de pierres, & disparut. Cependant le roi & la reine, qui ne voyoient pas plus loin que leur nez, n'étoient occupés que de leur joie & de leur satisfaction; aussi Mimi fut-elle à-peine écoutée, quand elle voulut prendre part aux chagrins qu'ils alloient éprouver ;

& voyant qu'elle ne pouvoit leur faire entendre raison, elle leur donna un sifflet, en leur disant : Toutes les fois que vous aurez besoin de moi, l'un ou l'autre, soufflez là-dedans, & je paroîtrai. Cependant fervez-vous-en avec modération. Adieu, soyez toujours sages & raisonnables ; comptez sur moi, leur dit-elle en faisant paroître son char trainé par deux petits moutons blancs, dans lequel elle monta.

Quelque tems après, la reine s'aperçut qu'elle étoit grosse : cet événement fit autant de plaisir au père & à la mère, que si la chose par elle-même eût été impossible, & que les fées n'y eussent pas donné leur consentement. Le roi en fut peut-être encore plus flatté que la reine ; on auroit imaginé en le voyant, qu'il savoit seul le secret de faire des enfans. Cependant le moindre petit mal de cœur, le plus foible dégoût, la plus légère incommodité, qui n'étoient qu'une suite nécessaire de sa grossesse, faisoient courir la reine à son sifflet, & la bonne fée arrivoit aussitôt. Elle leur dit plusieurs fois avec douceur qu'il ne falloit la faire venir qu'à propos ; mais le roi & la reine ne se connoissoient pas plus en à-propos que mille gens que l'on voit tous les jours. Enfin, quoique la bonne Mimi éprouvât qu'il y a des cas où la reconnoissance est extrêmement fatigante, la bonté de son cœur l'empêcha toujours d'en donner la moindre preuve.

La grosseffe de la reine fut très-heureufe , mais d'abord que les premières douleurs fe firent fentir pour accoucher , la tête tourna au roi ; il fiffla plus d'un quart-d'heure de fuite , la fée étoit même arrivée qu'il fifflait encore. Pour cette fois elle ne lui fit aucun reproche , fa présence étant néceffaire pour douer l'enfant que la reine mit au monde quelques momens après fon arrivée. C'étoit une petite princesse charmante. Mimi la prit fur fes genoux , & voulant la douer à tête repofée , en gros ainfi qu'en détail , elle commença par les mains , & dit : Elle aura les mains blanches & belles. Dans ce moment la fée des Brouffailles parut dans la chambre : Elle aura tout ce que voudrez , mais on n'en verra rien que je n'y consente. Douez , Mimi , douez tout à votre aife ; je n'en aurai pas le démenti , pourfuivit-elle en montant avec fureur dans fon char tiré par d'épouvantables chauve-fouris. Ce compliment mit la compagnie en défarroi ; la fée raffura de fon mieux les bonnes gens , qui demeurèrent étonnés comme des fondeurs de cloches ; elle leur promit de ne les point abandonner ; & de les foulager dans leurs peines. Elle doua tout bas , & pour un jour à venir le bel enfant , & voulut remporter le fiflet qu'il avoit fût faire tant de courfes inutiles , les affurant qu'il ne leur étoit plus néceffaire , & qu'elle veilleroit fuffifamment à leurs intérêts. Cependant la petite princesse , fuyant le premier don de Mimi ,

avoit les mains si blanches & si belles, qu'on lui donna le nom de princeſſe aux blanches mains; quand on les avoit vues, on ne pouvoit la nommer autrement. Il n'eſt pas même certain qu'on lui ait jamais donné d'autre nom; du moins il eſt sûr qu'on ne l'a connue dans le monde ſous aucun autre.

Son enfance n'eut rien de recommandable; le roi & la reine l'élevèrent ſelon leur pouvoir & leur capacité; ce n'eſt pas beaucoup dire, mais ſon bon naturel y ſuppléa. Quand la fée des Brouſſailles paſſoit par-devant la porte du roi & de la reine, ce qui arrivoit très-ſouvent à cauſe du voiſinage, elle faiſoit peur des eſprits à la petite princeſſe, ou lui arrachoit ſon poupar, & tous ces vilains procédés étoient accompagnés d'une paire de foufflets qu'elle lui donnoit en ſ'écriant : Ah ! qu'elle eſt laide ! ce que la petite princeſſe n'entendoit point ſans pleurer; mais elle étoit conſolée par le roi & la reine qui l'aimoient à la folie, & qui lui diſoient toujours en lui frappant le dos, mais tout bas à la vérité : Elle en a menti la fée, ne pleure point, mon enfant, tu es bien jolie. Cependant ce bon père & cette bonne mère, qui n'avoient point oublié les menaces de la fée des Brouſſailles, ſe répétoient ſous celle : Sans doute elle nous permet de la voir comme elle eſt, l'enchantement n'eſt pas fait pour nous. Ne la trouves-tu pas charmante, ma femme ? diſoit le roi; oui, mon mari, diſoit la reine. Cependant, à diſ-

le vrai, elle auroit dû leur paroître laide comme à tous ceux qui la voyoient; mais l'aveuglement des pères & des mères durera tant qu'il y aura des enfans. Il est cependant vrai que la fée des Broussailes, par une méchanceté raffinée, permettoit à tous les bossus & à tous les gens contrefaits de la voir telle que la nature l'avoit produite, c'est-à-dire, charmante; aussi, tous ceux de cette espèce qui la virent en devinrent passionnément amoureux; & quand un bossu passoit dans le village, toutes les petites filles disoient: C'est pour la fille du roi. Elle avoit beau se trouver fêtée & caressée par tous ces bancroches, loin de s'accoutumer à leur figure, elle leur faisoit sans cesse toutes sortes de niches; la plus grande étoit de leur parler continuellement de leur bosse, sans jamais leur laisser croire un moment qu'il leur fût possible de l'effacer ou de l'escamoter à ses yeux. Elle les questionnoit encore sur l'accident qui les avoit contrefaits, & comparoit sans cesse la bosse de l'un à celle de l'autre, & cela toujours en présence des bossus intéressés. Ce fut ainsi qu'elle coula au fond tous les princes & autres gentilshommes bossus, qui se donnoient, dès ce tems réculé, l'épée de l'incorrigible, & qu'elle vint à bout de s'en débarrasser absolument. Tous les bossus étoient donc partis, quand un prince, fils d'un roi voisin, que ses parens envoyèrent voyager, aperçut un jour cette princesse, sans y faire plus d'attention à la

vérité

vérité que ne le méritoit son peu de beauté ; mais pressé d'une soif ardente , il lui dit : Ma bonne enfant , ne pourrais-je avoir de l'eau ? Blanches-mains qui n'étoit pas accoutumée à de plus grands respects , & qui trouvoit ce prince fort joli , s'offrit de le conduire à la fontaine , avec tant de politesse & tant de graces , qu'il en fut enchanté. Sa conversation ne diminua point les impressions favorables que sa douceur & sa politesse lui avoient déjà données ; il fut étonné & ravi d'apprendre qu'elle étoit la fille du roi. La simplicité de son habillement ne lui avoit pas donné l'idée d'un rang aussi élevé ; elle lui servit aussi d'excuse sur la liberté qu'il avoit prise. La princesse aux Blanches-mains lui répondit avec une merveilleuse sagesse , que la fortune donnoit l'opulence , & le bon naturel , les sentimens. Ce lieu commun , si bien placé , inspira pour elle plus de respect au prince que si elle eût paru à ses yeux assise sur un trône d'or couvert de diamans , & environnée de la cour la plus brillante. Mais quand ils furent arrivés à la fontaine , & que , pour lui donner à boire , elle tira sa tasse de sa poche , & fit paroître ses belles mains , car elle les avoit toujours tenues cachées sous son tablier par modestie , ou peut-être par envie de les conserver & de les garantir du hâle , le prince demeura ébloui & confondu ; les exclamations & les admirations ne finirent point sur leur beauté. C'étoit lui dire que ses mains étoient ce qu'elle avoit

de plus beau ; mais la louange que le cœur & l'esprit avouent , ne donne pas le tems de penser au reste , & ce qui plaît commence toujours par suffire. Enfin , en un moment , l'amour fut si bien établi dans le cœur du prince , qu'il résolut de l'aimer toute sa vie ; aussi lui fit-il l'aveu des plus tendres sentimens. Blanchés-mains qui le trouvoit d'autant plus à son gré , que jamais personne de bien fait ne l'avoit seulement regardée , ne savoit que répondre : le silence est presque toujours une faveur pour les amans. Ils étoient dans ce tendre embarras , quand la fée des Brouffailles , que la méchanceté empêchoit de demeurer long-tems dans la même place , les surprit. Comment ! tu l'aimes , dit-elle au prince , & tu n'es pas bossu ! ton exemple alarmera & corrigera tous les gens bien faits. En disant ces mots , elle le toucha de sa baguette , & il devint le plus joli Cabri blanc que l'on eût encore vu ; il étoit sans cornes , & n'avoit point de barbe. Le prince , bien éloigné de changer de sentimens en prenant une nouvelle forme , ne fut que plus attaché à la princesse ; car il la vit dès le premier instant de sa métamorphose avec toutes les beautés qu'elle avoit reçues de la nature : ainsi , loin de la quitter , loin de lui reprocher son malheur , il bondissoit , il la regardoit , il jouoit avec les chiens , il animoit les troupeaux , qui malgré tout ce que l'on a pu dire , paroissent toujours plus attachés à leurs berçans qu'à leurs plaisirs.

Enfin il ne négligeoit rien pour lui plaire & pour entretenir son idée dans son cœur ; car en tout, moins ou a, plus on donne. L'impression qu'il avoit faite étoit trop bien gravée dans le cœur de Blanchés-mains pour craindre de la voir effacée ; mais la crainte de perdre, ou plutôt l'avarice de l'amour, fit toujours la conservation de son existence. Minni, continuellement attentive, n'ignora point ces événemens ; elle accourut pour consoler la princesse, elle l'exhorta à la confiance, & la quitta en levant les épaules sur les inutiles procédés qu'elle vouloit de voir à une de ses compagnes. Cependant le roi & la reine, à qui la princesse présenta le petit Calin sans dire ce qu'il étoit, le regardèrent à merveille, bientôt ils en furent charmés, & ils auroient passé toute la journée à jouer avec lui, à le prier, qui vouloit le garder pour elle, ne leur avoit été souvent, & étoit même prête à pleurer, qu'elle vouloit être seule dans le monde qui le fit jouer. Le roi & la reine eurent pour elle cette complaisance qui leur parut raisonnable.

Les méchans de l'espace la plus redoutable ont ordinairement de l'esprit, ils s'ivrent en tête à tête pour combrer les situations, détruire celles qui sont heureuses & agréables, & être autre, sans s'entretenir, celles qui sont fâcheuses & déplaisantes. Aussi la sœur des Brouffilles trouva bientôt que la princesse Blanchés-mains & le prince Calin étoient

étoient mille fois trop heureux. Se voir & s'aimer fans obstacle & fans rivaux, c'en étoit trop pour le goût de la perfecution qui la dominoit, & pour les chagrins que les plaisirs des autres lui causoient. De plus, elle étoit inconsolable de ne pouvoir empêcher les agrémens de la princesse de briller aux yeux du prince; mais c'étoit une nécessité de féerie. Pour ne leur pas laisser une aussi douce consolation, elle résolut de les séparer; ils s'aimoient, l'absence étoit donc un tourment déjà certain. Elle commença par enlever la princesse, & laissa Cabri avec le roi & la reine, qui, sans le connoître, l'aimant comme leur enfant, en eurent plus de soins que la fée ne l'auroit désiré. Ces attentions lui étoient nécessaires; car dès qu'il ne vit plus la princesse, il ne voulut plus manger, il ne fautoit plus, il alloit bélant partout, ne pouvant la demander ni se plaindre autrement du malheur qu'il avoit d'en être séparé. Cependant, d'abord que la fée eut enlevé la princesse aux Blanches-mains, elle lui colla une paire de gants sur ses beaux bras, & les colla si bien, que rien ne les lui pouvoit ôter; ensuite elle la conduisit dans son palais de puces. Les méchancetés complètes & bien conditionnées doivent avoir l'apparence de la bonté. Tous les plaisirs, tout le faste des cours remplissoient ce palais; cependant c'étoit un tourment réel que la fée avoit imaginé; car la bienfaisance vouloit que, malgré les piqûres & les

démangeaisons cruelles que l'on éprouvoit sans cesse, on se contraignît les uns pour les autres. Le nombre de ces insectes étoit si grand, que le palais en étoit noir, & que le soin de chercher & de tuer les puces auroit été une occupation fort inutile. Ce palais, magnifique d'ailleurs, étoit rempli d'une cour nombreuse; mais si les dames & les seigneurs qui la composoient étoient accoutumés aux puces, la malheureuse princesse y souffrit des tourmens inconcevables. La méchante fée, non-contente des douleurs du corps & des chagrins de l'absence, voulut encore lui faire ressentir les peines de l'esprit; ainsi, par une cruelle ironie, elle l'avoit non-seulement transportée à cette cour comme fille de roi, mais elle avoit ordonné qu'elle y tint le premier rang; en un mot, qu'on la regardât comme la reine. Blanchettes n'avoit jamais tant vu de personnes rassemblées, elle n'avoit aucune connoissance du monde; c'étoit donc pour se moquer d'elle, sans aucun ménagement, qu'elle l'avoit conduite au milieu de cette cour. Sa timidité, ses manières campagnardes furent le sujet de mille rires immodérés, & les ridicules dont elle se couvrit, devinrent bientôt la suite des propos déplacés qu'elle tenoit sur le trône, à mesure qu'elle prenoit l'habitude de l'autorité. La fée des Broussailles venoit très-souvent goûter la maligne joie de lui voir souffrir plusieurs tourmens qu'elle s'applaudissoit d'avoir causés.

ventés. Quand elle arrivoit , elle se faisoit conter les choses déplacées que la princesse avoit dites ou faites , & s'en moquoit en sa présence; ensuite elle lui disoit : Allons, faites la reine; aussi-tôt elle étoit obligée de monter sur son trône, & pour - lors la méchante fée lui lâchoit plusieurs milliers de puces, dont elle redoubloit la rage par son pouvoir. C'étoit un plaisir pour elle de voir les différentes contorsions que cette malheureuse princesse étoit obligée de faire; & moins les attitudes convenoient à la majesté du trône, plus la fée jouissoit & s'amusoit. Cependant, aux douleurs près, la princesse aux blanches mains tira parti, pour la suite de sa vie, du mal que la fée avoit prétendu lui faire. Car enfin, c'étoit à une cour qu'elle l'avoit conduite, & la plus mal composée est encore capable de former. Aussi, la princesse qui avoit de l'esprit, fut réparer, par le séjour qu'elle y fit, le défaut d'une éducation que le peu de génie & d'opulence de ses père & mère avoit empêché de lui donner bonne & convenable. La bonne Mimi, instruite de tout ce que faisoit son ennemie contre ceux qu'elle protégeoit, ne se crut plus avec raison obligée à aucun ménagement; elle fit revivre l'insulte qu'elle en avoit reçue lorsqu'elle étoit alouette. Elle ne lui avoit promis le secret qu'à des conditions qu'elle n'avoit point remplies; sa parole se trouvant ainsi dégagée, elle n'eu plus à se plaindre au conseil des fées. La franchise &

la bonté de son caractère étoient si connues, que l'on ajouta foi sans peine à son récit : non-seulement on trouva qu'elle méritoit justice, mais on lui donna tous les pouvoirs nécessaires pour la punition de la fée des Brouffailles, & l'on approuva tout ce qu'il lui plairoit de faire ; car on n'avoit point encore vu d'exemple d'un pareil attentat, commis par une fée contre une de ses compagnes. Mimi, satisfaite & contente des procédés que l'on avoit pour elle, fit signe à ses petits moutons d'aller le plus vite qu'ils pourroient, & bientôt elle arriva dans la triste habitation de la méchante fée ; car en vertu de ses pouvoirs il lui fut permis d'y entrer ; & lui dit : Je veux bien encore vous pardonner, je consens à oublier tout ce qui s'est passé, mais promettez-moi de ne plus tourmenter Cabri & Planches-mains. La douceur & l'honnêteté rendent toujours les vrais méchants plus insensés : ainsi la fée des Brouffailles lui répondit avec dédain : Quoi ! c'est pour cela, ma commère, que vous venez ici ? quoi ! vous vous déplacez pour une bagatelle de cette espèce ? Ah ! vraiment, vous n'y êtes pas ; je n'ai pas encore commencé à les tourmenter, vos petits d'ailleurs ; vous venez, vous venez par là même. Je ne veux que ta punition, l'exemple. Mais apprends donc que j'en ai le pouvoir, & que ton tort est dans mes mains. Tu ne peux ni fuir la vie, ni l'éviter, comme feras-tu ? tu ne saurois, toi, ni ta belle sœur, ni

m'obliger à consentir au mariage de tes vilains protégés. C'est ce qu'il faudra voir, répliqua Mimi ; je te punirai , j'en jure , jusqu'à ce que tu m'aies satisfaite : & pour commencer , deviens loup , lui dit-elle en la touchant de sa baguette. Pour-lors elle s'éloigna du nouveau loup , & se rendit avec diligence au palais pour engourdir les puces ; ensuite elle alla chercher Cabri qui ne favoit plus que devenir ; car la fée des Broussailles venoit , quelques momens auparavant , de métamorphoser le roi & la reine en dindons. La méchanceté n'étoit pas grande , elle altéroit peu leur caractère ; mais c'en étoit une de plus , & qui fit encore de la peine à Mimi. Cette bonne fée ne pouvant dans le moment leur rendre d'autre service , leur fit donner de la bonne pâtée pour les consoler , & satisfaire au moins la gourmandise de leur état. Après cette marque d'attention , elle prit dans ses bras le joli petit Cabri , & le porta à la princesse Blanche-mains. Quand ce petit animal l'aperçut , il fit tant de caresses , il fit tant de sauts & tant de bonds pour marquer sa joie , que l'on ne peut entreprendre de les décrire : la fée les laissa contents de se voir , & les quitta en leur disant : Prenez garde au loup.

Cependant la fée des Broussailles ne se trouva pas tout de son nouvel état de loup. Je puis mordre , je puis faire du mal , dit-elle en elle-même ; Mimi est une jolie fille , elle devoit pour se venger , me

faire poule ou quelqu'autre animal pacifique, j'aurois plus souffert, j'aurois été plus embarrassée de ma personne : les caractères foibles comme le sien ne savent pas faire de la peine. Cependant, continuant-elle, j'ai plus d'esprit que les autres loups ; j'en ai vu devenir les favoris des rois, pourquoi ne jouerois-je pas le même rôle ? Aussi-tôt elle se mit en marche & n'eut pas de peine à trouver un roi, car il y en avoit beaucoup dans ce tems-là. Elle en rencontra justement un qui chassoit ; aussi-tôt elle se donna à lui, bien aisé d'éviter par sa protection, que l'on criait toujours après elle : Au loup ! au loup ! comme on avoit déjà fait, ce qui réellement est très-incommode pour quelqu'un qui voyage. Le roi l'ayant accueillie, elle fut très-bien reçue à sa cour ; elle y vécut flatteuse pour le roi, mais mordant & faisant tout le mal qu'elle pouvoit faire, sur-tout au petit peuple. Mimi qui la faisoit suivre, & qui observoit sa conduite, dans la crainte qu'elle n'allât manger le petit Cabri, se crut obligé d'empêcher les déordres qu'elle commettoit : elle ne trouva point de meilleur expédient pour lui faire perdre la protection du roi, que de rendre galleux ce vilain loup, & pour lequel tout le monde étoit méchamment. Le moyen réussit, & d'abord que la galle fut déclarée, tout le monde s'en éloigna, on résolut même de le tuer ; ce que le loup ayant entendu, il se vit obligé de quitter la cour, ce qu'il fit au plutôt, Sa rage & sa méchanceté naturelle re-

doublèrent encore par la façon dont on crioit , dès qu'on la voyoit , non-seulement : Au loup ! mais on ajoutoit l'épithete de galleux , chose fort désagréable à s'entendre reprocher. La fée n'eut donc point d'autre parti à prendre , que celui de courir la campagne & d'attaquer les hommes & les animaux ; mais surtout les petits enfans qu'elle mangeoit tout cruds ; en un mot , elle devint *la male-bête* qui faisoit trembler tout le monde. Mimi instruite de tous les maux qu'elle caufoit , lui voyant prendre le chemin de son palais de puces , la fit arrêter & mettre dans une cage de fer que l'on plaça au milieu d'une place publique , où tous les petits garçons alloient sans cesse lui dire des injures , lui jeter des pierres , & lui faire tout le mal que leurs forces pouvoient leur permettre. Enfin la fée des Brouffailles , excédée de tous les maux qu'elle s'étoit attirés , consentit à tout ce que Mimi desiroit d'elle , promit d'être plus sage , demanda que la galle lui fût ôtée & la liberté rendue ; promettant de plus d'aller passer dans les forêts de Moscovie , tout le tems qu'elle devoit être loup. Ces graces lui furent accordées. Alors Mimi rendit la figure au prince , fit reparoître la princesse aux blanches mains aussi belle , à tout le monde indifféremment , que la nature l'avoit formée ; il lui fut possible d'ôter ses vieux gants , & le mariage des deux princes fut célébré avec éclat , après que la bonne fée eut rendu au roi & à la reine leur première

figure. Il faut convenir qu'ils se sentirent toujours un peu de leur métamorphose, & que toutes les cours ont gardé une impression des puces que l'on reconnoît sensiblement par l'agitation continuelle que tout le monde y éprouve.





BELLINETTE

O U

LA JEUNE VIEILLE.

C O N T E.



IL y avoit une fois une fée, digne par son esprit du surnom qui lui avoit été donné dans le college des fées : elle n'y étoit connue que sous le titre de Sublime. Malgré toutes les affaires de l'univers, dont elle étoit continuellement occupée, elle s'étoit encore chargée de l'éducation de la petite princesse Bellinette, & de la conduite des beaux royaumes qui lui appartenotent depuis la mort du roi & de la reine qui lui avoient donné le jour.

Les premières années de l'enfance de la petite reine furent employées avec les plus grands succès à son instruction. La fée ne la quittoit presque jamais ; affectant tous les dehors du service & de la soumission, mais conservant réellement toute l'autorité ;

elle demandoit l'ordre à la reine dans le tems qu'elle en donnoit un tout opposé. Bellinette, trop jeune encore pour songer à gouverner, se contentoit d'acquiescer tous les jours de nouveaux charmes ; elle répondoit si parfaitement aux soins de la fée, que ses sujets aimoient déjà leur petite reine, & toute sa cour qui la voyoit encore de plus près, en perdoit l'esprit. Sublime étoit enchantée des progrès de son élève, & sur-tout de l'attachement qu'elle avoit su inspirer. Cependant elle prévint qu'il étoit encore des écueils pour la princesse ; elle craignoit l'impression que des applaudissemens continuels & des louanges répétées sans cesse devoient produire sur l'esprit d'une jeune personne née sur le trône, c'est-à-dire, loin de toute vérité. Elle commençoit à s'apercevoir que la certitude de réussir, l'habitude de n'être jamais contredite, l'approbation qu'elle ne pouvoit s'empêcher elle-même de donner à Bellinette, lui inspiroient un amour-propre aussi violent que dangereux. Le sentiment que l'on cherche à faire naître, à étendre, à fortifier dans les enfans, que l'on se plaît à confondre avec l'émulation, devient, dans un âge plus avancé, la cause de toutes les erreurs. Il ne faut pas être fée pour en juger ainsi. Ce n'étoit cependant point encore le seul défaut que l'on pût reprocher à la petite reine, une envie naturelle de plaire, qui jusqu'alors avoit ajouté à ses charmes, commençoit insensiblement à dégénérer en

coquetterie, défaut d'autant plus dangereux que les nuances en font imperceptibles. Sublime donc, qui vouloit rendre son éducation parfaite, & qui craignoit d'ailleurs que sa trop grande tendresse pour Bellinette, ne fût capable de l'aveugler elle-même, se déterminina, non sans peine à la vérité, à prendre un parti violent, mais nécessaire.

Bellinette étoit parvenue à sa quinzième année ; lorsqu'un matin qu'elle s'étoit trouvée à sa toilette, encore plus jolie que de coutume ; elle courut avec empressement à l'appartement de Sublime ; elle y entra avec la confiance & la gaieté d'une jeune personne accoutumée à être caressée. Occupée d'une nouvelle mode qu'elle avoit imaginée ce jour-là, elle ne prit nullement garde au sérieux de la fée, & lui demanda même avec vivacité, comment elle la trouvoit ; mais Sublime se contenta froidement de lui montrer une glace qui étoit auprès d'elle, en lui disant de s'y regarder. La jeune reine persuadée que c'étoit une façon détournée de lui dire : Mon dieu que vous êtes jolie aujourd'hui ! que cette parure vous sied bien ! qu'elle est bien imaginée ! En un mot, toutes les autres choses que son amour-propre lui avoit représentées, fut très-contente de cette réponse, & elle accepta la proposition avec joie ; la figure ridée d'une vieille, qu'elle apperçut dans le miroir aussitôt qu'elle y eut jetté la vue, lui fit faire d'abord des rires immodérés ; ensuite elle se



*La figure qu'elle apperçut dans ce miroir
lui fit faire des ris immodérés.*

retourna avec précipitation pour considérer de plus près cette vieille femme si ridicule par sa parure , mais voyant qu'il n'y avoit personne derrière elle , elle se rapprocha de la glace avec vivacité. Quel fut son étonnement en s'apprecevant que la vieille dont elle s'étoit moquée de si bon cœur , n'étoit autre qu'elle-même ! Elle fit un cri perçant , laissa tomber la glace & s'évanouit. La fée avoit pris ses précautions pour n'avoir point de témoins de cette scène ; elle en fut attendrie d'abord , mais déterminée à suivre son projet , elle songea seulement à la faire revenir. Quand la princesse eut repris avec ses sens une nouvelle confirmation de son malheur , la fée voulut en-vain essayer de la calmer , mais toute sa science & son grand esprit se trouvèrent alors bien inutiles pour la consoler de la perte subite de ses charmes. Non , personne ne me verra , s'écria Bellinette pénétrée de la plus amère douleur , jamais je ne me montrerai , le plus affreux désert , l'obscurité la plus profonde conviennent seuls au malheureux état que j'éprouve. A ce désespoir devoient les larmes les plus tendres & les discours les plus touchans. Quoi , madame ! disoit-elle encore , je ne serai donc plus pour vous qu'un objet d'horreur ! Est-il possible que vous puissiez vous résoudre à me voir dans la cruelle situation où je suis réduite ! Je dois à-présent vous inspirer le dégoût le plus affreux , & vous faire la plus horrible peine de ma

garder. Quoi! vous qui me rendriez jeune & jolie si j'avois le malheur d'être vieille, c'est vous, c'est Sublime elle-même qui me laisse précipiter, ou qui me précipite dans le comble du malheur! Quel exemple pour votre justice & pour la bonté de votre cœur! Que dira-t-on quand on verra le malheur que j'éprouve, moi que vous avez tant aimée? Ne fera-t-on point en droit de me soupçonner des plus grands crimes? En est-il même qui puissent mériter une semblable punition? L'espérance d'obtenir grace lui fit encore ajouter mille autres choses. Sublime, touchée de compassion eut peine à se vaincre elle-même; cependant, sans vouloir apprendre à la princesse si cette cruelle métamorphose étoit son ouvrage, elle se contenta de lui dire avec fermeté, qu'il falloit se soumettre à l'ordre du destin. Otez-moi donc la vie, s'écria Bellinette d'une façon si déterminée, que la fée fut alarmée de son désespoir. Alors, pour adoucir sa peine, elle lui dit avec tendresse : Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous rendre alternativement jeune & vieille. Ce projet avoit toujours été celui de Sublime; mais dans l'idée de lui faire trouver son malheur plus supportable, elle avoit été bien aise de lui en faire appréhender un plus grand. La princesse, bien persuadée qu'elle ne pourroit rien obtenir, voulut cependant n'avoir rien à se reprocher dans une si cruelle extrémité; elle fit donc encore à la fée toutes les objections sur lesquelles

L'amour-propre

L'amour propre peut infirmer avec le secours de l'esprit. Comment voulez-vous, lui disoit-elle, que je paroisse vieille avant le tems, aux yeux d'un peuple & de toute une cour dont je suis environnée? Quels ridicules un pareil changement ne doit-il pas nous donner & à vous & à moi? Mais Subline qui avoit tout prévu, lui répondit : Je consens encore à vous ménager sur ce point ; je vous ferai passer pour votre grande-triſte que l'on sût avoir été enlevée autrefois par Goualine la méchante, & dont on n'a point entendu parler depuis ; je dirai que, cachée du récit que je vous ai fait de ses malheurs, la bonté de votre cœur vous a fait desirer de lui céder votre tête de deux jours l'un, pour lui donner au moins quelques momens heureux avant sa mort que son grand âge ne peut permettre de croire éloignée. Parouterai que vous m'avez même engagé à obtenir cette grâce de Goualine, à condition toutefois d'aller occuper sa place. Ce trait de générosité ne peut manquer de vous faire honorer ; & ce ne seroit pas encore, ajoutoit-elle, le seul avantage que vous pourriez tirer de votre disgrâce : vous allez voir à désavert tous les gens qui vous en parlent ; vous serez effrayée du peu de sincérité que vous trouverez parmi cette foule de courtisans que vous avez vus jusqu'à ce moment, & qui ont occupé à vous plaire & à vous admirer. La sagesse des gens dont ils vous parlent de vous-même, à se faire

de votre déguisement, en démasquant à vos yeux leur caractère, servira encore à vous éclairer sur vos défauts, & par-conséquent à vous donner les moyens de vous en corriger. Eh, madame, reprit Bellinette avec vivacité, une amie telle que vous laisse-t-elle quelque chose à désirer, l'envie de me trouver digne de vous n'auroit-elle pas suffi pour me rendre parfaite ? La voix d'une amie sincère a bien peu de pouvoir contre une multitude qui flatte, lui répondit la fée. Au surplus, c'en est assez, je ne veux plus rien entendre. Je ne vous recommande point le secret, vous avez trop d'intérêt à le garder. Je vais songer à établir & à préparer à la cour le retour de votre grande-tante. Pendant ce tems qui m'est nécessaire, je consens à vous rendre votre jeunesse & vos charmes ; mais quand j'aurai tout arrangé, vous vous soumettez à prendre la figure que vous avez vue. Alors elle la toucha de sa baguette, & sortit de son appartement. Bellinette se saisit d'un miroir, elle s'y regarda mille fois, craignant toujours que la vieilleffe n'eût laissé quelque impression sur son visage. Quand elle fut pleinement rassurée, elle reparut à la cour.

Sublime la laissa quelques jours dans ce prétendu repos, si l'on peut appeller ainsi l'état qu'elle éprouvoit ; car si d'un côté elle jouissoit du plaisir de se retrouver jeune & jolie, elle trembloit en songeant qu'il faudroit cesser de l'être. Une des choses qui

servit le plus à la tourmenter , fut la satisfaction qu'elle étoit obligée de montrer du retour de sa grande-tante. La fée en parloit continuellement, & ne cessoit de la combler d'éloges , & ces éloges répétés par une foule de courtisans , lui perçoient le cœur.

Quand Sublime eut suffisamment établi le retour de la vieille , dont l'âge étoit en effet si considérable que personne ne se souvenoit de l'avoir vue, elle annonça son arrivée pour le lendemain. Tout le monde prit congé de la petite reine avec l'apparence de la plus vive douleur ; car on supposoit qu'elle passeroit fort mal son tems chez Grandine : on ne la connoissoit point , mais sa réputation étoit bien établie sur la méchanceté. Ce fut alors que la princesse sentit , avec le plus violent désespoir , les approches de la vieillesse. En effet , toutes les vieilles que l'on a vues , que l'on voit & que l'on verra , ont eu le tems de se préparer à ce malheur ; elles ont d'abord remarqué une ride , un fil , en un mot , la plus petite altération ; en cherchant à la réparer , elles se sont flattées qu'elle n'étoit point apperçue , elles ont vu qu'elles plaisoient encore ; elles ont pris peu-à-peu l'habitude du défaut , souvent il s'est évaporé à leurs yeux , par la découverte d'un nouveau auquel il a fallu donner les mêmes soins. Cette flexion de tems apporte plus aisément de la consolation à l'esprit ; l'habitude des yeux & la quantité

des exemples engagent à prendre son parti. L'amour-propre vient encore au secours, & persuade sans cesse que l'on ne paroît point avoir cet âge cruel que l'on se déguise à soi-même; que l'on est bien conservée, & que sûrement on ne paroît point si mal que telle ou telle, dont l'exemple véritable ou faux se présente facilement aux yeux. Toute la cour étoit alors occupée de la nouvelle scène qui alloit se passer; on tint plusieurs conseils sur la façon de recevoir la reine. Enfin l'on convint que l'on prendroit les habits les plus sérieux que l'on eût dans sa garde-robe. Celles qui n'avoient que des parures trop jeunes, prirent le parti de ne se pas montrer le premier jour; le battant-l'œil, les écharpes, les petits manteaux furent imaginés sur le champ, on ne pouvoit rien inventer d'assez grave, dans l'espérance de réussir. La parure, celle même du plus grand âge, sera toujours l'occupation des cours. Sublime n'oublia point que les vieilles étoient pour l'ordinaire fort matineuses; & comme elle ne vouloit rien négliger pour mieux tromper, dès la pointe du jour elle fit monter Bellinette dans son char pour la ramener quelques momens après, sous le nom & la figure de Belline. Songez, lui dit-elle en chemin, que vous êtes à-présent une personne d'un âge très-avancé; n'oubliez pas que vos discours & votre maintien doivent répondre à l'opinion que l'on s'est formée de vous. La tristesse de Belline lui tint lieu

de sagesse & de réserve. A son arrivée à la cour, chacun s'empressa auprès d'elle; elle n'avoit pas encore parlé que l'on vantoit déjà la sagesse de son esprit, & l'excès de sa grande prudence. Enfin, tous les fots courtisans, partie la plus brillante comme la plus vile des états, ne pouvoient se taire sur l'avantage d'être gouvernés par une reine d'une expérience consommée : car dans une cour, l'extérieur seul décide, & celui qui juge le plus promptement est celui dont l'avis l'emporte nécessairement. Cependant cette veille n'avoit que quinze ans, & ses propos, regardés la veille comme légers & frivoles, n'avoient acquis aucune solidité; mais la prévention s'effaça, c'est elle qui décide, & la cour en cela imitant le peuple, se laisse toujours entraîner par le torrent. Belline réussit donc parfaitement au gré de ses vœux; sa prudence fut vantée, sa sagesse fut célébrée, ses malheurs excitèrent des pitié; & quelques paroles inconsidérées & quelques vivacités de jeunesse qui lui échappèrent, furent regardées comme des traits précieuses des agrimens qu'elle avoit eus auparavant, & comme des traits de la vieille cour, toujours recommandés dans une cour nouvelle. On se vanta même de la voir paroitre en Belline, & même avec elle-même. Belline malgré son indifférence, permit qu'on l'appelât par son nom; on ne gardoit plus de ménagement : à l'égard de sa vie, disoit-on, à jouer à la poupe, & à se

gouvernés par une reine de cet âge; sa naïveté que l'on vante n'est dans la vérité que sottise, les plaisirs qu'elle procure ne sont qu'une fatigue outrée, à laquelle le corps ne peut résister, sans que jamais l'esprit y puisse trouver aucune satisfaction. Enfin cette enfance éternelle à laquelle il falloit se soumettre, devoit être regardée comme le comble de l'humiliation pour une cour éclairée; aussi, dès ce moment, on commençoit à vivre & à respirer. . . . Belline ne pouvoit revenir de sa surprise. La scène du lendemain ajouta cependant encore à son étonnement; car elle fut reçue avec toutes les marques de l'attachement le plus véritable; il sembloit que l'espérance de son retour eût fait l'unique occupation pendant le jour de son absence. On n'étoit point encore revenu de l'enmûi que l'on avoit éprouvé la veille. On ne comprenoit pas comment on avoit le courage de se montrer dans un tel excès de décrépitude; il étoit même aisé de s'appercevoir que la vieille reine n'avoit point été joke, son esprit étoit encore plus baissé que son âge ne le comportoit, en un mot, c'étoit un radotage parfait. . . . Si d'un côté il étoit cruel pour Bellinette de passer sa vie à s'entretenir de choses sous toutes les formes, cette situation ne laissoit pas aussi d'avoir son embarras pour les courtisans; car il falloit précisément passer en un jour du blanc au noir, contredire ce que l'on avoit admiré la veille, applaudir ce que

L'on avoit critiqué; enfin s'habiller d'une façon toute opposée. Cette métamorphose continuelle devint bientôt une excellente leçon pour une jeune princesse née avec un esprit supérieur; elle découvrit clairement le peu de cas qu'elle devoit faire des éloges qui lui étoient sans cesse prodigués. Les critiques amères qu'elle effuyoit étoient même d'autant plus piquantes qu'elles étoient accompagnées de toute la malignité que l'envie de séduire inspiroit alternativement pour la jeune & pour la vieille. Aussi la princesse, après avoir éprouvé le tourment le plus affreux, apprit à connoître la cour en particulier & les hommes en général.

Telle étoit donc alors la situation de la cour de Bellinette. La curiosité de voir une chose si singulière y avoit attiré plusieurs princes étrangers; car dans ces tems de féerie, les rois même cherchoient à s'instruire. Mais le ridicule d'une cour où l'on passoit alternativement du colli-maillard à l'embarras d'oser encore se montrer sans béquille, ne pouvoit engager à y faire un long séjour. Le prince Dollant, guidé par la bonne tée Court-blanche qui avoit présidé à son éducation, & qui l'aimoit si fort, qu'elle ne pouvoit s'en féliciter; ce prince, dis-je, parut à cette cour avec un équipage d'une ce son rare. Il étoit bien fait, son abord étoit agréable, sa conversation vive & enjouée répondoit parfaitement au nom qu'il portoit. Si Bellinette lui parut charmante,

Il ne s'agit pas pour nous fans faire une égale impression sur la fonce de cette impression est une des routes les plus sûres dont l'homme se puisse servir pour étendre son empire; on se communique les idées, le cœur s'ouvre, la tête se remplit, & cette tendre habitude devient enfia la plus folide occupation. Brillante n'étoit pas fans défaut; mais en effet, ou du moins, peut-on les appercevoir quand les graces de la jeunesse, de l'esprit & de la figure se trouvent réunies? De plus, c'est la jeunesse elle-même qui juge & qui décide; elle fait ce qui lui convient. Belinette avoit cependant perdu une partie de sa gaieté & de son enjouement depuis ses malheurs. La vieilleffe qui l'entendoit tous les jours, l'affligeoit plus cruellement que le retour de sa jeunesse ne lui donnoit de satisfaction. Ces idées mortifiantes, sans altérer ses charmes répandoient feulement un air de langueur & de retenue dans toute sa personne. Suzanne lui en tenoit compte; elle regardoit sa vivacité diminué comme un commencement de sagesse, & pour que l'indifférence fut lui inspirer altéra son caractère, mais ce changement fut avantageux malgré les violentes inquiétudes qu'il lui fit éprouver. Ne s'occupoit elle point d'un jour l'un, ce n'est elle-même qui s'occupoit d'un autre en même lieu; (il est cependant des hommes en amour, qui feroient ce que ne feroit point un seul homme.) Belinette étoit surtout obligée au prince de paroître joyeuse

chez Belline; elle ne vouloit le voir, que fure de lui plaire : indépendamment de toute coquetterie, on n'aime point à paroître vieille aux yeux de son amant. Elle avoit été obéie dans les commencemens; mais la défense devint bientôt pour lui un puissant attrait, & Brillant n'étoit point encore assez amoureux pour connoître le prix d'un sacrifice, non plus que les charmes d'une véritable soumission; il avoit les erreurs de son état & celles de son âge, c'est tout dire. Il se fit donc une idée délicate de plaire à Belline, & de n'aimer que Bellinette. Aux yeux de la même cour, c'étoit le seul air tout ce qu'un homme à bonnes fortunes peut offrir, d'autant qu'il se croyoit à l'abri de tout déshonneur. La première fois que la princesse l'aperçut, sous la figure de vieille, elle le reçut avec l'air du monde le plus froid, & bien résolue de ne lui point parler. Le prince persuadé qu'il ne devoit cet accueil qu'au mécontentement de Belline, & par d'impaffement qu'il lui avoit témoigné, ne songea qu'à le réparer; il mit tout en usage pour lui plaire. La princesse en fut piquée; les hommages que l'on rendoit à sa beauté pouvoient être à son usage: elle s'efforçoit qu'il fût encore d'autres moyens de plaire, mais la coquetterie lui servit de corollé de leçon. L'esprit étoit son unique ressource, elle sut l'employer, & le prince en sortit enhoré. Le lendemain il eut quelques reproches à effuyer; mais la passion de la princesse

prenant toujours de nouvelles forces , elle s'accoutuma insensiblement à se montrer vieille aux yeux de son amant. Cesser de le voir , & cesser de plaire lui paroïssent plus à redouter que les peines qu'elle avoit d'abord envisagées. Le prince de son côté , devenant tous les jours un peu plus amoureux , passoit une vie assez agréable, ou du moins très-occupée ; il ne pouvoit quitter Belline sans peine & retrouvoit toujours Bellinette avec plus de plaisir. Il en étoit enfin venu au point de ne leur plus cacher à l'une & à l'autre ses sentimens : Jamais je ne vous ai tant aimée , disoit-il quelquefois à Bellinette , & je sens cependant que je donnerois ma vie pour prolonger les jours de Belline ; je suis sûr , continuoit-il , qu'à votre âge elle avoit vos charmes , & s'il m'étoit permis de croire que le tems pût exercer son pouvoir sur vous , je croirois que vous auriez un jour ses traits & sa figure ; ne pourrois-je donc jamais goûter à-la-fois les transports de l'amour & les douceurs de l'amitié ? Je ne suis point jalouse , lui disoit la princesse ; je ne serois point heureuse , si l'amour étoit la seule passion qui pût occuper votre ame. Aimez Belline , c'est la plus grande marque de passion que vous puissiez donner à Bellinette ; (car par coquetterie , elle étoit flattée d'être aimée les jours de sa vieillesse , pendant lesquels Brillant n'avoit assurément pas de rivaux.) Cependant la bonne fée Cotte-blanche n'avoit point abandonné le prince

depuis son arrivée; semblable aux mères qui croient avoir tout fait quand elles n'ont point perdu leurs filles de vue, elle ne lui avoit jamais donné le moindre conseil sur sa conduite; mais charmée de l'amour qu'il avoit inspiré à la princesse, ou plutôt des préférences qu'il sembloit obtenir, elle vint un jour trouver Sublime, & lui dit: Nos enfans s'aiment, ils sont nés l'un pour l'autre, pourquoi différer de les unir? l'amour leur fera plus utile que toutes nos leçons. Il n'est pas encore tems, lui répondit Sublime; il s'en faut beaucoup qu'ils connoissent & qu'ils ressentent l'amour, selon la haute idée que je m'en suis toujours faite; je conviens que cette passion éprouvée, même avec médiocrité, corrige sûrement de tout défaut à l'égard de l'objet aimé; mais les réflexions & les exemples n'en sont pas moins nécessaires pour le conduire à l'égard du monde en général, sur-tout pour des princes qui doivent gouverner les autres. Belle-entée n'est pas parfaite, je le sais, pour être elle, mais votre prince a encore bien des erreurs; son cœur est souvent aveuglé par son esprit, l'habitude du trône lui fait penser que tous les hommes sont nés pour lui; il regarde l'attachement qu'on lui rend comme, & les services qui lui sont rendus, comme une dette dont on s'acquitte. Je conviens que la reconnaissance n'est pas la vertu des princes en général, mais elle doit être celle de nos élèves: en un mot, il faut que Bélant

soit parfait, ou qu'il renonce à la princesse. Cotte-
 blanche, que la réflexion n'avoit jamais mené bien
 loin, fut très-étonnée du discours de Sabline. Elle
 voulut d'abord se fâcher, mais la fée lui représenta
 avec douceur que les plus sages étoient sujets, comme
 les autres à s'abuser ; que la raison servoit non-seu-
 lement à convenir de ses torts , mais à les réparer ;
 que sa conduite à l'égard de Bellinette étoit un aveu
 de ceux qu'elle reconnoissoit avoir eus ; enfin elle
 amena Cotte-blanche au point de convenir qu'il y
 avoit eu beaucoup de négligence de sa part dans
 l'éducation qu'elle avoit donnée à Brillant ; que ,
 faite de l'avoir accoutumé à relâcher , il s'étoit in-
 sensiblement habitué à regarder les hommes du haut
 de son trône , comme étant d'une autre espèce que
 lui ; qu'il avoit même quelquefois sacrifié les richesses
 & la vie de ses sujets à sa fantaisie & à son ambi-
 tion, comme un bien qui lui appartenoit. La bonne
 fée croyoit avoir fait ces decouvertes toute seule ,
 quoiqu'elle eût été prodigieusement aidée par Su-
 blime. Ainsi elle ajouta encore plusieurs autres choses,
 & toutes dans la même idée ; car elle étoit si étonnée
 de raisonner (c'étoit peut-être la première fois de
 sa vie) qu'elle ne pouvoit se résoudre à finir. Ce-
 pendant Sabline hasardâ encore quelques critiques
 sur l'abus de l'esprit , & sur le faux brillant ; mais
 ses réflexions se trouvant de beaucoup trop délicates
 pour Cotte-blanche , elle ne voulut point abuser de

sa supériorité, & se contenta de chercher avec elle les moyens d'éclairer l'esprit du prince, & de le faire renoncer à ses erreurs.

Les fées se croyoient souveraines maîtresses de leurs élèves; mais toutes puissantes qu'elles étoient, elles éprouvèrent elles-mêmes des obstacles: tant il est vrai que tout ce qui respire est traversé!

Grondine avoit autrefois tourmenté Belline, comme on l'a dit au commencement de cette histoire; mais cette fée, pour avoir été punie de sa mauvaise conduite, n'en étoit devenue ni plus douce ni plus raisonnable. Quand le tems de sa punition fut expiré, son humeur n'en étoit au contraire que plus aigrie, elle ne put se consoler de n'avoir plus Belline en sa puissance; & toujours occupée de ce qui avoit du rapport à cette princesse, elle imagina que Sublime ne l'avoit fait reparoître dans le monde, ou du moins sa figure, que pour rappeler le souvenir de sa punition. Son humeur lui fit bientôt regarder comme certitude, ce qu'elle n'avoit d'abord vu que comme soupçon; & ne consultant plus que sa fureur, elle résolut, quelque chose qu'il en pût arriver, de déranger les projets de ses complices, & de faire tomber sa colère sur le prince Valart & sur la princesse Bellinette. Pour cet effet, on le vit que ce prince étoit à la chasse, elle l'ouvrit par un nuage épais, au milieu duquel paroissant tout à coup, elle le fit monter dans son char, que des chiens &

des chats attelés tiroient tant bien que mal ; car ce que l'humeur arrange & ce que la discorde tire, ne marche pas ordinairement d'un pas trop égal. La surprise & l'étonnement du prince lui firent garder le silence ; & Grondine en profita pour se fâcher contre les animaux qui traînoient sa voiture, & qui véritablement étoient eux-mêmes fâchés les uns contre les autres. Quand ils furent arrivés dans la caverne obscure qu'elle habitoit, & qui étoit toujours remplie de tous les animaux que la nature a rendus antipathiques, Brillant lui demanda avec fierté ce qu'elle avoit résolu de faire de lui. Ce que je veux faire de vous ? reprit-elle avec le ton de voix enroué que donnent ordinairement l'aigreur & l'humeur ; vraiment , vraiment , ce sont bien les fées que l'on interroge de cette façon ! Mais voyez , je vous prie ! j'irai lui dire ce que je veux faire de lui ; j'instruirai monsieur ; je verrai si ma conduite a le bonheur d'en être approuvée ; je la réformerai si elle ne lui plaît pas ! . . . Cette belle tirade , plus longue encore , fut mille fois interrompue par les menaces qu'elle faisoit à ses chiens qui se battoient , ainsi qu'à ses chats qui juroient. Quand Brillant crut avoir trouvé un instant plus favorable , il lui dit avec douceur : Hé , madame , que vous ai-je fait ? Quoi ! tu me feras toujours des questions ? lui répondit-elle avec fureur ; je fais bien faite pour y répondre ! Sublime & Cotte-blanche se repentiront

de ce qu'elles m'ont fait, j'en jure. Mais qu'ai-je de commun, pourfuivit le prince, avec ces dames respectables? Elles t'aiment, répliqua Grondine; ce n'est qu'en te tourmentant que je puis leur faire sentir que mon pouvoir égale leur autorité; & Bellinette elle-même.... Quoi, madame! interrompit Brillant, vous pouvez menacer cette princesse aimable, que la nature entière doit adorer? Les sentimens de l'amour révoltèrent de tout tems les cœurs portés à la haine; ainsi, ce tendre intérêt, ces douces paroles dictées par l'amour même, causèrent à Grondine un redoublement d'aigreur si considérable, qu'en balbutiant & en écartant la dragée, elle s'écria, comme si on l'avoit prise à la gorge: Bellinette!... tu l'aimes! j'en jure.... tu l'aimes! j'en jure.... hé bien, tu ne la verras.... Avant qu'elle eût achevé, jamais, (car c'en étoit fait si elle eût prononcé ce terrible mot) Sublime qui n'avoit pas perdu le prince de vue, se trouva derrière elle, & lui souffla: Que tu n'en ferois digne.... Beaucoup de gens, sans être aveuglés par la colère, ni se trouver dans un état aussi violent que Grondine, prennent tous les jours le mot qu'on leur présente; aussi la méchante fée le répéta sans même y faire réflexion. Après cet important service, Sublime se retira, & laissa parler Grondine, dont les paroles ne pouvoient plus être que du bruit. Brillant étoit encore tout le risqué qu'il avoit couru; mais voyant

qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'esprit de la fée, le silence lui parut le plus sage parti. Les gens d'humeur l'interprètent mal, & le regardent ordinairement comme une marque de mépris : ce n'étoit cependant pas l'intention du prince ; séparé de Bellinette, ses idées ne lui présentoient que des souvenirs, & ses plaisirs n'étoient que des regrets. Grondine quelquefois vouloit lui faire accueil, & le ramener par des politesses, mais son naturel & ses manières rendoient sa douceur si déplacée, que l'on regrettoit ses emportemens, quand elle étoit polie. Enfin dans le triste séjour que le prince fit auprès d'elle, il remarqua non-seulement les inconvéniens, mais encore l'inutilité de la bile, de l'aigreur, de la déraison, de l'injustice & de la prévention. Cet exemple terrible & si souvent répété servit à le rendre tout le reste de sa vie égal & modéré. Il s'étoit flatté vainement dans les premiers tems de pouvoir adoucir l'esprit & le caractère de Grondine ; mais tous ses efforts ne firent que l'irriter davantage. Ne pouvant donc voir Bellinette, ni se consoler avec Belline, il passoit les plus cruels momens que l'on puisse imaginer.

Après un séjour aussi triste, la fée excédée du prince, car l'humeur se rongé elle-même, le transporta, pendant qu'il dormoit, dans un pays qui lui étoit inconnu. Ce ne fut assurément pas le bruit qui interrompit son sommeil, car on n'en entendoit
d'aucune

d'aucune espece dans ce royaume; mais à son réveil il se vit entouré de beaucoup de gens qui le regardoient avec étonnement. Il voulut leur parler, cette voie lui fut inutile; pour s'éclaircir il eut recours aux gestes, il fut d'abord entendu. Enfin avant la fin du jour il reconnut clairement que tous les habitans de ce pays étoient sourds & muets. L'envie de briller, & le goût pour montrer de l'esprit, qui ne l'avoient pas encore abandonné, ne lui furent alors d'aucune ressource; cette éloquence naturelle, cette imagination vive, ce feu dont il se piquoit, enfin tous ses talens, si merveilleux pendant l'erreur de la jeunesse, lui devinrent parfaitement inutiles. Brillant s'aperçut bientôt qu'il falloit être fort différent de ce qu'il avoit toujours été, au milieu d'un peuple composé de sens sages, posés, & qu'un geste gouvernoit. Les usages auxquels il fut contraint de se soumettre, & les réflexions qu'il fut obligé de faire, devinrent enfin pour lui une excellente leçon; il acquit en peu de tems le jugement, le bon-sens & le maintien raisonnable. Il est vrai que les chagrins de l'absence contribuèrent beaucoup à le mettre au ton de ce triste pays. On avoit pour lui tous les égards possibles, on lui laissoit toute sorte de liberté, on s'empressoit à l'observer; mais on ne pouvoit lui apprendre des nouvelles de Bellinette. Quand il n'avoit pas été amoureux, les plaisirs que des sourds & muets peuvent prendre & procurer étoient peu

bien infipides à un homme doué de tous ses sens ; mais que cette situation est affreuse pour un malheureux amant qui ne peut trouver de consolation que dans le récit de ses malheurs ! Le prince , après avoir parcouru ce triste royaume , reconnut que ces peuples avoient reçu l'ordre de ne le point laisser sortir de leur pays ; car jamais il n'éprouvoit de gêne ni de contrainte , que lorsqu'il s'approchoit de certains endroits qu'il jugeoit sans peine être les frontières de leur état. Voyant qu'il ne pouvoit espérer de liberté du côté des terres , il tourna ses pas vers le rivage. La mer bordoit une partie de ce vaste continent , la marine de ces peuples étoit même considérable ; mais le prince n'y trouva pas plus de facilité , ni telos & pilotes , tout fut inexorable , tout fut incorruptible . Enfin après un tems fort considérable , lorsqu'il n'imaginait plus aucune ressource pour sortir de ce triste pays , il fut conduit sur le bord de la mer où il trouva un vaisseau tout équipé dans lequel il lui fut permis de s'embarquer. On a toujours été persuadé que cette liberté qui lui fut accordée , étoit l'ouvrage de Cotte-Blanche , ou pl. tôt de Sublime.

Après un mois de navigation , les muets qui l'avoient aussi-bien servi sur mer que sur terre , lui firent entendre qu'ils étoient obligés de se séparer de lui , mais qu'il ne manqueroit d'aide de choses nécessaires : ainsi après les avoir les plus tendrement quittés de part & d'autre , ils le débarquèrent seul dans une

petite île & prirent le large. Une montagne aride & sèche qui s'élevoit à perte de vue, occupoit la plus grande partie de cette île ; le prince en fut d'abord effrayé , mais ayant fait quelques pas , il aperçut entre la montagne & le rivage une petite plaine dont l'aspect n'avoit rien de sauvage ; tout y peignoit la nature simple & riante ; entre les tiges des plus beaux arbres , on découvroit un terrain fertile & délicieux malgré l'ombre épaisse de cette futaie magnifique. Tous ces grands arbres , recommandables par leur antiquité , étoient ornés de tablettes sur lesquelles étoient posés des milliers de bouquets plus ou moins gros , mais toujours formés par l'assemblage heureux des plus superbes fleurs ; l'air en étoit embaumé , les yeux en étoient charmés. Les géographes & les voyageurs n'ont jamais parlé de ce pays que sous le nom de l'île des Bouquet . Le prince en voyoit arriver de nouveaux à chaque instant , les uns se montroient avec autant de faste & d'étalage que d'empressement , & prenoient place dans les endroits les plus apparens ; d'autres plus modestes , sans être plus sincères , s'épanouissoient aussitôt , contents d'être arrivés. Ils étoient tous dans des carrosses , & sur ces carrosses on voyoit le nom gravé de ceux qui les envoyoit , les motifs de leurs présens , & les chiffres de ceux à qui ils étoient offerts. Le prince , en les examinant , vit avec plaisir les noms de plusieurs personnes de la cour de Belleme.

& de la fienne. Les choses les plus inanimées, qui nous parlent de ce que nous aimons, quelque indirectement que ce soit, se font toujours entendre, & ont pour nous un puissant attrait; elles font une consolation dans les malheurs de l'absence, & leur présence peut seule distraire & consoler des peines; car elles rappellent & font espérer des tems plus heureux. Cependant ces fleurs & ces caraffes, enfin tout ce qui se présentoit aux yeux de Brillant, étoient autant d'énigmes pour lui. Dans le moment qu'il étoit le plus occupé de ces réflexions, il vit avec surprise que plusieurs de ces bouquets se fanoient à l'instant même de leur arrivée, que les eaux de presque toutes les caraffes se noircissoient & devenoient bourbeuses & corrompues; il remarqua encore que tantôt quelques fleurs, tantôt les bouquets en entier, disparoissoient sans que personne parût s'en approcher. Surpris de ces prodiges, il avança dans la plaine pour satisfaire sa curiosité. Il avoit à peine fait quelques pas, qu'il se trouva dans le centre, en face d'une statue du plus beau marbre blanc. Elle représentoit une femme d'une agréable proportion, charmante par sa modestie, sa candeur & la simplicité de sa coëssure & de ses habillemens. Elle sonnoit un groupe avec des lions, des tigres, des panthères & des léopards qui paroissoient la caresser & s'efforcer de la louer pour elle; ce groupe se étoit placé à toutes les parties de la petite plaine, & le pedestal,

d. figure circulaire, recevoit à moitié de sa hauteur un socle qui formoit un autel, sur lequel on voyoit trois ou quatre fleurs des champs, vives & dans tout leur éclat; des caraffes ébréchées les portoit, mais l'eau en étoit aussi pure que de la plus belle fleurée. On y faisoit les noms de quelques gens d'un état simple. Une caraffe entr'autres se désignoit, & par la place qu'elle occupoit sur l'autel, & par ces mots : On ne voit qu'une fleur, cependant sa vie est toujours prête. . . . L'esprit du prince fit enfin éclairei, en lisant l'inscription de la statue, écrite en gros caractères; elle étoit conçue en ces termes : Rougissez, mortels, en voyant ceux que j'ai fournis. Brillant faisi & touché, comme les gens bien-nés le feront toujours à l'aspect des objets vertueux, ne pouvoit s'arracher de ces lieux, & vouloit en découvrir toutes les particularités. Les filles, contentes de ses sentimens & du respect dont elles le voyoient pénétré, permettant à la statue de s'animer, d'abandonner le piédestal qui la portoit, & d'accompagner Brillant pendant le séjour qu'ils avoient résolu qu'il fit dans cette île. Les filles ne se bornèrent point à ce secours moral; elles lui firent encore rencontrer, au pied du plus bel arbre de la forêt, une petite habitation où toutes les choses nécessaires se trouvoient sans aucun superflu. La reconnoissance au prince ne le quitta plus. Il parla en ces termes : Née avec le monde, peuvant

princes jusqu'à vous, seigneur, m'ont connue, encore moins m'ont visitée ; cependant, si l'on s'en rapportoit aux discours de tous les hommes, & à ceux des princes mêmes, mon empire seroit d'une vaste étendue. Il n'y a personne qui ne se vante de me rendre un culte parfait & continuël ; vous voyez néanmoins, seigneur, le peu d'étendue du terrain qu'occupe la reconnoissance sur toute la surface de la terre. Je me suis fait long-tems scrupule d'exiger, même une fleur, de ceux qui avoient reçu quelques services ; mais enfin j'ai voulu qu'il existât quelques témoins du bienfait ; l'oubli total donnoit trop de facilité aux ingrats. Vous avez pu remarquer avec quel étalage on m'envoie cet amas de fleurs, qui ne conservent souvent que quelques minutes leur éclat & leur odeur ; l'ingratitude, mon ennemie, les sèche & les fane sans cesse. Elle a cent moyens pour y parvenir : Tantôt elle fait usage de l'esprit pour me détruire, elle développe & suppose des motifs à l'obligation reçue, elle allègue des procédés, ou rappelle des négligences dans la société. Que fais-je ? elle met tout en usage, & ne réussit que trop bien à me haïr des cœurs, de ceux même dans lesquels je me croyois le plus solidement établie. Elle n'a pas, continua-t-elle, beaucoup de chemin à faire pour exercer ses perfidies. Cette terrible montagne, aride & sèche, que vous voyez, n'étoit autrefois qu'une taupinière, dans laquelle

L'ingratitude étoit renfermée; elle s'est accrue insensiblement, elle est enfin devenue cette masse énorme qui renferme des cavernes immenses, trop resserrées encore pour la foule des courtisans qui l'environnent & pour contenir tous les bouquets fanés & desséchés qui s'envolent continuellement dans sa triste demeure, où ils lui servent de trophée. Cependant, par une loi du destin, le nom de celui qui l'a donné demeure attaché au bouquet; & quand le hasard fait lire le bienfait & le nom de celui à qui il étoit adressé, c'est alors que l'ingratitude allégué tout ce que l'esprit ou les travers du monde savent si parfaitement lui suggérer, & qu'elle trouve toujours des excuses applaudies par la foule de ceux dont elle est environnée. Aussi mon empire se rétrécit tous les jours, la montagne me gagne sans cesse; il est vrai que ce petit coin du monde est encore trop étroit pour recevoir & pour contenir les olivander précieuses qui me sont envoyées. L'expérience a tort du moins de me rendre sage, mais rien ne me corrige; trop fier de travailler pour le faux triomphe de ma rinde, je m'expose encore tous les jours avec joie à en courir les risques; & mes peines ne sont pas perdues, à mon sens, quand je trouve un cœur reconnaissant entre mille. Je puis vous parler, comme on est obligé d'autant plus librement, que votre nom se trouve ici; il auroit peut-être dû s'y trouver plus fréquemment, ajouta-t-elle en baissant la voix; mais les

moi. Le prince lui obéit. Après avoir marché quelques pas, il aperçut un bouquet qu'il offroit à Cotteblanche en reconnaissance des soins qu'elle avoit pris de lui ; la caraffe de Bellinette adressée à Sublime étoit à-coté de la sienne : les fleurs étoient fraîches & dans toute leur beauté. Je ne vois point ici, s'écria le prince, la preuve de mes sentimens & de ma reconnaissance pour les bontés de Bellinette ! La reconnaissance que l'on doit à l'amour ne me regarde point, lui répondit la déesse en rougissant. Brillant voulut ensuite examiner quels sentimens pouvoient conserver plusieurs personnes qu'il avoit traitées avec la plus grande distinction, mais il n'aperçut aucune de leurs caraffes. Ce n'est point ici, dit la déesse, qu'il faut les chercher, vous les trouverez chez mon ennemie. Le prince éprouvoit, pendant les conversations qu'il avoit avec la Reconnaissance, cet épanchement de cœur, ce charme de la vertu qui parle sans cesse aux honnêtes gens, & qui fut le tourment des cœurs corrompus. J'ai pu vous connoître, j'ai pu vous sentir, j'ai pu vous admirer, dit-il ; puis-je vous oublier de ma vie ! Un charme secret & plus fort que moi-même, m'oblige à m'éloigner ; les malheurs de ma situation sont tels que je vais, malgré moi, où j'ai horreur de me trouver ; Grondine, la cruelle Grondine, non-contente de m'arracher depuis si long-tems à ce que j'aime, me force encore de vous quitter, douce & délicieuse déesse, pour aller voir l'Ingra-

titude son amie , & de notre commune ennemie. A ces mots , pénétré de tendresse & d'attendrissement , il embrasse la Reconnoissance , & prend le chemin de la montagne. Ces deux divinités sont si voisines que le prince n'eut pas beaucoup de chemin à faire pour se trouver sur les terres de l'Ingratitude , ou plutôt à l'entrée de sa caverne. La déesse y parut suivie d'une brillante cour , dont elle entretient la fastueuse joie avec ses cent villages. Les excusés, vêtus de toutes les couleurs, & les prétextes frivoles l'accompagnent sans cesse. Malgré l'éclat de son nombreux cortège , malgré les douleurs dont sa caverne lui parait lambrifiée , le prince ne la put voir qu'avec horreur : Un homme rempli de reconnoissance peut-il envisager autrement l'ingratitude ? Le mépris qu'il lui manqua , diminua d'abord l'affect obligant de cette panicieuse déesse. Enfin la colère s'emparant de son esprit , sa fente dorée se convertit en fureur , & s'exhala en propos méprisans. Va , lui dit-elle , tu prétends que tes grands sermens publics , ni le serment que avec la foudre ; si ton esprit se désolope un jour , tu feras me retrouver , le monde si les exemples te rameneront à moi. Son zèle ne put encore te plaire , & ta présence feroit le malheur & la peine de ceux qui me sont attachés. Le prince , sans être parlé , se contenta de la regarder avec l'indignation qu'inspire la vertu contre les vices. Content de s'élever,

il fortit , fans autre deffein que d'éviter un femblable objet. A-peine eut-il fait quelques pas , qu'un char traîné par des colombes fe présenta devant lui ; dès qu'il y fut monté , les colombes prirent leur vol , & traversèrent plusieurs étendues de terre & de mer. Enfin il sentit une douce & charmante impression dans l'air ; les colombes s'arrêtèrent & se posèrent dans un pays si fertile & si délicieux que le prince en fut frappé , malgré la tristesse & le chagrin qui le tourmentoient depuis qu'il étoit séparé de Bellinette. Après avoir quelque tems récréé ses yeux de toutes les beautés naturelles qui se présentoient à lui de tous côtés , il descendit avec impatience du char qui l'avoit conduit. Tant de charmes répandus sur cette terre lui firent espérer d'y rencontrer Bellinette. Quel autre objet , disoit-il en lui-même , pourroit animer cette prodigieuse quantité de belles fleurs ? Les cœurs tendres sont toujours sensibles aux attraits de la douce nature , car elle ne peint & ne trace que l'amour. Le prince Brillant marcha quelque tems plus dissipé qu'il ne l'avoit été depuis les tourmens que Grandine exerçoit sur lui. Il étoit cependant surpris de n'appercevoir aucun habitant dans un pays si agréable , lorsqu'il vit enfin assez près de lui une petite vieille , simplement vêtue , qui couroit au secours d'un oiseau qui s'étoit pris la patte entre deux branches , & qui témoignoit sa douleur , par la façon dont il se débattoit. Quels furent

l'étonnement & la joie du prince en reconnoissant Belline, cette Belline dont l'esprit l'avoit charmé ! Il courut à elle avec plus de vivacité qu'elle ne courroit elle-même, & lui dit : Ah ! ma chère Belline, quel bonheur pour moi de vous rencontrer ! Fidele, de son côté, qui n'étoit pas loin, ayant apperçu la course de Belline, avoit tout quitté pour joindre ses empressements aux siens ; de façon qu'il arriva pour entendre les mots affectueux que prononçoit le prince ; ces mots sortis de la bouche d'un jeune-homme aimable & bien fait le firent frémir & le glacèrent d'effroi : c'étoit le premier mouvement de jalousie qu'il eût jamais éprouvé. Le malheur de ce sentiment est de raisonner fort mal, aussi Fidele s'affligea, & son cœur fut déchiré. Cependant Belline paroissoit surprise de l'accueil de connoissance qu'on lui faisoit. & ne répondoit rien au prince. Fidele auroit pu se rassurer par ces preuves & par l'âge de Brillant qui ne pouvoit avoir connu Belline, qui, depuis trente ans au moins, n'avoit vu ni même imaginé que lui ; d'ailleurs, les sentimens de cette princesse & tous les événemens passés auroient dû le tranquilliser. Mais la jalousie est sourde, elle est aveugle, les jugemens & les impressions des autres ne servent à rien, ils sont inutiles pour la calmer ; on est jaloux de l'objet qu'on aime, tel qu'il soit on est excusable, parce que l'on veut tout. Belline qui s'apperçut de la peine que Fidele souffroit, devint

encore plus embarrassée , & voulut se retirer. Quoi ! vous faites semblant de me méconnoître , ma chère Belline ! lui dit le prince : vous à qui j'ai de si grandes obligations , vous dont j'aime l'esprit , & dont je révère le cœur ? Mais , poursuivait-il avec plus de vivacité , parlez-moi naturellement , ne verrai-je pas demain Bellinette ? Comment , vous en êtes déjà aux petits noms ! s'écria douloureusement le prince Fidele. Cet imbroglio ne dura que quelques momens , les vieux princes démêlèrent enfin la vérité par les éclairciffemens qu'ils se donnèrent l'un à l'autre ; ensuite ils conduisirent Brillant dans leur demeure. Plusieurs palmiers la formoient , des lits de mouffe , des meubles affortis & charmans par leur propreté suffisoient dans un pays tempéré , où l'on ne trouvoit aucun animal dangereux. Ce fut là que Brillant eut le tems nécessaire pour admirer les tendres soins de ces bons & véritables amans. Son cœur fut pénétré en voyant leur amour , il étoit vif , il étoit pur , sans jalousie & sans sacrifice. Enfin c'étoit l'amour ami , qui réunit tous les desirs & comble toutes les nécessités ; les fruits seuls les nourrissoient , ils étoient produits sans culture par une terre toujours ornée de fleurs , arrosée de petits ruisseaux d'une eau claire & nette , qui ne grossissant jamais n'apportoit aucun obstacle pour les traverser. L'aspect de tant de beautés produisoit les comparaisons nantes de leurs conversations ; il embellissoit l'expression &

la peinture de leurs sentimens ; ce beau pays, leur donnoit enfin & leurs idées & leurs besoins. Les oiseaux troubloient seuls ou plutôt amusoient & décroient leur solitude ; ces heureux amans ne craignoient point le dégoût, ils s'aimoient comme au premier jour. Le souvenir de ce qu'ils avoient souffert, toujours présent à leur esprit, augmentoit leurs jouissances ; leurs cœurs, leurs goûts, tout étoit d'accord. Cette tendre union ne leur ayant jamais donné d'enfans, rien ne leur faisoit envisager l'avenir, & tout les attachoit au présent. Ce fut là que Brillant apprit à aimer, ou plutôt à connoître le véritable amour. Cependant Belline & Fidele, instruits de tout ce qui leur étoit arrivé, ne se contentèrent pas des bons exemples qu'ils lui donnoient sans cesse, Belline voulut encore lui conter sa propre histoire ; pouvoit-elle lui donner une plus forte idée de la constance, ni lui retracer rien qui lui fût plus utile ? Elle lui parla donc à-peu-près dans ces termes :

Grondine fut autrefois chargée, en qualité de sœur, de gouverner le royaume, que la succession des tems devoit ensuite faire tomber sur ma tête, & sur celle du prince mon frère. Cette sœur naturellement de mauvais humeur, devint encore plus insupportable quand elle fut obligée de joindre à la conduite des affaires l'éducation de deux enfans que le roi mon père & la reine ma mère mirent au jour. Le petit prince est connu dans l'histoire sous le nom de Bille-

fleurs, & vous savez que Belline est mon nom. Tout le monde a été joli dans sa jeunesse, si l'on en croit les récits; il semble même que l'amour-propre ne soit point intéressé à cet aveu; cependant on m'a tant de fois parlé des agrémens de Mille-fleurs & des miens pendant notre enfance, que je crois pouvoir en convenir. On étoit étonné que Grondine, loin d'en paroître touchée, semblât au contraire en être révoltée. On m'a même assuré que l'humeur l'emporta si fort, qu'un jour elle donna un soufflet au petit prince; la reine qui aimoit son fils à la folie, eut à ce sujet une scène avec Grondine, si forte même, qu'elles furent au moment de se séparer, & de faire un éclat qui ne pouvoit être que dangereux; mais l'on fit un accommodement dans lequel on convint que Grondine ne se mêleroit plus du prince, & que l'on m'abandonneroit absolument à la fée. Ce n'est pas d'aujourd'hui, comme vous voyez, que dans toutes les familles on sacrifie les filles à ce que l'on croit avantageux pour les garçons. Je fus donc la victime de cet accord, & je la devins de toutes les façons possibles; non-seulement j'étois grondée pour deux, mais je n'avois pas la consolation de raconter mes peines. Les impressions de l'enfance font de si profondes traces, que malgré le nombre des années qui se sont écoulées depuis ce tems, je me souviens encore que j'étois obligée de me cacher dans les coins de ma chambre pour pleurer en liberté;

je n'oublie point que j'étois dans la cruelle nécessité d'accourir auprès de Grondine quand elle m'appelloit, & ce n'étoit jamais que pour être grondée plus vite; car, même pour se fâcher, elle n'aimoit point à attendre. J'étois sans cesse obligée de cacher mes larmes; si la fée les eût remarquées, son humeur en auroit encore redoublé; en un mot, pour avoir quelque repos, je devois paroître aussi contente que si j'avois été continuellement caressée. On prenoit part à ma peine, mais c'étoit d'une façon si détournée! on me plaiguoit, mais si bas! que j'avois peine à m'en appercevoir. Personne enfin, pas même le roi & la reine, n'oïoient dire ce qu'ils en pensoient; c'eût été le moyen de me rendre encore plus malheureuse. Ces tourmens & ces peines ne m'empêchèrent point de croître, & de devenir assez belle pour engager plusieurs princes à se déclarer pour moi. La crainte que Grondine inspiroit les centa tous, ou plutôt ou plus tard; le prince Fidèle que vous voyez, fut le seul qui ne redoutant rien à l'abri de sa franchise, s'abandonna aux charmes d'une passion qui fut bientôt payée du plus tendre retour. Grondine qui fuyoit l'amour comme les ogres fuyoient la chair fraîche, ne fut pas long-tems à découvrir nos sentimens; la fureur la transporta, & toujours en grondant sans écouter le moindre réflexion, elle nous enleva l'un & l'autre dans son char noir, & nous conduisit sur les bords de

la mer glaciale. Elle me porta au pied d'une montagne fort élevée, & plaça le prince au fommet, en nous difant : Cherchez-vous à-présent, parlez-vous, trompez-moi, j'y confens, fi vous le pouvez; vous n'êtes pas cependant éloignés l'un de l'autre. En effet, quand l'un montoit, l'autre descendoit, & quand Fidele s'arrêtoit j'en faisois autant; tel étoit l'enchantement de la fée, qui pour comble de maux nous faisoit monter & descendre par différens chemins, pour nous ôter jusqu'au plaisir de nous rencontrer un moment. Mais de quoi l'amour ne fait-il pas tirer parti? Nos sentimens étoient nourris par l'efpérance de nous revoir, par l'idée de n'être point éloignés, par le plaisir d'habiter les mêmes lieux, enfin par la confolation de nous offrir un jour toutes nos souffrances. Ceux dont l'humeur tourmente les amans ignorent la vivacité qu'ils donnent à l'amour, cette connoiffance feroit un tourment qu'il faudroit leur procurer. Cependant plusieurs années s'étoient révolues dans une auffi cruelle fituation, qui n'auroit peut-être fini qu'avec votre vie, car Grondine joignoit l'entêtement à l'humeur; mais la doyenne des fées, en regardant fon grand livre s'apperçut qu'il lui manquoit un prince & une princesse, elle en demanda compte à Grondine qui s'en trouva chargée. Le premier fupplice qu'elle éprouva fut l'aveu de fa faute, qu'elle fut obligée de faire à haut-voix en présence de toutes les fées. Le confeil nous envoya
promptement

promptement chercher Fidele & moi , on nous plaignit plus que nous n'étions à plandre ; les véritables peines font-elles ailleurs que dans le cœur ? Nous étions fideles, & nous n'avions éprouvé aucune jalousie. On condamna Grondine , en notre présence , à demeurer Chouette pendant trente ans ; on lui conserva les lumières de son esprit & la noirceur de son caractère , mais on la priva de tout son pouvoir. Après avoir rendu cet équitable arrêt , les fées nous offrirent au prince & à moi des royaumes à notre choix , on ajouta même que j'avois hérité de celui qui m'avoit vu naître ; mais d'un commun accord , nous ne voulûmes en accepter aucun , nous assurâmes les fées que nous serions des princes tristes , que nous ne connoissions plus le monde & ses usages , & qu'enfin occupés de nos sentimens qui nous suffisoient , & dont nos cœurs étoient parfaitement remplis , il nous seroit impossible de gouverner les autres. Les fées charmées d'un exemple qui leur parut si rare , mais qui n'étoit cependant dicté que par le sentiment & l'équité , nous transportèrent dans une des îles fortunées , où nous avons trouvé depuis plus de quarante ans tout ce qui nous est nécessaire. Que nous falloit-il ? nous avions l'amour . . . Bellise finit ainsi son récit , & ces deux véritables amans , non contents de donner à Brillant de si bons exemples sur les sentimens du cœur , lui parlèrent toujours avec la franchise d'une simplicité éclairée , & la pureté

sentir les différences qui doivent se trouver nécessairement entre la conduite d'un prince sur le trône, & celle d'un prince retiré du monde.

Il est tems à-présent de revenir à Bellinette. Grondine après avoir enlevé le prince Brillant, s'étoit aussi emparée de cette princesse, sans que tout l'art de Sublime pût y mettre obstacle ; car l'humeur a des ressources & des facilités infinies, & que l'on ne sauroit prévoir. D'abord que la petite reine, qui dans ce moment étoit Belline, c'est-à-dire, vieille, fut en la possession de la méchante fée, elle la transporta dans une forêt sombre & noire, capable d'inspirer la frayeur aux gens même les plus avancés en âge. Les cris, les terreurs, les caresses de cette princesse ne purent adoucir la fée, qui lui dit après avoir long-tems murmuré sans pouvoir rien prononcer : Oui, oui, je vous le conseille de vouloir ressembler à Belline, je vous apprendrai. . . . Quoi, madame, c'est pour cela que vous m'avez enlevée, & que vous me grondez ! reprit la princesse avec étonnement. J'ai tort, n'est-ce pas, lui répliqua Grondine, de faire voir à Sublime qu'elle n'est qu'une sotte avec tout son esprit & toutes ses grandes réflexions ? Mais nous verrons si vous osez paroître davantage sous la forme d'une princesse, dont la figure vient me tourmenter sur ses vieux jours. Ah ! madame, interrompit la petite reine avec vivacité, si je n'étois plus l'amis Belline, que je vous aurois d'obligations !

le ciel m'est témoin que je ne l'ai jamais été par goût. Je suis bien fâchée de vous ôter une chose qui vous faisoit tant de peine , reprit Grondine ; mais je dois me venger de Sublime , & je n'en ai point d'autre moyen. Non , non , continua-t-elle , vous ne serez plus Belline. Oserois-je vous demander , lui dit Bellinette avec inquiétude , qui je serai à présent ? Qui vous serez ? reprit Grondine ; vous serez , vous ; ne l'avez - vous pas toujours été ? Allez , vous n'êtes qu'une petite paresseuse ; voyagez , courez le monde , je ne vous veux point de mal ; cependant soyez assurée que vos peines ne finiront que lorsqu'un portrait où tout le monde vous reconnoîtra ne sera pas ressemblant. . . . Les chiens & les chats prirent alors leur course , ou leur vol ; car Grondine leur donnoit des aîles ou des pattes , suivant son humeur. Quoi qu'il en soit , la voiture disparut avec Grondine , & Bellinette demeura charmée d'imaginer qu'elle ne seroit plus vieille avant le tems. La solitude , l'horreur de la forêt , toutes les peines & les fatigues auxquelles elle alloit être exposée ne furent pas capables de l'occuper ; un miroir de poche qui l'assura qu'elle avoit cessé d'être vieille , & que ses appas & sa jeunesse étoient dans tout leur éclat , ne lui laissa qu'un contentement imparfait. Cependant si Sublime eût volé à son secours quelque main de platôt , elle auroit mis Bellinette à l'abri de la poursuite de Grondine , & l'auroit fait saute à son gré.

vengeance; mais les paroles étoient prononcées, & l'on fait qu'une fée ne peut détruire l'ouvrage de sa compagne. Tout ce que Sublime put faire, fut de ne point abandonner Bellinette. Elle lui devoit ses soins, comme à son élève; mais elle les lui devoit encore, parce que la figure de Belline étoit de son invention, & que cette métamorphose avoit causé seule le prodigieux désordre dont ils étoient tourmentés. Cette fée secourable ne jugea point à propos de paroître aux yeux de la petite reine; mais pour lui rendre plus utiles les voyages auxquels elle étoit condamnée, elle voulut que, jeune à ses propres yeux, elle parût encore vieille aux yeux de tout le monde, jusqu'au tems prescrit par l'injustice de Grondine. Il est vrai que ce ne fut plus sous la forme ni sous les traits de Belline. Comme Sublime songeoit à tout, elle donna ordre à une petite mouche de ne point quitter la princesse, mais elle lui défendit absolument de se faire connoître. Il est bon d'avertir que cette mouche étoit une vieille gouvernante; il n'eût pas été sçant que la princesse eût voyagé, du moins sans une femme. La petite reine, contente de sa beauté sur laquelle il ne lui restoit plus de doutes, se mit en marche sans aucun autre souci que celui de rencontrer le prince Brillant. . . . Charmée d'imaginer qu'il pourroit l'aimer, & que de son côté elle pourroit lui plaire tous les jours; car, indépendamment de la solitude qui rappelle les idées tendres,

elle en étoit fort occupée quand il ne lui restoit aucun objet de coquetterie. Cependant , pour remédier à tous les inconvéniens du voyage , Sablime lui fit trouver au pied d'un arbre , quelques momens après le départ de Grondine , un de ces petits paniers que les filles portent à l'école ; il renfermoit une petite collation , une serviette & un parasol couleur de rose ; le tout ensemble ne pesoit pas plus d'une once. La petite reine ramassa le panier , parce qu'il lui parut d'une jolie forme , & le conserva , parce qu'il lui devint nécessaire. Il ne lui fallut pas un tems considérable pour connoître ses admirables propriétés ; elle marcha quelques heures , & la nuit approchant , le besoin de manger l'engagea de recourir aux vivres dans son panier ; la propreté lui fit étendre la serviette par terre pour se coucher ; la crainte du serain lui fit planter son parasol au-dessus de sa tête , & l'habitude d'avoir la tête élevée , l'obligea à la placer sur son panier. La serviette devint un très-bon lit , le parasol forma d'amples rideaux , & le panier se trouva le meilleur des traversins ; avec de tels secours Bellinette passa une très-bonne nuit. Le soleil & le chant des oiseaux la réveillèrent , & son premier mouvement fut de chercher avec empressement son miroir , pour voir si elle étoit encore jeune. Elle eut la satisfaction de se trouver telle & de voir que sa coiffure n'étoit point du-tout dérangée ; elle reconnut ensuite avec surprise qu'elle ne ressentoit

pas la moindre fatigue, car elle étoit dans la bonne-foi, & croyoit fermement avoir couché sur la dure, chose qu'elle avoit redoutée toute sa vie. L'espérance d'avoir peut-être oublié quelque chose la veille dans son panier, l'engagea à le visiter de nouveau; elle y trouva un petit pain & du café au lait, c'étoit son déjeuner ordinaire. Cette protection visible des fées, & sur-tout sa jeunesse confirmée lui donnant une joie bien nécessaire dans les voyages, elle ploya son petit équipage, passa l'anse de son panier dans son bras gauche, tint son parasol dans la main droite, & se mit gaiement en marche. A la dînée; la ser-viette devint une chaise longue, le parasol, une petite tente, & le panier ayant pris la forme d'une table, présenta de nouveaux mets variés & délicieux.

La bonne reine marcha quelques jours de cette façon, sans rencontrer personne; la solitude ne l'avoit pas même ennuyée, la jeunesse & les attraits dont elle se croyoit pourvue, lui suffisoient. Après quelques jours de marche, elle entendit le bruit d'une chasse, & vit paroître un jeune-homme suivi d'une cour brillante; c'étoit le prince des Plumes, qui s'occupé lui-même de l'équipage, de l'âge & de la conduite de la princesse, ne douta pas qu'elle ne fût une véritable fée. On sait combien ces dames ont toujours été respectées & redoutées; le respect n'est souvent dû qu'à la crainte, aussi le prince des Plumes ne balançâ pas un moment à mettre pied

à terre ; tous ceux qui l'accompagnoient imitèrent son exemple ; il aborda la princeſſe avec toute la ſoumiſſion poſſible , lui fit offre de tout ce qui dépendoit de lui , & l'aſſura qu'il ne négligeroit rien pour mériter ſes bontés. La petite reine reçut ſes hommages comme étant rendus à ſes charmes , ſon amour-propre en fut ſatisfait. Ce n'eſt point ici mon rang que l'on conſidère , diſoit-elle en elle-même , c'eſt moi ſeule , c'eſt ma beauté. Que la fée qui m'a enlevée eſt bonne femme ! elle a les manières un peu brutiques , & le propos révoltant ; mais ſes procédés ſont admirables. Cependant les impreſſions qu'elle cauſoit n'étoient point du-tout celles qu'elle imaginoit. (Que d'erreurs ſont pareilles à la ſienne !) Les petits mots , les petites raïmes , les manières enfantines , toutes choſes qui plaiſent ou que l'on ne remarque point dans une jeune perſonne , paroſſoient ſi ridicules avec ſon grand âge , que l'on auroit peut-être élaté de rire , ſans le reſpect que l'on croyoit devoir à ſon rang. Le prince des Flumes lui fit donner le plus beau de ſes chevaux , & la conduiſit à ſon palais , ſans même achever la chafſe commencée ; il la préſenta à la reine ſa mère qui lui cédâ ſon appartement. Sabline , ſans paroître , eut ſoin d'entretenir cette cour dans les idées qu'elle ſ'étoit formées ; ſans cette précaution , Bellinette les auroit bientôt détruites par ſa vivacité. Elle paroſſoit ne dañſer que les bals , les ſpectacles & les ſéſtins ; elle ent

entière satisfaction, l'on ne pensoit qu'à suivre ou à prévenir ses desirs. Mais ces bals & ces avances que sa coquetterie naturelle lui faisoit recevoir, ne servirent qu'à l'affliger. Les jeunes-gens de la cour l'entouroient sans cesse, à la vérité, & cherchoient à lui plaire, mais c'étoit d'une façon cruelle; on avoit recours à son crédit, à sa justice, à son autorité. L'un la conjuroit de rendre sa maîtresse sensible, l'autre, de lui faciliter un rendez-vous; en un mot, personne ne lui parloit d'elle-même. Quelle peine pour une jeune personne née coquette, que celle d'entendre toujours parler des autres! Elle fut obligée de rabattre un peu de sa fierté; mais plus elle faisoit d'avances pour se faire dire quelque chose d'obligeant, plus on sembloit redoubler les discours qui lui étoient étrangers. Cette situation humiliante réduisit la princesse au désespoir, & se trouvant mille fois plus excédée de toutes les fêtes, qu'elle ne les avoit encore désirées, elle prit le parti de la retraite, & préféra la solitude avec les foibles ressources qu'elle avoit trouvées dans ses voyages, à une cour où l'on faisoit si peu de cas de ses charmes. Un clair de lune parfait lui fit prendre la résolution de s'éloigner promptement; elle se mit en marche, toujours suivie de la mouche que Sublime avoit chargée de veiller à sa conduite & de la préserver des accidens qui ne sont que trop communs dans les voyages. La mouche qui ne l'avoit pas aban-

donnée d'un instant, étoit fine ; ainsi, quand elle appercevoit quelques objets qui pouvoient annoncer du danger, elle couvroit la petite reine d'une de ses ailes, la rendoit invisible, & lui ôtoit même la vue des choses qui pouvoient ne pas convenir à son sexe & à son âge.

L'aventure de Bellinette à la cour du prince des Plumes lui fit faire de sérieuses réflexions, & lui fit sentir le bonheur & l'avantage d'être aimée souverainement. Toutes ces idées lui rappellèrent pour lors le prince Brillant, qui ne perdoit point à toutes ces comparaisons. Après avoir voyagé quelques jours, elle arriva sur le bord d'une fontaine célèbre dans ce pays par le concours des amans qui y venoient en pèlerinage, & connue sous le nom de la fontaine des roses. Ce lieu champêtre & rustique présentoit à la vue & à l'odorat tout ce que la nature a de séduisant. Toute jeune qu'étoit la petite reine, elle fut frappée des beautés qu'elle y découvrit ; car il est des âges consacrés à de certaines sensibilités. Bellinette fut amusée par la quantité de papillons qui voltigeoient dans ce beau lieu ; la variété de leurs plumages, leur vol & leur agitation animoient ce bel endroit de la terre. La princesse résolut d'y demeurer quelque tems. Un plaisir secret, un charme qui n'est point développé, nous arrête souvent, sans pouvoir distinguer le motif qui nous retient. C'est l'amour qui nous parle, c'est lui qui nous engage,

le lieu lui plaît & lui convient. Bellinette se reposa donc au bord de cette délicieuse fontaine, charmée de son ombre & de sa fraîcheur ; la fatigue & les réflexions la plongèrent bientôt dans un profond sommeil. Sublime, qui desiroit profiter des favorables dispositions de son cœur, voulut l'occuper par un songe mystérieux. Tous les papillons qui l'avoient amusée & dissipée pendant le jour, se présentèrent à son imagination ; mais par le pouvoir de la fée, ces animaux, symboles de l'inconstance, de la légèreté & de la coquetterie, lui parurent avoir des têtes charmantes, qui la séduisirent avec raison, parce qu'ils avoient tous celle de l'amour de tous les âges. Cependant, après un long examen, elle reconnut que ces belles têtes, mâles & femelles, avoient des corps de tigres, de fouines, de chats, de blaireaux, & d'autres animaux de cette méchante espèce. Sublime vouloit encore lui faire sentir, par la légèreté des papillons, que l'inconstance & la coquetterie ne pouvant avoir de temple fixe, tous leurs adorateurs n'avoient point non-plus de séjour déterminé ; ce qui devenoit la cause de leurs plus grands chagrins. Ces idées semées dans l'esprit de la petite reine, devinrent à son réveil la matière de plusieurs réflexions ; & déjà mécontente du peu d'impression que ses charmes avoient fait à la cour du prince des Plumes, elle commença à avoir quelque doute de leur peu de valeur. Cette partie de l'amour-propre

diminuée dans une femme est un grand point; dès-lors la constance & le véritable amour, sans aucune distraction se présentèrent à elle avec tout leur mérite; son imagination lui présenta encore plus fortement le prince Brillant, & lui fit regretter plus vivement d'en être séparée; elle fut même affligée de n'avoir plus rien à lui sacrifier. Tous les sacrifices dont elle se croyoit si riche quelques jours auparavant, ces ouvrages de l'amour-propre, ces preuves d'un goût médiocre, étoient évanouis par ses nouvelles idées. Elle se détermina à quitter promptement un lieu qui lui déplaisoit en lui rappelant sans cesse l'idée de l'inconstance & de la coquetterie. Bellinette, plus délicate & plus tendre, abandonna sans peine cette fontaine qui lui avoit fait un si grand plaisir. C'est ainsi que tout prend le caractère & se soumet aux idées de l'amour. Elle partit avec vivacité pour chercher le prince, dont elle sentoit que l'attachement lui étoit devenu nécessaire. L'espérance de son absence, celle de sa constance, le plaisir de se voir s'emparèrent de son cœur, & eurent la seule occupation de son esprit. Elle ne marcha pas long-temps sans rencontrer les bords de la mer; cet élément la fit tomber dans la rêverie; après lui avoir rendu le tribut d'étonnement que l'on doit à son immensité la première fois qu'on l'apperçoit, cette princesse, dont l'extrême vivacité ne la laissoit pas un moment en repos, alors toute absorbée dans ses

réflexions , auroit étonné tous ceux qui la connoiffoient ; ses fens même étoient fi fort suspendus , qu'elle laiffa tomber fon panier , fon panier d'une fi jolie forme , fon panier qui la nourriffoit , fon panier qui portoit tout ce qui lui étoit néceffaire ; enfin tout ce qu'elle poffédoit , & tout ce qui la mettoit en état de chercher le prince Brillant. Elle ne balança point à courir après la vague qui emportoit tous fes trésors ; à-peine eut-elle fait un pas dans la mer , que le panier devint une barque charmante , où la princesse monta avec tant de facilité qu'elle ne fut prefque point mouillée. Cette barque lui offrit toutes les commodités dont elle pouvoit avoir befoin , & la conduifit par le plus beau tems du monde aux îles Fortunées , où elle s'arrêta. La petite reine voyant fon bâtiment immobile , mit pied à terre , & la barque redevint auffi - tôt le même petit panier. Bellinette élevée par des fées , ne fut point étonnée de tous ces prodiges ; mais engagée par la beauté du pays , elle avança dans les terres. Elle eut à-peine fait quelques pas , que Fidele & Belline qui l'avoient apperçue , vinrent au-devant d'elle & lui offrirent tout ce qui dépendoit d'eux , avec la fincérité & la candeur qui engagent à recevoir. Bellinette , fe fible à leurs offres , les suivit , & prit avec eux le chemin de leur habitation. Ils rencontrèrent le prince Brillant qui révoit affis au pied d'un palmier ; la petite reine rougit en l'appercevant & voulut courir à lui , emportée

par son amour & sa vivacité ; mais Belline l'arrêta en lui disant : Laissez-le rêver, la liberté regne dans cet heureux séjour, il a plus de plaisir, sans doute, à songer à Bellinette, qu'il n'en auroit à nous voir. La princesse, charmée de ce qu'elle entendoit, ne reprocha la démarche qu'elle avoit voulu faire, & résolut de ménager à son amant le plaisir de la surprise. Mais ses projets agréables ne furent pas de longue durée ; le bruit qu'ils firent obligea le prince de se lever & de les venir joindre. Il s'approcha avec un air d'intérêt & d'amitié pour les vieillards, qui se convertit en froid & en sérieux à la vue d'une personne qui lui étoit inconnue. Bellinette surprise d'un tel accueil, lui en fit quelques reproches auxquels il ne répondit que par des plaisanteries douces & légères. Elles ne furent pas longues, car ils arrivèrent bientôt à leur habitation. Bellinette après l'avoir visitée, demeura seule un moment dans la cabane de Belline ; elle éprouvoit la plus cruelle inquiétude. Quoi ! disoit-elle, ne serois-je plus jolie ! Serois-je donc méconnoissable ! Elle regarda promptement son miroir, & se trouvant aussi bien qu'elle s'en étoit flattée, l'inconstance qu'elle suppoit au prince & le mépris dont elle lui parut accompagnée, la firent tomber évanouie, elle fut même assez longtemps dans cet état. Mais Belline & le prince Fidèle, inquiets de sa longue absence, la vinrent trouver & la secoururent ; ils la portèrent dans la cabane de

prince Brillant, qui consentit aisément à la lui céder. Elle étoit tapissée de toutes les dépouilles des oiseaux du plus riche plumage, qui se trouvoient sans nombre dans cet heureux séjour. Brillant qui avoit beaucoup de goût naturel, & qui dessinoit assez bien pour un prince, s'étoit non-seulement amusé à donner un arrangement merveilleux à ces plumes, mais il avoit encore imité les plus belles fleurs qui naissoient à chaque pas dans ce délicieux climat : ces dessins se trouvoient arrangés au milieu de ses chiffres & de ceux de Bellinette, tout enfin y tetraçoit son amour. Quand la petite reine fut revenue à elle, le prince Brillant se trouva le premier objet dont ses yeux furent frappés, mais elle ne vit dans les siens qu'une indifférence & un froid qui la mirent au désespoir. Elle remercia Belline & Fidele de leurs soins, & les pria de la laisser seule, sous prétexte de prendre du repos ; mais en effet pour s'abandonner à la douleur. Ses beaux yeux répandirent des torrens de larmes ; son imagination lui rappella vainement les discours de Belline quand elle avoit apperçu le prince, elle ne put l'attribuer qu'à un cruel rapport de noms. Ses regards tombèrent sur les chiffres dont la cabane étoit remplie : Se peut-il, s'écria-t-elle, que tant de marques d'amour du prince soient pour une autre ? (Mais aussi pouvoit-elle les accorder, s'ils étoient pour elle, avec l'indifférence que Brillant lui avoit témoignée ?) Il faut s'en éclaircir, dit-

elle en se levant avec précipitation, une plus longue incertitude ne se peut soutenir. Si le prince n'aimoit, il ne pourroit affecter de me méconnoître; de plus, quelle raison auroit-il? Veyons tout, examinons avec soin, & sur-tout ne nous nommons point; cachons à ces vieillards ma honte & mon humiliation. Elle fortit en effet. Le prince s'étant déjà éloigné pour aller rêver à son aise, elle eut la liberté de faire à Belline & à Fidele toutes les questions qui pouvoient intéresser son amour. Elle apprit que le prince, qui leur avoit souvent conté son histoire, n'avoit que Bellinette pour objet, que tous les arbres étoient ornés de ses chiffres, & que sa cabane, qu'il lui avoit cédée, en étoit remplie; elle fut encore qu'il avoit mille fois essayé de faire son portrait, mais que son imagination toujours plus vive que sa main, n'avoit jamais été satisfaite, & qu'il avoit toujours déchiré son ouvrage.

Il paroît inconcevable que Bellinette n'eût point encore reconnu dans Belline, des traits qu'elle avoit portés si long-tems & avec tant de douleur. Mais telles sont les ressources de l'amour-propre; quelque persuadé que l'on soit de ses défauts, la vieillesse n'est jamais envisagée que comme une diminution de ses agrémens, la difformité ne paroît au plus qu'une laideur très-ordinaire. C'est ainsi que nous nous jugeons nous-mêmes.

Cependant ces bons vieillards, qui ne cherchoient

qu'à amuser la princesse, lui firent voir leurs portraits que le prince avoit faits pour se dissiper; elle fut forcée d'en admirer la ressemblance. Mais tous ces éclaircissimens ne servirent encore qu'à augmenter son trouble & son embarras. Le prince les joignit alors pour prendre avec eux un repas frugal que la nature leur présentoit. Bellinette, sans se nommer, dit plusieurs choses pendant le repas, qui étonnèrent Brillant, & quoiqu'il fût bien éloigné de la reconnoître, il fut frappé des traits de son esprit, qui n'avoit jamais perdu le droit de le charmer, & dont il étoit encore sans cesse occupé. Cette espece de conversation le rendit plus aimable qu'il ne l'avoit paru jusques-là aux deux vieillards. Ainsi leur souper fut prolongé. Bellinette, un peu plus contente, sans cependant être satisfaite, ne fut occupée pendant tout le cours de la nuit que des moyens qu'elle pourroit mettre en usage pour se faire reconnoître; elle se voyoit aimée & en même-tems méprisée, cette situation ne se pouvoit soutenir il : falloit convenir qu'elle étoit changée; cette idée cruelle à tout âge, étoit affreuse à dix-sept ans. Après avoir examiné bien des moyens & formé bien des projets, elle se détermina à prier le prince de faire son portrait; elle espéra que l'attention nécessaire pour ce travail, lui rappelleroit plus aisément ses traits. Elle ne pouvoit comprendre comment ils étoient si vivement gravés dans son cœur, pendant que ses regards en étoient si

peu

peu frappés. Le lendemain, car l'amour est pressé, elle en fit la proposition au prince ; il l'accepta par simple politesse, & comme un délassement convenable à leur retraite. Sur le champ il se mit à travailler avec beaucoup de facilité. Bellinette charmée de voir son amant, animée du desir d'en être recon nue, & piquée de ne l'avoir point été, ne négligeoit rien de ce qui peut plaire, soit par la figure, soit par l'esprit ; car aimer est un transport, mais plaire est un talent. La tête étoit à-peu-près finie, quand Belline & Fidele arrivèrent & se récrièrent sur la prodigieuse ressemblance. Bellinette qui n'avoit point voulu interrompre le prince, s'approcha pour en juger. Quoi ! c'est ainsi que vous me voyez ? s'écria-t-elle d'abord qu'elle eut jetté les yeux sur l'ouvrage : Je suis perdue, continua-t-elle en s'enfuyant ; où pourrai-je me cacher ! Elle prononça ces mots de sa voix naturelle & non-altérée par l'âge ; car dès ce moment elle avoit repris ses graces, sa figure, sa jeunesse. Brillant fut si frappé du son de sa voix, qu'il la suivit avec empressement, & qu'il reconnut sa chère Bellinette dans les bras de Sublime & de Cotte-blanche, accompagnées de la mouche qui ne l'avoit jamais quittée, & qui avoit repris son ancienne figure de vicille femme-de-chambre. C'est dans ce moment que j'arrive dans ces îles Fortunées, puisque je vous y vois, s'écria le prince Brillant avec un transport que le cœur peut seul dicter. Les îles

leur expliquèrent en peu de mots ce qu'ils avoient envie de favoir ; & les trouvant parfaitement corrigés de leurs défauts & dignes l'un de l'autre ; elles sommèrent Grondine , qu'elles avoient eu la précaution d'amener avec elles , de la parole qu'elle avoit donnée. Celle-ci , suivant son caractère , voulut faire quelques difficultés , mais elles la menacèrent si sérieusement , qu'elle donna son consentement au mariage ; ce fut de mauvaise grace , à la vérité , & en prenant aussi-tôt la fuite , ne pouvant soutenir la vue de personnes aussi contentes. Sublime & Cotteblanche laissèrent Belline & Fidele dans les îles Fortunées , & conduisirent Bellinette & Brillant dans leurs royaumes , où elles voulurent célébrer leurs noces , les assurant que tant qu'ils s'aimeroient , ils trouveroient par-tout ces îles heureuses. Ils apprirent par leur expérience , que les fées ne les avoient point trompés.

Fin des cinq Contes de Fées.

CADICHON

OU

TOUT VIENT A POINT
QUI PEUT ATTENDRE.

PRÉFACE

DE

L'AUTEUR.

LES contes de Fées ont été long-tems à la mode, & dans ma jeunesse on ne lisoit guère que cela dans le monde. Madame la comtesse de Murat & madame d'Aulnoy ont fait en ce genre des morceaux charmans. La traduction des contes Arabes & Persans de MM. Galand & Petis de la Croix ont eu un succès prodigieux; & ce succès étoit mérité. Aussi ont-ils excité l'émulation de beaucoup de gens de lettres qui ont aspiré à l'honneur de les imiter. Quelques-uns ont été heureux; d'autres ont été relégués dans la poussière des magasins de librairie, jus-

qu'au moment où ils ont passé à l'épicier. Je craignois fort d'augmenter le nombre de ces infortunés conteurs, lorsque les sociétés dans lesquelles j'étois répandu, m'engagèrent à m'essayer en ce genre. Je résistai : mais je me laissai séduire enfin, par l'attrait naturel que les ouvrages d'imagination, & plus encore par la fin qu'un homme de lettres sage & honnête doit toujours se proposer en écrivant. Je trouvois dans les ouvrages des illustres dames dont j'ai parlé, & dans les *Mille & un*, une infinité de leçons de morale qui s'introduisoient dans le cœur, sous le masque de l'agrément. Je me sentoís, par mon propre caractère, assez porté à rendre la vertu aimable, & je ne crus pas cette voie inutile. D'ailleurs, cela me délassoit ; & lorsque j'avois bien desséché mon cerveau & fatigué mon esprit à deviner le sens de quelques anciens hiéroglyphes, je trouvois un vrai plaisir à promener mon imagination dans le vaste champ de la féerie. Rien, en effet, ne sauroit l'épuiser ; & quelques habiles &

actifs que soient les moissonneurs qui y recueillent , on trouvera toujours , non-seulement à glaner après eux , mais encore à faire une récolte aussi abondante que la leur. Je m'amufai donc à écrire des contes , par le même motif qui m'engageoit à graver à l'eau-forte. Je sentoïis bien que je ne pouvois atteindre à la perfection dans aucun de ces deux cas : mais c'étoit autant de gagné sur l'ennui du désœuvrement ; & c'étoit assez pour moi.

Mes premiers contes réussirent néanmoins , & au - delà de mes espérances : cela m'encouragea ; j'en publiai quelques autres qui eurent encore plus de succès. Celui des Fées nouvelles sur-tout , & des Contes orientaux flatta mon amour-propre ; & peut-être eussé-je continué à m'exercer en ce genre , si des occupations plus sérieuses ne m'en eussent détourné ; & j'étois obligé de les suivre , sans pouvoir me permettre la moindre interruption.

Le goût du siècle changea : les romans métaphysiques ou libertins prirent la place de Merlin & d'Urgande la déconnue. Ce fut, peut-être, à la honte & au détriement des mœurs. En les peignant comme on les voyoit, plus le portrait étoit ressemblant, & plus il gâtoit le cœur ; car il ne faut pas s'y tromper, il en est des ouvrages d'imagination comme des problèmes des casuistes. Il est de telles questions, que ceux-ci se permettent, même dans les traités les plus graves, qui, par la manière dont elles sont exposées, sont plus propres à donner des appas au vice, qu'à en faire redouter la laideur. Les fables de La Fontaine sont d'excellentes leçons de vertu : en diroit-on autant de ses contes ?

Je n'ai à me reprocher aucun écart à ce sujet. Ceux qui ont lu les fées que j'ai publiées, ont dû s'appercevoir, au premier coup-d'œil, que je n'ai eu, par-tout, d'autre but que d'emmieller la viande salubre à l'enfant, comme dit Montaigne.

Je ne m'aviserai pas de m'aller en Palestine, elles sent assez de bon sens pour ne se contenter seulement d'être peureuses, & d'être plus de trente ans, j'ai encore à élever Cathichon & Jeannette. Une femme respectable, & qui tenoit encore la maison pour elle, avoit deux jeunes petits-fils, dont l'un étoit d'une impatience extrême, & l'autre d'un caquet qui ne faisoit point de bien. La bonne grand'mère craignoit que ces deux corps sur ces sujets pourroient se défaire, & elle me pria de les faire à propos, & de ne pas à lui refuser, & j'en ai rempli tout de ma confiance; car, à lieu de les leur relire, chacun des deux contes produisoit l'effet qu'on en attendoit, mais ce fut par une toute autre cause que la moralité des contes. L'impatient étoit en état de s'écarter, mais il vouloit pouvoir s'écarter à son aise; il fallut y mettre le temps nécessaire pour l'apprendre. Le habitué étoit en état de s'écarter, & c'étoit autant de plus à lui, je dirois même d'encourager, & qu'il en soit, ces contes ont été

fitables, & de quelque œil qu'on les regarde, les contes de fées le feront toujours.

Que peut-on, en effet, objecter de raisonnable contre ces fortes d'ouvrages? Le merveilleux? le bizarre? l'extravagance d'une imagination sans règle & sans frein? Que cela prouve-t-il? rien du tout. On pardonne bien le merveilleux à Homère, à Virgile & aux autres poètes quelconques. Est-il plus sage de supposer des dieux passionnés, divisés, inconstans, injustes & cruels, que de supposer des enchanteurs & des fées qui ont ces mêmes vices? Non, sans doute. Il y a plus même : c'est que les enchanteurs & les fées ne sont donnés dans aucun conte que comme des êtres puissans, il est vrai, mais subordonnés à un pouvoir supérieur au leur. Et aucun auteur des féeries n'a jamais manqué de donner la puissance suprême à la bienfaisance; & Jupiter, le maître des dieux, est quelquefois malfaisant.

Les poëtes peignent les passions & leurs excès ; mais souvent il se bornent à les peindre. Contens d'avoir rendu la nature, ils s'inquietent peu d'en corriger les mouvemens déréglés. Horace a beau nous dire que les poëmes d'Homère contiennent une morale plus saine que celle qui résulte des leçons de Chryssippe, de Crantor & des autres Stoïciens. Si Horace n'eût eu la bonté de vouloir trouver dans l'Iliade & l'Odyssée les moralités que son admirable analyse nous présente, aucun des lecteurs du divin Homère ne les auroit peut-être jamais apperçues.

Ce n'est pas que, dans tous les contes de fées, la morale soit aussi frappante que dans Serpentin verd, ou dans le prince Souci, &, sur-tout dans Rosimond, Alfarout, & les autres contes de l'immortel Fénelon, dont le nom devoit être ici de la plus grande autorité ; mais pour être plus voilée & moins apparente, la morale se fait toujours assez sentir pour produire

l'effet que l'auteur s'est proposé. Pour prouver cette assertion, je n'ai qu'à mettre sous les yeux du lecteur un précis du Palais de la vengeance, l'un des plus beaux contes que je connoisse. Madame la comtesse de Murat suppose un jeune prince & une jeune princesse s'aimant l'un l'autre, & aimés l'un & l'autre par une fée & un enchanteur qui se promettent bien de les rendre infideles. Pour y parvenir, ils les enlèvent de concert & en même tems. Tout est mis en œuvre pour leur faire oublier leurs premières amours ; vains efforts, rien ne les séduit, & chacun d'eux conserve chèrement la mémoire de l'objet aimé. Rebutés enfin de leurs inutiles tentatives, la fée & l'enchanteur résolvent, dans leur désespoir, d'accabler ces malheureux amans du poids de toute leur colère, ou, pour mieux dire, de leur fureur. De mille moyens de vengeance entre lesquels leur pouvoir leur permettoit de choisir, ils se décident pour celui qui rendra la vie la plus dure à ces amans trop constans à leur gré. D'un coup de ba-

guette, ils construisent à l'instant un palais superbe dans une solitude immense qui en défend l'approche à tout effort humain. C'est - là qu'ils transportent le prince & la princesse; ils les doüent d'immortalité par un raffinement de barbarie, leur interdisent toute occupation, les privent de toute société, & les laissent entièrement livrés à eux-mêmes. Servis par des mains invisibles, ils ne voient qu'eux seuls, & se croient dans les premiers instans au comble du bonheur. Leur inexpérience les empêche de s'appercevoir qu'un tête-à-tête éternel, doit bientôt devenir un éternel supplice; car, comme dit Saadi, toujours du plaisir n'est pas du plaisir. . . . *L'accoutumance* produit bientôt l'ennui; & lorsque l'ennui vient succéder à la tendresse, le dégoût, la haine même ne tardent pas à le suivre. Aussi madame de Murat n'a pas cru pouvoir mieux terminer son conte, qu'en disant que l'enchanteur qui avoit enfermé le prince & la princesse dans ce palais délicieux, mais désert,

Les avoit , dans ces lieux témoins de sa vengeance ,
 Condamnés à se voir toujours.

Je me garderai bien de m'appesantir sur les réflexions que ce récit feroit naître ; je dirai seulement qu'indépendamment de l'intérêt que le lecteur prend pour ces infortunées victimes de la jalousie & de la vengeance , l'instruction se glisse dans son ame , & il apprend qu'il ne faut point épuiser la sensibilité , si l'on veut se conserver sensible. Je citerai , à ce sujet , ces beaux vers de M. Arouet , dans une des épîtres morales qu'il publia il y a près de trente ans (1).

Les plaisirs sont les fleurs que notre divin maître
 Dans les ronces du monde autour de nous fait croître ;
 Il en est pour tout âge , & par des soins prudents
 On en peut conserver pour l'hiver de ses ans.
 Mais s'il faut les cueillir , c'est d'une main légère ;

(1) Ces mots prouvent que M. le comte de Caylus écrivoit ceci vers 1760. (Note de l'Editeur.)

On flétrit aisément leur beauté passagère.

N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,

Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.

Il ne faut pas tout voir, tout sentir, tout entendre.

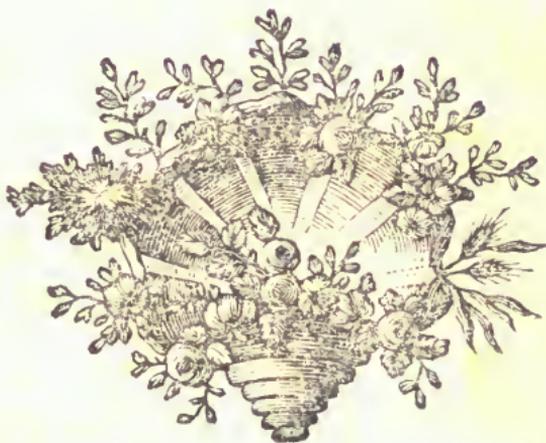
Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.

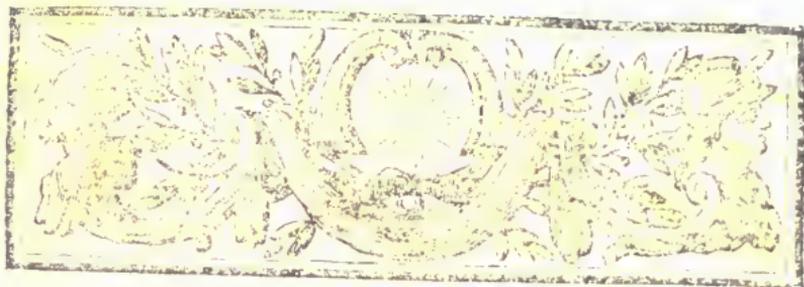
Le travail est souvent le père du plaisir, &c.

En voilà assez sur un objet que l'on regarde comme purement frivole ; je ne m'étendrai pas davantage sur sa justification. Les gens sensés, qui savent apprécier les choses, ne proscrirent jamais ce genre ; & s'il falloit citer une autorité respectable, je dirois que monsieur de Montesquieu se trouvant, faute d'autres livres, nécessité à lire les *Mille & une Nuits*, y trouva tant d'attrait, que je lui ai entendu dire, plus d'une fois, qu'il se félicitoit d'avoir fait connoissance avec les conteurs Arabes, & qu'il en relisoit volontiers quelque chose tous les ans.

Au reste, je ne fais pas si ces deux contes auront des succès ; je ne fais même si je les mettrai au jour. Je voudrois pou-

voir les joindre à quelques extraits que j'ai faits d'après des manuscrits de la bibliothèque du roi : mais il faudroit pour cela plus de loisir que je n'en ai.





C A D I C H O N.

O U

TOUT VIENT A POINT
QUI PEUT ATTENDRE.

C O N T E.

IL étoit une fois un roi & une reine qui avoient un fort petit royaume à gouverner. Le roi se nommoit Pétaud ; c'étoit un fort bon homme , assez brusque , d'un esprit simple & très-borné ; mais du reste le meilleur roi qu'il y eût au monde : ses sujets étoient presque aussi grands maîtres que lui ; car dans les moindres circonstances ils donnoient tout haut leur avis , sans qu'on le leur demandât ; &

chacun vouloit qu'on eût égard au sien , & qu'il fût suivi.

La reine s'appelloit Gillette ; elle n'avoit guère plus d'esprit que son mari , mais il étoit doux , timide & tranquille , ce qui faisoit qu'elle parloit peu , & souvent par sentences : elle avoit pour le roi la soumission & les déférences que l'on a ordinairement pour un mari de qui l'on tient sa fortune.

Comme Pétaud étoit le seul enfant que le roi son père & la reine sa mère eussent eu de leur mariage , ils avoient résolu , au moment de sa naissance , de lui faire épouser une petite princesse , niece d'une vieille fée , nommée Gangan , qui étoit pour - lors l'amie intime des père & mère de Pétaud. Il est vrai que la princesse n'étoit pas encore venue au monde : mais sur la parole & les assurances de Gangan , qu'elle feroit un jour une personne accomplie , on promit tout ce qu'elle voulut , & on s'engagea même par serment à ne se point dédire.

Pétaud étant parvenu à l'âge de vingt-cinq ans , jugea à-propos de se marier à sa fantaisie ; il s'embarassa peu des promesses de ses père & mère , & épousa sans leur consentement une jeune fille extrêmement jolie , dont il étoit devenu fort amoureux. Elle n'étoit que la fille d'un riche fermier ; mais quoiqu'elle eût épousé le fils du roi , son bon natu-

rel l'empêchoit d'être vaine, c'est-à-dire, fotte.

Le roi, père de Pétaud, irrité du mariage de ce prince, ne put refuser à Gangan de venger l'affront qu'il leur faisoit à tous deux : il dé hérita ce prince, lui défendit de jamais paroître à sa cour, & le réduisit à sa légitime, que l'on fixa à une terre assez considérable, dont son beau-père avoit été le fermier. Toute la grace qu'on lui accorda, fut d'ériger cette terre en souveraineté, avec la permission de porter le titre de roi & de maïesté. Peu de tems après sa disgrâce, son père mourut, & sa mère ayant obtenu la régence, ne fut pas fâchée d'être débarrassée d'un fils, qui, malgré son peu d'esprit, auroit pu traverser ses projets, & le desir qu'elle avoit de régner.

Pétaud n'étoit ni ambitieux, ni conquérant, ainsi il ne tarda pas à s'accoutumer dans son petit état, & même à s'y trouver fort bien : tout petit qu'il étoit, il y régnoit comme s'il eût été grand ; à le bien prendre, c'en étoit autant qu'il lui en falloit ; & les titres de roi & de maïesté lui tenoient lieu d'un grand royaume. Mais comme les esprits les plus bornés ont toujours leur portion de vanité, il se piqua bientôt d'imiter le roi son père, & créa un sénéchal, un procureur-fiscal & un receveur ; (car on ne connoissoit alors ni chancelier, ni parlement, ni fermes générales ; les rois rendent tout la justice eux-mêmes, & recevoient tout simplement

leurs revenus.) Il fit aussi battre monnoie, & composa avec son sénéchal des ordonnances pour la police de son petit état : son beau-père fut celui qu'il décora de cette dignité de sénéchal : il se nommoit Caboche, c'étoit un homme franc, sincère & équitable; il avoit reçu de la nature sa part d'imagination, en sens commun; aussi décidoit-il lentement, mais presque toujours juste : il faisoit parcourir les quatrains de Pibrac, & aimoit à les réciter. Cette petite fortune ne le rendit pas plus vain; car il continua de faire valoir les fermes comme auparavant : ce qui lui gagna tellement la confiance de son gendre, que sa majesté ne pouvoit plus se passer de lui.

Tous les matins Caboche alloit chez le roi avec qui il déjeûnoit; ensuite on parloit d'affaires; mais le plus souvent ce ministre lui disoit : « Sire, avec
» votre permission, vous n'y entendez rien, laissez-
» moi faire, & tout ira bien; il faut que chacun
» se mêle de son métier, dit M. Pibrac : Mais,
» répondoit le roi, que ferai-je donc moi ? Ce
» que vous voudrez, répliquoit Caboche; vous
» gouvernerez votre femme & votre potager. Voi-
» là tout ce qu'il vous faut : Je crois, en effet,
» que tu as raison, disoit le roi; ainsi fais ce que
» tu voudras ». Cependant pour ne rien perdre du côté de la réputation, il se paroit les jours de fête d'un manteau royal de toile rouge, imprimée de

fleurs d'or, d'une toque de pareille étoffe, & d'un sceptre de bois doré qu'il avoit acheté d'un vieux comédien de campagne qui avoit quitté la profession. Après son conseil, il se faisoit apporter l'almanach de Liege & celui de Milan, qu'on lui envoyoit de Troyes tous les ans dès le mois de juillet, & qu'il faisoit relier en beau papier marbré, & dorer sur tranche. Dans l'un, il apprenoit les tems propres à semer, planter, tailler, greffer, fumer & purger; & il y avoit tant de confiance, qu'il se faisoit souvent médicamenteusement, lui & la reine, sans aucun besoin. Dans l'autre, il étudioit les prédictions politiques, dont il étoit d'autant plus émerveillé, qu'il n'y entendoit rien. Au bout de quelques années, tous ces almanachs lui composèrent une petite bibliothèque qu'il estimoit tant qu'il elle eût été bonne; & il n'y avoit même que le finéchal & lui qui en eussent la clé. L'après-midi, il s'occupoit dans son petit parter royal à pratiquer ce que son almanach lui avoit enseigné le matin. Le soir, il envoyoit chercher Caboche pour jouer, jusqu'à l'heure du souper, une brisquambille, ou un piquet au grand cent, puis il soupoit en public avec la reine, & à dix heures tout le monde étoit couché.

Gillette, de son côté, s'occupoit aux affaires domestiques; elle filoit avec ses femmes, & faisoit, avec le lait de ses vaches & de ses chèvres, des fromages excellens; elle ne manquoit pas sur-tout

de païtir tous les matins un petit gâteau de farine d'orge qu'elle faisoit cuire sous la cendre , & elle le portoit aussitôt avec un fromage à la crème dans son petit jardin , au pied d'un rosier , ainsi qu'il lui avoit été ordonné dans un songe le lendemain de ses noces.

La tranquillité dont ils jouissoient l'un & l'autre dans leur petit royaume , n'étoit troublée que par le desir d'avoir des enfans. Le roi avoit consulté , mais en - vain , les médecins , les charlatans & les devinereffes ; à l'égard des fées , il étoit trop piqué contre elles pour y avoir recours. Gillette , au contraire , avoit en leur pouvoir une confiance parfaite ; mais elle n'osoit la faire connoître , dans la crainte de déplaire à son époux. Malgré cela , Gangan peu satisfait de l'exhérédation de Pétaud , s'étoit encore vengée sur cette pauvre reine , en la condamnant à être tout à la fois stérile & féconde.

Il y avoit déjà deux ans que Gillette étoit mariée , sans qu'elle eût eu la moindre apparence de grossesse ; & Pétaud commençoit à désespérer d'avoir des enfans , lorsqu'un jour la sage - femme de son royaume , qui étoit première dame d'honneur de la reine , vint lui annoncer que sa majesté étoit grosse. A cette nouvelle , transporté de joie , il l'embrassa de tout son cœur , & tirant de son doigt une belle bague composée d'un œil de chat , il lui en fit présent. Il ne s'en tint pas-là , car il donna le soir un

grand foupé à tous les notables de fon royaume ; après lequel il tira lui-même toute fon artillerie, qui confiftoit en douze arquebufes à rouet, & en fix carabines à fourchette. On prétend que, durant le foupé, fa joie immodérée lui avoit fait dire des chofes contraires à fa dignité ; & que, fur les remontrances de fon fénéchal, il avoit répondu en verfant un grand verre de vin à ce miniftre : « Grand » merci, beau-père : tu as peut-être raifon ; mais » l'on n'eft pas tous les jours père , au bout du » compte : partant, n'en parlons plus, & réjouif- » fons-nous ; car, à ma place, tu en ferois peut- » être de même fagement ». Caboché ne répliqua rien, & chacun fe retira très-content de leurs majeftés.

Comme le roi étoit aimé de fes fujets, on fit, le même jour & à la même heure, des réjouiffances par tout le royaume, & l'on attendit patiemment le tems des couches : mais l'on fut bien furpris, quand, après les neuf mois révolus, la reine ayant fenti de violentes douleurs, redeviait tout-à-coup tranquille : fa groffeffe, cependant, bien loin de diminuer, ne fit qu'augmenter pendant neuf autres mois ; & au bout de ce tems-là, elle reffentit encore les mêmes atteintes, mais fans aucun fuccès. Enfin, on vit arriver avec le dernier étonnement, un événement fi fingulier fe répéter de même jufqu'à fept fois, au grand déplaiür du roi, de la reine & de la

sage-femme, sa première dame d'honneur. De tems en tems le roi feuilletoit ses almanachs, & consul-toit leurs prédictions, sans y rien trouver qui regardât les femmes grosses, & cela l'impatientoit beaucoup. Il demandoit souvent à la reine, quand elle vouloit finir d'accoucher; & la reine, fort tranquillement, lui répondoit : Sire, *tout vient à point qui peut attendre*. Ainsi, il eut beau s'impatienter, & la reine vouloir lui obéir, l'arrêt de Gangan fut exécuté, & cette princesse ne cessa de devenir grosse pendant plus de cinq années.

On ne savoit que penser d'une aventure si singulière, lorsqu'un jour le roi étant dans son fruitier avec son sénéchal, on vint lui dire que la reine venoit de donner le jour à un prince & à une princesse; ils y coururent aussi-tôt, & ils étoient à peine entrés dans sa chambre, qu'elle mit encore au monde un fils & une fille, qui, un moment après, furent suivis de deux autres. « Miséricorde ! s'écria » le roi, qu'est-ceci, madame, & quand finirez- » vous ? Alors, la reine poussant un grand cri qui » annonçoit encore quelque chose, lui répondit : » Je ne fais, sire; mais je fais que *tout vient à point » qui peut attendre* : attendre ! reprit le roi, oh ! » par mon sceptre, je n'en ferai rien; si je restois » ici davantage, il me viendroît, je crois, autant » d'enfans qu'il y a de pommes dans mon trui- » tier ». En effet, il fut à-peine férti, que la reine

mit au monde un beau garçon qui rendit à sa mère le calme qu'elle desiroit depuis si long-tems. Il avoit les plus beaux yeux qu'on eût jamais vus, la peau fort blanche, & les sourcils, ainsi que les cheveux, d'un noir de jais; comme il étoit né coëffé, le roi & la reine sentirent pour lui plus d' inclination que pour les autres, & cette princesse voulut absolument nourrir elle-même son petit Cadichon (car c'est ainsi qu'on le nomma.)

Au bout de dix-huit mois, les trois princes devinrent si vifs & si familiers, que les nourrices n'en pouvoient venir à bout. Quand elles s'en plaignoient au roi, il leur répondoit : « Laissez-les faire, lorsqu'ils auront mon âge, ils ne feront plus si vifs; » j'ai été tout de même, moi qui vous parle; & « cela viendra ». Les trois princesses, au contraire, étoient douces, mais si sombres & si tranquilles, qu'elles restèrent dans la situation où on les mit; ce qui faisoit que le roi préféroit ses garçons à ses filles, & que la reine avoit mieux les filles que les garçons; excepté Cadichon, qui ayant un peu des défauts de ses frères & sœurs, étoit le plus joli enfant du monde. Il avoit hérité de sa mère, si une fois elle étoit en peur, d'Anita de Goulan & même de Gilette, dont au moment de sa naissance son caractère étoit si invincible.

Lorsqu'il fut question de sévrer les enfans de leurs mamelles, on fit à la cour un conseil extraordinaire,

composé du fénéchal, du procureur-fiscal, du receveur & des mies qui y furent appellées. Après bien des contestations, on y résolut, sur l'avis de Caboché, de faire usage de lait de vache pour les trois garçons, & de lait de chevre pour les trois filles : cet avis parut très-propre à corriger, d'une façon simple, la vivacité des princes, & la lenteur des princesses : mais quand ils furent plus avancés en âge, & qu'il fallut leur donner des alimens plus solides, ils en firent une si grande consommation, que les revenus du roi se trouvèrent considérablement diminués ; d'ailleurs, comme les princes n'avoient perdu par leur première nourriture qu'une partie de leur vivacité, & que les princesses en avoient acquis une nouvelle, c'étoit toute la journée un carillon & des disputes effroyables. On se chamaillait, on se tirailloit, & on ufoit des hardes tant & tant, qu'on avoit peine à y suffire. Il n'y avoit que le petit Cadichon qui fût doux & obéissant : aussi ses frères & sœurs lui faisoient toujours quelque niche.

« Le roi disoit souvent à la reine : Vos trois filles
 » grandissent farieusement, & par mon sceptre, je
 » ne fais trop ce que j'en ferai, car pour mes gar-
 » çons, je leur donnerai les baux de mes fermes,
 » & le gain qu'ils feront sera pour eux ; mais, pour
 » vos filles, cela est différent. A quoi la reine ré-
 » pondoit : Sire, donnons-nous patience ; car, *tout*
 » *vient à point qui peut attendre* ».

Tandis que le roi Pétaud s'inquiétoit , & que la reine Gillette se tranquillifoit , leurs enfans parvinrent à l'âge de fept ans. Chacun de ceux qui compofoient leur cour , donnoit déjà fon avis ou plutôt fa décision pour l'établiffement des princes & princeffes , lorfqu'un matin la reine venant de païtrir fon petit gâteau , apperçut fur la table une jolie petite fouris bleue qui rongeoit la pâte : fon premier mouvement fut de la chaffer , mais un fentiment involontaire l'en empêcha : elle la confidéra attentivement , & fut fort furprife de la voir fe faïfir du petit gâteau & l'emporter dans la cheminée. Sa tranquillité fit place à fon impatience , & courant après la fouris , dans le deffein de lui enlever fa proie , elle vit difparoître l'une & l'autre , & ne trouva à la place qu'une petite vieille ratafinée & haute d'un pied. Après plusieurs grimaces & quelques paroles peu intelligibles , cette petite figure mit la pelle & les pincettes en croix , fit deffus , avec le balai , trois cercles & trois triangles , pouffa fept petits cris aigus , & finit par jeter le balai par-deffus fa tête. La reine , malgré fa frayeur , ne laiffa pas de remarquer que la vieille , en traçant les cercles & les triangles , avoit prononcé diftinctement ces trois mots , *confiance* , *différence* , *bonheur* ; elle cherchoit à en pénétrer le fens , quand un bruit qu'elle entendoit dans la chambre voisine , la tira de fa rêverie : comme elle enit reconnoître la voix de *Charles* , elle y courut au fû-

tôt : mais elle eut à-peine ouvert la porte, qu'elle apperçut trois gros hannetons qui tenoient chacun dans leurs pattes une de ses filles, & trois grandes demoiselles qui portoient sur leurs dos ses trois fils. Tout cela en s'envolant par la fenêtre, chantoit en cœur & fort mélodieusement : *Hanneton, vole, vole, vole*. Ce qui toucha le plus Gillette, fut de voir au milieu d'eux Cadichon entre les pattes de la fouris bleue ; ils étoient l'un & l'autre sur un petit char, fait d'une grosse coquille de limaçon, couleur de rose, & traîné par deux chardonnerets parfaitement bien panachés. La fouris, qui lui parut plus grande que ne sont ordinairement les animaux de son espèce, avoit une belle robe de perle, un mantelet de velours noir, une coëffe nouée sous le menton, & deux petites cornes bleues au-dessus du front. Le char, les hannetons & les demoiselles partirent avec tant de vitesse, que la reine les eut bientôt perdus de vue. Alors, plus occupée de la perte de Cadichon & de ses enfans, que des fées & de leur pouvoir, elle se mit à crier & à pleurer de toutes ses forces. Le roi qui l'entendit, accourut, suivi de son sénéchal, & voulut en savoir la cause : mais la douleur de Gillette étoit si forte, qu'elle ne put lui répondre que par ces mots : Les hannetons... les demoiselles... Ah ! sire, on enleve nos enfans. Le roi, qui ne fit attention qu'à ces dernières paroles, quitta brusquement Gillette, & ordonna à

Caboche de prendre dans son antichambre deux mousquetons (car il y en avoit toujours une demi-douzaine, en attendant qu'il eût des gardes). Puis, traversant son potager royal, il gagna la campagne dans le dessein de poursuivre & de tuer les ravisseurs.

Il y avoit environ une heure qu'il étoit parti, & la reine, dont les larmes étoient épuisées, ne donnoit plus que des soupirs à la perte de ses enfans, lorsqu'elle entendit quelque chose bourdonner autour d'elle, & vit tomber à ses pieds un papier plié en carré; elle le ramassa aussi-tôt, l'ouvrit précipitamment, & y lut ces mots :

« Calmez votre inquiétude, ma chère Gillette,
 » & souvenez-vous que de la confiance & de la
 » discrétion dépend votre bonheur : vous l'avez
 » commencé par votre exactitude à me donner des
 » gâteaux & des fromages, & ma reconnaissance
 » fera le reste; mais soyez toujours convaincue que
 » *tout vient à point qui peut attendre*, & qu'après
 » cela vous devez tout espérer de votre amie la tige
 » des Champis ».

Ce billet, joint à sa confiance au pouvoir des fées, acheva de calmer ses inquiétudes; &, arrêtant la parole à une petite linotte qu'elle apperçut sur le ciel de son lit : « Linotte, belle linotte, n'ai-

» dit-elle, je ferai tout ce qu'il vous plaira, mais
» donnez-moi, je vous prie, lorsque vous en fau-
» rez, des nouvelles de mon petit Cadichon ». A
ces mots, la linotte battit des ailes, chanta & s'envola;
& la reine persuadée que cela vouloit dire : J'y
consens, la remercia & lui fit une grande révérence.
Cependant le roi & son sénéchal, las d'avoir couru
inutilement, revinrent à la maison, & trouvèrent
la reine si tranquille, que le roi en fut presque scan-
dalisé; il lui fit plusieurs questions pour en favoir la
raison; auxquelles Gillette ne répondit jamais que,
tout vient à point qui peut attendre. Ce sang-froid
l'impacienta si fort qu'il se seroit emporté contre
elle, si son sénéchal ne lui eût remontré que Gillette
avoit raison, & que Pibrac & le conseiller Matthieu
l'avoient dit avant elle dans un de leurs quatrains
qu'il récita sur le champ. Le roi, pour qui Caboche
étoit un oracle, se tut, & écouta avec attention
un beau petit discours qu'il lui fit sur l'inconvénient
d'avoir des enfans, & sur les chagrins & la dépense
qu'ils causent à leurs père & mère. « Par mon
» sceptre, dit le roi, le beau-père a raison, & ces
» sept marmots-là m'auroient ruiné s'ils fussent plus
» long-tems restés chez moi : partant, grand merci
» à qui s'en est chargé; comme ils sont venus, ils
» s'en vont : il n'y a à tout cela que du tems de
» perdu; ainsi réjouissons-nous, c'est à recommen-
» cer ». La reine qui craignoit de trop parler, ne

répondit rien ; & le roi, n'ayant plus rien à dire , retourna dans son cabinet jouer un cent de piquet avec son sénéchal.

Pendant que tout ceci se passoit chez le roi Pétaud , la reine sa mère se lassant d'un veuvage qui duroit depuis long - tems , résolut de se remarier ; pour cet effet , elle jetta les yeux sur un jeune prince , voisin de son royaume & souverain des Iles Vertes : il étoit beau , bien fait , & son esprit avoit autant de graces que sa personne ; ses plaisirs étoient son unique occupation ; il n'étoit bruit que de ses galanteries , & l'on affuroit qu'aucune jolie femme de son royaume ne lui avoit résisté.

La réputation avantageuse & le portrait de ce prince tournèrent si bien la tête de la reine , qu'elle se flatta de s'en faire aimer , & de fixer son inconstance. Il n'y avoit qu'une difficulté , c'est qu'elle n'étoit ni jeune , ni aimable ; elle avoit la taille haute & maigre , les yeux petits , le nez long & pendanc , la bouche fort grande & passablement de barbe. Une pareille figure pouvoit être avantageuse à un homme pour en imposer : mais elle étoit peu propre à inspirer de l'amour. On ne sauroit tout-à-fait s'avancer sur ses défauts , lorsqu'ils sont marqués à un certain point : elle sentit , dans des momens de réflexion , qu'en l'état où elle étoit , il lui seroit impossible de plaire au jeune roi des Iles Vertes , & que , pour y réussir , il falloit avoir de la beauté ; ce qui lui

moins de la jeunesse ; mais comment y parvenir , & comment changer des cheveux gris & des traits hommasses en une figure aimable , en graces enfantines ou en mines agaçantes ? Il est vrai que Gangan , son amie , lui auroit été d'un grand secours dans cette occasion , si cette fée ne l'eût pas plusieurs fois pressée inutilement d'adopter sa niece , & de la désigner héritière de sa couronne ; ainsi , il y avoit tout à craindre d'exciter sa colère par une pareille proposition. La vieille reine sentit tout cela , hérita , combattit , & regarda tant & tant le portrait du beau prince des Iles Vertes , que l'amour l'emporta enfin sur les égards qu'elle devoit à la fée : elle lui fit part de ses sentimens , & la conjura , dans les termes les plus pressans , de lui prêter les secours de son art , & de ne lui pas refuser cette marque essentielle de son amitié ; elle alla même jusqu'à lui faire voir le portrait du jeune prince , & à exiger d'elle l'approbation de son dessein. Gangan ne put cacher sa surprise , mais elle dissimula son ressentiment ; elle prévint de quelle conséquence il étoit de se déclarer ouvertement contre ce mariage , puisque le roi des Iles Vertes , qui avoit presque ruiné ses états pour subvenir à ses dépenses , seroit capable de le conclure par intérêt , & de le soutenir à l'aide d'un puissant génie protecteur de son royaume : ainsi , seignant de donner les mains à cette affaire , elle promit à la reine de travailler au plutôt à son

rajeunissement ;

rajeunissement ; mais elle se promit en même tems de la tromper , & de la mettre hors d'état d'exécuter ses volontés.

Le jour que cette fée avoit marqué pour l'exécution de ses promesses, elle parut vêtue d'une longue robe de satin , couleur de chair & argent ; sa coëffure n'étoit composée que de fleurs artificielles & pompons de clinquant ; un petit nain amaranthe lui portoit la robe , & avoit sur le bras gauche une boîte noire de laque de la Chine. La reine la regarda avec les plus grandes marques de respect & de reconnoissance, & la supplia, après les premiers complimens, de ne pas différer si n bonheur. La fée y consentit, fit retirer tout le monde, & ordonna à son nain de fermer les portes & les fenêtres : puis ayant tiré de sa boîte un livre de vélin , garni de fermoirs d'argent , une baguette composée de trois métaux , & une fiole qui renfermoit une liqueur verdâtre & fort claire ; elle fit asséoir la reine sur un carreau au milieu de la chambre , & commanda au nain de se placer debout vis-à-vis de sa majesté ; ensuite ayant tracé autour d'eux trois cercles en spirale, elle lut dans son livre, les toucha trois fois de sa baguette, & jetta sur eux de la liqueur dont on vient de parler. Alors les traits du visage de la reine se mirent à diminuer peu-à-peu, & la taille du petit nain à croître à proportion ; de sorte qu'en moins de trois minutes ils changèrent de figure sans sentir

le moindre mal. Quoique la reine se fût armée de courage, elle ne put voir, sans quelque crainte, la croissance du nain; mais les flammes bleuâtres qui s'élevèrent tout-à-coup des trois cercles, augmentèrent tellement sa frayeur, qu'elle s'évanouit; alors la fée ayant fini son enchantement, ouvrit une fenêtre & disparut avec son page, qui, tout grand qu'il étoit devenu, reprit la robe de sa maîtresse, & sa boîte de lacque de la Chine.

La première chose que fit la reine, après avoir repris ses sens, fut de se présenter devant son miroir; elle y vit, avec un plaisir extrême, que ses traits étoient charmans; mais elle ne remarqua pas que ces mêmes traits étoient ceux d'une jolie petite fille de huit à neuf ans; que sa coëffure avoit pris la forme d'un toquet, garni de longues boucles de cheveux blonds, & que son habit étoit changé en corps de robe avec les manches pendantes, & le tablier de dentelles: tout cela joint à sa grande taille, dont le charme n'avoit rien diminué, produisoit quelque chose de fort bizarre: cependant elle n'en fut point frappée; car, de toutes les idées qu'elle avoit avant son changement, il ne lui étoit resté que celles qui avoient rapport au roi des Iles Vertes, & à l'amour qu'elle ressentoit pour lui. Elle fut donc aussi contente d'elle, que ses courtisans en furent étonnés; on ne savoit même ce que l'on devoit faire, & quel parti en avoit à prendre, lorsque le premier ministre,

dont tous les grands dépendoient, tira d'embarras, & décida que, bien loin de contrarier la reine, il falloit, au contraire, flatter ses goûts & ses vanités, & commença par ordonner à sa femme & à ses filles de se conformer à ses volontés. Pis, pour plaire au ministre, on suivit leur exemple, & en peu de tems toute la cour s'habilla comme la reine, & l'imita en tout. On ne parloit plus, même les hommes, que d'une façon enfantine; on ne jouoit qu'à la madame, à rendez-moi ma fille, aux osselets, à la bataille. Les cuisiniers n'étoient employés qu'à faire des darioles, des tartelettes & des petits-choux. On ne s'occupoit qu'à habiller & à déshabiller des poupées, & dans tous les jeux & les collations, il n'étoit question que du roi des Iles Vertes; la reine en parloit cent fois le jour, & l'appelloit toujours mon petit mari. Elle le demandoit sans cesse, & se paya, pendant quelque tems, des raisons dont on se servit pour la flatter; mais enfin la gaieté fit place à l'humeur; elle éprouva tous les caprices d'un enfant qui n'a pas ce qu'il veut, & dont on n'ose rompre les volontés. Après s'être amulé quelque tems d'un événement si singulier, (car l'oisiveté de la cour fut qu'on s'y amusa de tout) on se lassâ de la contrainte & des complaisances qu'il falloit avoir; on s'éloigna insensiblement, et étoit sur le point d'être tout-à-fait abandonné;

lorsqu'on apprit que le roi des Iles Vertes, qui parcouroit les royaumes voisins, devoit arriver incessamment dans celui-ci. A cette nouvelle, on reprit courage. La reine redevint si gaie & si enjouée, qu'elle ne fit que chanter & danser, en attendant ce prince. Ce moment fortuné arriva; elle courut au-devant de lui; &, quoiqu'on lui eût représenté que le cérémonial ne le permettoit pas, elle voulut absolument aller le recevoir au bas de son escalier; mais, en le descendant avec précipitation, elle s'embarraffa les pieds dans sa robe qu'elle avoit fait détrousser, & tomba assez rudement; quoique ses mains eussent garanti sa tête, & qu'elle n'eût que le nez légèrement écorché, sa frayeur fut si grande, qu'elle poussa les hauts cris; on la porta dans sa chambre, on lui bafina le visage avec de l'eau de la reine d'Hongrie, & on parvint à l'appaiser, en lui disant que son petit mari demandoit à la voir. Le prince parut en effet: mais la vue d'un objet si ridicule lui fit faire de si violens éclats de rire, qu'il fut obligé de sortir de la chambre & même du palais. La reine, qui le vit partir, se mit à crier de toutes ses forces qu'elle vouloit son petit mari; on courut après lui, on le pressa de revenir; tout cela fut inutile, il n'y voulut jamais entendre, & s'éloigna pour jamais d'une cour où tout le monde lui parut être si fenné. La reine, qui apprit son départ, en fut si inconsolable; on eut à la-vain de la

elle ; & son méchante humeur n'en devint que plus insupportable : & le soir parut trop dur à ceux qui étoient les plus attachés : les autres, les plus raisonnables d'un côté & de l'autre, firent d'avis de se séparer de la couronne ; & ce parti alloit l'emporter sur le Gangan, qui n'avoit voulu que la dissolution du mariage, la défenchante, & lui rendit sa première forme. À la vue de sa figure naturelle, elle pensa se poignarder de désespoir ; elle s'étoit trouvée charmante sous celle qu'elle venoit de quitter, & elle ne voyoit à la place qu'un visage de plus de soixante ans, & une laideur qu'elle avoit détestée. Elle ne croyoit pas avoir été ridicule dans l'état d'où elle sortoit, & elle n'avoit rien perdu de son amour ; ainsi la perte de sa jeunesse, & celle du prince des Iles Vertes, la jetèrent dans une langueur qui fit craindre pour sa vie, & lui inspirèrent en même tems une haine implacable contre la fée Gangan. A l'égard de ses sœurs, ils en eurent pitié, & regardèrent cet événement comme une juste punition du sacrifice qu'elle avoit fait de la tendresse maternelle & de la reconnaissance, à son ambition & à ses desirs insatiables. C'étoit à-peu-près dans ce tems-là que la fée des Champs avoit enlevé les enfans de Pétaud & de Gillette : cette généreuse fée étoit la protectrice de ceux qui se trouvoient obligés de passer leur vie à la campagne ; elle s'employoit à prévenir ou à diminuer les disgrâces qui

pouvoient leur y arriver , & étoit d'autant plus en état de les protéger , qu'elle possédoit l'amitié & la faveur de la reine des fées.

L'île Bambine , dont cette souveraine lui avoit donné le gouvernement , étoit le lieu où elle avoit transporté les quatre garçons & les trois filles du roi Pétaud & de la reine Gillette. Cette île n'étoit habitée que par des enfans sous la protection des fées , par des nées , & par ceux que l'on destinoit à les servir : il y régnoit un printemps continuë ; les arbres & les prairies y étoient toujours couverts de fruits & de fleurs , & la terre y produisoit d'elle-même , & sans aucune culture , tout ce qui pouvoit flatter le goût & les yeux : les promenades y étoient charmantes , les jardins variés & remplis de jolis petits carosses de toutes les façons , traînés par des barbets à longues oreilles. Ce qu'il y avoit de plus aimable , c'est que les murs des chambres des enfans étoient de sucre candi ; les planchers d'écorce de citron confit , & les meubles d'excellent pain d'épice de Reims. Quand on étoit bien sage , on avoit beau en manger , il n'y paroissoit jamais : on trouvoit outre cela , dans les rues & dans les promenades , routes sortes de jolies petites poupées magnifiquement habillées , & qui marchotent & dansoient toutes seules. Les petites filles qui n'étoient ni fières , ni gourmandes , ni désobéissantes , n'avoient qu'à souhaiter , & sur le champ les bonbons & les fruits se

détachotent d'eux-mêmes & venoient les trouver ; les poupées se jettoient dans leurs bras, & se laissoient habiller & déshabiller, caresser & fouetter avec une discrétion & une obéissance sans pareille ; mais lorsqu'au contraire elles avoient commis quelque faute, la poupée s'enfuyoit en faisant une grimace à celle qui l'appelloit ; les bonbons se changeoient en chicotin, & la petite parure devenoit vilaine & maussade. A l'égard des petits garçons, lorsqu'ils n'étoient ni obstinés, ni menteurs, ni paresseux, ils avoient des polichinels, des cerfs-volans, des raquettes, & de tous les jouets qu'on peut imaginer ; mais quand les mies étoient mécontentes, les polichinels se moquoient d'eux, leur pettoient au nez, & leur disoient tout ce qu'ils avoient fait de mal ; les cerfs-volans manquoient de vent, les raquettes se trouvoient percées ; enfin, rien ne leur réussissoit, & plus on s'obstinoit, & pis c'étoit. Il y avoit de ces espèces de punitions & de récompenses pour tous les âges ; comme, par exemple, de se trouver monté sur un âne, lorsqu'on se croyoit sur un petit cheval bien harnaché, ou de s'entendre dire : « Ah ! qu'elle » est laide ! qu'elle est mal-propre ! que fait-on de » cela ici » ? tandis que les autres petites demoiselles étoient bien parées & bien fêtées : enfin, on ne négligeoit rien pour corriger en eux les défauts du cœur & de l'esprit ; &, pour les instruire en les amusant, on leur faisoit lire les annales de la

féerie, qui contiennent les histoires les plus remarquables de cet empire, telles que sont celles de Javotte, Nabotine, Landore, Jeannette & plusieurs autres; car, la fée des Champs en faisoit grand cas, & elle les rassembloit avec grand soin de tous les royaumes du monde.

Pendant que les enfans de Pétaud & de Gillette demeurèrent dans l'île Bambine, on mit en usage tous les moyens imaginables pour vaincre l'opiniâtreté des trois garçons & la fierté des trois filles; mais ces défauts, bien loin de diminuer, ne faisoient qu'augmenter avec l'âge. Depuis quatre ans l'intérêt particulier que la fée gouvernante prenoit à ces enfans, joint aux soins, à l'attention & à la patience des mères, n'avoient presque rien changé à leur caractère; &, ne sentant que trop que leur naturel l'emporteroit sur leur éducation, elle n'espéra plus de les changer par les voies simples, & fut obligée d'avoir recours à des remèdes violens, tels que la métamorphose : cette extrémité étoit dure, à la vérité, mais elle étoit inmanquable pour perfectionner les caractères. Les enfans, malgré leurs changemens, conservoient les idées & le sentiment de ce qu'ils étoient & de ce qu'ils avoient été, & subissoient les loix de leur état. Dès que la fée, qui avoit le don de pénétrer les pensées, les croyoit corrigés, elle leur rendoit leur première forme avec son amitié, & leur procuroit souvent un établissement

avantageux. Elle changea donc , mais avec peine , les trois fils de Pétaud en polichinacs , & les trois filles en dames-gigognes , & les condamna à être ainsi marionnettes pendant l'espace de trois ans. Comme elle étoit aussi contente du prince Cadichon , qu'elle avoit été peu satisfaite de ses frères & sœurs , elle ne voulut pas qu'il fût le témoin de leur disgrâce , & résolut de l'éloigner. Il ne s'agissoit que de trouver un asyle qui le garantît de la méchanceté de Gangan ; mais , pour ne rien prendre sur son compte , elle jugea à propos d'aller consulter la reine des fées , son amie , & de prendre son avis sur ce qu'elle avoit à faire. Dans ce dessein , elle mit son vertugadin de velours vert , son mantelet de satin-sonquille & son petit chaperon bleu : puis , ayant fait atteler à sa chaise de poste d'osier doré , six harnetons blancs , harnachés de nonpareilles , couleur de rose , elle partit en diligence , & arriva en peu de tems dans l'île Fortunée , où la reine des fées faisoit sa résidence ordinaire.

Ayant mis pied à terre au haut d'une magnifique avenue d'orangeans & de citronniers , elle entra dans la cour du château , où elle trouva en haut vingt-quatre gînes noires , hautes de six pieds , ayant de longues robes retroussées , & portant sur l'épaule gauche une massue d'acier poli : elles avoient derrière elles vingt-quatre autriches noires , mouchetées de rouge & de bleu , qu'elles tenoient en laisse , & elles

gardoient un profond silence. Ces gines noires étoient de méchantes fées, condamnées à remplir ces postes pendant plusieurs siècles, selon la qualité de leurs crimes. Dès qu'elles apperçurent la fée, elles la saluèrent en laissant tomber leurs massues sur le pavé; comme il étoit pareillement d'acier, il rendit un son éclatant & fit feu. Cet honneur étoit dû à toutes celles qui, ainsi que la fée, avoit un gouvernement. Après avoir monté l'escalier composé de porphyre, de jaspe, d'agate & de lapis, elle aperçut dans la première chambre douze jeunes filles simplement vêtues, mais sans chaperon; elles avoient seulement le clavier à la ceinture, & la demi-baguette dont elles la saluèrent, comme avoient fait les gines: elle leur rendit le salut; car cet emploi est ordinairement destiné à celles qui devoient être bientôt initiées à l'art de féerie. Elle traversa une longue suite d'appartemens magnifiquement meublés, & arriva dans l'antichambre de la reine, qu'elle trouva remplie de fées, qui s'y étoient rendues de toutes les parties du monde, les unes pour leurs affaires, & les autres pour faire leur cour.

Il n'y avoit presque plus personne dans le cabinet de la reine, lorsqu'elle en vit sortir la vieille Gangan. Sans le respect que les fées ont pour leur souveraine, elle n'auroit pu s'empêcher d'éclater de rire à la vue d'une figure aussi grotesque que celle de Gangan. Sur un corps de robe de fatin verd,

chamarré de dentelles bleues & or, elle portoit un large vertugadin de même étoffe, brodé de chenilles & de pompons couleur de rose ; d'un demi-ceint, enrichi d'émeraudes. Pendoient à un clavier d'argent un petit miroir en boîte à mouches, une grosse montre & un étui de pièces : ses oreilles étoient chargées de deux grosses pendeloques de perles & de rubis, & elle avoit sur la tête un chaperon de velours petit jaune, avec une aigrette d'améthistes & de topazes ; un gros bouquet de jasmins ornoit le devant de son corps, & dix ou douze mouches dispersées sur un vieux rouge, couvroient une peau ridée & couleur de rose sèche.

Si la fée des Champs fut étonnée de l'équipage ridicule de Gangan, celle-ci ne le fut pas moins de rencontrer sa rivale au moment qu'elle s'y attendoit le moins. Elle n'ignoroit pas la protection que cette fée avoit accordée aux enfans de Pérucl & de Gillette. Mais comme le lieu lui défendoit de laisser éclater son ressentiment, elle le dissimula ; & affectant un air de poltronne mépris de hauteur : « Com-
» ment, madame, lui dit-elle, vous êtes-vous
» résolue à quitter le calme de la campagne, pour
» venir vous commode dans le tumulte de la cour ?
» Il faut que vous ayez eu peut-être des raisons
» bien fortes. Celles qui m'y amènent, me trompent
» la fée des Champs, ne ressemblent point du tout
» aux vôtres ; l'intérêt, ni l'ambition n'ont jamais

» été les motifs de ma protection , & je fais ne
 » l'accorder qu'à ceux qui en font dignes & recon-
 » noiffans. Je le crois, répondit Gangan; les dâ-
 » dons & les oïes font bonnes personnes. Ceci est
 » vrai, reprit vivement la fée, & beaucoup plus
 » que les Gangans, car ils ne font point inj. fies;
 » qu'en dites-vous ?

La dispute n'en seroit pas demeurée-là, si l'on n'eût eue la fée des Champs ou e la reine étoit felle, & qu'elle vouloit lui parler; mais les deux fées se faldèrent, & se feparèrent ces femmes qui se haïffent parfaitement.

La reine qui s'apperçut de l'émotion que cette dispute venoit de causer à son amie, feignit de l'ignorer, & voulut en être informé; & la fée des Champs, charmée de satisfaire la curiosité de sa maîtresse, n'hésita pas à lui faire le recit des injustes motifs que Gangan avoit eus de persécuter le roi Pétaad & la reine Gillette, & de ce que la pitié lui avoit fait entreprendre pour traverser les desseins de cette perfide fée. « Votre procédé est loisible, lui
 » dit la reine, & j'aime à voir en vous cette géné-
 » reuse ardeur à protéger les malheureux : mais je
 » crains cependant que Gangan ne se venge encore
 » des bontés que vous avez pour la bonne Gillette,
 » & pour ses enfans ; elle est méchante, & l'en
 » reçoit souvent des plaintes; mais soyez sûr que,
 » si elle abusé davantage contre vous de son pou-

« voir, je l'en punirai d'une façon terrible &
 « sévère; je ne puis vous en dire davantage;
 » voici l'heure et le conseil; à mon retour nous con-
 » férons ensemble sur les moyens de prévenir les
 » mauvais desseins de votre ennemie ».

Tels que la fée des Champs fut seule, elle ne put résister à l'envie de consulter les livres de sa souveraine. Tous les mystères de la féele y sont dévoilés, & l'on y découvre, jour par jour, tout ce qui se passe dans l'univers; mais l'interprétation qu'à la reine de suspendre ou d'empêcher ces évènements; elle a sur les fées la même puissance que celles-ci ont sur les hommes. La protectrice de Cadichon eut à-peine ouvert ces livres, qu'elle y lut distinctement que, par le pouvoir de grande féele, la pauvre Ganem enlevoit, dans le même instant, le jeune prince, & qu'elle le transportoit dans l'île inaccessible où elle retenoit sa niece depuis le moment de sa naissance. A cette vue, elle trembla d'abord pour la vie de son protégé, & consulta pour son salut le pour se des amens, car elle savoit que cette nécessaire étoit le plus capable de les corrompre que de les rompre. Le trouble que cet incident jetta dans son ame, fit place aux réflexions, & elle pensoit aux moyens d'empêcher les suites de cette entreprise, lorsque la reine sortit du conseil & vint la rejoindre: à la vue de laquelle elle remarqua sur le visage de son amie, elle jugea de ce qui lui étoit arrivé.

pendant son absence ; & lui adreſſant la parole :
 « Vous avez voulu, lui dit-elle, ſatisfaire votre cu-
 » rioſité , & vous avez appris des choſes que je
 » voulois dérober à votre connoiſſance. Je n'ai pu
 » refuſer, il eſt vrai, à Gangan le pouvoir de gran-
 » de féerie, puisſque ſuivant nos loix il eſt dû à ſon
 » ancienneté ; mais la connoiſſance que j'ai de ſon
 » caractère m'a fait limiter ce pouvoir à un certain
 » eſpace de tems ; aſſurez - vous , généreuſe fée ,
 » qu'après cela votre ennemie fera ſévèrement pu-
 » nie , ſi elle abuſe de ce même pouvoir qu'elle
 » tient de nos loix & de ma bonté ; cependant ,
 » pour vous donner dès aujourd'hui une preuve de
 » mon amitié, & mettre à couvert des attentats de
 » Gangan les autres enfans de Gillette, auxquels vous
 » vous intéreſſez, prenez cette fiole, frottez-les de la
 » liqueur qu'elle renferme : c'eſt de l'eau d'inviſibilité ;
 » elle dérobe les objets aux yeux des fées ſeulement ;
 » & ſon charme eſt tel, que Gangan, avec toute ſa
 » poiſſance, ne ſauroit le vaincre : allez , ma chère
 » amie, ſouvenez-vous que votre reine aime la géné-
 » roſité, qu'elle proteſte la vertu, & comptez tou-
 » jours ſur ſa protection & ſur ſa tendreſſe ». A ces
 mots la fée prit reſpectueuſement la main de la reine,
 la baiſa & partit.

Elle ne fut pas plutôt dans ſon île qu'elle mit en uſage l'eau d'inviſibilité ; elle en frota les trois poli-
 chinels & les trois dames-gigognes, & réſerva ſeule-

ment l'extrémité de leurs nez qu'elle laissa visible, afin de les pouvoir reconnoître; puis, ayant donné ses ordres, & consulté les livres, elle partit pour se rendre chez le roi Pétaud, où elle avoit la que sa présence étoit nécessaire.

En effet, lorsqu'elle y arriva, le petit royaume de ce prince étoit en combustion, & voici quel en étoit le sujet. Il y avoit déjà long-tems que la maison où sa majesté avoit logé jusqu'alors, & que son beau-père le sénéchal avoit habitée avant lui, tomboit de tous côtés, malgré les réparations qu'on y avoit faites. Il avoit résolu, dans un conseil particulier avec son maître maçon, qu'il avoit fait son premier architecte, d'en rebâtir une nouvelle. Cet officier de la couronne, n'ayant depuis long-tems rien fait de neuf pour leurs majestés, avoit abattu tout le vieux bâtiment, dans le dessein d'en commencer un nouveau, qui, selon lui, devoit être bien plus magnifique que l'autre : mais les épargnes du roi, depuis l'enlèvement de ses enfans, & ses revenus annuels ne suffisant pas pour l'exécution de ce nouvel édifice, il prit le parti, par le conseil de son receveur & du procureur-fiscal, d'imposer une taxe pour son sir à la dépense de son bâtiment. Ses sujets qui n'avoient point encore payé d'impôts, murmurèrent contre cela, & jurèrent de ne point obéir; ils menèrent même de s'en plaindre à la reine-mère, & de la faire pour arbitre de leurs plaintes. A leur mé-

contentement se joignirent les remontrances de Caboche ; il prétendoit qu'il étoit ridicule de faire payer aux autres une chose qui ne pouvoit leur être ni utile , ni profitable ; que sa majesté n'étoit au fond qu'un homme comme un autre ; qu'ayant ses biens & revenus , il ne devoit pas prendre ceux d'autrui pour dépenser davantage ; que , par - conséquent , lorsqu'on n'avoit le moyen que d'avoir une maison , il ne falloit pas avoir un château ; & quiconque n'avoit qu'un écu , ne devoit dépenser qu'un écu. Toutes ces raisons paroissoient fort bonnes au roi ; mais dans le même instant le procureur-fiscal & le receveur lui crièrent qu'il étoit le maître , que ce n'étoit pas la peine d'avoir des sujets , si on ne leur faisoit pas acheter le soin qu'on se donnoit de les gouverner ; qu'ils étoient faits pour payer , & les rois pour dépenser ; & qu'il n'y avoit qu'une tête de sénéchal capable de penser autrement , & de conseiller de même. Le roi trouvoit que ceux-ci raisoïnoient fort juste , & conclusoit à lever l'impôt ; cependant chacun prenoit parti , & donnoit sa décision. « On les fera bien » payer , disoient les uns ; on ne paiera pas , disoient les autres ; cene sera pas ainsi , disoit Caboche , car je » l'ai mis dans ma tête ; cela fera , disoit le procureur-fiscal , ou j'y perdrai mon latin ». Enfin , c'étoit un si grand tintamarre qu'on ne s'entendoit pas. Le roi , qui ne savoit plus auquel entendre , ne savoit quel parti prendre : quand il étoit avec la reine , il lui

disoit

disoit quelquefois : « Oh ! par mon sceptre, si cela
 » continue, je planterai tout là, & alors sera roi
 » qui voudra ; car j'irai si loin, si loin, que je
 » n'entendrai parler ni de royaume, ni de peuple,
 » ni de maisons. Ne vous impatientez pas, sire,
 » lui répondoit tranquillement la reine, j'ai déjà eu
 » l'honneur de dire à votre majesté que *tout vient*
 » *à point qui peut attendre*. Eh ! que diable voulez-
 » vous que j'attende, répliquoit le roi ? encore si
 » ceux qui ont emporté nos enfans nous avoient
 » laissé une maison à la place, nous n'en feroions
 » pas où nous en sommes ; mais sans doute la Gan-
 » gan y a mis bon ordre ; & , si cela continue,
 » nous n'aurons pas plus de maisons que nous n'a-
 » vons d'enfans » : & puis c'étoit de rabâcher
 contre les fées, tant & tant, que la bonne Gillette
 en étoit impatientée.

La fée qui avoit été témoin pendant quelque tems
 de ce qui se passoit, & qui souffroit des inquiétudes
 de la reine, se montra enfin à elle sous la forme
 d'une lirotte, dont elle s'étoit déjà servie une fois,
 & la tranquillisa, en l'assurant que bientôt elle lui
 donneroit des preuves convaincantes de son amitié
 & de sa protection. Gillette, transportée de joie,
 la baisa mille fois, après lui en avoir demandé la
 permission ; la pria de rester, & lui promit, pour
 l'y engager, de lui faire tous les jours, tant qu'elle
 demeureroit avec elle, un petit gâteau, composé de

farine de millet , de chenevis & de lait : la fée y consentit , & ses promesses ne tardèrent pas à s'accomplir. Le quinzième jour de son arrivée , le roi qui se levoit ordinairement de grand matin , fut étrangement surpris de se voir dans une maison toute neuve , fort commode & très-solidement bâtie : jé dis une maison , car ce n'étoit que cela , & point du-tout un palais ; il n'y avoit ni architecture , ni peinture , ni sculpture , ni dorure. On trouvoit au rez-de-chauffée une cuisine , une dépense ou office , une salle à manger , & une salle d'audience : au premier étage , une anti-chambre , une chambre , un cabinet , une garde-robe pour la reine , & un grand cabinet en aîle pour le roi , dans lequel la bibliothèque dont on a parlé se trouva toute placée. Au-dessus étoient de fort beaux greniers bien lambriffés , d'où l'on découvroit la plus belle vue du monde. On n'avoit pas oublié une laiterie avec tous ses ustensiles ; mais ce qu'il y avoit de plus admirable , c'est que toute la maison étoit bien meublée , & garnie de tout ce qui étoit nécessaire : les meubles étoient parfaitement semblables , pour les étoffes & pour la forme , à ceux de leurs majestés , & ils auroient pu s'y méprendre , si ceux-ci n'avoient été neufs. On s' imagine bien quel fut l'étonnement de Pétaud , de se trouver dans une maison qu'il ne connoissoit point ; mais ce fut bien autre chose , lorsqu'ayant ouvert une des fenêtres de sa chambre , il

apperçut au lieu de son petit potager royal un grand gazon en boulingrin , au bout duquel étoit un assez bel étang, terminé par un bois de haute futaie ; qu'il y avoit à droite du boulingrin un potager rempli de tous les différens légumes , & qu'à gauche étoit un verger planté de toutes fortes d'arbres fruitiers. Il considéra tout cela pendant quelque tems : mais, sa surprise faisant place à sa joie, il courut au lit de la reine qui dormoit encore , & la réveilla en lui criant : « Ma femme , ma femme , levez - vous , » venez voir une maison toute neuve, des jardins » magnifiques. Savez - vous ce que c'est que tout » cela? pour moi je n'y comprends rien. » La reine eut à-peine le tems de prendre son jupon, son pet-en-l'air & ses mules ; elle fut à la fenêtre avec le roi, qui sur-le-champ la conduisit dans tout l'appartement, & de là au rez - de - chauffée , où ils trouvèrent la cuisine & l'office garnis de tout ce dont on pouvoit avoir besoin. Toutes ces merveilles ne laissèrent pas que d'effrayer le bon Pétaud ; mais la reine qui se doutoit d'où tout cela venoit , n'avoit pas la même crainte, & n'o'oit en rien dire. Ils étoient tous deux dans cette situation , lorsque le sénéchal , qui depuis une heure cherchoit la maison du roi, entra dans celle-ci, plus par le devoir de sa charge que par l'espérance d'y rencontrer leurs majestés : il ne savoit que penser d'une maison élevée en une nuit : & quoiqu'il fût moins peureux que son oncle, il

ne commença cependant à se rassurer que lorsqu'il se vit en campagne. Le roi, de son côté, fut aussi fort aise de le voir arriver ; & tenant toujours le bras de la reine, ils parcoururent une seconde fois toute la maison du haut en bas, & tous les jardins.

Chacun raisonna beaucoup sur la singularité de cette aventure : les uns trouvoient que leurs majestés étoient bien hardies de demeurer dans une maison bâtie par les fées, au risque d'y être lutinées ; les autres, au contraire, prétendoient qu'ils faisoient fort bien, & qu'il seroit à souhaiter que toutes les vieilles maisons du royaume fussent rebâties de même. Comme on se fait aisément au bien-être & aux nouveautés, après en avoir beaucoup parlé, on n'en parla plus ; & le roi fut en peu de tems aussi accoutumé à sa nouvelle maison, que s'il l'eût habitée toute sa vie : par ce moyen il ne fut plus question d'impôt ; la tranquillité revint dans l'état, & l'union entre les grands officiers de la couronne. Il n'y eut que le pauvre architecte qui pensa se pendre, mais qui se contenta de donner au diable les génies & les fées, & de les appeller cent fois magiciens & forciers.

Pendant que la fée des Champs produisoit toutes ces merveilles, elle remarqua dans Gillette, tant de respect pour les fées & de reconnoissance pour elle, que se sentant attachée de plus en plus aux intérêts

de cette reine, elle ne put lui refuser de faire à sa cour un séjour plus long qu'elle n'avoit projeté : elle la rassura sur le sort de ses enfans, & lui apprit leur châ-timent & les raisons qu'elle avoit eues de se porter à cette extrémité ; mais comme la vraie & tendre amitié d'un frère mystère des choses les plus intéressantes, lorsqu'elles peuvent être affligeantes pour la personne aimée, elle lui cacha avec soin l'enlèvement de son cœur Cadichon, & les alarmes qu'elle en ressentoit elle-même ; puis lui ayant recommandé la confiance, la patience & la discrétion, si elle vouloit parvenir au bonheur, elle la quitta avec regret, pour retourner dans son gouvernement de l'île Barbine.

Dès qu'elle y fut arrivée, on l'informa avec empressement d'un événement inouï depuis l'établissement de l'île. La mie doyenne, qui pendant l'absence de la fée, faisoit les fonctions de gouvernante, lui apprit que quelques enfans mutins, opiniâtres, & auxquels on avoit pardonné plusieurs fois, soutenus des poupées leurs amies, s'étoient révoltés, dans le dessein de ne plus obéir à leurs mères ; que l'esprit de révolte avoit tellement gagné en peu de tems, qu'on avoit eu bien de la peine à en arrêter le cours ; que, pour cet effet, se servant de son autorité, elle avoit commencé par faire emprisonner les parents dans leurs boîtes, & qu'à l'égard des enfans, elle avoit condamné les uns à n'avoir pendant quatre jours que du pain sec à goûter, les autres à être en

coëffure de nuit pendant un mois , ou bien à être enfermés entre quatre chaifes l'espace de deux heures par jour , jusqu'à ce qu'ils eussent demandé pardon publiquement. La fée gouvernante approuva la conduite de la mie doyenne , & la loua beaucoup de son zele : mais , comme il falloit un exemple , sans s'écarter de la loi générale , elle condamna les plus mutins des rebelles à être cent ans marionnettes , & les obligea de servir , dans les différens royaumes de l'univers , de gagne-pain aux briochés , & de spectacle au peuple. Elle se laissa d'autant plus aller à cette rigueur , qu'elle apprit que ses six protégés avoient eu peu de part à la rébellion : charmée du changement qui commençoit à se faire en eux , elle les fit venir devant elle , & s'adressant à leurs bouts de nez , (car elle n'en pouvoit voir davantage) elle leur fit une réprimande plus douce que sévère , & les renvoya en leur promettant son amitié , & des récompenses , si dans la fuite elle avoit lieu d'être satisfaite.

Quoique cet événement & son devoir ne lui permissent pas de s'absenter d'un lieu où sa personne sembloit si nécessaire , elle ne put cependant résister long - tems à l'intérêt qu'elle ressentoit pour Cadichon , & à l'impatience qu'elle avoit d'en apprendre des nouvelles ; ainsi , dès qu'elle se crut moins utile à son petit peuple , elle partit promptement dans le dessein de satisfaire sa curiosité & sa tendresse pour le jeune prince.

Pour n'être point apperçue des génies & des fées qui parcourent continuellement la moyenne région de l'air, elle prit sa petite chaise de poste qu'elle ferma exactement de tous les côtés, se munit des ustensiles de la féerie, & n'oub'ia pas sur-tout de l'eau d'invisibilité; puis ayant ordonné à ses six lézards volans d'aller grand train, elle arriva en quelques minutes assez près de l'île inaccessible. Là elle mit pied à terre, fit disparaître sa voiture, & s'étant frottée de l'eau dont on vient de parler, elle franchit, sans être vue, les obstacles qui auroient pu sans cela s'opposer à son passage.

Gangan, pour interdire aux génies & aux fées l'entrée de son île, l'avoit environnée d'une triple enceinte, formée par un torrent rapide qui rouloit avec ses eaux des rochers & des troncs d'arbres. Les bords de cette île étoient défendus par vingt-quatre dragons d'une énorme grandeur; & les flammes qu'ils vomissoient à la vue des fées ou des génies, s'élevoient jusqu'aux nues, & formoient, en se réunissant, un mur de feu impénétrable.

Il y avoit à-peine une heure que la fée des Champs cherchoit à s'instruire, sans être vue, du sort de Cadichon, lorsque le hasard lui en fournit l'occasion la plus favorable; elle vit venir Gangan accompagné d'une diva, (car elle n'étoit servie que par des génies mal-faisans;) son visage lui parut enflammé de colère, & elle parloit avec beaucoup d'aigreur.

la fée des Champs, profitant de son invisibilité, résolut d'écouter, & entendit Gangan tenir à-peu-près ce discours à sa compagne. « Oui, ma chère Bar-
 » barec, tu me vois au désespoir ; je perds pour
 » jamais le plus grand royaume de l'univers : l'in-
 » grate mère de Pétaud est morte sans avoir jamais
 » voulu se raccommo-der avec moi ; ce n'est pas
 » tout, elle a encore engagé ses sujets par ferment
 » à ne jamais recevoir de ma main aucun succes-
 » seur, & à rendre même sa couronne à son fils,
 » ou à l'un de ses petits-fils. J'ai tâché de regagner
 » les peuples par mes bienfaits, mais j'ai trouvé
 » contre moi une haine invétérée ; ils ont refusé
 » mes dons, ils les ont regardés comme autant de
 » perfidies & de trahisons, & par une délibération
 » unanime & authentique de suivre les intentions
 » de la reine, ils sont parvenus à m'enlever un
 » trône où j'avois compté de faire monter ma
 » nièce ; mais ces sujets ingrats ne tarderont pas à
 » éprouver ma juste colère ; & pour commencer
 » par ceux qui sont les principales causes de ma
 » disgrâce, prends dans mes écuries un de mes
 » plus forts griffons, vole dans l'île Bambine,
 » fais-toi des frères & sœurs de Cadichon, &
 » amène-les dans cette île ; je me charge d'enlever
 » Pétaud & Gillette, & lorsque je les aurai tous
 » rassemblés, je changerai ceux-ci en lapins, &
 » leurs enfans en bassets. Si un reste de pitié que je

» cessens encore pour Cadichon , vient à m'aban-
 » donner , je ne réponds pas qu'il n'éprouve a. lli
 » les effets de ma vengeance ; allons cependant tout
 » préparer pour l'exécution de mes desseins , &
 » pensons , ma chère Barbarée , qu'ayant quitté les
 » loix des péniens pour suivre celles des dives , nous
 » sommes devenues les ennemies des fées , des
 » hommes , & que nous ne devons rien négliger
 » pour les occabler du poids de notre haine ». La
 fée des Champs ne put entendre ce discours sans
 frémir ; elle demeura quelque tems immobile ; puis
 rappelant sa raison , & sentant de quelle conséquence
 il étoit de ne pas refuser plus long-tem dans ce jour
 terrible , elle prit le parti d'en sortir , & d'aller au
 plutôt implorer la puissance de la reine des fées ;
 elle repassa de l'autre côté de l'île ; mais elle étoit
 à peine descendue à terre , que le ciel se débâta ,
 la terre trembla , & des nuages noirs et affreux ,
 en s'élevans aux nues & aux cieux , se firent
 annoncer la descente en prochain de l'orage ; quel-
 ques momens après le soleil revint à sa place ;
 mais le jour s'obscurcit de plus en plus , & passa
 à un nouveau spectacle aussi terrible que le précé-
 dent. Les vingt-quatre dragons qui de tous côtés
 approches de l'île , poussant des nuages d'écume ,
 se lancèrent l'un contre l'autre des tourmens flammes ,
 & formèrent un combat de feu qui fut par
 les consumer eux-mêmes : le jour revint , & il ne

parut à la place du torrent & de l'île qu'un rocher sec & aride; de son sommet s'envola à l'instant une autruche noire, elle portoit sur son dos le prince Cadichon & la petite princesse, niece de Gangan. Tous ces prodiges n'avoient pas autant étonné la fée des Champs qu'elle fut touchée de la situation de ces aimables enfans; & sa tendresse lui ayant conseillé de les fuivre, elle fit sur le chemin reprocher sa voiture, & partit avec tant de diligence, qu'elle eut en peu de tems rejoint l'autruche noire. Son premier dessein fut de lui enlever le prince & la princesse : mais s'étant apperçue qu'elle prenoit la route de l'île Fortunée, elle se contenta de le suivre & de l'observer de près.

En effet, au bout de quelques minutes, l'autruche s'abattit dans l'île, & tourna ses pas vers la reine des fées. Cette souveraine, assise à l'entrée de son palais sur un trône d'or enrichi de pierreries, étoit entourée de ses douze fées, des vingt-quatre gines noires dont on a parlé, & d'une cour nombreuse; dans le moment que l'autruche s'approcha du trône, la fée des Champs se saisit du prince & de la princesse, les porta aux pieds de la reine; & alors l'autruche reprit sa première forme avec son caractère; la confusion, le dépit & le désespoir se peignirent tour-à-tour sur son visage, & elle étoit dans la plus cruelle attente de ce qui alloit lui arriver, lorsque la reine lui adressa la parole en ces termes : « La

» malignité de votre esprit & la perversité de votre
» cœur ne vous ont pas permis de faire un bon
» usage de votre pouvoir; bien loin de réparer vos
» injustices par la puissance de grande féerie que
» les loix & ma bonté vous ont accordée, vous
» en avez au contraire abusé, & cet abus réclame
» enfin ma justice; recevez donc aujourd'hui le châ-
» timent de vos forfaits, en perdant pour deux cens
» ans toute puissance de féerie, & en reprenant la
» forme d'autruche, sous laquelle vous ferez pen-
» dant ce tems-là destinée au service de ces
» gînes ». A ces mots, la reine la toucha de son
sceptre; & toutes les fées ayant levé sur elle leurs
baguettes en signe d'applaudissement, prononcèrent
quelques paroles, pendant lesquelles la malheureuse
Gangan, redevenue autruche, alla sur le champ se
placer parmi les autres animaux de son espèce.

Cependant la reine ayant appelé la fée Judicieuse,
lui confia le soin du jeune prince & de la jeune
princesse, pendant qu'ils resteroient à la cour, & lui
recommanda sur-tout de former leur cœur en cultivant
leur esprit; puis elle embrassa Cadichon & Felciane,
(c'est ainsi que se nommoit la princesse;) & ces
aimables enfans, pénétrés de joie & de reconnos-
sance, ne quittèrent qu'avec peine les bras de la
reine, pour se rendre dans ceux de Judicieuse.

Ils profitèrent si bien de l'éducation qu'on leur
donna pendant deux ans qu'ils demeurèrent chez la

reine des fées , qu'ils s'attirèrent l'amour & l'admiration de toute sa cour. Quand ils eurent atteint l'âge , l'un de quatorze ans & l'autre de douze , la souveraine des fées résolut de les unir & de les marier , avec les frères & sœurs de Cadichon , au roi Pétrard & à la reine Gillette ; mais elle déclara à la fée des Champs que , pour servir d'exemple à Cadichon & à Féliciane , ces enfans , quoique parfaitement corrigés de leurs défauts , ne reprendroient leur première forme qu'en présence des jeunes époux , & lorsqu'ils seroient arrivés chez le roi leur père ; puis l'ayant rendu visible , & ayant déterminé le moment du départ , elle lui confia la conduite des six enfans dont elle avoit pris soin , & lui ordonna de leur choisir des époux & des épouses ; ensuite elle fit venir Judicieuse , & la chargea d'accompagner le prince & la princesse : ces aimables enfans répandirent des larmes , en quittant celle à qui ils devoient leur bonheur , & cette généreuse reine , en les embrassant tendrement , leur promit son amitié & les vit partir avec regret.

Ils ne tardèrent pas à se rendre à la cour de Pétrard ; ce roi y étoit depuis quelques jours dans un embarras extrême. La reine sa mère après avoir langui plusieurs années , avoit laissé le trône vacant , & les députés de son royaume venoient inviter son fils d'y monter : ils demandoient une audience , & on ne savoit de quelle façon il falloit la leur accorder :

Pétaud étoit incertain s'il devoit être debout ou assis, à pied ou à cheval : pour cet effet, on assembla le conseil, où chacun décida à l'ordinaire; le sénéchal Caboche prétendit que le roi devoit être debout, & soutint qu'il avoit ouï dire que l'empereur Charlemagne & les douze pairs de France étoient toujours debout, & qu'ils ne s'asseyoient que pour manger & pour se coucher. Le procureur-fiscal opina pour que sa majesté fût assise; il dit pour ses raisons que les rois & les juges devoient toujours être à leur aise, & qu'après le lit il n'y avoit rien de si commode qu'un fauteuil. Le receveur, au contraire, fut d'avis que le roi pût à cheval, & il alléqua que c'étoit la posture la plus noble pour les rois, puisque leurs statues les représentoient toujours ainsi; on soutint son sentiment, on cria, on se querella, & on auroit peut-être été plus loin, si le roi en élevant la voix plus haut qu'eux tous : « Finirez-vous donc, vous autres ? leur dit-il ; voilà bien du bruit pour une chaise de plus ou de moins ! comme je serai, ils me verront ; & comme ils me trouveront, ils me prendront, voilà tout ce que j'y fais ; mais pour être leur roi, grand merci, je deviendrois fou avec tout le trésor de royauté qu'ils m'ont dit que j'aurois sur les bras : vive, vive mon petit royaume, puisque j'y suis bien, je m'y tiendrai ; ainsi, qu'ils s'accoutument : cependant, puisqu'ils veulent

» avoir une audience, il faut la leur donner par-
 » tant qu'on les voit venir ». Chacun se retira en
 murmurant tout haut de ce que le roi n'avoit point
 choisi son avis, & en le blâmant de vouloir en faire
 toujours à sa tête.

Pendant qu'on étoit allé chercher les députés, sa
 majesté croyant penser bien mieux que ceux de son
 conseil, prit ses habits royaux, & s'assit sur le pied
 de son lit, dont il avoit fait relever les rideaux en
 festons autour des colonnes torfes ; il tenoit d'une
 main son sceptre, & de l'autre sa toque & ses gants
 à frange : la reine étoit à sa droite sur une chaise
 de ferge bleue, garnie de gros clous dorés, & ses
 femmes étoient derrière elle. A la gauche du roi,
 l'on voyoit ses grands officiers, qui, presque tous,
 rioient sous leur chapeau de la figure singulière de
 leur roi.

Quand tout fut arrangé, on ouvrit la porte, &
 les députés entrèrent, suivis de tout le peuple du
 royaume de Pécard ; ils lui firent trois profondes
 révérences, auxquelles le roi & la reine répondirent
 par trois autres, & ils alloient commencer leur ha-
 rangue, lorsqu'on vint à offrir une femme d'une figure
 majestueuse, qui tenoit dans la main un jeune-homme
 de quatorze à quinze ans, & qui, adressant la parole
 à Gillette, lui dit en ces termes : « Reine, tout vient à
 » point qui s'attendait ; vos malheurs sont finis,
 » & votre salut est en ce jeune homme ; on a su dérober

» à la méchanceté de Gangan le prince que voici ;
» cette perfide fée ne peut plus lui nuire & sa
» malice vient d'être confondue ; reconnoissez donc
» en lui Cadichon ; & vous , députés , rendez hom-
» mage au légitime fucceffeur de vos états ». Alors
le roi reconnoiffant fon fils , le prit dans fès bras
& le baifa mille fois ; puis , fautant au cou de la fée ,
il l'embraffa fans aucun égard pour fon âge , ni pour
fon caractère ; il en fit de même à fa femme , à
Caboche , au procureur - fifcal , au receveur , & à
tout ce qui fe trouva autour de lui ; après quoi ,
ôtant fon manteau royal , il le mit fur les épaules
de Cadichon , lui donna fon fceptre , l'affit fur le
pied du lit , & fe mit à crier de toutes fès forces :
Vive le roi ; ce qui fut répété fur le champ par les
grands , & enfuite par tout le peuple , à qui le roi
dit plufieurs fois : Criez donc , vous autres ? Cepen-
dant la reine , pénétrée de joie & de reconnoiffance ,
étoit tombée aux genoux de la fée , qu'elle em-
braffoit en pleurant ; & la fée , après l'avoir rele-
vée , fit figne qu'elle vouloit parler ; chacun prêta
filence , excepté le roi , dont la joie étoit fi grande
qu'il ne voyoit , pour ainfi dire , ni n'entendoit rien ;
enfin , fe trouvant hors d'haleine , il fe rat , & la
fée continua ainfi : « Ce que vous voyez n'eft qu'une
» partie des bienfaits de la fée des Champs , votre
» amie ; elle y joint encore le choix d'une pri-
» cefle jeune & aimable que notre reine a deftinée

» au prince pour épouse ; si les qualités de l'esprit
» de cette princesse & les graces de sa figure font
» un foible garant du bonheur de ces époux , la
» douceur de son caractère & la bonté de son cœur
» que j'ai pris soin de former , peuvent en assurer
» la durée : confirmez donc cette union , & méritez
» ainsi la puissante protection de la fée des Champs ,
» & celle de . . . ». Le roi n'en voulut pas enten-
dre davantage , & prenant aussi-tôt la main du prince
& celle de la princesse : » Tope , dit-il , je les marie ,
» & leur donne tous mes royaumes & toutes mes
» fermes ; car , pour mes autres enfans , je ne m'en
» embarrasse plus , & cette bonne madame des
» Champs , notre amie , ne les laissera manquer de
» rien ; ainsi faisons la noce , & réjouissons-nous ;
» vous dinerez tous avec moi , quoique je ne sache
» pas trop ce que je vous donnerai ; mais , comme
» dit ma femme : *Tout vient à point qui peut at-*
» *tendre* ; cependant , beau-père , dit-il à Caloche ,
» va-t-en à la cuisine , fais tuer tout ce qui est en
» ma basse-cour , & sur-tout grand'chère , car je
» veux qu'il en soit parlé ». Le sénéchal obéit ;
mais en traversant la salle à manger , il y apperçut
une table de vingt-quatre couverts , servie des meil-
leurs mets ; il n'alla pas plus loin , & revint prompte-
ment raconter au roi & à la reine ce qu'il venoit
de voir ; chacun voulut en être témoin ; on s'y
rendit , non sans quelque frayeur & par - conséquent

ſans cérémonie ; ce ſpéctacle étonna d'abord , on héſita à goûter des viandes , mais enfin on ſ'y accoutuma , & le roi , à qui tout cela ne coûtait rien , donna l'exemple , mangea de tout ſon cœur , & bat exactement ſa ronde. On dit qu'il ne ſ'épargna pas ſur ſes vieilles hiſtoires & ſur ſes vieux bons-mots ; car le bon-homme les répétoit ſouvent , & toujours dans les mêmes termes.

Il y avoit près de deux heures que l'on étoit à table , loriſqu'on entendit des violons dans la ſalle d'audience ; comme on avoit bien bu & bien mangé , on quitta volontiers la table , & le roi , qui étoit en guêté , ne demandant pas mieux que de danser , voulut ouvrir le bal avec la reine , & demanda la courante ; les violons obéirent , il li commença , mais ne ſ'en ſouvenant plus , il ne l'acheva pas , & dit au jeune prince & à la jeune princeſſe de danser un menuet , ce qu'ils firent avec une grâce admirable. Ils en étoient à la dernière révérence , loriſqu'on vit entrer dans la chambre fix marionnettes joliment habillées ; ſavoir , trois en chevaliers romains , & trois en dames romaines : chéacune de ces fix marionnettes avoit à côté d'elle une place vide , dans laquelle on ſpécialement au bout de nez , & tout cela étoit conduit par une femme à laquelle on prit peu garde , tant ce ſpéctacle avoit les regards. Chéacun ſe rendit pour leur faire place , & au même inſtant ils firent un pas , d'un ſeul pas , ſeul pas.

de nez figurèrent à merveille. Le ballet fini, elles se rangèrent en cercle, & dans le même ordre qu'elles avoient observé en entrant; leur conductrice se plaça au centre, porta l'extrémité de sa baguette sur les six bouts de nez, & fit en même-tems paroître à leur place trois polichinels & trois dames-gigognes.

« Bon, bon! dit le roi, tout cela fera pour mes » petits-enfans, pourvu qu'ils ne me coûtent rien à » nourrir & à habiller; je les garderai & m'en ré- » jouirai en attendant. Doucement, sire, reprit » cette femme, donnez-vous patience, *tout vient à » point qui peut attendre* ». Dans le même instant les douze maionnettes se remirent à danser, & l'on fut dans le dernier étonnement de les voir changer à vue d'œil, & reprendre peu-à-peu un autre visage & un nouvel habillement.

« Miséricorde! s'écria le » roi, voilà Toinon, Jacquot & Chonchon; ma » femme! c'est Toinette, Jacqueline & Chon- » chette . . . non, je ne crois pas. . . Oh! par » mon sceptre, cela est admirable ». Puis, adressant la parole à leur conductrice: « Tenez, lui dit- » il, je prie ma toque & mon manteau royal, » que vous êtes madame des Champs, notre amie; » par ma foi vous valez votre pesant d'or, & voilà » des enfans tout chauffés, tout vêtus, & grands » comme père & mère; mais qui les mariera? » Moi, répliqua la fée des Champs, (car c'étoit » elle-même) & ce fera tout-à-l'heure ». A ces

mots, le roi ne se sentant pas de joie, la prit par la main, lui fit je ne fais combien de complimens à sa façon, & la fit asséoir auprès de Gilette, à qui il crioit : « C'est madame des Champs, au » moins, c'est notre bonne amie ». Mais la reine n'écoutant que ses sentimens, se livra à toute sa reconnoissance envers la fée, & à toute sa tendresse pour ses enfans. La fée lui présenta ensuite les trois princes & les trois princesses qui lui étoient unies, & proposa leur mariage avec ses six enfans. Le roi & la reine y consentirent sur le champ; tous ceux qui étoient présens applaudirent au choix de la fée, & les députés proclamèrent Cadichon & Féliciane pour leur roi & leur reine. Les sept mariages furent célébrés d'une manière digne de la sagesse de Judicieux, & de la noble simplicité de la fée des Champs. Cadichon donna lui-même à chacun de ses frères & de ses beaux-frères un des grands gouvernemens de son royaume en souveraineté; & les sept princes partirent avec leurs épouses, accompagnés des deux fées, qui ne les quittèrent que lorsqu'ils furent arrivés chacun dans leur capitale. Elles leur y donnèrent des nouvelles instructions pour la conduite de leurs familles & de leurs états; & après les avoir embellies des marques de leur bienveillance & de leur amitié, elles partirent pour se rendre chacune dans leur déparlement.

A Pérou, le Pérou & de Gallette, la reine de

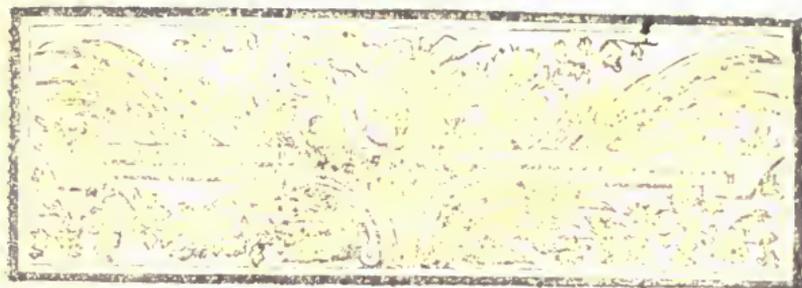
leurs enfans ne leur causa ni ambition ni jalousie ; & ne changea rien à leur façon de penser. La majesté & la représentation d'une grande reine ne convenoient point à la simplicité de Gillette ; le caractère & le génie de Pétaud n'étoient point propres aux soins d'un grand royaume ; & ils n'auroient pas changé , l'un , son fénéchal , son piquet & son potager ; l'autre , son rouet , sa laiterie , & l'amitié de la fée des Champs , pour toutes les grandeurs de l'univers.

Fin de Cadichon.

JEANNETTE

OU

L'INDISCRÉTION.



J E A N N E T T E

O U

L'INDISCRÉTION.

C O N T E.



IL y avoit une fois deux bonnes-gens dont la maison étoit voisine du château d'une fée bienfaisante. Ils avoient souvent entendu parler de son pouvoir & de ses bontés, mais jamais ils n'avoient imploré son secours, leur timidité naturelle les en avoit peut-être empêchés, ou bien plutôt, suivant ce que d'autres m'ont assuré, le contentement où ils étoient d'un état simple dans lequel ils avoient su se tenir; c'est un bonheur que l'on n'a pas besoin de demander aux fées, & que nous pouvons nous procurer

à nous-mêmes. Ces bonnes-gens n'eurent de leur mariage qu'une fille, qui, réellement étoit très-jolie; mais, toute jolie qu'elle étoit, ils la trouvèrent mille fois plus belle qu'elle ne l'étoit; en effet, ils élevèrent de leur mieux leur petite Jeannette, (c'est ainsi qu'elle se nommoit;) & ne s'aperçurent point, soit à cause de l'aveuglement qui n'est que trop ordinaire aux pères & aux mères, soit enfin parce qu'ils n'en savoient pas davantage; ils ne s'aperçurent pas, dis-je, d'un grand défaut, c'étoit celui de toujours parler, & de toujours rapporter ce qu'elle avoit vu & ce qu'elle avoit entendu. Les bonnes-gens regardèrent comme une vivacité ou comme une gentillesse les premières indiscretions que Jeannette commit: ils répétoient devant elle les petits contes qu'elle leur avoit faits de ses compagnes, ils les applaudissoient, & presque toujours ils en rioient: cette complaisance paternelle autorisoit Jeannette dans ses défauts. J'ai dit, ce me semble, que ces bonnes-gens n'avoient jamais rien demandé à leur voisine la bonne fée; mais bien souvent l'on fait pour les enfans ce que l'on ne feroit pas pour soi-même. Ils se déterminèrent enfin à se présenter devant la fée, & parurent devant elle, l'un en tournant son chapeau, l'autre en lui présentant un petit panier d'œufs frais; mais tous deux avec une contenance très-embarrassée, & la prièrent de leur

accorder une grace. Dès que la bonne fée les aperçut, elle s'approcha d'eux avec autant de bonté que si elle eût été leur égale. Que voulez-vous de moi, mes bonnes-gens, leur dit-elle? Je viens, répondirent-ils, vous prier d'une grace, c'est de vouloir bien prendre à vous, & avoir soin de notre petite fille Jeannette; c'est, en vérité, une belle enfant. Eh bien, amenez-la moi dans huit jours, leur dit avec douceur la bonne fée. Au bout de huit jours les bonnes-gens revinrent au château de la fée, tout aussi bien enclimachés qu'il leur étoit possible, conduisant par la main Jeannette, qu'ils avoient parée tout de leur mieux: elle avoit des sabots tout neufs, un bavolet bien blanc, & un petit juste d'écarlate, chamarré de rubans bleus: la fée la trouva bien jolie, & la retint en effet à son service; elle fut habillée dès le jour même & parée avec la plus grande magnificence, & l'on ne lui donna pas d'autre occupation que de jouer avec sept ou huit petites princesses, que des rois & des reines avoient remises entre les mains de la fée, & de l'éducation desquelles elle avoit bien voulu se charger. L'emploi de Jeannette n'étoit pas difficile, aussi s'en acquitta-t-elle très-bien dès le premier jour. Mais comme un parleur ne réchelle point de les convenances de ce qu'il peut dire, Jeannette ne pouvant parler du château, dont elle ignoroit les

usages; Jeannette parla, tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces petites princesses, & très-souvent à toutes en général; Jeannette, dis-je, parla de son père, de sa mère & de son village. La matière étoit très-peu intéressante, aussi n'amusa-t-elle point toutes celles qu'on lui avoit cependant expressément commandé de divertir; au contraire même, elles dirent tout bas: Voilà vraiment de belles princesses que nous conte-là Jeannette! il faut espérer qu'il lui viendra quelque rhume; il faut qu'elle ait une bonne poitrine; & cent autres propos par lesquels on la tournoit en ridicule. Le lendemain de son arrivée, elle fit à toutes les petites princesses des confidences dans lesquelles elle leur dit tout ce qu'elle put imaginer pour leur plaire & pour s'insinuer dans leur esprit; elle confia à l'une que l'autre avoit dit qu'elle n'étoit point jolie; à celle-ci que celle-là l'accusoit d'avoir pissé au lit, & cent mille autres choses de cette espee, très-désagréables à entendre dire de soi; elle fit si bien, en un mot, que toutes ces jolies princesses, qui, jusqu'à son arrivée, avoient vécu dans une fort grande union, furent toutes en un moment brouillées ensemble, sans vouloir se raccommoder, tant elles étoient piquées. La fée fut instruite de cette division, & découvrit très-aisément quelle en étoit la source; elle gronda Jeannette, & la menaça de la renvoyer dans son village. Cette

réprimande fit son effet pendant quelques jours, au bout desquels elle obtint la permission d'aller voir son père & sa mère pour leur montrer ses beaux habits. La fée lui recommanda un grand secret sur tout ce qui se passoit chez elle; Jeannette le promit: mais l'envie de parler, & de conter ce qu'elle avoit vu étant le véritable motif de son voyage, elle raconta chez elle tout ce qu'elle savoit, ou plutôt ce qu'elle croyoit savoir; elle parla tout de travers de la fée, & bien souvent sans employer la vérité avec exactitude; mais comme ce ne seroit pas la peine de mentir, si l'on ne mentoit un peu à son avantage, elle dit que la fée l'avoit fait princesse, & qu'elle iroit incessamment dans son beau royaume; elle fit cent contes plus ridicules & plus déprécés les uns que les autres. Ces récits firent presque tourner la tête au père & à la mère de Jeannette; ils ne pouvoient comprendre qu'ils eussent été assez heureux & assez adroits pour avoir fait une princesse: Car, se disoient-ils, la fée est bien puissante; mais si nous n'avions pas fait notre fille, j'en suis sûr, elle n'auroit pu la faire princesse. Ce n'étoit pas seulement à son père & à sa mère que Jeannette avoit fait ces belles histoires, c'étoit aussi à tous ceux de sa cour & de son village qu'elle avoit trouvés dans le village, & les beaux habits qu'elle avoit autorisoient tous ces propos. Le lendemain, tous les payans du village, menant

d'envie de voir leurs filles princesses, vinrent tous, chacun de leur côté, pour demander cette petite grace à la fée : si elle eût été accordée, jamais il n'y auroit eu une aussi grande promotion de princesses ; car ils vinrent tous au château, sans nulle exception, demander cette bagatelle. La fée obligea Jeannette d'aller leur porter sa réponse, qui, comme on le peut croire, étoit un fort honnête refus : mais elle fit le message en éprouvant le dernier désespoir ; car cette prétendue princesse parut en sabots & dans tout l'équipage avec lequel ses parens l'avoient amenée au château. Jeannette paroissant dans un habillement si différent de celui qu'on lui avoit vu, & si peu convenable à la dignité qu'elle s'étoit si libéralement donnée, se donnant un démenti à elle-même, répondit aisément à la demande de tous les paysans, qui, pour se dédommager de l'inutilité de leur voyage, firent beaucoup de plaisanteries, & se moquèrent autant qu'ils le purent de la princesse Jeannette ; & tous les habitans du château, princesses & autres, en firent autant. Une aussi bonne correction auroit dû rendre Jeannette moins babillarde & plus discrète, d'autant qu'elle y fut infiniment sensible ; cependant, malgré ses larmes & les avis que la fée lui donna sur ses défauts, avec autant de douceur que de raison, elle fit de nouvelles confidences à toutes les princesses, & leur

dit que c'étoit une telle, qui, par jalousie de la voir plus jolie, avoit indisposé la fée contre elle, & qui l'avoit engagée à la faire paroître comme elle avoit fait devant les payfans; elle fit cette belle histoire à toutes les princeffes en particulier, sans y apporter d'autres précautions que celle de changer de nom, suivant celle à laquelle elle parloit, car les grands parleurs & les menteurs sont sujets à faire bien peu de réflexions; mais le menfonge ne lui réussit pas plus dans le château que celui qu'elle avoit fait au village; car toutes les princeffes s'étoient fait tout tour des confidences réciproques, la tournèrent en ridicule, en disant: C'est moi qui fais le rôle de Jeannette. Non, ce n'est pas vous, c'est moi, disoit une autre. Enfin toutes, en lui faisant les cornes, s'écrioient en dansant en rond autour d'elle: C'est nous toutes qui sommes jalouses des filotes de Jeannette. La fée, dans le fond de son cœur, ne fut pas fâchée de cette réprimande publique, pour deux raisons; la première, parce que rien ne corrige des défauts comme les exemples, & qu'il si Jeannette apprenoit mieux à toutes les petites princeffes combien il falloit éviter la bavarderie & les redites qui peuvent faire de la peine & faire donner le jouet aux autres, que tout ce qu'elle avoit pu leur dire elle-même à ce sujet. De plus, elle fut bien-aisé de voir si elle ne pourroit empêcher ces

enfant d'un défaut aussi incommode; elle le desiroit d'autant plus qu'elle la trouvoit charmante sur tous les autres articles. Jeannette, étant brouillée avec toutes les princesses qui ne vouloient plus lui parler, fut donc contrainte de ne plus s'entretenir qu'avec les mies & les gouvernantes; chose qu'elle avoit déjà commencé à faire depuis long-tems; car, pour se rendre nécessaire auprès d'elles, elle leur rapportoit tout ce que les autres avoient fait & dit. Ce procédé n'est point pardonnable, aussi ne fut-il point pardonné; il mit le comble à la haine qu'on portoit à Jeannette; & la fée qui, comme je l'ai dit, vouloit bien la corriger, mais qui ne vouloit pas faire de la peine aux petites princesses, parce qu'elle étoit bonne, fut obligée de la faire sortir du château, & de l'enfermer dans son pavillon qu'elle avoit nommé *la Solitude*; c'étoit là qu'elle se retiroit pour méditer sur les mystères de la féerie; c'étoit encore là qu'elle aiguisoit sa baguette, & qu'elle se retiroit du grand monde, pour rêver tout à son aise, & se délasser de ses grandes occupations; & ce fut là qu'elle conduisit Jeannette pour lui faire oublier un défaut que l'on ne peut mettre en pratique que dans la société. Ce pavillon étoit au milieu d'une plaine qui ne produisoit que des bruyères & qui s'étendoit aussi loin que la vue le pouvoit permettre: l'horizon de cette plaine n'étoit terminé

par aucune montagne, & la fée n'y venant jamais que par les airs, aucun chemin ne conduisoit à cette retraite, dont les appartemens étoient meublés des plus agréables toiles peintes que l'on ait jamais vues; un jardin planté délicieusement entouroit ce pavillon, & la plus superbe volière, remplie des oiseaux les plus rares & de tous les pays du monde, faisoit l'agrément & les délices de ce joli jardin. Ce fut dans cette solitude que la fée enferma la pauvre Jeannette, en lui donnant tout ce qui pouvoit lui être nécessaire.

Jeannette eut un peu de peine à s'accoutumer à la solitude, mais elle ne put souffrir sans pleurer le silence auquel elle étoit condamnée; elle eut recours aux lamentations, ensuite aux chansons; ces secours étoient d'autant plus consolans, que l'on ne peut les employer & garder en même temps le silence; mais cette consolation étoit légère; car, enfin, elle étoit privée de la satisfaction d'être indiscrète: Jeannette étoit curieuse, c'est un défaut nécessairement attaché à ceux que l'on veut se rapporter; & quand on aime à parler, il faut bien être attentif pour trouver de quoi s'entretenir. Jeannette se donna tant de peines & prit si bien ses mesures, que pendant l'absence de la fée elle entra dans son cabinet; elle examina avec un grand soin tous les instrumens de féerie; mais ce qui la trouva

le plus, & avec raison, ce furent les réglemens des fées; elle y lut combien il leur étoit recommandé d'avoir soin de leur baguette, dont elles ne devoient jamais se séparer, & de prendre garde, sur toutes choses, de dormir devant personne au monde; leur pouvoir étant absolument attaché à cette attention, & plus encore à cette marque essentielle de la fée; car il étoit dit positivement dans le livre, que ceux qui se feroient emparés de la baguette feroient non-seulement tout ce qu'ils voudroient, mais encore que la fée elle-même deviendrait leur esclave. Jeanette, toute occupée de cette découverte, & ne pouvant en faire usage, parce que la fée ne dormoit jamais dans le pavillon de la solitude; & n'ayant personne à qui pouvoir confier cet important secret, éprouva la plus grande peine qu'un indifférent puisse ressentir, c'est celle de savoir quelque chose d'important, & de n'avoir personne à qui pouvoir le confier. Dans ce cruel état, après avoir long-tems médité, voici l'expédient auquel elle se détermina, pour se satisfaire. J'ai dit, ce me semble, que dans le jardin qui environnoit le pavillon de la fée il y avoit une volière admirable, & qu'elle étoit remplie de tous les oiseaux connus & inconnus; il y avoit par-conséquent des perroquets. Ce fut sur un de ces oiseaux que Jeanette jeta les yeux pour en faire son confident; elle le prit en amitié, & l'in-

trouva

truiſt d'autant mieux à parler , qu'il falloit parler pour le lui montrer : comme il avoit appris cent mille choſes inutiles , elle lui fit dire en très-peu de tems cette eſpece de rimé :

Si tu prends la baguette quand la fée dormira,
Tu n'as qu'à commander , le ciel t'obéira.

Lorsque le perroquet fut bien inſtruit , Jeannette conjura la fée de lui permettre de l'envoyer à une des petites princeſſes de ſon château ; la fée regarda cette marque d'attention comme une preuve de ſon bon naturel ; elle y conſentit donc ; & , mettant l'oïſeau dans ſa voiture , elle le remit à cette princeſſe à qui Jeannette le deſtinoit ; mais quel fut l'étonnement de la fée , quand , au milieu de toutes les petites princeſſes , après avoir tenu tous les propos du perroquet que l'on connoit , après avoir mille fois répété : Jeannette , bonjour ; mon petit ami ; & mille autres choſes de cette force , elle entendit qu'il diſoit avec un ton de conſeil :

Si tu prends la baguette quand la fée dormira,
Tu n'as qu'à commander , le ciel t'obéira.

Elle frémit du riſque qu'elle avoit couru ; & ſur le champ faiſant atteler la voiture , elle ordonna à ſes griffons d'aller chercher Jeannette ; elle ſit dire ,

& dans moins d'un demi-quart d'heure , malgré le prodigieux éloignement , Jeannette fut amenée au milieu du château. Pour-lors elle lui reprocha son indiscretion , & qui plus est , son ingratitude ; & sans lui donner le tems d'employer les mauvaises excuses qu'elle pouvoit alléguer , d'un coup de sa baguette elle la métamorphosa en pie , & donna , par ce moyen , un terrible exemple à toutes les petites filles pour les empêcher de trop parler & de redire ce qu'elles ont vu , ou ce qu'elles ont entendu. Pour la punir davantage , elle ne voulut point lui laisser (comme l'on dit) la clef des champs ; elle la mit dans une grande cage d'osier , sur laquelle étoit écrit : *Palais de la princesse Jeannette* , afin que l'on ne pût la méconnoître dans tous les pays , & que le mensonge qu'elle avoit fait fût une source éternelle de reproches & de plaisanteries.

Dans cet équipage , elle la renvoya à ses parens ; en leur mandant qu'il ne lui avoit pas été possible de rien faire de bon de leur fille ; mais qu'elle leur donnoit avis de prendre garde à ce qu'ils diroient devant elle , parce que tout le village en feroit d'abord instruit.

Pour les consoler un peu , elle leur dit de faire attention qu'ils avoient gagné du moins son entretien & sa dot , & qu'un peu de fromage suffiroit dorénavant pour sa nourriture ; toutes les espérances

de ces bonnes-gens s'évanouirent en voyant la cage, & Jeannette, dont ils avoient tant espéré, devint une margot insupportable pour eux.

C'est ainsi que les méchans enfans, qui ne se corrigent point, font souvent, en faisant leur propre malheur, celui de leurs parens.

Tout indiscret est curieux ;

Prenez garde avec qui vous formez.

On croit qu'il faut parler pour vivre avec les hommes ;

Savoir se taire vaut bien mieux.

Fin du neuvième Volume.



T A B L E

D U N E U V I È M E V O L U M E .

F É E R I E S N O U V E L L E S .

S E C O N D E P A R T I E .

<i>N</i> O N C H A L A N T E & P a p i l l o n ,	page	7
<i>Le Palais des Idées ,</i>		47
<i>Lumineuse ,</i>		63
<i>Bleuettes & Coquelicot ,</i>		93
<i>Mignonnette ,</i>		115
<i>L'Enchantement impossible ,</i>		145
<i>Minutie & Floridor ,</i>		182
<i>Hermine & Colibri , fragment ,</i>		194

C I N Q C O N T E S D E F É E S .

<i>Le prince des Cœurs & la princesse Grenadine ,</i>	213
<i>La princesse Azrolle ,</i>	243
<i>Fleurette & Abricot ,</i>	303

<i>Le Loup Galleux ,</i>	page 309
<i>Bellinette ou la jeune Vieille ,</i>	332

<i>CADICHON ou tout vient à point qui peut attendre ,</i>	389
<i>JEANNETTE ou l'Indiscrétion ,</i>	455

Fin de la Table du neuvième volume.

A S E N S ,

De l'Imprimerie de la veuve TARDÉ, imprimeur
du roi, 1787.

A V I S

A MM. les souscripteurs des Œuvres badines du Comte de Caylus.

EN publiant le recueil des *Œuvres badines du Comte de Caylus*, nous avons annoncé que nous ne donnerions que les ouvrages qui lui appartiennent, & que nous exclurions de notre recueil d'autres productions très-agréables analogues à celles du comte de Caylus, & que quelques personnes lui ont faussement attribuées à raison de cette analogie.

Cette exclusion nous sembloit nécessaire pour remplir notre titre ; cependant elle a excité les regrets de plusieurs de nos souscripteurs ; ils nous ont paru désirer réunir plusieurs de ces ingénieux ouvrages qui sont devenus rares, & qui méritent d'être conservés sous le même format que les *Œuvres de Caylus*.

C'est pour répondre à leurs vœux que nous présentons les deux volumes suivans. Ils contiennent les pièces que nos souscripteurs ont particulièrement regrettées, & nous les donnerons sous le titre de *Supplément aux Œuvres badines du Comte de Caylus, contenant plusieurs historiettes & ouvrages critiques & facétieux, dont quelques-uns lui ont été faussement attribués.*

Tome IX.

La liste que nous allons donner des ouvrages qui composeront ces deux volumes, portera avec elle la preuve du soin que nous avons mis dans notre choix ; on verra qu'ils ne dépareront pas la collection.

Le TOME PREMIER contiendra

Le Recueil de ces Dames ; ouvrage dans le goût du Recueil de ces Messieurs, & composé de même d'histoires intéressantes, d'anecdotes curieuses & de contes plaisans. On l'a attribué au comte de Caylus ; mais il est de Chevrier, dont le talent est connu pour la plaisanterie & la satire.

L'Essai historique sur les lanternes ; plaisanterie ingénieuse dans le goût des Manteaux, qui présente un étalage comique d'érudition sur l'origine, la forme, l'usage, &c. des lanternes : c'est encore une production attribuée par quelques-uns au comte de Caylus, mais que d'autres donnent à M. Dreux Duradier, avocat, auteur des anecdotes des reines de France.

Les Chats : cette histoire facétieuse est de M. de Moncrif ; ce n'est pas l'un des ouvrages les moins estimés de cet académicien. Nous l'employons d'autant plus volontiers, que M. de Moncrif étoit de la société de ces messieurs,

& qu'il a eu part aux pièces qu'elle est convenue de publier sous le nom du comte de Caylus.

Et l'*Histoire des Rats* : l'analogie de cette histoire avec la précédente nous a déterminés à les rapprocher. Nous n'en connoissons pas l'auteur.

Le **S E C O N D V O L U M E** contiendra

Les *Mémoires de l'Académie de Troyes* ; facétie dont le mérite est connu , & qui est digne de figurer à côté des *Mémoires de l'Académie des Colporteurs*, imprimés dans le tome X des *Œuvres*. C'est à tort que plusieurs de nos souscripteurs ont prétendu que cet ouvrage étoit du comte de Caylus, il est de M. Grosley de Troyes , mort il y a quelques années.

Et les *Mémoires de l'Académie de ces Dames & de ces Messieurs* , qui termineront ce supplément & compléteront ce que nous avons de plus agréable en ce genre. Nous ne connoissons pas l'auteur de ce dernier ouvrage.

MM. les souscripteurs feront les maîtres de prendre ces deux volumes ; mais , comme on veut proportionner le tirage aux demandes , on les prie de se faire inscrire chez **VISSE**, libraire , rue de la Harpe , auprès de la rue Serpente ; & chez les principaux libraires de l'Europe.

Chaque volume fera de quatre à cinq cent pages, de mêmes format & caractère que les Œuvres du comte de Caylus, & orné de même de deux planches dont les dessins feront de M. Marillier, & les gravures exécutées fous la direction de M. Delaunay le jeune.

Le prix de chaque volume broché & étiqueté fera, pour MM. les fouscripteurs, de 3 liv. 12 fols.

Avis pour placer les figures des Tomes IX & X des Œuvres du Comte de Caylus.

FÉERIES NOUVELLES. *Nonchalante & Papillon.* A la fin je vous tiens ; tout ce que j'aime ne fera plus en danger. *Tom. IX, p. 45.*

BELLINETTE. La figure qu'elle apperçut dans ce miroir lui fit faire des ris immo-dérés. *ibid. page 334.*

HISTOIRE DE GUILLAUME, COCHER. Allons, mam'selle, montez ; vous donnerez de quoi boire. *Tome X, page 12.*

LES ETRENNES DE LA SAINT-JEAN. *Les Epreuves de l'amour dans les quatre élémens.* O ciel ! ressuscitons-nous ? est-ce aujourd'hui le grand jour ? *ibid. page 454.*

UNIVERSITY OF CALIFORNIA AT LOS ANGELES
THE UNIVERSITY LIBRARY
This book is DUE on the last date stamped below

RECEIVED
LIBRARY

21 10 10
4-9 - 10

REC'D LIBRARY

OCT 03 1968

Form L-9
20m-1, 11 (1122)

UNIVERSITY OF CALIFORNIA
AT
LOS ANGELES
LIBRARY



A 001 426 61

PQ
1961
C4
1787
v.9

